10338

Palat. LIII 24 (2)
Pal. r. LVII 2

59.1251

BIBLIOTHEQUE
DE COUR, DE VILLE, ET DE CAMPAGNE,

CONTENANT

LES BONS MOTS DE PLUSIEURS Rois, Princes, Seigneurs de la Cour, & autres Perſonnes Illuſtres,

AVEC

Un choix des meilleures Piéces de Poëſie des Poëtes célébres, Latins & François, tant Anciens que Modernes; de penſées ingénieuſes propres à orner l'eſprit; d'Anecdoctes ſingulieres, & de Remarques critiques ſur differens Ouvrages. On y trouve auſſi un aſſemblage de Traits naïfs, Gaſcons & Comiques, des Traits d'hiſtoire les plus curieux & une collection exacte des Bons mots & des Apophthegmes des Anciens.

Nouvelle Edition conſidérablement augmentée.

TOME SEPTIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

A PARIS, AU PALAIS,

Chez Theodore Le Gras, au troiſiéme Pilier de la Grand-Sale, à l'L couronnée.

M. DCC. XLVI.

BIBLIOTHEQUE DE COUR, DE VILLE ET DE CAMPAGNE.

MAximilien disoit que s'il étoit Dieu, & que dans cette qualité il eût deux fils, il voudroit que le premier fût Dieu, & le second Roi de France. S. Grégoire* disoit que le Roi de France étoit autant au-dessus des autres Rois, que les Rois sont au-dessus de leurs sujets. L'excellence de la Couronne de France.

¶ Tamerlan en assiégant une Ville, faisoit d'abord arborer un étendard blanc, qui signifioit qu'il pardonneroit aux habitans, s'ils imploroient sa Cruauté de Tamerlan.

* C'est le Pape qu'on a surnommé le Grand.

clémence, & leur laiſſeroit les biens & la vie. Si après cela les aſſiégés ne ſe rendoient pas, il arboroit un Etendard rouge, pour ſignifier qu'il en couteroit la vie aux principaux Habitans, les biens à toute la Ville; ſi cet Etendard ne faiſoit aucun effet, il faiſoit arborer un Etendard noir, pour déclarer aux aſſiégés qu'il ne leur feroit aucun quartier, qu'il mettroit tout à feu & à ſang, & changeroit leur Ville en un cimetiere. Il fit bâtir une tour fort haute, de pierres & de têtes d'hommes cimentées enſemble : avant lui la cruauté & la barbarie n'avoient jamais élevé de monument ſi horrible.

Succès douteux de la bataille de Montlhery.

¶ Le ſuccès de la bataille de Montlhery, que Louis XI. donna à Philippes le Bon Duc de Bourgogne, fut fort douteux. Un Cavalier du Roi s'enfuit à toute bride juſqu'à Orléans, ſans regarder derriere lui, & annonça la défaite de Louis XI. Un Cavalier du Duc de Bourgogne s'enfuit de même juſqu'au Queſnoy ſans tourner le viſage; il annonça que ſon Maître étoit vaincu. Si ces deux poltrons ſe fuſſent rencontrés, ils ſe ſeroient demandés quartier l'un à l'autre.

¶ On voit dans l'Hiſtoire de Charles le Chauve, que cet Empereur paſſa les Monts pour défendre la Lombardie ravagée par les Sarrazins : Carloman Roi de Baviere vint alors en Italie pour diſputer la Lombardie à Charles le Chauve. L'Empereur appréhendant à l'arrivée de ce Prince, que ſes troupes ne le livraſſent à ſon ennemi, prit la fuite ; & Carloman en même tems ſe ſauva à grandes journées, ſur un avis faux qu'il reçut, qu'on le pourſuivoit vivement, & que l'armée Françoiſe, beaucoup ſupérieure à la ſienne, étoit prête à fondre ſur lui. Y eut-il jamais une aventure plus bizarre que celle de deux Princes à la tête de leurs armées, qui fuient tous deux ſans combattre ? Ne trouve-t-on pas dans l'Hiſtoire les événemens les plus ſinguliers & les plus fabuleux en apparence ? Dans la bataille de Dreux, que les Catholiques gagnerent ſur les Huguenots, le Connétable de Montmorenci Général des Catholiques fut fait priſonnier par les Huguenots, & le Prince de Condé Général des Huguenots fut fait priſonnier par les Catholiques.

Deux Généraux de deux Armées oppoſées qui fuient.

Poſtérité d'Epaminondas.

¶ Comme on diſoit à Epaminondas mourant, qu'il étoit triſte qu'un auſſi grand homme que lui ne laiſsât point de poſtérité : Ne laiſſai-je pas, répondit-il, deux filles dignes de moi, qui vivront éternellement, Leuctres & Mantinée, ces deux Victoires que j'ai remportées, qui rendront mon nom immortel parmi les Thebains.

Fidéle compagnie du Prince de Condé.

¶ On a dit du grand Prince de Condé, qu'il ne marchoit pas, qu'il ne fût accompagné des victoires de Rocroy, de Fribourg, de Lens & de Senef. Quand on lui repréſenta qu'il avoit peri à Senef pluſieurs milliers d'hommes : Ce vuide, dit-il, ſe remplit dans une nuit par le grand zéle des Pariſiens.

Beau ſentiment de Periandre.

¶ Periandre qui regnoit à Corinthe, diſoit que le meilleur cortége qu'un Prince puiſſe avoir, c'eſt l'amour de ſes ſujets, vérité qui ſortoit de la bouche d'un Tyran.

Traits de Periclés, un de ſes ſtratagêmes militaires.

¶ Periclés diſoit qu'un Juge ne devoit pas ſeulement avoir les mains pures, mais encore la langue & les yeux. Il vouloit dire qu'ils devoient ſe défendre des belles femmes, dont les impreſſions entrant dans le cœur

par les yeux, dictoient des paroles contraires à la pureté. Ayant été nommé Général des Athéniens, il disoit : Rien n'est si délicat ni si difficile que le Commandement qu'on m'a déferé ; non-seulement je commande à des hommes libres, mais ceux à qui je commande sont des Grecs, plus jaloux que les autres hommes de leur liberté, qui poussent là-dessus la délicatesse au souverain dégré.

Preuve de la vérité de ce que disoit Periclés, c'est qu'ils avoient fait une Loi qu'on appelloit Ostracisme, par laquelle ils banniſſoient de leur Pays tous ceux qui se distinguoient par leur mérite, de peur qu'ils ne vinssent à les subjuguer par l'estime universelle qu'ils inspireroient.

Voici un stratagême dont usa Periclés pour vaincre une armée supérieure à la sienne. Il n'en étoit séparé que par un petit bois fort épais ; il fit mettre dans ce bois l'homme le plus grand qui fut dans son armée, debout & dans un char fort élevé, attelé de chevaux blancs : il avoit des brodequins fort hauts, son habillement étoit de pourpre ; une barbe copieuse & une longue chevelure le rendoient

vénérable. Au premier ſignal du combat, il ſortit du bois à la vue des deux armées : il appella tout haut Periclés, il l'exhorta à combattre en lui promettant la victoire. Ses Soldats ſe ſentirent animés d'un courage divin, & les ennemis furent ſaiſis d'une terreur panique. Periclés remporta facilement une grande victoire. L'Hiſtoire eſt remplie de ſtratagêmes militaires.

Raiſonnement perſuaſif de Beliſaire.

¶ Beliſaire Général de Juſtinien, voyant que Totila Roi des Gots, vouloit, avant que d'en venir aux mains avec lui, avoir la gloire barbare de mettre en cendres la Ville de Rome, cette Reine des Nations, enrichie des dépouilles de toute la terre, le détourna de ce deſſein par ce dilemme qu'il lui écrivit : Ou vous ſerez vainqueur ou vous ſerez vaincu ; ſi vous êtes vainqueur, quelle gloire pour vous, d'avoir conſervé Rome, de l'avoir fait paſſer de la domination des Romains dans la vôtre ; ſi vous êtes vaincu, nous vous donnerons un pont d'or, pour nous avoir conſervé une Ville qui eſt le ſiége de l'Empire, au lieu que vous ſeriez l'objet de notre vengeance, & la victime

de nôtre fureur, ſi vous aviez mis cette Ville-là en cendres.

¶ Qui croiroit que Théodore dont le premier mêtier fut d'être bateleuſe, de divertir le Public par des bouffonneries, des chanſons diſſolues, des poſtures laſcives, qui enfloit ſes joues, les préſentoit tout exprès pour y recevoir des ſoufflets ; Théodore qui étoit dans un ſi grand décri, qu'on ne pouvoit pas s'entretenir un moment avec elle ſans prendre par contagion ſa mauvaiſe réputation ; que Théodore enfin qui étoit la victime de l'incontinence du public, & qui ſe livroit pour aſſouvir les déſirs de ceux qui s'offroient à elle, ait pu devenir la maitreſſe de Juſtinien maître du monde ; qu'après avoir partagé avec lui l'Empire, elle poſſedât l'autorité toute ſeule, qu'elle diſpensât toutes les graces ; enſorte que celles que l'on avoit obtenues de l'Empereur par un autre canal que le ſien, étoient ſujettes à être révoquées ; que les Sénateurs après avoir ſollicité long-tems l'honneur de lui faire la révérence, ne pouvoient pas lui parler, mais étoient ſeulement admis à lui baiſer la robe & les piés, grace que les

Théodore femme publique devient Impératrice.

Eunuques leur vendoient très-cherement. C'eſt Procope qui eſt garant de cette hiſtoire. Après cela quelle idée aurons-nous des honneurs de ceux mêmes qui flatent le plus l'orgueil humain ? N'admirerons-nous pas le pouvoir de la beauté que Théodore poſſedoit dans tout ſon éclat, qui la tira de l'indigence, du néant, du mépris, on peut dire de l'infamie, pour l'élever au faîte de l'opulence & de l'honneur. Cet exemple ne prouve-t-il pas le peu de cas que Dieu fait des richeſſes & honneurs ſuprêmes ?

Voici ce qu'on peut dire à l'honneur des Borgnes.

Borgnes illuſtres.

¶ Philippes de Macédoine ayant perdu un œil d'un coup de fléche, remporta depuis autant de victoires qu'il donna de combats.

Annibal devint borgne au paſſage des Alpes; de-là ce foudre de guerre ſe répandit dans toute l'Italie dont il joncha de morts pluſieurs campagnes, par le gain de quatre batailles, tenant Rome en haleine pendant 16 ans, & lui donnant tant de crainte, que dès qu'il arrivoit la moindre alarme, on l'exprimoit, en diſant : *Annibal ad*

portas : Annibal eſt à la porte de la Ville. Sertorius n'avoit qu'un œil, & il battit Pompée trois fois ; & ſi Perpenna ne l'eût pas aſſaſſiné, les Romains avec toutes leurs forces, n'auroient jamais pu le chaſſer d'Eſpagne.

Ziſca, la terreur de l'Empire, étoit borgne, & perdit même à la guerre l'œil qui lui reſtoit. J'ai oublié Horatius Cocles qui reſiſta ſeul ſur un pont à une armée entiere. Un Auteur moderne l'a appellé le généreux Borgne.

Artemiſe Héroïne.

¶ Les Rhodiens ſouffrant impatiemment qu'Artemiſe veuve de Mauſole, regnât ſur la Carie, équiperent une flotte formidable, afin d'uſurper ſon Royaume. Cette Princeſſe en étant avertie, dit qu'elle leur feroit bien voir à leurs dépens, qu'une ame digne de commander pouvoit loger dans le corps d'une femme. Elle équipa des Vaiſſeaux qu'elle enferma dans un port, que le circuit de la mer cachoit à ceux qui abordoient le port ordinaire ; elle ordonna à ſes ſujets de feindre de ſe ſoumettre aux Rhodiens, dès qu'ils arriveroient ; elle poſta des troupes dans la Ville, dans

un retranchement. Les Rhodiens entrerent en victorieux dans le port qui leur fut ouvert, ils débarquerent ſans réſiſtance, & laiſſerent peu de Soldats à la garde des Vaiſſeaux. L'Armée navale qui étoit dans le port, qui ne ſe préſentoit pas à la vue, en ſortit, & s'empara des Vaiſſeaux des Rhodiens, & fit enſuite une deſcente pour les attaquer dans la Ville, dans le même tems que les troupes qui y étoient cantonnées les combattirent; ainſi ils furent entre deux feux; ils n'eurent pas le tems de ſe reconnoître, & furent taillés en piéces.

Artemiſe ne s'en tint pas là; & voulant recueillir tout le fruit de ſa victoire, ſon Armée navale cingla du côté de Rhodes. Les Rhodiens qui virent de loin leurs Etendards arborés à leurs Vaiſſeaux, ſe préparerent à recevoir avec de grandes démonſtrations de joie, leur flotte victorieuſe. Ils furent déſabuſés, quand ils virent deſcendre cette Armée à laquelle ils n'étoient pas en état de réſiſter; ils ſe rendirent à diſcrétion. Artemiſe voulut laiſſer des monumens de ſa victoire: elle fit ériger au milieu de la place publique de Rhodes deux

ſtatues de bronze, dont l'une repréſentoit cette Reine victorieuſe, qui gravoit ſur le front de Rhodes captive repréſentée par la ſeconde ſtatue, les marques de ſa ſervitude ; elle les engagea à jurer qu'ils n'abattroient jamais ces deux ſtatues.

Dans la ſuite des tems les Rhodiens ayant recouvré leur liberté, pour ne pas violer leur ſerment, firent entourer de murailles ces deux ſtatues avec cette inſcription qui diſoit : Voici le lieu où il n'eſt permis à perſonne d'entrer.

La conduite qu'Artemiſe tint pour remporter cette grande victoire, l'uſage qu'elle en fit auroit ſignalé le plus grand Héros de l'antiquité qui auroit fait une pareille action. On y voit éclater ce que la prudence a de plus fin & de plus ruſé, ce que la valeur a de plus ſage, & ce que l'art militaire a de plus exquis. Voilà une femme plus qu'Héroïne.

Il n'y a gueres dans l'Hiſtoire d'événement qui ſatisfaſſe davantage cette partie ſupérieure de l'ame, qui ſe complait dans les grandes actions, & les vertus ſublimes, & dans ce que

l'habileté d'un grand génie ſçait ménager à propos.

Quels ſont les bijoux de Cornelie fille du grand Scipion & de la femme de Phocion.

¶ Cornelie, fille du grand Scipion, étoit dans une compagnie de Dames Romaines qui étaloient leurs pierreries, leurs bijoux, leurs ajuſtemens, ce qu'on appelle en latin, *Mundum muliebrem.* Pour moi, dit-elle, voici mes bijoux; elle montra ſes enfans, c'eſt tout mon ornement, non-ſeulement parce que mon ſang coule dans leurs veines, mais par leurs vertus naiſſantes qui me font attendre d'eux qu'ils ſoutiendront la gloire de ma maiſon.

La femme de Phocion avoit mis en œuvre la même penſée, lorſqu'une Dame Grecque qui lui avoit montré ſes pierreries, lui demanda les ſiennes. La femme de Phocion dit de même en montrant ſes enfans : Voici ma parure & mes ornemens. Les grandes ames ſe rencontrent ſouvent dans leurs expreſſions.

Grands exemples de l'amour conjugal.

¶ Chiomare ayant été violée par un Général Romain, fit ſigne à ſon Eſclave dans le tems qu'elle lui comptoit la rançon, de lui couper la tête; ce qu'il exécuta : elle jetta enſuite la tête enſanglantée aux piés d'Ortian-

gonie ſon époux, en lui diſant : Ainſi a dû être puni celui qui a uſurpé la poſſeſſion de mon corps qui n'eſt due qu'à toi.

Panthée ſe tua ſur le corps d'Abradate ſon mari, pour avoir été la cauſe de ſa mort, en lui conſeillant de combattre ſous les enſeignes de Cyrus.

Artemiſe fit enfermer dans une Urne les cendres de Mauſole ſon mari, qu'elle mêla dans ſon breuvage, afin qu'elle leur donnât une ſeconde vie, & qu'elles ne fiſſent avec elle qu'une ſeule perſonne. Porcie ne voulant point ſurvivre à ſon mari Brutus, ſe tua en avalant des charbons ardens. Pauline voulut entrer dans le bain de Sénéque ſon mari pour mourir avec lui dans le même tombeau; elle ſe fit tirer à ſon exemple le ſang des veines. Neron ordonna qu'on les lui fermât; mais il en étoit ſorti tant de ſang, qu'il lui en reſta ſur le viſage une noble pâleur qu'elle garda toute ſa vie. Ces grands modéles qui ſont fréquens dans l'antiquité, ſont ſi beaux qu'ils ſont inimitables. La derniere qui pratiqua le héroïſme de tendreſſe conjugale, l'a enterré avec elle;

nous déſeſperons de le voir reſſuſciter.

Trop grande facilité de Théodoſe.

¶ Théodoſe le jeune cédant à ſa pareſſe naturelle, n'examinoit point les Requêtes qu'on lui préſentoit : comme il avoit du penchant à accorder ce qu'on lui demandoit, il les ſignoit avec beaucoup de facilité. Pulcherie pour le guérir de ce défaut, mêla dans les Requêtes qu'on lui préſenta, un Placet où elle demandoit qu'on lui donnât pour Eſclave l'Impératrice Eudoxe épouſe de Théodoſe. Ce Placet fut ſigné comme les autres. Pulcherie fit comprendre à l'Empereur par cette bévue combien ſa facilité étoit dangéreuſe.

Grand ſentiment de cet Empereur.

¶ On conſeilloit à ce Prince de ſignaler ſon autorité par les ſupplices, afin que ſes ſujets appriſſent qu'ils avoient un Maître qu'ils devoient d'autant plus ménager, qu'il pouvoit diſpoſer de leurs vies, ſans en rendre compte à perſonne. Bien loin, leur dit-il, de condamner perſonne à mort, je ferois volontiers ſortir du tombeau tous mes ennemis qui y ſont entrés, s'il étoit en mon pouvoir de faire ce miracle. Que cette humanité

eſt d'un grand relief dans un Souverain !

¶ Marguerite d'Anjou, fille de René d'Anjou Roi de Sicile, & femme d'Henri VI. de la Maiſon de Lancaſtre, qui avoit des roſes dans ſes Armes, ayant appris que ce Monarque avoit perdu la bataille contre le Duc d'Yorc, & avoit été pris : Puiſque, dit-elle, j'ai épouſé la roſe d'Angleterre, il faut bien que j'en ſouffre les épines. Mais comme elle avoit le cœur d'un Héros dans le corps d'une femme, elle leva des troupes qu'elle voulut commander en perſonne ; elle alla préſenter la bataille au Duc d'Yorc ; elle le vainquit, le fit priſonnier, lui fit mettre une Couronne de papier ſur la tête, & la lui fit trancher. De-là, elle alla combattre le Comte de Warvic auprès de Londres, le tailla en piéces, ſe fit ouvrir les portes de cette Ville, & alla délivrer ſon mari qui étoit dans la Tour, & lui remit le Sceptre à la main. Quelle gloire n'auroit pas acquis un Héros qui auroit fait de pareilles actions ? Mais une Héroïne qui s'eſt ſignalée de cette façon, n'eſt-elle pas encore plus admirable ? Cette Reine victo-

Grands exploits militaires de Marguerite d'Anjou, Reine d'Angleterre.

rieuſe qui briſe les chaînes de ſon mari, & lui préſente ſon Sceptre; quel beau ſujet pour un tableau, quelles belles expreſſions ſur le viſage du Roi & de la Reine! Le plus grand Peintre ne ſeroit pas encore aſſez habile pour repréſenter dignement un pareil ſujet.

Douleur extrême d'Anne d'Eſte, ſur la mort de ſon fils.

¶ Anne d'Eſte, veuve de François de Guiſe, fille de Renée de France, & petite-fille de Louis XII. fut obligée de s'embarquer ſur la Loire, après qu'Henri III. eut fait aſſaſſiner Henri Duc de Guiſe & le Cardinal de Guiſe, fils de cette Princeſſe. Elle rencontra la ſtatue de Louis XII. elle lui tendit les mains, & avec une voix entrecoupée de ſanglots & de ſoupirs, & un viſage baigné de larmes: Grand Prince, lui dit-elle, auriez-vous cru que cette belle maiſon que vous avez fait bâtir ici, ſeroit un jour enſanglantée du meurtre des enfans de votre petite-fille. On eut toutes les peines du monde de la détacher de cette ſtatue qu'elle embraſſoit avec une force que ſa douleur ſeule pouvoit lui donner. Ce ſpectacle toucha ſi fort les aſſiſtans, qu'ils ſe déterminerent à tout entreprendre contre Henri III.

Comment n'auroient-ils pas été émus, puiſque le ſeul récit fait parler les entrailles ? On trouva dans la poche du Cardinal de Guiſe, quand on l'eut maſſacré, ces deux Vers qu'il avoit faits ſur les Couronnes d'Henri III.

Qui dederat binas, unam abſtulit, altera nutat,
Tertia Tonſoris eſt facienda manu.

Le Ciel m'en donna deux, il m'ôta la premiere,
L'autre branle, un Barbier formera la derniere.

Extrême vanité de Seſoſtris.

¶ Seſoſtris Roi d'Egypte ayant fait beaucoup de conquêtes, pouſſa ſon orgueil ſi loin, qu'il fit atteler quatre Rois captifs à ſon char dont la matiere étoit de pur or, où les pierreries étoient enchaſſées avec tant d'art & de profuſion, que les yeux en étoient éblouis. Un jour ſe faiſant traîner par ces malheureux Princes, & voyant que l'un d'eux tournoit ſouvent le viſage du côté de l'une de ces roues dont il étudioit le mouvement avec attention ; il lui demanda pourquoi il jettoit ſi ſouvent les yeux de ce côté-là : C'eſt, lui répondit-il, que

j'y vois l'image des viciſſitudes & des révolutions de la fortune ; la même jante qui tient à préſent le haut bout s'en va dans un moment prendre le deſſous. Cette réflexion empoiſonna le plaiſir de l'orgueil démeſuré de Seſoſtris.

Annibal s'empoiſonne.

¶ Annibal s'étant réfugié chez Pruſias Roi de Bithynie, étant ſur le point d'être ſacrifié aux Romains qui le demanderent à ce Prince qui leur étoit dévoué, s'écria : Je vois bien, ô Romains, que vous êtes alterés du ſang d'un pauvre vieillard, dont le nom ſeul vous a fait trembler dans l'enceinte de vos murailles ; vous avez bien dégeneré de la gloire de vos Ancêtres. Où eſt ce Camille qui renvoya aux Faliſques toute la jeuneſſe qu'un infidéle Précepteur avoit voulu lui mettre entre les mains ? Où eſt ce Fabrice qui renvoya à Pyrrhus ſon propre Médecin qui s'étoit offert de l'empoiſonner ? Vous n'aurez pas le plaiſir d'aſſouvir votre rage & votre fureur aux dépens de mon propre ſang, voici de quoi m'en épargner la honte ; il tira en même tems de ſon cachet un poiſon qu'il y avoit renfermé, qui étoit ſi preſent, que dès qu'il l'eut pris, il le fit mourir.

¶ Philippes de Comines dit que les Rois bien ſages, bien politiques, doivent avoir pour maxime de ne ſe jamais voir, parce qu'il arrive que quelqu'un des deux l'emporte ſur l'autre en eſprit, en magnificence, en train, en intrigue, en cortege. Celui qui cede eſt ennemi irréconciliable de l'autre; ſon cœur ulceré met enſuite tout en uſage pour réparer ſa honte.

Juſte réflexion de Philippes de Comines

¶ Mecenas voyant qu'Auguſte dans le Sénat couroit riſque de faire une injuſtice, en condamnant à mort des perſonnes innocentes, ne pouvant pas le joindre, lui envoya ſes tablettes, où il lui écrivit: Sors de-là, Bourreau; cette généreuſe liberté plût à Auguſte, qui ſortit du Sénat.

Remontrance vive de Mecenas à Auguſte.

¶ On appelloit le Cardinal de Bourbon le Chameau de la Ligue, parce que cet animal porte ſur ſon dos tout l'équipage, ſans en tirer aucun profit; de même le nom de ce Cardinal autoriſoit la ſédition de la Ligue, & il n'en tiroit aucun avantage.

Le Cardinal de Bourbon comparé à un Chameau.

¶ François I. faiſoit tant de cas de la Nobleſſe, que lorſqu'il juroit, il diſoit foi de Gentilhomme. Il ſe mit

Traits de François I.

le bras en écharpe, ayant appris que dans une rebellion qu'on avoit faite à la Juſtice, un Huiſſier avoit été tué ; il vouloit faire entendre que par cette mort d'un Miniſtre de la Juſtice, on l'avoit lui-même bleſſé au bras.

Ce même Roi parlant du coup d'eſtramaçon que Taneguy du Chatel avoit donné à Jean Duc de Bourgogne, diſoit qu'il ne pouvoit comprendre ce que l'hiſtoire racontoit de la profonde & large ouverture que le ſabre de Taneguy du Chatel avoit faite dans le corps de ce Prince qui en fut tranſpercé. Un Moine lui répondit : Votre Majeſté comprendra que ce trou devoit être bien grand, puiſque c'eſt par-là que les Anglois entrerent en France : en effet, Philippes le Bon fils de Jean Duc de Bourgogne, pour venger la mort de ſon pere, mit le feu dans le Royaume, en y appellant les Anglois.

Reproche fait à un Pape ultramontain.

¶ Les Papes ont tenu ſoixante & dix ans leur ſiége à Avignon ; les Italiens ont appellé ce tems-là la tranſmigration de Babylone qui a duré ce même eſpace de tems. Grégoire XI. qui fut le dernier Pape qui y réſida, reprochoit à un Evêque la non-réſidence

ans ſon Diocèſe : Saint Pere, lui dit-il, donnez-moi l'exemple; votre Siége eſt à Rome, & vous réſidez à Avignon ; on prétend que cette parole détermina ce Pape à transferer ſon Siége à Rome.

¶ Charles-Quint montrant à la Roche du Maine ſes troupes nombreuſes rangées en bataille, vouloit que ce Gentilhomme François fût perſuadé que le Roi ſon Maître ne ſeroit pas en état de lui réſiſter : Sire, lui dit la Roche du Maine, vous avez tiré ces troupes de l'Eſpagne, de l'Allemagne, des Pays-bas ; mais quand il plaira à mon Roi, ſans ſortir de la France, il mettra ſur pié autant de Gentilshommes que vous avez de Cavaliers & de Soldats. Réponſes hardies faites à Charles-Quint.

Cet Empereur lui demanda un jour avec fierté, dans combien de journées il pourroit mener ſes troupes à Paris : Si Votre Majeſté, lui répondit la Roche du Maine, compte les journées par les batailles qu'il vous faudra donner pour vous faire jour à travers tant d'armées que vous rencontrerez ſur votre chemin, toutes les lieues que vous ferez ſeront autant de journées ; mais ſi Votre Majeſté veut avec ſes

équipages ſeulement faire une courſe juſques-là pour admirer cette grande Ville où vous trouverez un monde entier, vous y pourrez arriver en fort peu de tems.

Une autre fois le même Empereur ſe vanta qu'il iroit bientôt viſiter ſes ſujets de Provence : Votre Majeſté, lui répondit ce même Gentilhomme, y trouvera bien des ſujets rebelles.

L'Empereur lui donna ordre de régaler chez lui le Connétable de Bourbon : Je m'en acquitterai de mon mieux, répondit-il, mais à condition que Votre Majeſté ne trouvera pas mauvais que je mette après cela en cendres ma maiſon qui aura eu le malheur de loger un traître à ſon Roi.

Bon mot ſur les Maréchaux de France faits par le Duc de Mayenne.

¶ Le Duc de Mayenne, chef de la Ligue, ayant fait la Châtre, S. Paul, & Roſnay Maréchaux de France de ſa propre autorité, Chanvallon lui dit : Vous venez de faire des bâtards qui pourront bien ſe faire légitimer à vos dépens ; voulant dire que ces Seigneurs-là déſerteroient un jour le parti du Duc de Mayenne pour ſe faire confirmer dans leurs dignités par Henri IV.

¶ Ogna Sancha, Comteſſe de Caſtille étant veuve, devint amoureuſe d'un Prince Maure; comme elle réſolut de l'épouſer, elle ſe détermina à faire empoiſonner ſon fils Dom Sancher Garcia qui pouvoit s'oppoſer à ce mariage : il en fut averti, on lui préſenta à table du vin empoiſonné; il pria ſa mere par civilité de boire la premiere. Comme elle vit ſon crime découvert, & qu'elle déſeſpera qu'on lui pardonnât, elle but tout ce qui étoit dans la coupe, & mourut ſur le champ; depuis ce tems-là on fait boire toujours les femmes les premieres en Caſtille; la précaution n'eſt pas mauvaiſe.

D'où vient que les femmes boivent les premieres en Caſtille.

¶ Quintus Fabius Maximus Conſul, fils de Fabius Maximus qui avoit été Dictateur, voyant ſon pere venir à lui ſans deſcendre de cheval, lui envoya commander de mettre pié à terre; alors ce grand homme deſcendit, & embraſſant ſon fils, il lui dit : Je voulois voir ſi tu ſçavois faire le Conſul. Il tenoit à plus grand honneur d'avoir un fils qui ſçût repréſenter dans ſa dignité, que de ſe voir reſpecter par un Conſul.

Comment des fils élevés en dignités en ont uſé envers leur pere.

Laurent Celſe n'imita point Quin-

tus Fabius Maximus. Il fut nommé Duc de Véniſe pendant ſon Ambaſſade pour la République vers l'Empereur Charles-Quint : lorſqu'il fut prêt d'entrer dans le Bucentaure pour être introduit dans la Ville, il vit qu'il ne pouvoit éviter que ſon pere qui étoit du nombre des Sénateurs, ne vînt comme les autres ſelon la coutume, ſe mettre à genoux devant lui ; il s'aviſa d'attacher ſur ſa toque ducale une croix d'or, afin que l'honneur qu'il recevroit de ſon pere, fût attribué à ce ſigne adorable.

Cette pieté paternelle ne regnoit pas dans le cœur du fils d'Henri II. Roi d'Angleterre. Ce pere en le faiſant couronner, s'abaiſſa juſqu'à le ſervir : N'en ſoyez point ſurpris, dit le fils à des Courtiſans qui en paroiſſoient étonnés, je ſuis Roi & né fils de Roi, & mon pere n'eſt fils que d'un Comte.

Trait ſatyrique contre Veſpaſien.

¶ Aux funérailles d'un Empereur on choiſiſſoit une perſonne qui le repréſentoit & imitoit ſes mœurs & ſes actions. Favo fut choiſi aux funérailles de Veſpaſien. Il demanda combien couteroit la cérémonie funébre ; on lui répondit qu'elle couteroit cent ſeſterces ;

ſeſterces : Qu'on me jette, dit-il, dans le Tibre, & qu'on me donne les cent ſeſterces : par ce trait il imitoit parfaitement l'avarice de Veſpaſien.

¶ On a remarqué que le nom de Dieu dans toutes les Langues, n'eſt que de quatre lettres. Dans l'hébreu Dieu s'appelle יהוה, en Grec Θεὸς, en Egyptien *Theut* ; leur Th. n'étant qu'une lettre comme en Grec. Dans la Langue Perſique *Cyre* ; dans la Langue des Mages *Orſi*, &c. Sur le nom de Dieu.

¶ La pauvreté dont les Païens ont fait une Divinité, eſt-elle la ſource de la vertu ou du crime ? Horace a dit qu'on avoit obligation à la pauvreté, d'avoir formé la vertu de Curius & de Camille. Petrone dit que la pauvreté eſt la ſœur du bon eſprit. D'ailleurs dans notre Religion, il y a une pauvreté Evangélique qui eſt une grande vertu, puiſque c'eſt un détachement des biens de ce monde, qui nous conduit à l'amour de Dieu le plus parfait. Tournons la médaille, la pauvreté n'eſt-elle pas la mere des crimes, & particuliérement du larcin ? Un homme qui lutte contre la miſere, quelque eſprit que la nature Sur la pauvreté.

lui ait donné, n'eſt pas capable d'entreprendre de grandes choſes; ſon eſprit s'abatardit: comment s'éleveroit-il pour pratiquer les vertus ſublimes, tandis que la faim le talonne & l'abaiſſe vers les beſoins preſſans de ſon corps? A quelle tentation de murmurer contre la Providence, n'eſt-il pas expoſé, tandis que le riche a le néceſſaire, le commode, le ſuperflu? Ne ſemble-t-il pas que Dieu n'ait donné la vie au pauvre, quoiqu'il ſoit de la même condition, que pour le faire mourir à tout moment? La nature qui eſt la mere du riche, ne paroît-elle pas être la marâtre du pauvre? Comment ſe défendroit-il de l'envie que lui donne la comparaiſon de ſon état avec celui du riche, pendant que celui-ci lui reproche à tout moment ſa ſituation, & qu'il ſe voit en bute au mépris univerſel? Auſſi les Anciens ont peint la pauvreté comme une furie pâle, farouche, affamée, prête à ſe déſeſperer. Horace qui a loué la pauvreté, a dit dans un autre endroit que ſes loix étoient dures, qu'elle nous fermoit la voie des grandes vertus. Plaute & Claudien diſent que la pauvreté eſt la fille de

l'oiſiveté, & que la richeſſe eſt la fille du travail. Un homme à qui on reprochoit un larcin conſidérable, répondit : La pauvreté a exigé de moi que je commiſſe ce crime, *Sic viſum eſt paupertati.* Afin de concilier ces divers ſentimens, la pauvreté qui nous laiſſe préciſément le néceſſaire & rien de plus, c'eſt celle-là même dont on fait l'éloge, elle nous conduit à la vertu ; c'eſt celle-là que Numa cultivoit. M. Huet, Evêque d'Avranches, nous apprend que la Nymphe Egeria avec qui Numa avoit des entretiens nocturnes, & qui lui donnoit des leçons & des conſeils, ſignifioit la pauvreté & l'utilité qu'il en retiroit pour s'inſtruire dans la connoiſſance des Dieux, de la Religion & du Gouvernement de l'Etat. Egeria eſt dérivée du Verbe *Egere*, qui ſignifie être dans la pauvreté. La pauvreté affreuſe qui nous réduit à la condition du mendiant & nous ravit le néceſſaire, c'eſt celle-là qui eſt l'objet du mépris & qui eſt la ſource du crime, à moins qu'on ne ſoit ſecouru par une vertu héroïque.

¶ Jaddus Grand-Prêtre des Juifs, alla au-devant d'Aléxandre le Grand : Aléxandre le Grand

adore le nom de Dieu.

quand ce Prince eut vu ce grand Sacrificateur avec ſon éphod de couleur d'azur enrichi d'or, & la thiare ſur la tête avec un lame d'or ſur laquelle le nom de Dieu étoit écrit, il adora ce nom auguſte, & ſalua Jaddus. Il dit qu'il n'adoroit pas le Grand-Prêtre, mais ce Dieu dont il étoit le Miniſtre, qui lui étoit apparu en ſonge lorſqu'il déliberoit comment il pourroit conquérir l'Aſie, & qu'il l'avoit exhorté de paſſer hardiment le détroit de l'Helleſpont. Le Souverain Pontife lui fit voir le Livre de Daniel, dans lequel ce Prophête avoit écrit qu'un Prince Grec détruiroit l'Empire des Perſes. Il obtint tout ce qu'il voulut de ce Conquérant, qui après avoir fait des Sacrifices à Dieu, ſoumit l'Egypte à ſon Empire, & fit enſuite ces grandes conquêtes qui l'ont placé au-deſſus de tous les Héros de l'antiquité, & ont mis ſon nom dans la bouche de l'Univers de ſiécle en ſiécle. La Renommée l'expoſe à tous les Héros comme un Conquérant dont ils ne peuvent approcher, & qui les effacera toujours quelqu'effort qu'ils faſſent.

¶ On disoit que le plus foible des Crotoniates étoit le plus fort des Grecs. Milon Crotoniate portoit un taureau sur ses épaules.

Grande force de Milon & de Polydamas.

M. de Fontenelle fait dire à Milon par Smindiride Sibarite : Croyez-vous que se vanter de porter un bœuf, ce ne soit pas se vanter de lui ressembler beaucoup ? Milon voulut séparer un gros chêne qu'on avoit fendu avec des coins de fer qu'on y avoit laissés ; ces coins tomberent par l'effort qu'il fit, le chêne par sa vertu élastique se remit dans son premier état, il eut les mains prises, & ne put jamais les dégager ; il fut dans cet état dévoré par des bêtes sauvages. Le désespoir de Milon pris par ce chêne feroit un beau sujet de tableau, s'il étoit traité par un Peintre habile qui rendroit bien l'expression de ce désespoir, & dessineroit parfaitement cet homme nerveux & robuste, à qui sa force est inutile contre les bêtes qui le dévorent.

Comment ils périrent.

Polydamas de Thessalie eut un sort pareil : il étrangla un lion sur le mont Olympe ; il soulevoit le taureau le plus furieux ; il arrêtoit un chariot, quelque fort que fussent les chevaux

qui le traînoient. Un rocher ſous lequel il s'étoit retiré avec pluſieurs perſonnes dans une tempête, s'éboulant, ſes compagnons prirent la fuite; il ſe flata de le pouvoir ſoutenir, il en fut écraſé. Voilà l'image de la préſomption.

Lucréce de Cornaro fille ſçavante.

¶ Lucréce-Hélene, fille aînée de Jean-Baptiſte Cornaro, Procurateur de Saint Marc de Veniſe, étoit d'une rare érudition. Elle ſçavoit parfaitement les Langues Hébraïque, Grecque & Latine. L'Univerſité de Padoue lui auroit donné le bonnet de Docteur en Théologie, ſi le Cardinal Barbarigo Evêque de cette Ville, ne s'y fût oppoſé, craignant qu'un bonnet de Docteur en Théologie placé ſur une tête féminine ne choquât la vue; on lui donna ſeulement le bonnet de Docteur en Philoſophie, en préſence d'une des plus nombreuſes aſſemblées qui ayent jamais été. Ce fut dans l'Egliſe Cathédrale qu'elle fut décorée de ce bonnet & de la robe de Docteur, parce que les Sales du Collége ne pouvoient pas contenir l'aſſemblée. Elle expliqua deux paſſages d'Ariſtote à l'ouverture du Livre. Sa beauté donnoit un grand éclat aux

ornemens du Doctorat ; tout le monde la prenoit pour la Déeſſe de la Science deſcendue du Ciel.

¶ Qui auroit cru qu'un Roi jouiſſant de ſon autorité ſouveraine, n'eût eu un jour ni argent ni crédit pour pouvoir ſouper ? C'eſt ce qui arriva à Henri III. Roi de Caſtille, pendant que les Seigneurs de ſa Cour qui gouvernoient des Villes, & ceux qui adminiſtroient ſes Finances, ſe régaloient ſplendidement. Il engagea ſon manteau, autrement il auroit été obligé de jeûner ; le lendemain il dépouilla ces Seigneurs des Gouvernemens qu'il leur avoit donnés, & dirigea par lui-même ſes Finances, & ſe mit à l'abri de la néceſſité de jeûner.

Un Roi met ſon manteau en gage pour avoir dequoi ſouper.

¶ Sous Erric II. Roi de Dannemarc, qui régnoit dans le deuxiéme ſiécle, il y avoit un Muſicien qui par ſon art ſe rendoit le maître abſolu de ceux qui l'écoutoient. Erric en ayant entendu parler, voulut le voir, afin de s'éclaircir de la vérité. Le Muſicien étant venu, le Roi lui commanda d'exciter une paſſion guerriere dans l'ame de ceux qui étoient préſens ; auſſi-tôt il fit entendre un ſon martial,

Grande perfection de la Muſique ancienne.

& des cadences ſi animées, que tous les auditeurs ſe ſentirent excités par le déſir de combattre ; chacun cherchoit des armes : le Roi qui étoit naturellement guerrier, entra dans une fureur ſi étrange, qu'il paſſa ſon épée au travers du corps de quatre perſonnes qui étoient à ſa ſuite ; les autres ſe ſeroient entretués & auroient fait un horrible carnage, ſi le Muſicien n'eût fait ſuccéder à cette Muſique guerriere une Muſique pacifique dont les modulations douces calmerent la fureur du Roi & de ſes Courtiſans, & leur firent reprendre leur aſſiette naturelle. Ainſi ce Muſicien avoit l'art d'exciter la tempête & de rappeller enſuite la bonace. Il falloit que la Muſique des Anciens fût bien ſupérieure à la nôtre, qui eſt bien éloignée de pouvoir produire rien de pareil.

Eloge du Chevalier Bayard, ſa mort glorieuſe.

¶ Le Chevalier Bayard, qu'on appelloit le Chevalier ſans peur & ſans reproche, eut l'honneur avant le combat de Marignan, ſur le champ de bataille de faire François I. Chevalier en lui donnant l'accollade, après quoi Bayard tenant à la main ſon épée nue, en l'apoſtrophant : « Que tu es heureuſe, dit-il, mon

» épée, d'avoir fait aujourd'hui Che-
» valier un ſi vertueux & ſi puiſſant
» Roi ; ma bonne épée, vous ſerez
» dorénavant gardée comme reli-
» ques & honorée ſur toutes, & ja-
» mais je ne vous porterai que lorſ-
» que je voudrai combattre les Turcs,
» les Sarraſins & les Maures. » Il fit enſuite deux ſauts, & la mit dans ſon fourreau. Il ſe ſignala par pluſieurs faits d'armes, le Roi le combla d'honneurs : il reçut dans le combat de Rebec en Piémont, un coup de mouſquet qui lui briſa l'épine du dos au mois d'Avril 1524, ſe ſentant bleſſé il s'écria : Jeſus, hélas, mon Dieu ! je ſuis mort : il fit un acte de contrition, baiſa la croix de ſon épée, & dit quelques Oraiſons à haute voix ; il commanda qu'on le couchât ſous un arbre le viſage tourné contre l'ennemi, & on lui mit une pierre ſous la tête : Je n'ai jamais tourné, dit-il, le dos à l'ennemi, je ne veux pas commencer. Il pria D'alegre de dire au Roi qu'il mouroit très-content, puiſqu'il mouroit pour ſon ſervice, & que le ſeul regret qu'il avoit, c'étoit qu'avec la vie il perdoit le moyen de le ſervir plus long-tems, après quoi il

fit ſon Teſtament, & mourut au bout de deux heures, âgé 48 ans. On a rapporté ailleurs ce qu'il dit au Connétable de Bourbon qui le rencontra dans cet état. Ainſi meurent les Héros.

Extraordinaire courſe à cheval.

¶ Si le Comte de * * eût vécu dans l'ancienne Gréce, il auroit remporté le prix aux Jeux Olympiques à la courſe des chevaux. Il paria dix mille écus contre M. le Duc, qu'il iroit dans ſix heures deux fois depuis la porte Saint Denys juſqu'à Chantilly, & qu'il en reviendroit au même endroit. On prétend qu'il y avoit pour un million de gageures de part & d'autre. Il avoit une ceinture qui le ſerroit au bas du ventre, & tout le corps bandé & comme emmailloté; il avoit une balle de plomb à la bouche pour le rafraîchir & le faire cracher facilement. On avoit diſpoſé des relais d'eſpace en eſpace, & prévenu tous les embarras qu'il auroit pu trouver en chemin; on avoit choiſi les chevaux les plus vites; on attacha à la porte Saint Denys une pendule qui marquoit l'heure; il partit comme un trait, on l'eut bientôt perdu de vue; jamais on n'a fendu l'air avec plus de

rapidité ; quand il falloit prendre un relai, ſans deſcendre à terre il s'élançoit ſur le cheval qu'on lui tenoit prêt. Quand il ſentoit que ſon cheval alloit bien, il lui faiſoit faire plus d'une traite ; il termina ſes quatre courſes à la porte Saint Denys, dix-huit minutes avant les ſix heures convenues. Il dit qu'il étoit encore en état d'aller à Verſailles porter la nouvelle au Roi de ſa courſe : tout détrempé de ſueur on le mit dans un lit bien chaud ; il mourut de cet effort au bout de cinq mois. Je ne ſçaurois donner des louanges à ce Seigneur, pour avoir fait une pareille courſe ; tout ce que je pourrois faire, ce ſeroit de dire qu'il étoit le premier homme du monde pour courir la poſte.

Reproche bien repouſſé.

¶ Un Laquais dans ſon origine devint le mignon de la fortune qui le mit dans le ſein de l'opulence ; un homme de qualité qui n'avoit pas grand génie, lui reprochoit la baſſeſſe de ſon origine ; le Laquais lui répondit : Si vous aviez été Laquais comme moi, vous le ſeriez encore.

Bon mot du Card. le Camus.

¶ Le Cardinal le Camus ſe promenant dans Grenoble, jetta les yeux

ſur l'enſeigne d'un Tailleur, qui repréſentoit un homme de ſa profeſſion qui coupoit un habit avec ſes grands ciſeaux ; l'inſcription au bas étoit ainſi : Au Tailleur fidéle. Le Cardinal dit : Voilà le Tailleur fidéle hors de la maiſon, mais le fripon ne ſeroit-il point dedans.

Grand courage des Lacédémoniennes.

¶ Pyrrhus ayant menacé Lacédémone d'un ſiége, le Sénat ordonna que les femmes ſortiroient de la Ville. Archidamie fille de Cléonime Roi de Sparte, accompagnée de pluſieurs femmes, parut devant les Sénateurs, & leur dit : Que les meres de tant de Guerriers qui ſe préparoient à combattre, avoient dans elles la ſource de la valeur qu'elles leur avoient donnée, & qu'elles étoient prêtes à la mettre en œuvre pour la défenſe de la patrie. Le Sénat perſuadé de ce que cette Princeſſe lui diſoit, révoqua ſon Décret. Le ſexe a bien dégéneré depuis ce tems-là.

Hiſtoire de deux Jumeaux.

¶ J'ai parlai ailleurs de deux jumeaux parfaitement ſemblables, je ne les ai point nommés : voici une hiſtoire de deux autres jumeaux où les noms ſont rappellés & les perſonnages bien déſignés.

Près de Laon eſt la Terre de Soiſſons ont étoit Seigneur Henri de Rouſſi. l épouſa Jacqueline de Lanoy, dont l eut Nicolas & Claude de Rouſſi jumeaux, qui eurent en partage, l'aîné la Terre de Soiſſons, & le cadet elle de Dorigni. Ils vinrent au monde le 7 Avril 1548, leur reſſemblance étoit ſi parfaite, que leurs nourries qui demeuroient enſemble pour les diſtinguer leur donnerent differens braſſelets. A meſure qu'ils crûrent, leur reſſemblance ſe conſerva dans cette même perfection; leur viſage, leur taille, toute l'habitude du corps avoit une conformité ſi grande, qu'on n'y pouvoit pas appercevoir la plus légere difference. Leurs geſtes, leur ton de voix, leurs façons de faire, leurs humeurs, leurs inclinations ſe repréſentoient mutuellement avec une égalité merveilleuſe; dès qu'ils voient les mêmes habits, l'œil de leur mere & de leur mere ne pouvoit pas les diſcerner. Ils furent élevés au Collége, & enſuite à la Cour. L'aîné fut page de la chambre d'Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, & le cadet, d'Henri de Bourbon ſon fils, qui fut Roi de France. Charles IX.

les chériſſoit beaucoup ; il prenoit plaiſir à les conſiderer, pour tâcher de trouver quelque difference entre eux ; ni lui ni ſes Courtiſans ne pouvoient point en venir à bout. Ils ne pouvoient ſe laſſer d'admirer comment la nature qui a de ſi grandes reſſources de variété, & qui aime à les mettre en uſage, s'étoit étudiée à donner les mêmes traits, le même contour & la même forme avec une ſi grande préciſion à toutes les parties du corps dans ces deux perſonnes. Il ſembloit qu'elle avoit pris à tâche de faire une copie qu'on confondît avec ſon original. Comme le cadet jouoit mieux à la paume que l'aîné, quand celui-ci perdoit il feignoit d'avoir quelque raiſon de quitter, & il alloit prendre ſon frere, qui s'habillant en joueur, continuoit la partie ſans qu'on remarquât le changement, & gagnoit la partie. Ils eurent les mêmes maladies, les mêmes indiſpoſitions, dans les mêmes endroits : leurs corps qui étoient également conſtitués ſe dérangerent en même tems par une même révolution ; l'aîné mourut âgé de 30 ans par la faute du Médecin ; le cadet eut un Médecin habile qui lui fit re-

couvrer ſa ſanté. Un Peintre célébre les repréſenta, & ſon art égalant la nature, on ne faiſoit aucune difference entre les deux portraits. Le Sieur de Chandieu fit ſur ce tableau les Vers ſuivans, qui ſont rapportés par Paſquier ; on les a corrigés :

Sous un même aſcendant ces deux enfans jumeaux
Eurent même concours & de biens & de maux.
Pareils en corps, en ame, & pareils en viſage,
Pareils en ſentimens, pareils en volonté,
Pareils en actions, & pareils en langage,
Leurs plus beaux traits étant l'un de l'autre empruntés,
Le Peintre les a peints tous deux en même image ;
L'art dans ces deux portraits n'a fait qu'un ſeul ouvrage.
Qui voit Soiſſons vivant, voit Soiſſons inhumé,
Le corps vif veut revoir le corps mort rallumé.
Le mort appelle à ſoi le vif qui lui reſſemble ;
Une ame en deux faiſoit mouvoir doubles reſſorts ;
Mais comme un ſeul tableau figure ici deux corps,
Un ſeul corps vif fait voir les deux eſprits enſemble.

Comme l'amour eſt très-clairvoyant, il auroit fallu éprouver ſi une maitreſſe qui auroit aimé l'aîné, l'auroit diſtingué du cadet. L'amour étant l'ouvrage des ſens & des impreſſions que font la figure d'un homme & ſon caractére, & les deux figures étant parfaitement les mêmes, auſſi-bien que les deux caractéres, il s'enſuit que celle qui auroit aimé l'un, auroit aimé l'autre du même amour, & que les deux auroient aimé la même perſonne; & comme ils n'avoient que le même déſir & la même volonté, il s'enſuit qu'ils n'auroient pas été jaloux l'un de l'autre, & que leur amour ne les auroit pas diviſés. Voilà une expérience qu'il auroit fallu faire, ils auroient pu facilement ſe ſupplanter l'un & l'autre tour à tour.

Jolis ouvrages de Poëſie de Marot.

¶ Marot, Montagne & Rabelais ont de grands charmes dans leur vieux langage pour pluſieurs perſonnes; il me ſemble que je vois des jolies femmes avec des fraiſes, des vertugadins & des collets montés. Je dis, ſi j'avois été de leur tems, je les aurois aimés avec de tels habits; & ſi l'on veut qu'elles me plaiſent, qu'on les habille

la mode : mais leurs charmes, dira-on, ne ſont faits que pour leurs ıbits antiques, & ils s'évanouiroient on leur donnoit des ornemens nou-aux. J'en reviens donc à ma pre-iere penſée : ſi j'avois été de leur ms, je les aurois aimés avec de tels ıbits, & puis cette grande liberté ı'ils ont priſe de ſalir leur ouvrage ır des ordures, ſelon moi, les dé-riſe beaucoup. Voici quelques Epi-raumes de Marot qui m'ont fait laiſir :

Ma Maitreſſe eſt de ſi haute valeur,
Qu'elle a le corps beau, droit, chaſte & pudique ;
Son cœur conſtant n'eſt pour heur ou mal-heur ;
Jamais trop gai ou trop mélancolique ;
Elle a au chef un eſprit angélique,
Le plus ſubtil qui onc au Cieux vola :
O grand merveille ! on peut voir par cela,
Que je ſuis ſerf d'un monſtre fort étrange :
Monſtre je dis ; car par tout vrai elle a
Corps feminin, cœur d'homme & tête d'Ange.

Ce tour-là eſt ſingulier ; l'idée de monſtre qui fait horreur, s'allie ici vec les perfections les plus raviſſan-es :

nne par jeu me jetta de la neige

Que je cuidois froide certainement ;
Mais c'étoit feu, l'expérience en ai-je,
Car embraſé je fus ſoudainement,
Puiſque le feu loge ſecretement.
Dedans la neige où trouverai-je place
Pour n'ardre point ? Anne, ta ſeule grace
Peut éteindre le feu que je ſens bien,
Non par eau, par neige, ni par glace,
Mais par ſentir un feu pareil au mien.

Rien n'eſt plus joli ni plus galant.

Si jamais fut un paradis en terre,
Là où tu es, là il eſt ſans mentir,
Mais tel pourroit en toi paradis querre,
Qui ne viendroit fort à peine ſentir ;
Non toutefois qu'il s'en doit repentir,
Car heureux eſt tel qui ſouffre pour tel bien.
Donc celui que tu aimerois bien,
Et qui reçu ſeroit en ſi bel être,
Que ſeroit-il ? Certes je n'en ſçais rien,
Fors qu'il ſeroit ce que je voudrois être.

Voilà la chute la plus heureuſe d'une Epigramme, lorſqu'un ſentiment délicat auquel on ne s'attend point, la termine. Voilà ce que nos Epigrammatiſtes devroient ſe propoſer pour modele.

En voici une pour une Dame à qui ſon amant avoit donné ſon portrait.

Tu m'as donné au vif ta face peinte,
Peinte pour vrai de main d'excellent homme ;

. je l'ai mieux dedans mon cœur empreinte,
)'un autre Ouvrier qui Cupidon ſe nom-
me,
De ton préſent heureuſe me renomme ;
Mais plus heureuſe, ami, je ſerois bien,
Si dans ton cœur j'étois empreinte comme
Tu es empreint & gravé ſur le mien.

Sur la Statue de Vénus en dormie.

Qui dort ici ? Le faut-il demander ?
Vénus y dort, qui vous peut commander ;
Ne l'éveillez, elle ne vous nuira :
Si l'éveillez, croyez qu'elle ouvrira
Ses deux beaux yeux pour les vôtres bander.

Cette penſée priſe dans le ſujet, fait une ſurpriſe agréable.

Au mois de Mai que l'on ſaignoit la belle ;
Je vins ainſi ſon Médecin reprendre :
Lui tires-tu ſa chaleur naturelle ?
Trop froide elle eſt, bien me l'a fait ap-
prendre.
Tais-toi, dit-il, content je te vais rendre :
J'ôte le ſang qui la fait rigoureuſe,
Pour prendre humeur en amour vigou-
reuſe,
Selon ce mois qui chaſſe tout eſmoi ;
Ce qui fut fait, & devint amoureuſe ;
Mais le pis eſt que ce n'eſt pas de moi.

Ce badinage eſt fort ingénieux.

Bren, laiſſez-moi, ce diſoit une
A un ſot qui lui déplaiſoit ;

Ce Lourdaut toujours l'importune :
Et puis j'ouïs qu'elle lui diſoit :
La plus groſſe bête qui ſoit,
Monſieur, comme eſt-ce qu'on l'appelle ?
Un Eléphant, Mademoiſelle,
Me ſemble qu'on la nomme ainſi.
Pour Dieu, Eléphant, ſe dit-elle,
Va-t-en donc, laiſſe moi ici.

A Mademoiſelle de Macy.

Sous vos attraits bien fourrez
D'or garnis,
A Vénus vous reſſemblez,
Sous le bonnet me ſemblez
Adonis.

A Mademoiſelle Helli.

Dix & huit ans je vous donne
Belle & bonne,
Mais à votre ſens raſſis,
Trente-ſix
J'en ordonne.

Voici un jeu de mots à Mademoiſelle de la Tour.

Pour Etrennes à la Tour,
Qui d'atour
Nuptial la coëfferoit,
Je penſe qu'on lui feroit
Un bon tour.

Ta Lettre, Merlin, me propoſe,
Qu'un gros ſot en rime compoſe
Des Vers par leſquels il me point,
Tiens-toi ſûr qu'en rime en Proſe
Celui n'écrit aucune choſe,
Duquel l'ouvrage on ne lit point.

Contre les Jaloux :

De ceux qui tant de mon bien ſe tourmentent,
J'ai d'une part, grande compaſſion,
Puis me font rire en voyant qu'ils augmentent
Dedans ma mie un feu d'affection,
Un feu lequel par leur invention,
Cuident éteindre, ô la pauvre cautelle !
Ils ſont plus loin de leur intention,
Qu'ils ne voudroient que je fuſſe loin d'elle.

Cette raillerie contre les jaloux eſt d'autant plus agréable, qu'elle eſt vraie.

Sur Charles Duc d'Orléans.

Nature étant en émoi de forger
Ou fils ou fille, conçut finalement
Charles ſi beau, ſi beau pour abréger,
Qu'être fait fille il cuida proprement ;
Mais s'il avoit à ſon commandement
Quelque fillette autant comme lui belle,
Il y auroit à craindre grandement
Que trouvé fût plus mâle que femelle.

Au Roi de Navarre.

Mon ſecond Roi, j'ai une Haquenée
D'aſſez bon poil, mais vieille comme moi;
A tout le moins long-tems qu'elle eſt née,
Dont elle eſt foible, & ſon maître en émoi:
La pauvre bête aux ſignes que je voi,
Dit qu'à grand' peine ira juſqu'à Narbonne.
Si vous voulez en donner une bonne,
Sçavez comment Marot l'acceptera
D'auſſi bon cœur comme la ſienne il donne
Au fin premier qui la demandera.

On ne dit point ſi ce badinage excita le Roi de Navarre a donner à Marot un bon cheval; ce préſent auroit fait paroître ces Vers bien meilleurs :

Mois amoureux, Mois vêtu de verdures,
Mois qui tant bien les cœurs faites jouir,
Comment pourras, vu l'ennui que j'endure,
Faire le mien de lieſſe jouir?
Ne Prés, ne Champs, ne Roſſignols oüir,
N'y ont pouvoir, quoi donc! je te dirai,
Tant ſeulement fais Anne réjouir,
Incontinent je me réjouirai.

Voilà l'amour bien exprimé.

Anne ſa Maitreſſe eut une mercuriale de ſa mere, qui lui ſurprit des Vers que Marot lui avoit envoyés.

Voici comment il la conſola :

Puiſque les Vers que pour toi je compoſe
T'ont fait tancer, Anne ma belle amie,
C'eſt bien raiſon que ma main ſe repoſe ;
Ce que je fais, ma plume eſt endormie,
Ancre, papier, la main pâle & blemie
Repoſent tous par ton commandement,
Mais mon eſprit ne peut repoſer mie,
Tant tu me l'as travaillé grandement.
Pardonne donc à mes Vers, le tourment
Qu'ils t'ont donné, & ainſi que je penſe,
Ils te feront vivre éternellement ;
Demandes-tu plus belle récompenſe ?

Voilà ce que les Poëtes offrent, l'immortalité, pendant qu'ils meurent de faim à l'exemple de Marot.

Rien n'eſt plus naïf que le petit Conte qu'il fit ſur un gros Prieur :

Un gros Prieur ſommeilloit dans ſa couche,
Tandis rôtir ſa perdrix on faiſoit ;
Se leve, crache, eſmeutit & ſe mouche ;
La perdrix vire au ſel de broque en bouche,
La dévora, bien ſçavoit la ſcience ;
Puis quand il eut pris ſur ſa conſcience
Broc de vin blanc du meilleur qu'on éliſe :
Mon Dieu, dit-il, donnez-moi de patience,
Qu'on a de maux pour ſervir Sainte Egliſe !

Cette ſatyre n'eſt pas plus forte que celle que Boileau fait des Chanoines.

Ces pieux fainéans plus doux que leurs hermines,
Sans ſortir de leur lit, faiſoient chanter Matines,
Veilloient à bien diner, & laiſſoient en leur lieu
A des Chantres gagés le ſoin de louer Dieu.

Rien ne devoit flater davantage François I. que ces Vers que Marot lui adreſſa :

Si mon Seigneur, mon Prince, & plus que pere,
Qui des François, François premier ſe nomme,
N'étoit point Roi de ſa France proſpere,
Ne Prince avec, mais ſimple Gentilhomme,
J'irois autant dix fois par de-là Rome,
Que j'en ſuis loin chercher ſon accointance,
Pour ſa vertu qui plus fort le couronne
Que ſa fortune & royale preſtance;
Mais ſouhaiter cas de telle importance,
Ce ſeroit vouloir mon bien particulier,
A lui dommage, & tort fait à la France,
Qui a beſoin d'un Roi tant ſingulier.

Voici l'Epitaphe qu'il fit ſur un excellent Farceur :

Ci-deſſous gît & loge en ſerre
Ce très-gentil Fallot Jean Serre,
Qui tout plaiſir alloit ſuivant,
Et grand Farceur en ſon vivant.

De

De le pleurer par récompenſe,
Impoſſible eſt, car quand on penſe
A ce qu'il ſouloit faire & dire,
On ne ſe peut tenir de rire.
Que dis-je, on ne le pleure point.
Si fait-on, & voici le point :
On en rit ſi fort en maints lieux,
Que les larmes viennent aux yeux ;
Ainſi en riant on le pleure,
Et en pleurant rit-on à l'heure.
Or pleurez, riez votre ſaoul,
Tout cela ne lui ſert d'un ſol,
Vous feriez beaucoup mieux en ſomme
De prier Dieu pour le pauvre homme.

Les mêmes graces qui l'ont inſpiré dans les Epigrammes, l'ont animé dans ſes Ballades & ſes Rondeaux.

A la fille d'un Peintre d'une grande beauté :

Au tems paſſé Appellès Peintre ſage,
Fit ſeulement de Vénus le viſage
Par fiction, mais pour plus haut atteindre,
Ton pere a fait de Vénus, ſans rien craindre,
Entiérement la face & le corſage :
Car il eſt Peintre & tu es ſon ouvrage ;
Mieux reſſemblant Vénus de forme & d'âge,
Que le tableau qu'Appellès voulut peindre
Au tems paſſé.
Vrai eſt qu'il fit ſi belle ſon image,
Qu'elle échauffoit en amour maint courage :

Mais celle-là que ton pere a ſçu teindre,
Y met le feu, & a dequoi l'éteindre :
L'autre n'eut pas un ſi gros avantage
Au tems paſſé.

A un Créancier :

Un bien petit de près me venez prendre,
Pour vous payer, & ſi devez entendre
Que ne vit on Anglois de votre taille ;
Car à tout coup vous criez, Baille, baille,
Et n'ai de quoi contre vous me défendre :
Sur moi ne faut telle rigueur étendre ;
Car de pécune un peu ma bourſe eſt tendre ;
Et toutefois j'en ai vaille que vaille
Un bien petit.
Mais à vous voir, où l'on me puiſſe prendre,
Il ſemble avis qu'on ne vous veuille rendre
Ce qu'on vous doit, beau ſire, ne vous chaille,
Quand je ſerai plus garni de cliquaille ;
Vous en aurez, mais il vous faut attendre
Un bien petit.

Marot a fait des Ouvrages en Poëſie de pluſieurs genres ; ſi on excepte la traduction de ſes Pſeaumes, où David crie miſéricorde pour avoir été ſi mal traduit, un eſprit net, heureux ſe préſente toujours ſous des images gracieuſes.

¶ Ladiſlas Roi de Naples, avide de faire des conquêtes dans le beau ſexe, aſſiégea Florence qui étoit à la veille de ſe rendre. Il fit dire aux Aſſiégés que ſi on lui livroit une Florentine, dont la renommée avoit répandu par tout la beauté, il leveroit le ſiége. On fut obligé d'accepter cette condition. La belle étoit fille d'un Médecin, âgée de 15 à 16 ans; on la para de ſes plus beaux atours, afin que rien ne manquât à l'enchantement qu'on préparoit aux ſens d'un Prince ſi amoureux de la beauté & des graces des Dames: Quelque ſageſſe que l'on s'imagine dans le cœur d'une ſi belle perſonne, ſa vanité étoit trop ſatisfaite d'avoir engagé dans de ſi grands frais ce Conquérant qui avoit armé tant de bras pour ſervir ſa paſſion, & de rendre la liberté à Florence, pour qu'on ne croye pas que ſa vertu fut étourdie, & qu'elle alla au ſacrifice avec une ſatisfaction pareille à celle de ce Romain, qui ſe précipita dans un gouffre pour ſauver ſa Patrie. Puiſque ſa beauté emprunta la parure, on ne doit pas douter qu'elle n'eût de pareils ſentimens. Son pere ſans lui faire part de ſon

Ladiſlas empoiſonné.

deſſein, lui mit autour du cou un mouchoir de prix, qu'il lui noua avec tant de force, qu'on auroit plutôt déchiré le mouchoir, que de rompre le nœud. Elle parut aux yeux du Roi plus belle que la renommée ne l'avoit peinte. Une douce fierté éclatoit dans les yeux de cette belle, ſûre de l'effet de ſes charmes, & plus occupée des illuſions de la vanité que des plaiſirs de l'amour. Le Roi fut tranſporté, ſon cœur fut embraſé, ſon impatience amoureuſe lui fit franchir le cérémonial : il fut à peine au comble de ſes vœux, qu'il fut entre les bras de la mort dont l'embuſcade étoit dreſſée dans le mouchoir empoiſonné, & dont les traits étoient d'autant plus ſûrs, que l'ardeur de l'amour en ouvrant les pores du Prince, ouvroit mille portes à la mort ; la belle eut le même ſort funeſte. Ainſi devoit périr un Prince eſclave de l'amour.

Valeur prodigieuſe d'Horatius Coclès.

¶ Horatius Coclès ſoutint lui ſeul l'effort de l'armée de Porſenna. Porſenna aſſiégeant Rome, employa tous ſes efforts pour forcer un Pont ſur le Tibre, qui lui donnoit l'entrée dans la Ville ; le corps d'Horatius Coclès ſeul ſervit de rempart pour défendre

ce Pont. Herminius & Lartius honteux de l'abandonner, firent pendant quelque tems face avec lui; il les employa enſuite à couper le Pont derriere lui. Après qu'il eut ſoutenu avec eux la premiere impétuoſité des ennemis pendant quelque tems, il prit alors ſur lui tout le poids de la défenſe: il jetta des regards foudroyans ſur la Nobleſſe ennemie qui étoit à la tête, il les défioit en particulier, & les morguoit tous. Ils balancerent quelque tems, & ſe regardoient l'un l'autre comme pour ſe déferer l'honneur du combat. La honte les ſaiſit enfin, ils lancent tous leurs traits: Horatius les reçut dans ſon bouclier ſans perdre du terrein. Ils réuniſſent tous leurs efforts contre lui; le Pont étant rompu avec éclat, les Romains pouſſerent des cris de joie: alors Horatius voyant l'entrée fermée aux ennemis par-là, ſe jetta dans le Tibre tout armé, en l'invoquant afin qu'il le reçût & lui ouvrît favorablement ſon ſein. Malgré la grêle de traits qui fondit ſur lui & le poids de ſes armes, il arriva à la nage à l'autre bord du côté des Romains. Quelle gloire éminente ne lui acquéroit pas, dit Tite-Live,

dans la poſtérité une entrepriſe ſi audacieuſe & ſi bien ſoutenue, ſi elle pouvoit bien être crue ?

Le courage eſt une fureur divine qui s'allie avec la prudence ; il éleve l'homme au-deſſus de lui-même, & il eſt ſupérieur au plus grand danger. Un homme intrépide, tel que David, en vaut dix mille.

Grande molleſſe des Sibarites.

¶ Les Sibarites dans la Gréce étoient célébres par leur molleſſe & le ſoin qu'ils avoient de vivre délicament. Ils invitoient ceux qu'ils vouloient régaler un an avant le jour du feſtin, afin d'avoir le loiſir de le faire auſſi délicat qu'ils vouloient : ils aimoient beaucoup les anguilles, ils exemtoient de toutes ſortes d'impoſitions ceux qui pêchoient ces poiſſons. Ils ne donnoient entrée dans leur Ville à aucun Artiſan, dont le métier bruyant pouvoit troubler le repos du ſommeil ; c'eſt par cette raiſon qu'ils en avoient banni les coqs. Smindiride Sibarite ſe plaignit qu'il n'avoit point dormi, parce que des feuilles de roſes étoit pliées dans ſon lit au lieu d'être étendues.

¶ Boileau a bien dépeint l'action de la molleſſe : Peinture de la molleſſe.

A ce triſte diſcours qu'un long ſoupir acheve,
La moleſſe en pleurant, ſur un bras ſe releve,
Ouvre un œil languiſſant, & d'une foible voix
Laiſſe tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois.

Après qu'elle a parlé, Boileau lui donne encore une attitude qui la caractériſe.

La moleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée,
Et laſſe de parler ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil & s'endort.

La molleſſe eſt une langueur de l'ame qui nous aſſoupit & nous dérobe le goût vif de la volupté. Les gens qui ont cette léthargie indolente ne connoiſſent pas ce que le plaiſir a de plus piquant.

Pline aſſure que les Sibarites avoient une Cavalerie nombreuſe, dont tous les chevaux étoient dreſſés à la danſe. Athenée dit que les Crotoniates qui

leur faiſoient la guerre, s'en étant apperçus, firent apprendre à leurs trompettes des airs de ballet qu'on faiſoit danſer à ces chevaux, & que ces trompettes ayant ſonné quand la Cavalerie des Sibarites parut, leurs chevaux au lieu de ſuivre pour le combat le mouvement que leur vouloient donner les Cavaliers qui les montoient, ſe mirent tous à danſer; de ſorte que les Crotoniates les ayant mis par cette danſe tous en déſordre, ils les taillerent en piéces ſans beaucoup de réſiſtance. C'eſt un agréable ſpectacle que de voir danſer une Cavalerie leſte & nombreuſe.

Sort tragique de deux rivaux & de leur maitreſſe.

¶ Plutarque nous raconte l'hiſtoire d'Ariſtoclie, fille de Théophane Grec : elle avoit deux amans, Straton & Caliſthene qui en étoient éperdument amoureux : ce dernier fut préferé, quoiqu'il fût moins riche; il plaiſoit davantage, non pas qu'il eût plus de mérite, mais ſes qualités étoient mieux aſſorties à l'humeur, à l'imagination de ſa maitreſſe. Straton diſſimula ſa douleur; on le pria d'aſſiſter à la noce; il voulut enlever Ariſtoclie dans le tems qu'elle alloit ſacrifier aux Dieux, avant que de s'unir

à ſon époux. Caliſthene s'oppoſa à cette violence. Ariſtoclie que chacun de ſes amans tiroit à ſoi, éprouva une ſi grande révolution dans ſon ame, & fut ſi troublée de la crainte de perdre Caliſthene, que jettant des regards tendres ſur lui, pouſſant un ſoupir profond, & s'arrachant des mains de Straton qui l'avoit preſque enlevée, & paſſant enſuite ſes bras autour du cou de Caliſthene, & l'embraſſant étroitement dans un violent tranſport d'amour, elle rendit l'ame, afin que la bouche de Caliſthene la pût recueillir, voyant qu'elle étoit la proie de la mort. Straton changea ſon amour en fureur contre lui-même, & ſe tua auprès d'Ariſtoclie. Caliſthene ne pouvant ſoutenir ce ſpectacle, alla où ſon déſeſpoir le conduiſit, & ne parut plus. Voilà de grandes expreſſions des paſſions que j'offre à d'habiles Peintres.

¶ Tertullien & Apollonius diſent qu'Hermotime qui étoit de Clazomene, Ville de la Province d'Yonie dans l'Aſie Mineure, avoit le ſecret de ſéparer ſon ame de ſon corps : elle alloit étant ſeparée, voyager en diffe rens lieux, il venoit enſuite prendre

Hermotime a le ſecret de ſéparer ſon ame de ſon corps.

poſſeſſion de ſon corps ; il avoit bien recommandé à ſa femme qu'on ne touchât point à ſon corps en l'abſence de ſon ame. Cependant ſa femme qui vouloit être veuve, avertit ſes voiſins de ce prodige ; ils trouverent le corps d'Hermotime immobile dans le tems que ſon ame voyageoit, ils le brulerent. Hermotime de retour ſe trouva ſans corps : bien loin d'en être étonné, il devoit admirer comment ſa femme n'avoit pas plutôt profité de la belle occaſion qu'elle avoit de ſe délivrer d'un mari, ſans qu'on lui pût rien imputer. On bâtit un Temple à Hermotime, on ne permit pas aux femmes d'y entrer à cauſe de la trahiſon que la femme d'Hermotime lui avoit faite.

Ce ſecret d'Hermotime a donné lieu au Pere Daniel de faire ſon agréable voyage de Deſcartes, qui a pour fondement le même ſecret qu'on attribue à ce Philoſophe.

Archimede tué dans le tems qu'il méditoit profondément.

¶ Archimede étoit ſouvent abſorbé par l'extrême application qu'il apportoit à ſes méditations mathématiques. Syracuſe où il étoit ayant été emportée par l'armée Romaine dans le tems qu'il traçoit des figures dans ſa cham-

bre, avec une grande contention d'eſprit, le tumulte d'une Ville priſe d'aſſaut, ne fut pas capable de le faire revenir à lui, & il fut plutôt percé de coups par les Soldats qui avoient forcé ſa maiſon, qu'il ne les eut apperçus. Ceux qui aiment les prodiges, diront que dans ce tems-là l'ame d'Archimede ſéparée de ſon corps, étoit allée faire un long voyage.

¶ Vis-à-vis l'embouchure du Golfe de Lepante, autrefois de Corinthe, ſont cinq petites Iſles nommées Curſolaires. Un an avant que les Chrétiens gagnaſſent la bataille navale qui porte le nom de ce Golfe où elle fut donnée en 1571. la Flotte des Turcs qui avoit conquis l'Iſle de Chypre, faiſant quelque ſéjour dans cette rade, inſulta ces Iſles; ils voulurent attaquer la principale: Balbo qui en étoit Gouverneur ayant pris conſeil de ſa frayeur, déſerta la Ville avec les habitans qui y laiſſerent leurs femmes; ils comptoient ſans doute de faire double profit, de ſauver leurs vies & de perdre leurs femmes. Elles prirent les habits & les armes de leurs maris, & réſolurent de défendre la Ville. L'une d'entre elles appointa un canon,

Action généreuſe des femmes Inſulaires.

y mit le feu, & du premier coup démâta la principale Galere des Turcs ; ils crurent qu'il y avoit une nombreuſe garniſon, ils ſe retirerent ſans oſer mettre pié à terre. Quelque tems après les habitans étant dans la diſette, envoyerent demander des bleds à la République de Véniſe, qui répondit qu'on accordoit à leurs femmes ce qu'ils demandoient, & qu'ils étoient indignes de cette grace, mais qu'elle étoit due à la valeur de leurs femmes. Elles devoient troquer leurs habits contre ceux de leurs maris, & les mettre dans le rang où elles étoient, & exiger d'eux qu'ils les appellaſſent leurs Dames & leurs Maitreſſes, en renverſant la phraſe de Sara qui appelloit Abraham ſon Seigneur & ſon Maître. Je ne ſçaurois croire, quoique l'Hiſtoire n'en diſe rien, que ces femmes n'ayent bien fait ſentir à leurs maris la ſupériorité de leur courage.

Héroïnes de chaſteté.

¶ Timothée, Dame Thébaine, d'une race illuſtre, fut à cauſe de ſa beauté la victime de l'incontinence d'un Capitaine d'Aléxandre qui la viola ; il la preſſa enſuite de lui déclarer ſon tréſor ; elle lui dit qu'elle

l'avoit caché dans un puits qu'elle lui montra ; il y deſcendit. Timothée vengea ſa chaſteté en comblant le puits de pierres. Elle eut le ſort de Lucréce ; mais ſa vengeance fut bien plus raiſonnable. Lucréce en ſe tuant, ſembloit ſe punir d'avoir participé au crime ; mais Timothée en ne puniſſant que ſon raviſſeur, faiſoit voir qu'il étoit ſeul coupable, & que ſes ſens n'avoient point ſéduit ſa raiſon.

Spurina par vertu ſe défigure.

§ Spurina avoit une beauté parfaite, il effaçoit les femmes dont les traits étoient les plus délicats ; le beau ſexe étoit paſſionné pour lui, & le regardoit comme le plus beau ſpectacle qu'il pût voir. Le déſordre qu'il cauſoit dans tous les cœurs des femmes, & la jalouſie qu'il donnoit à leurs maris, lui fit regarder ſa beauté comme un préſent que le Ciel lui avoit fait pour troubler ſon repos, dont il étoit plus amoureux que d'une femme qui auroit eu les attraits de Vénus ; il ſe défigura le viſage & ſe rendit affreux, & crut encore par ce ſacrifice acheter ſa tranquillité à bon marché.

Ouvrages merveilleusement industrieux par leur petiteſſe.

¶ Spanuchio Gentilhomme Siennois, avoit l'art d'écrire en caractéres extrêmement déliés; on a vu de lui de notre tems l'Evangile de S. Jean qu'on récite à la fin de la Meſſe, écrit ſans aucune abréviation ſur du velin, dans un eſpace qui n'étoit pas plus grand que l'ongle d'un doigt; la lettre étoit néanmoins ſi bien formée, qu'elle égaloit le caractére des meilleurs Ecrivains. Telle étoit l'écriture d'un Peintre Anglois nommé Oeillards, qui la traçoit avec un pinceau; ce qui eſt encore plus ſurprenant, car le pinceau ne ſe ſoutient pas comme une plume à écrire. On a vu de ſemblables merveilles dans ce ſiécle, comme des coches de verre à quatre roues attelés de trois chevaux avec le Cocher tenant ſon fouet déployé en l'air, le tout couvert d'une aile de mouche. Un jeu de quille avec ſa boule dans une boëte garnie de ſon couvercle, le tout d'ivoire admirablement bien travaillé, qui ne peſoit pas trois grains. Paul Colomié dit qu'il a vu un Orfévre à Moulins, qui étoit né à Amſterdam, qui avoit enchaîné une puce en vie à une chaîne d'or de 50 anneaux, qui ne peſoit pas trois grains. Ces

prodiges de l'induſtrie humaine ont auſſi paru dans les ſiécles les plus reculés, comme l'Iliade d'Homere renfermée dans la coquille d'une noix. M. Huet a démontré par une expérience qu'il fit à la Cour, que l'Iliade d'Homere, qui contient quinze mille Vers, pouvoit, étant écrite ſur du velin, être renfermée dans une coquille de noix. Il y a eu un chariot d'ivoire qu'une mouche couvroit de ſes ailes, & un navire auſſi d'ivoire avec tous ſes agrès, fait par le fameux Mirmicide. Dans le ſeiziéme ſiécle, un Religieux Italien, nommé Pierre *Alumnus*, renferma le Symbole des Apôtres; l'Evangile de Saint Jean, *In principio*, dans un eſpace grand comme un petit denier; ce qui fut admiré par Charles-Quint & Clément VII. Jerôme Faba, Prêtre Italien, né dans la Calabre, fit un ouvrage en buis, qui repréſentoit tous les Myſteres de la Paſſion, & ſe pouvoit renfermer dans la coquille d'une noix, & un carroſſe de la grandeur d'un grain de froment, où l'on voyoit un homme, une femme dedans, un Cocher qui le conduiſoit & des chevaux qui le tiroient, & pluſieurs au-

tres ouvrages que l'on préſenta à Charles-Quint & à François I.

Du tems de la Reine Elizabeth, un homme lui préſenta un morceau de papier de la grandeur d'un liard, dans lequel il avoit écrit les Commandemens de Dieu, le Symbole des Apôtres & l'Oraiſon Dominicale, le nom de la Reine & la date de l'année; il lui donna en même tems une paire de lunettes ſi induſtrieuſement faites, que par ce moyen elle en diſcerna toutes les lettres facilement.

Figures deſſinées par la nature.

¶ Il y a des figures admirables formées naturellement ſur des pierres précieuſes ou communes, comme de l'agate, du jaſpe, du marbre, des métaux. Pline parle d'une agate qui repréſentoit les neuf Muſes & Apollon au milieu, qui tenoit une Harpe; c'étoit un ouvrage de la nature & non de l'art. Majolus aſſure qu'à Véniſe on y garde une agate où l'on voit la figure d'un homme que la nature y a formée. A Piſe ſur du jaſpe, on y voit de la même Ouvriere, un Hermite dans un déſert, aſſis ſur le bord d'un ruiſſeau, tenant un clochette à la main, comme on dépeint ordinairement S. Antoine. Dans le Temple

de Sainte Sophie à Conſtantinople, où voyoit ſur un marbre blanc l'image de Saint Jean-Baptiſte couvert d'une peau de chameau, repréſentée au naturel : l'unique défaut qu'avoit cette figure, c'eſt qu'il lui manquoit un pié. Dans l'Egliſe de Saint Vital à Ravenne, on voit un Cordelier naturellement figuré ſur une pierre de couleur cendrée. A Saint Georges à Véniſe, on conſerve la figure d'un Crucifix naïvement repréſenté ſur un marbre, avec les clous & toutes les particularités que l'art auroit pu y peindre. A Sneiberg en Allemagne, on a trouvé dans une mine de cuivre un morceau de ce métal ſur lequel étoit la figure d'un homme qui portoit un enfant ſur ſon dos, ainſi que l'on repréſente un Saint Chriſtophe. On ne peut pas attribuer à la nature un deſſein particulier d'avoir voulu faire tous ces ouvrages ; mais ils ſont entrés dans le deſſein qu'elle a eu de combiner & d'arranger les parties des pierres & des métaux ; cette combinaiſon qu'elle a faite, a produit d'elle-même toutes ces figures.

Muet que l'indignation fait parler.

¶ Un Athlete naturellement muet, voyant qu'on lui raviſſoit le prix de la victoire qu'il avoit mérité, fut ſi frapé de cette injuſtice, & fit un ſi grand effort pour s'en plaindre, que ſa langue ſe délia; il éclata en reproches contre celui qui diſtribuoit les récompenſes.

Portrait du Conclave, & bon mot d'un Cardinal.

¶ Le Conclave eſt un théâtre d'intrigues qui aboutiſſent à un grand dénouement. Tel ſujet propoſé dans un tems pour être Pape, échouera, qui auroit réuſſi dans un autre tems; il faut que pluſieurs Cardinaux papables manquent leur coup, afin qu'un autre Cardinal éligible ait un heureux ſuccès. L'habileté eſt donc de ſçavoir bien prendre ſon tems; voilà pourquoi un parti laiſſera paſſer pluſieurs ſcrutins, avant que de mettre ſur le tapis celui qu'il a en vue. Cependant il donnera des voix à des Cardinaux qu'il ne veut pas pour Papes, parce qu'il faut qu'il en donne. Le hazard pourroit bien procurer cette dignité à ces Cardinaux par le concours des voix qui excéderoient les deux tiers des voix des Electeurs contre leur intention. Un Cardinal qui n'étoit pas

papable, eut dans un ſcrutin vingt-deux voix par l'effet de ce hazard qu'on appelle un *Ballotage*; il dit à ceux qui l'avoient nommé : Meſſeigneurs, c'en eſt trop ſi vous n'agiſſez pas ſerieuſement, ce n'en eſt pas aſſez ſi c'eſt tout de bon. C'eſt un proverbe que celui qui entre Pape dans le Conclave, en ſort Cardinal.

¶ La Reine Marguerite dans ſes Mémoires, raconte que le Roi Henri III. conſeillé par ſes Mignons, fit arrêter le Duc d'Alencon ſon frere, & le relâcha peu de tems après. La Reine Marguerite ayant demandé au Sr de Seurre ce qu'il penſoit là-deſſus : C'eſt trop peu, dit-il, pour faire à ſon eſcient, & trop peu pour ſe jouer. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que cette penſée eſt en uſage.

Lettre du Maréchal de Biron à Henri IV.

¶ Le Maréchal de Biron qui aida à Henri IV. à conquérir ſon Royaume, mérita le ſort funeſte qu'il eut. Dans le tems que l'amour le retenoit auprès d'une maitreſſe, il fut invité par ce Prince à ſe rendre auprès de lui. Le Maréchal lui écrivit cette Lettre, qu'on a trouvée dans des Mémoires particuliers.

« Je l'avoue, Sire, le ſervice de ma

» maitreſſe m'éloigne trop long-tems » de mon Maître ; mais eſt-ce à vous » à manquer d'indulgence pour les » amans, & ne m'avez-vous pas dit » qu'il étoit mille momens en votre » vie, où vous ne vous ſouveniez ni » de vous ni de votre état. Encore » deux jours, Sire, & je pars en » poſte pour vous aller rendre mes » ſervices »

Le Roi ne fit que rire de cette Lettre lorſqu'il la reçut ; mais les mêmes Mémoires d'où elle a été tirée nous apprennent que dans la diſgrace de ce Maréchal, ce Monarque la rappella pour lui en faire des reproches. Quelque familiarité qu'on ait avec ſon Roi, il faut bien ſe garder de lui rien dire qui le puiſſe mortifier.

Grande moderation du Cardinal Ximenès.

¶ Le Duc d'Infantado Grand d'Eſpagne de la premiere Claſſe, irrité contre le Cardinal Ximenès Régent de Caſtille, qui lui avoit refuſé une grace qu'il lui avoit fait demander, envoya ſon Aumônier pour lui dire des injures & lui reprocher la baſſeſſe de ſa naiſſance. L'Aumônier, homme fort ſimple, ſe rendit auprès du Cardinal ; avant que de s'acquitter de la commiſſion, il le prévint en la lui

annonçant, & ſe mettant à genoux devant lui. Le Cardinal le fit relever & lui ordonna de ne lui faire myſtere de rien. L'Aumônier obéit : le Cardinal pour toute réponſe, lui dit : Retournez vers votre Maître, vous le trouverez bien honteux de vous avoir donné cette commiſſion. Il faut avoir l'ame bien grande pour ſe poſſeder de la ſorte. La Duc d'Infantado qui avoit ſuivi les premiers mouvemens de ſa colere, fut en effet ſi confus quand il revit ſon Aumônier, qu'il ne pouvoit pas le ſouffrir, il le querella, & querella ſes amis qui ne l'avoient pas empêché de faire cette ſotiſe.

¶ On prétend que l'amour qui eſt le grand maître des inventions, a été inventeur de la peinture ; qu'il inſpira à une jeune fille le ſecret de deſſigner, en lui faiſant tracer avec du charbon l'ombre du viſage de ſon amant, afin d'en avoir une copie.

L'amour a inventé la peinture.

¶ Qu'il eſt rare de voir un bel-eſprit uni à un cœur excellent ! Un Poëte qui avoit le talent de faire des Vers comme Virgile, s'attacha à un grand Seigneur qui le combla de bienfaits : il fut ſi ingrat qu'il fit une ſaty-

Bon mot d'un grand Seigneur ſur un Poëte.

re ſanglante contre le grand Seigneur, qui le chaſſa honteuſement, & qui eut pourtant la généroſité de lui continuer une penſion qu'il lui faiſoit : Ce n'eſt pas, dit-il, au mauvais cœur à qui je continue cette penſion, mais c'eſt au bel-eſprit.

Le vin préferé à la biere.

¶ Ceux qui aiment le vin & haïſſent la biére, appellent la premiere boiſſon le ſang de Bacchus, & la ſeconde l'urine de Cerès.

La vieilleſſe plus deſagréable dans les femmes que dans les hommes.

¶ Les femmes vieilles ſont plus laides que les hommes vieux, parce que leurs traits étant plus délicats que ceux des hommes, ſont plus ſujets à s'altérer, ſe corrompre & ſe défigurer. Les traits des hommes étant plus forts & plus robuſtes, réſiſtent mieux au tems qui les détruit. D'ailleurs la laideur frape davantage dans une femme que dans un homme. Elle doit plaire par ſa figure. On eſt offenſé de voir qu'au lieu de faire ſa charge, elle en fait une contraire ; on met ſur ſon compte la mépriſe de la nature.

Jolie Fable de le Noble.

¶ Le Noble avoit un eſprit vif, orné par l'érudition, mais il n'étoit ni aſſez correct ni aſſez châtié ; ſon expreſſion quelquefois baſſe & trivia-

le, dèshonoroit ſes ouvrages. Il avoit beaucoup d'imagination & d'invention, & un fonds de Poëſie qui animoit ſes Livres périodiques. Parmi une infinité de Fables dont il a regalé le Public, je n'en ai trouvé qu'une qui à tout prendre mérite un des premiers rangs dans ce genre d'ouvrage.

J'y ai fait une petite correction.

Le Miroir de Leſbie.

Ce n'eſt pas tout que d'être ami,
Il faut parler avec prudence;
La vérité ſouvent offenſe,
A force de la dire, on devient ennemi.
Le Boſſu connoît bien ſa boſſe,
Mais il prend pour injure atroce,
Si quelqu'un l'appelle Boſſu;
Chacun ſçait où le baſt le bleſſe,
On connoît ſa propre foibleſſe,
Mais le reproche en eſt toujours très-mal reçu.
Mets donc d'une langue diſcrete
Un frein à ta ſincérité,
Ou crains que du Miroir de la vieille coquette
Le ſort ne ſoit le prix de ta témerité.
La jeune & coquette Leſbie
Etoit d'une beauté de tout point accomplie;
Comme Catulle la dépeint.
Sa taille étoit d'une Hétoïne,
Son corps ferme, plus blanc & plus doux que l'hermine,

Un œil vif dont le cœur étoit d'abord atteint ;
Belle bouche, beau nez, la gorge ſans égale,
Le contour d'un viſage un peu plus rond qu'ovale ;
Et l'on trouvoit près de ſon teint
Le lys jaune & la roſe pâle ;
D'un bras toujours armé des fléches de l'amour,
L'ivoire ſembloit fait au tour,
Et ſa main douce avoit de petits doigts,
Dont les attraits auroient mis aux abois
Le Stoique le plus rebelle.
Catulle en fut épris, que dis-je, il en fut fou,
Quoique ſecretement la belle
Du cygne d'Apollon fît ſouvent un Coucou.
A cet unique objet ſa Muſe dévouée,
Du nom de ſes Amours fit retentir les airs,
Et ſur les bords du Tibre elle ſeule louée,
Fourniſſoit matiere à ſes Vers.
Tantôt ſes triſtes chants ſe plaignoient d'une abſence
Qui le privoit d'un bien ſi doux :
Une crainte, une indifférente,
Un dépit, un ſoupçon jaloux,
Un ſoupir, un baiſer, une reconnoiſſance,
Un zéphir qui folâtre avec ſes longs cheveux,
Tout ſervoit de ſujet à ſes Vers amoureux.
De ſon ſort qu'elle étoit contente !
Avec quel doux plaiſir voyoit-elle en tous lieux

Des

Des Romains enflâmés une foule éclatante
Arrêter ſur elle ſes yeux ?
Quel plaiſir de ſe voir dans ſa glace polie,
Si jeune, ſi brillante, & d'attraits ſi remplie !
C'eſt-là qu'étudiant ſes clins d'œil, ſes ſouris,
Et tout ce qui pouvoit accroître encore ſes charmes ;
Elle aiguiſoit de plus en plus ſes armes
Contre les cœurs qu'elle avoit attendris :
Qu'elle en conçut d'orgueil dans l'ame !
Mais l'âge pas à pas vint inſenſiblement,
De ce teint ſi fleuri, de ce teint ſi charmant,
Amortir l'éclat & la flâme,
Et quarante ſoleils dévorans ſa beauté,
Un long mal par ſuccroît attaqua ſa ſanté.
La voilà dans ſon lit, une fiévre brulante
Fond de ſon embonpoint les reſtes langoureux ;
Son front devient ridé, ſon nez long, ſes yeux creux,
Et tout ſon corps n'eſt plus qu'une ombre chancelante.
Dans ce triſte état, pour ſe voir,
Elle ſe fait porter devant ſon grand Miroir.
Quelle ombre ſe préſente à ma glace, dit-elle ?
Seroit-ce moi, bons Dieux ! Non je ne le crois pas.
Oui, c'eſt toi, lui répond ſa glace trop fidéle,
C'eſt moi qui te montrois autrefois tes appas ;
Mais à préſent, Leſbie, hélas !
Je ne puis t'en montrer que la perte cruelle :

Voi de tes blonds cheveux ton crâne dépouillé,
Ton front que ſillonne la ride,
Tes yeux éteints, ton teint livide,
Ce nez aigu toujours mouillé,
Une peau ſur tes os collée,
Le corail de ta levre en azur converti,
Ta bouche a moitié démeublée,
Ton menton qui s'allonge, & ton ſein applati.
Inſolent, s'écria Leſbie,
Ton zéle à m'offenſer eſt donc bien empreſſé.
A ces mots un flambeau qu'elle lance en furie,
Fait tomber en éclats le miroir fracaſſé:
Il gémit, il ſe plaint, il lui dit en colere:
Pour t'avoir dit la vérité,
Cruelle, eſt-ce donc là, pour être trop ſincere,
Ce que mon zéle a merité?

Déclaration d'amour d'un amant rouſſeau.

¶ Le même Auteur raconte une plaiſante déclaration d'amour d'un amant rouſſeau, boiteux, petit de taille, qui avoit eu recours aux antidotes du poiſon que Vénus lui avoit communiqué.

Je ſuis rouſſeau, dit cet amant à ſa belle, il eſt vrai, mais j'en ai plus d'ardeur; je ſuis éclopé, mais j'en ferai moins en état de m'échaper; je ſuis petit, mais j'en reſſemble mieux à l'amour; j'ai eu quelque indiſpoſi-

tions qui ont mêlé de l'amertume à mes joies, mais je n'en ſuis que plus aguerri, & l'on eſtime davantage un ſoldat qui a reçu des bleſſures dans des combats.

On ne peut pas mieux colorer ſes défauts.

¶ On feroit un ouvrage fort réjouiſſant ſi on y raſſembloit les uſages ridicules de chaque peuple. Uſages extraordinaires des Carinthiens.

Les Payſans dans la Carinthie, Province d'Allemagne, ont droit de donner l'inveſtiture à leur Souverain au commencement de ſon régne : voici comment la cérémonie ſe fait. Dans une prairie le Souverain vient vêtu en Villageois ; un Payſan qu'on a choiſi vient lui préſenter deux bœufs, l'un gras & l'autre maigre ; le Prince accepte le maigre, le Payſan lui donne un ſoufflet. Voilà comment ſe fait l'inveſtiture.

Anciennement dans la Carinthie, on avoit tellement en horreur le larcin, qu'on pendoit ſur le champ ceux qui en étoient accuſés ; on leur faiſoit enſuite leur procès ; s'ils étoient jugés coupables, on les laiſſoit pourrir au gibet ; s'ils étoient jugés inno-

cens, on les en détachoit, & on les enterroit honorablement.

Grande discretion du jeune Papirius.

¶ Le jeune Papirius alloit tous les jours dans le Sénat avec ſon pere qui étoit Sénateur; c'étoit la coutume des Sénateurs d'y mener leurs enfans pour les former de bonne heure aux affaires, & les accoutumer au ſecret. La femme de Papirius preſſa un jour ſon fils de lui conter ce qui s'étoit paſſé au Sénat. Le ſage enfant lui dit qu'on avoit fait une défenſe expreſſe d'en parler; cela ne fit qu'augmenter la curioſité de ſa mere. Elle le conjura mille fois de lui dire ce qu'il ſçavoit, elle ajouta les careſſes aux prieres, elle n'épargna rien pour tirer de lui ce ſecret; l'enfant après s'être défendu long-tems, pour ſe délivrer de ſes ſollicitations preſſantes dit, qu'il lui reveleroit tout, pourvu que ſon pere ne ſçût point ſon indiſcrétion, & qu'elle n'en parlât jamais à perſonne; ce qu'elle lui promit avec ſerment: Hé bien ma mere, lui dit-il, puiſque vous le voulez ſçavoir; on a mis ce matin en délibération s'il étoit plus à propos pour le bien de la République, qu'une femme eût deux maris, ou

qu'un homme eût deux femmes. Cette nouvelle ſurprit étrangement la mere du jeune Papirius, le ſecret l'intéreſſoit trop pour qu'elle le gardât, elle va toute effrayée avertir ſes amies de ce qu'elle venoit d'apprendre : le lendemain s'étant toutes aſſemblées, elles vinrent en foule au Sénat, pleurant & diſant tout haut qu'on ne devoit rien conclure ſans les ouïr. Les Sénateurs furent fort étonnés de ce ſpectacle : ils comprirent ce que ces femmes vouloient, parce que le jeune Papirius leur raconta l'affaire. Ils admirerent ſa diſcrétion, ſon adreſſe ; on déſabuſa les femmes. Pour le récompenſer, & pour éviter à l'avenir un pareil inconvénient, ils ordonnerent qu'excepté lui ſeul, les enfans ne viendroient plus au Sénat.

¶ Au mois de Janvier 1392. on danſa à Paris dans la Sale de l'Hôtel Royal de Saint Paul, ce ballet fatal appellé la Momerie des Ardens. Il fut inventé par Hongringuen de Gerſan, Gentilhomme fort eſtimé à la Cour du Roi Charles VI. par ſon eſprit & ſon adreſſe. Ce ballet fut danſé par des gens de la Cour habillés en Sauvages ; leurs habits de toile étoient

La Momerie des Ardens.

couverts d'étoupe, ou de lin en forme de poil teint en noir; ils s'étoient tellement joints au corps, que ceux qui en étoient vêtus paroiſſoient être nuds; le poil étoit collé à la toile avec de la poix fine. Le Roi voulut être des Danſeurs; le Duc d'Orléans vint dans la ſale. Comme il ne ſçavoit point le ſujet de cette maſcarade, qu'on ne vouloit pas lui dire, & qu'il voulut reconnoître les Maſques, il approcha trop près d'eux un flambeau qui mit le feu aux habits des Danſeurs. Ils étoient cinq attachés par une chaîne de ſoie; le Roi qui étoit le ſixiéme marchoit devant ſans être lié, c'eſt ce qui le ſauva; les autres ne purent pas facilement s'enfuir: le fils ſeul du Seigneur Nantouillet eut le bonheur de ſe détacher. Il s'alla jetter dans une cuve d'eau qui étoit dans l'échançonnerie. Deux de ces Seigneurs maſqués moururent ſur la place; trois autres dont l'Auteur de la Maſcarade en étoit, en moururent deux jours après. Heureuſement le Roi qui menoit ces Sauvages, s'étoit approché de la Ducheſſe de Berry pour lui parler; cette Princeſſe voyant la ſale en feu, couvrit le Roi de ſa

robe à longue queue, & le ſauva. Le malheur de cette maſcarade détruiſit tout le mérite de l'invention. L'horreur de cette aventure demeura ſi vivement empreinte dans l'eſprit du Roi, qu'elle ne put jamais s'effacer ; il retomba au bout de quatre mois dans ſa folie dont il avoit déja eu des accès.

Vengeance des indignités que Milan avoit faites à l'Impératrice Beatrix.

¶ L'Empereur Frideric épouſa Beatrix fille de Renaud, Comte de Bourgogne en 1156. Elle eut un jour la curioſité d'aller à Milan voir cette Ville ſi fameuſe : le déplaiſir qu'eut le peuple d'avoir perdu ſon ancienne liberté, lui inſpira de ſe venger contre l'Empereur dans la perſonne de l'Impératrice. Ils prirent cette Princeſſe, ils la mirent ſur une âneſſe, le viſage tourné du côté de la queue qu'ils lui donnerent en main au lieu de bride, & en cet état ils la promenerent avec de grandes huées par toute la Ville. Une ſi haute inſolence ne demeura pas long-tems impunie ; car l'Empereur les ayant aſſiégés en 1163 prit & raſa leur Ville juſqu'aux fondemens, à la réſerve des Egliſes. Il la fit enſuite labourer, & par indignation, il y fit ſemer du ſel au lieu de

bled. Il y a même des Auteurs qui ont écrit qu'après tout cela, ceux qui furent pris ne purent ſauver leur vie qu'à cette condition honteuſe, qu'ils tireroient avec les dents une figue que l'on mettroit au derriere de l'âneſſe ſur laquelle l'Impératrice avoit été menée par la Ville. Il y en eut qui aimerent mieux ſouffrir la mort qu'une ſi grande ignominie; on croit que c'eſt de-là qu'eſt venue cette ſorte d'injure qui eſt en uſage parmi les Italiens, lorſqu'en ſe montrant un doigt entre deux autres, ils ſe diſent par moquerie : Voilà la figue.

Epigrammes choiſies de le Brun.

¶ Sur un homme effeminé, & ſur une femme hommaſſe.

De ton impertinente mere
Et de ton ridicule pere,
Tu veux ſçavoir ce que je dis,
Apprens-le par cette Epigramme :
Ta mere eſt un ſot homme, Iphis,
Et ton pere une ſotte femme.

Sur une belle Dame, qui s'étant levée la nuit, diſoit qu'elle avoit entendu des Oiſeaux chanter :

De leurs agréables concerts
Les Oiſeaux remplifſent les airs,
Et le Soleil eſt loin encore;

Mais ne vous en étonnez pas,
Climene, en voyant vos appas,
Ils vous ont priſe pour l'Aurore.

Rien n'eſt plus galant & plus ingénieux.

La vie de l'homme.

Mille maux à la fois te déclarent la guerre,
Mortel, ta vie eſt courte & bientôt finira,
Aujourd'hui tu couvres la terre,
Demain elle te couvrira.

Cette moralité eſt frapante.

A une jeune femme coquette.

Tu prêtois dès dix ans l'oreille à la fleurette,
Quoique tu ſois encore dans la jeune ſaiſon;
Lize, on t'appelle avec raiſon,
Jeune femme & vieille coquette.

Sur une femme qui jeûnoit pour avoir de beaux habits.

Pour fournir à ſa vanité,
Cecile eſt ſobre & ménagere,
Qui le croiroit? que la ſobrieté
Du luxe pût être la mere.

L'amour uſé.

Malgré vos charmes ſi puiſſans,
Je n'ai plus pour vous de tendreſſe ;
Je vous aimois depuis deux ans,
Mon amour eſt mort de vieilleſſe.

A une belle veuve.

L'époux que vous pleurez eſt ſur les ſombres bords,
Les plaintes, les regrets ne touchent point les morts ;
N'arroſez plus de tant de larmes
Sa froide cendre & ſon tombeau :
L'amour qui craint de voir altérer tant de charmes,
Pour eſſuyer vos yeux, vous offre ſon bandeau.

J'ai retranché quatorze Vers de cette Epigramme, & je crois l'avoir embellie par là.

A Philis.

Tous les cœurs vous rendent les armes,
Vous en triomphez ; la raiſon
N'oppoſe à l'effet de vos charmes
Qu'un foible & vain contrepoiſon.
Dans l'art d'aimer, dans l'art de plaire,
Vous excellez ; je crois, Philis,
Ou que Vénus eſt votre mere,
Ou que l'amour eſt votre fils.

Sur un Officier d'un grand Seigneur.

Bouffi d'un ſot orgueil, Soſtrate s'applaudit,
Parce qu'il ſert un Grand, il ſe croit Grand lui-même;
Il doit ſe détromper de cette erreur extrême;
Plus on eſt près des Grands, & plus on eſt petit.

J'aime l'eſprit dans les repas,
C'eſt l'eſprit qui les aſſaiſonne:
Sans lui point de mets délicats,
Le vin le meilleur empoiſonne,
Et les bons mots ſont les bons plats.

Vous louez trop facilement,
Sans choix, ſans diſcernement,
Sur de fortes raiſons mon reproche ſe fonde;
Vos éloges pour moi deviennent ſuperflus;
Puiſque vous louez tout le monde,
Amintor, ne me louez plus.

Sur un Antiquaire qui loua un portrait d'une vieille Coquette.

Je ne m'étonne pas, Attique,
Si tu nous dis que ce tableau

Eſt de ton goût, te paroît beau ;
Il eſt fait d'après une antique.

A un homme dont la mere & la femme étoient coquettes.

Tout eſt à moi, chez moi, dis-tu, ſans diſputer ;
J'en conviendrois, mon cher Pirame,
Si tu voulois en excepter
Tes enfans, ton pere & ta femme.

Bizarrerie de l'amour.

Amour, cruel amour, hélas !
Ta bizarrerie eſt extrême :
J'aime Iris qui ne m'aime pas,
Je n'aime pas Philis qui m'aime ;
Doris qui devroit tout charmer,
Trouve à ſes vœux un cœur contraire ;
La jeune Eglé plaît ſans aimer,
La vieille Eudoxe aime ſans plaire.

Tous ces contraſtes qui ſont dans la nature ornent bien une Epigramme.

A un Paraſite.

Je ſuis ſobre, dis-tu, Valere,
Tu me le jures, je le crois ?
Il eſt vrai, tu ne manges guères,
Mais c'eſt quand tu manges chez toi.

Ces Epigrammes où un mot eſt au

bout de quatre ou ſix Vers, font un effet merveilleux, parce qu'ils conſervent au bon mot toute ſa force.

Mondor, ce riche Financier,
N'eſt plus viſité de perſonne ;
Il ne faut pas qu'on s'en étonne,
Mondor n'a plus ſon Cuiſinier.

J'ôte le titre à ces Epigrammes dont le ſujet eſt bien expliqué, elles n'en ont pas beſoin.

A la belle & ſage Iris.

L'aurore répand moins de larmes,
Purgon le Médecin fait mourir moins de ſots,
Sabine a moins d'amans, Laïs moins de défauts,
Que vous n'avez, Iris, de vertus & de charmes.

Voici une Chanſon digne d'un Partiſan de Bacchus.

Je ne plains point Siſiphe, Ixion, Promethée,
Dont l'ame eſt toujours tourmentée
Par d'affreux châtimens digne de leurs forfaits :
Parmi les criminels de la rive infernale,
Je n'ai pitié que de Tantale,

Qui meurt toujours de ſoif, & qui ne boit jamais.

A une Volage.

Tu me donnes ton cœur ſans peine ;
A mon amour il étoit dû,
Je le perdrai bientôt, Climene,
Ne l'ai-je point déja perdu ?

Rien à mon ſens ne peint mieux une Volage que ces quatre Vers ; ce ſont préciſément les Vers de ce genre qui m'ont donné lieu de dire que le Sieur le Brun a fait de jolies choſes.

Au jeu, ruiné ſans reſſource,
N'ayant pas un ſol dans ſa bourſe,
Lubin trouva ſa femme au lit,
Qui venoit de rendre l'eſprit ;
J'ai perdu mon bien, qu'importe,
Calmons, dit-il, notre douleur,
Conſolons-nous de ce malheur,
Je gagne aſſez, ma femme eſt morte.

Bien des maris trouveront que cette Epigramme a bien du ſel.

Sur une Bâtarde coquette qui mourut en acouchant.

Plaignons la malheureuſe & charmante Eriphile,
Que ſon ſort doit nous attendrir !
L'amour qui la rendit trop tendre & trop fertile,
La fit naître, vivre & mourir.

Il faut avouer que l'amour avoit de grands droits ſur cette fille.

Sur un mauvais Auteur qui vantoit un Poëte médiocre.

D'Ergaſte ton ame eſt charmée,
Il te paroît un grand Auteur ;
Mais je vois d'où vient ton erreur,
C'eſt un Géant pour un Pigmée.

A un homme qui parloit ſouvent ſeul.

Vous êtes ſeul, & vous parlez,
Hé quoi ! ma ſurpriſe eſt extrême,
Dit Anſelme à Ruſin : Je m'entretiens avec moi-même,
Répond Ruſin ; Vos ſens ſont-ils troublez,
Reprend Anſelme ? Ainſi parlent les fous ;
Un pareil entretien n'eſt gueres profitable ;
Que ne vous entretenez-vous
Plutôt avec un homme raiſonnable ;

Ce trait naïf de ſatyre fronde avec

raiſon les diſtraits : J'ai fait à cette Epigramme de légers changemens qui n'y gâtent rien.

Pour un Buveur amoureux.

Depuis qu'il a fallu m'arracher de vos charmes,
Je bois pour adoucir l'excès de mon chagrin ;
Aimable Climene, mes larmes
Sont la ſeule eau que je mets dans mon vin.

A une Coquette.

Laïs, qui méritez que l'amour vous confonde,
Vous m'aimez, dites-vous, hélas!
Je n'en ſuis point ſurpris, vous aimez tout le monde,
Comment ne m'aimeriez-vous pas ?

Voilà une Coquette peinte au naturel.

Sur la belle jambe de Madame la Comteſſe de ***.

Ah ! qu'en vous voyant je ſoupire,
Tout cede à vos appas, Iris, & j'oſe dire,
Que nul autre que vous n'eſt plus digne en ce jour,
De ſervir de colomne au Temple de l'Amour.

J'ai retranché ici quatre Vers, qui, étant communs, ne ſervoient qu'à allonger l'Epigramme en pure perte.

A la belle ſans eſprit.

Si l'on vous met au rang des beautés ſans pareilles,
On ne vous mit jamais au rang des beaux-eſprits ;
Quand on eſt près de vous, Iris,
Il faut ouvrir ſes yeux & fermer ſes oreilles.

Une vieille Courtiſane parlant de ſon Miroir.

Les rides de mon front me font aſſez connoître,
Que je dois briſer mon Miroir ;
Comme autrefois j'étois, je n'y puis plus paroître,
Comme à préſent je ſuis, je ne puis plus m'y voir.

Voilà dans un petit eſpace toute la ſubſtance de la fable du Miroir de Lesbie qu'on a rapportée.

Cidaliſe achete
Ses dents, ſes cheveux ;
Et ſi la Coquette
N'a pas de beaux yeux,
De bouche mignone,
Ni de plus beau bras,
Faut-il qu'on s'en étonne ?
C'eſt qu'on n'en vend pas.

Sur un mauvais Poëte.

Léandre eſt deſcendu ſur les ſombres rivages ;
Jamais des bons Auteurs il n'a pu s'approcher ,
Et pour nous préſerver de ſes mauvais Ouvrages ,
Ils doivent faire ſon bucher.

J'ai changé les deux derniers Vers de l'Auteur ; voici comme il étoient.

Il faut enſevelir avec lui ſes Ouvrages ,
Et ſes Livres devroient lui ſervir de bucher.

On ne peut pas bruler les Ouvrages & les enſevelir ; on n'en enſeveliroit que la cendre.

Au mari jaloux d'une femme laide & vieille.

Ceſſe , Orgon , de t'inquiéter ,
Ton épouſe eſt vieille , effroyable :
Si le diable peut la tenter ,
Elle ne peut tenter le diable.

Rien n'exprime mieux le ridicule de cette jalouſie.

Sur les pâles couleurs de Philis.

Le lys amoureux de la roſe,
La roſe amoureuſe du lys,
S'épouſerent, ce fut ſur le teint de Philis;
Mais que le mariage eſt une étrange choſe!
Après avoir à mille amours
Donné tous les deux la naiſſance;
La diſcorde troubla l'heureuſe intelligence,
Qui devoit les unir toujours.
La roſe diſparut, le lys inconſolable,
Languit depuis ce jour ſi contraire à ſes vœux:
Puiſſe le Ciel plus favorable,
Bientôt les réunir tous deux!

Penſée d'un Poëte Grec ſur un grand Prince.

Jupiter reçoit votre hommage,
Tous vos ſoins lui ſont conſacrés,
Vous êtes ſa parfaite image,
Qu'il eſt grand quand vous l'adorez!

J'ai eu cette penſée en voyant Louis XIV. dans la Chapelle de Verſailles priant Dieu avec une dévotion exemplaire; cette poſture humiliée de ce grand Prince devant Dieu, m'en donna une idée ſublime.

Belle, qui de l'amour faites ſentir les coups,
Vous êtes trop modeſte, & je ne puis m'en taire;

Vous ne ſçavez rien, dites-vous,
Vous ſçavez tout,
Vous ſçavez plaire.

Sur un Fat qui ſe piquoit d'eſprit & de beauté.

Je ne ſouhaiterois ni l'eſprit d'Apollon,
Ni la beauté de Cupidon,
Pour triompher de la fiere Eugénie;
Je voudrois pour jouir d'un ſi charmant pouvoir,
Autant de beauté, de génie,
Que Lizidor en croit avoir.
Je ſurpris l'autre jour Corinte à ſa toilette;
Elle ſortoit du lit, je la vis ſans attraits;
C'eſt un crime qu'une coquette
Au plus fidéle amant ne pardonne jamais.

Pour donner plus de force à cette penſée, le Poëte devoit entrer dans le détail de quelques défauts de Corinte, qui le fraperent dans le négligé où elle étoit.

A un homme ſans mérite qui ſe vantoit d'une haute naiſſance.

Tu ne perſuades pas bien,
Lorſqu'avec beaucoup d'arrogance,
Tu vantes ta haute naiſſance,
Tes actions n'en diſent rien.

A une Coquette qui ſe piquoit de ſageſſe.

Pourquoi dans vos diſcours, Lucréce,
Vous donnez-vous tant de pudeur ?
Vous parlez de votre ſageſſe,
Comme un poltron de ſa valeur.

Ces traits ſatyriques frapent bien.

L'Offenſé ſans rancune.

Loin de pouvoir me couroucer
Contre la cruelle Clarice,
J'aime l'Auteur de mon ſuplice,
Et je ſuis prêt à l'embraſſer.

A un mauvais Barbier, qui trembloit en raſant.

Ecorcheur qui ſur mon viſage
Fais ton cruel apprentiſſage,
Pourquoi trembles-tu ? C'eſt à moi
De trembler non à toi.

A une Dame belle & ſage.

Je vous aime, Doris, vous êtes belle & ſage,
D'innocentes faveurs vous payez tous mes ſoins ;
Phriné m'accorde davantage,
Phriné pourtant m'accorde moins.

Cet exemple peut donner l'idée de

ce myſtere qui fait la délicateſſe d'une penſée.

Le bon uſage de la mémoire & du jugement.

Sans aimer à payer, Grégoire
Veut qu'on le paye exactement ;
Avec ſes débiteurs il a de la mémoire,
Avec ſes créanciers il a du jugement.

Voici une Chanſon animée d'une ſaillie qui ne le cede à aucune autre.

Tout le Ciel eſt en feu, les vents ſont déchaînés,
Tout tremble ; la table chancele,
Ne fuyez plus, calmez votre frayeur mortelle ;
Revenez, amis, revenez,
Buvons, & ſans rien craindre,
Goutons ce jus délicieux ;
Si la foudre tombe en ces lieux,
Nous avons du vin pour l'éteindre.

Voici un portrait qui n'inſpirera pas de l'amour.

Tu nous fais voir, laide Coquette,
Un teint ſemblable à du verglas ;
Ta tête eſt une girouete,
Et ta taille un échalas ;
Tu chopes preſque à chaque pas
Comme une vieille Haquenée ;
Un tricot reſſemble à ton bras,

On te prend pour une damnée ;
Ton viſage eſt ſec & funeſte ;
De la pâleur c'eſt le ſéjour ;
Que veux-tu qu'on penſe du reſte.

Epitaphe de la Deſmârin.

Ci gît Iris, qui ſous ſes loix
Tenoit les peuples de Cythere,
Iris à qui Vénus avoit cedé ſes droits :
Pleurez, amour, pleurez, vous n'avez plus de mere ;
Briſez ces traits vainqueurs qui ne ſont plus pour vous
Que de vains ornemens, que d'inutiles armes,
Vous ne deviez qu'au pouvoir de ſes charmes,
Celui que vous aviez ſur nous.
Elle eût pu déſarmer la parque redoutable
Par la douceur de ſes aimables chants,
Si rien pouvoit fléchir ſa fureur implacable.
Arrêtez-vous ici, paſſans,
Iris dans ce tombeau n'eſt plus qu'un peu de cendre,
Et nous fait voir que rien n'exemte du trépas.
Verſez des pleurs, montrez la douleur la plus tendre ;
Vos yeux qui dans les ſiens trouverent tant d'appas,
En peuvent-ils aſſez répandre.

Cette derniere penſée eſt nouvelle & touchante.

On trouve dans la Chanſon ſuivante, une penſée bachique toute neuve.

Des nuages épais obſcurciſſent les Cieux :
Mille torrens inondent nos campagnes ;
Vainement je me ſauve au ſommet des montagnes,
Les eaux de toutes parts vont ravager ces lieux ;
Par un déluge d'eau le Maître du tonnerre
Fit autrefois périr le genre humain ;
Pour adoucir les maux qui déſolent la terre,
N'enverra-t-il jamais un déluge de vin ?

L'Epitaphe de M. Tournefort eſt digne de ce célébre Académicien.

Ci gît ce fameux Botaniſte,
L'incomparable Tournefort ;
Pleurez, paſſans, plaignons ſon ſort,
Et que notre douleur ſoit ſon Panégyriſte.
La nature toujours ſage dans ſes effets,
Lui dévoila tous ſes ſecrets,
Il creuſa ſes vaſtes abîmes,
Il s'en fit un plaiſir, il s'en fit un devoir
Mais la mort jalouſe de voir
Qu'il lui déroboit ſes victimes,
Couvrit ſes yeux de l'éternelle nuit,
Dont il garantiſſoit les autres,
Et de ſes longs travaux lui raviſſant le fruit,
Voulut finir ſes jours pour abréger les nôtres.

Au lieu de ce Vers,

La nature toujours bizarre en ſes effets,

J'ai

J'ai ſubſtitué celui-ci :

La nature toujours ſage dans ſes effets.

Car la nature n'eſt bizarre qu'aux yeux des ignorans téméraires, qui jugent mal de ſes effets dont nous ne pouvons approfondir les cauſes.

A la belle Iris.

Je pleure, je languis, je me plains, je ſoupire,
Je n'ai pas un moment de repos nuit & jour ;
Je ſouffre, belle Iris, & je crois que l'amour
N'a jamais fait ſouffrir un plus cruel martyre.
Je ne ſçaurois fermer les yeux,
Je ne ſçaurois ouvrir la bouche,
Au lit le doux ſommeil ſe refuſe à mes vœux.
A table le dégoût en morceaux odieux
Convertit les mets que j'touche ;
Je fuis l'approche des humains,
Rêveur, mélancolique, inquiet, ſolitaire,
Tantôt plus tranquille j'eſpére,
Tantôt plus agité je crains,
Devinez quel mal me conſume :
Je cherche vainement à le diſſimuler,
C'eſt aſſez me contraindre, il eſt tems de parler ;
Hem, hem, vous l'entendez, belle Iris, c'eſt le rhume.

Cette chute ſurprend le Lecteur, & le divertit en lui faiſant voir qu'il a pris le change.

Deux Juges inſultés après les 24 heures.

¶ On permet, dit-on, à un Plaideur qui a perdu ſon procès de ſe ſoulager en invectives contre ſes Juges pendant vingt-quatre heures. Cette permiſſion-là n'eſt point dans le Droit Civil ni dans le Droit François; on veut qu'elle ſoit autoriſée par l'uſage.

Un Plaideur qui avoit perdu un grand procès, voulut jouir de ce privilége : il ſe déchaîna contre deux de ſes Juges qu'il accuſoit d'avoir épouſé la paſſion de ſon adverſaire. Il diſoit hautement que l'un des deux étoit fou, & que l'autre étoit ſans honneur, ſans expliquer à qui des deux l'une ou l'autre de ces qualités convenoit. Après les vingt-quatre heures il continua ſa déclamation. Cela revint au *duo* inſulté : l'un des deux vouloit en tirer raiſon ; l'autre plus patient n'ayant pu lui perſuader de mépriſer l'injure, le traita de fou : Ah ! je ſuis le fou, dit celui-ci, j'en ſuis bien-aiſe, vous m'apprenez par-là que c'eſt vous qui êtes le deshonoré.

¶ Siccius Dentatus ſimple Plebeïen, & ſurnommé l'Achille des Romains, s'étoit attiré par cent prodiges de valeur une grande autorité ſur le peuple, & par cela même la jalouſie des Décemvirs : ils réſolurent de le perdre, & ſous prétexte de l'honneur qu'ils lui vouloient faire, ils l'envoyerent à une expédition à la tête de cent hommes qu'ils avoient chargés de l'aſſaſſiner. Il en tua quinze, il en bleſſa trente, & le reſte n'oſant plus l'attaquer de près, ne put que l'attaquer de loin à coups de traits & de pierres. Si on traite cela de fable, il faut accuſer Denys d'Halicarnaſſe d'en être l'auteur. Les Décemvirs crurent ſe diſculper de ce crime en faiſant à ce grand homme des obſeques magnifiques.

Siccius Dentatus ſignale en mourant ſa bravoure héroïque.

¶ On trouve dans l'Hiſtoire pluſieurs aventures que les Princes ont eues à la chaſſe.

Scha Abbas, Sophi de Perſe, s'étant égaré à la chaſſe, rencontra un jeune garçon qui jouoit d'une flûte auprès d'un troupeau de chevres : Le Sophi lui fit quelques queſtions ; le Berger dans ſes réponſes fit paroître la vivacité de ſon eſprit & la ſolidité

Grande modération d'un Seigneur Perſan.

de ſon jugement. Le Sophi en fut ſi charmé, qu'il l'emmena avec lui ; il le remit au Kam ou Gouverneur de Schiras, & lui ordonna de lui donner une belle éducation. Le jeune Berger fit bientôt admirer ſon heureux naturel ; il étoit le ſujet de l'entretien des Seigneurs de la Cour qui l'aimoient & l'eſtimoient. Le Sophi s'applaudit de la découverte qu'il avoit faite ; il lui fit faire ſon chemin en peu de tems. A peine eut-il atteint l'âge de l'adoleſcence, que le Sophi lui fit l'honneur de lui donner le nom de Mahomet Alibec avec la Charge de Nazar ou Grand-Maître de ſa maiſon. Alibec fit connoître ſon intégrité & ſa fidélité, comme des vertus à toute épreuve ; il étoit incorruptible, qualité bien rare parmi les Mahometans. Sa dexterité & ſon adreſſe dans ſes négociations, éclaterent dans deux Ambaſſades où le Roi l'envoya auprès du Grand Mogol ; pouvoit-il échaper à la deſtinée des Grands-hommes qui ſont dans un rang élevé ? qui eſt d'avoir des envieux & des ennemis. Les femmes & les Eunuques qui ont un grand accès auprès du Sophi, tenterent en vain de perdre Alibec, parce

qu'il étoit trop bien auprès du Prince. Après la mort du Sophi, ils dreſſerent contre lui leurs batteries dans l'eſprit de Schaf-Sefi ſon Succeſſeur, qui étant plus jeune, étoit plus ſuſceptible de mauvaiſes impreſſions, & qui n'avoit pas la jalouſie de Scha Abbas de conſerver ſa créature. Ils lui firent entendre qu'Alibec employoit les deniers publics à bâtir des Caravanſeras, & qu'il ſe préparoit à faire bâtir un Palais ſuperbe pour lui-même. Le Sophi voulant s'éclaircir de la vérité, lui ordonna de régler ſes comptes dans quinze jours. Alibec ne demanda point de délai; il conduiſit le Sophi au Tréſor royal, & lui fit voir en très-peu de tems, en lui préſentant ſes comptes qui étoient en ordre, que ſon adminiſtration avoit toujours été pure & fidéle; il le convainquit encore mieux par les grandes richeſſes qu'il y trouva. Du Tréſor le Roi alla à la maiſon d'Alibec, qui lui fit un préſent fort médiocre: l'uſage oblige ceux que le Sophi honore de ſa viſite, de lui faire des préſens. Le Prince admira la ſimplicité qui regnoit partout, & la modération d'Alibec dans

une ſi haute fortune. Un Eunuque ayant vu une porte fermée à trois gros cadenas, crut être à l'entrée d'une mine d'or; il fit remarquer la porte au Sophi, qui demanda à Alibec quel tréſor il tenoit enfermé avec tant de ſoin; il répondit au Sophi: Tout mon bien eſt là-dedans, le reſte, Seigneur, vous appartient. En même tems il ouvrit la porte: on ne vit dans la chambre qu'une houlette, une beſace, une outre qu'on rempliſſoit d'eau, une flûte & un habit de Berger. Toutes ces piéces étoient chacune attachées à un clou contre la muraille; il dit au Sophi: Seigneur, voilà l'équipage de ma premiere fortune que je me mets ſouvent devant les yeux de peur de m'oublier; ſi j'ai le malheur de vous déplaire, permettez-moi de rentrer dans ma premiere condition, & d'y goûter le bonheur de la vie paſtorale. Le Roi fut ſi frapé de la haute vertu d'Alibec, qu'il ſe fit dépouiller ſur le champ de ſon habit pour le lui donner; c'eſt le plus grand honneur que le Sophi puiſſe faire à un de ſes ſujets; on alla querir un autre habit pour le Monarque. Alibec continua

d'exercer ſa Charge, & mourut dans ſon emploi comblé d'honneurs & de gloire malgré ſes envieux.

Ces exemples de modération dans des perſonnes qui ſe ſont élevées malgré l'obſcurité de leur origine, ſont ſi rares, qu'à peine en trouve-t-on deux ou trois dans l'Hiſtoire.

Bourſaut prête cette aventure à ſon Eſope à la Cour, qu'il fait Miniſtre du Roi Creſus. Des Courtiſans envieux de la faveur qu'Eſope a auprès du Roi, accuſent ce Miniſtre de théſauriſer, & engagent le Monarque à aller dans le réduit où Eſope conſervoit l'habit du rang abjet où il étoit né.

Creſus lui dit :

Mais pourquoi cet habit, & qu'en voulez-vous faire ?
Quel bizarre plaiſir t'obligeoit à le voir ?

Eſope répond :

L'orgueil ſuit de ſi près un extrême pouvoir,
Que ſouvent dans la place où j'avois l'honneur d'être,
De ma foible raiſon je n'étois pas le maître ;
Souvent l'éclat flateur de ce rang fortuné
M'élevoit au-deſſus de ce que je ſuis né ;

Pour être toujours prêt à rentrer dans moi-même,
Je gardois ce témoin de ma miſere extrême ;
Et quand l'orgueil ſur moi prenoit trop de crédit,
Je redevenois humble en voyant mon habit :
Voilà tout mon tréſor, quelque peu qu'il me coute,
Je ne m'en dédis point, c'eſt un tréſor ſans doute,
Puiſque lorſqu'on travaille à me ſacrifier,
Il vient à mon ſecours pour me juſtifier.

Deux eſpéces de valeur.

¶ On diſtingue deux ſortes de valeurs.

Une valeur naturelle & une valeur artificielle.

La valeur naturelle ſe diviſe dans une valeur éclairée & dans une valeur brutale : la valeur éclairée voit le danger tel qu'il eſt, les nuages de la paſſion ne l'offuſquent point, la prudence la guide, la modération eſt ſa fidéle compagne, & la gloire la ſuit par tout. La valeur brutale eſt aveugle, elle affronte la mort & elle en affronteroit mille : c'eſt une vraie valeur pour un Soldat, mais elle ſeroit très-dangereuſe dans le Capitaine, dans le Général. La valeur artifi-

elle eſt entée ſur la poltronnerie qu'elle cache & déguiſe le mieux qu'elle peut : elle porte le faux brave ſur le pré, ſur le champ de bataille, à un aſſaut, mais elle eſt ſujette à ſe démentir ; c'eſt une illuſion, un preſtige qui ſe diſſipe. Il y a eu des Généraux qui n'ont eu que cette valeur en partage ; ils s'étoient promis qu'ils ſeroient braves juſqu'au dernier ſoupir ; la tête leur a tourné malgré eux, ils ſe ſont dédit à l'aſpect du danger ; leur valeur gaſconne eſt devenue normande. On ne peut faire aucun fond ſur une pareille valeur.

¶ Le Roi a une grande paſſion pour la chaſſe : tous les Rois Guerriers ont eu cette paſſion, parce qu'elle eſt une image de la guerre. Le Roi dans une halte qu'il fit à la chaſſe, demanda un jeune Seigneur de ſa Cour qui ſervoit dans les Mouſquetaires, & qui avoit accoutumé de le ſuivre. On lui dit que ce jour-là étoit le lendemain d'une noce qu'il avoit fait avec une Demoiſelle qu'on nomma. Comme la Demoiſelle étoit belle & avoit des graces qui relevoient ſa beauté, le Roi dit alors : Voilà une jolie halte pour un Mouſquetaire. Bons mots de Louis XV.

Ce même Monarque au ſortir d'une repréſentation qui fut faite d'une Tragédie, où l'Héroïne de la piéce vouloit mourir ſans ſujet, apperçut M. Dodart ſon premier Médecin; il lui dit en riant: J'ai été ſur le point de vous envoyer chercher pour ſecourir une Princeſſe qui mouroit ſans ſçavoir comment. Cette critique eſt fine & ingénieuſe.

Tour plaiſant que l'Abbé de Boisrobert fit à un Eccléſiaſtique Muſicien.

¶ L'Abbé de Boisrobert avoit l'art de faire des contes mieux que perſonne du monde. Il a dit de lui-même qu'il étoit un grand dupeur d'oreilles: c'étoit par ce talent qu'il divertiſſoit le Cardinal de Richelieu. Ce divertiſſement lui étoit ſi utile, que Citois ſon premier Médecin avoit accoutumé de lui dire: Monſeigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour votre ſanté, mais toutes nos drogues ſeront inutiles, ſi vous n'y mêlez une dragme de Boisrobert.

Cet Abbé perſuada à un Eccléſiaſtique qui jouoit excellemment de la baſſe de viole, & qui étoit du nombre des Muſiciens de ce Miniſtre, qu'il devoit lui demander une Abbaye: Il y en a une, lui dit-il, qui eſt vacante qui rend 5 à 6000 livres

de rente ; c'eſt l'Abbaye de Crâne-étroit ; ne perdez pas de tems, profitez de la bonne volonté du Cardinal : il faut obſerver que cet Eccléſiaſtique avoit le front étranglé. Il ſe préſenta devant le Cardinal à qui il demanda cette Abbaye. Le Miniſtre qui ſe douta que ce Muſicien lui étoit envoyé par l'Abbé de Boisrobert, lui dit : Je vous accorde cette Abbaye, & je ne doute point que vous ne la conſerviez le reſte de vos jours ; l'Abbé de Boisrobert le renvoya enſuite au Secretaire de Monſeigneur le Cardinal, afin de ſçavoir l'endroit où étoit ſitué le Bénéfice. Ce Secretaire, qui étoit naturellement ſerieux, & qui n'avoit aucun goût pour les farces de ce genre, lui dit bruſquement : Allez, vous êtes un franc imbécille, on s'eſt moqué de vous, cette Abbaye ne ſubſiſte que ſur votre front. La crédulité de l'Eccléſiaſtique lui valut à la Cour à qui il ſervit de riſée, le ſobriquet d'Abbé de Crâne-étroit.

¶ Le Roi Edouard étant dans ſon cabinet d'affaires, montroit à Villon Poëte François qui étoit réfugié en Angleterre, les Armes de France atta-

Villon confond un Roi d'Angleterre qui railloit un

Roi de France.

chées contre le mur : Voici le lieu honorable, lui dit-il, que j'ai choisi pour placer les Armes du Roi ton Maître : Vous ne pouviez mieux faire, Sire, lui répondit Villon, & votre Médecin vous a donné en cela un fort bon conseil ; car quand vous vous sentez resserré, vous n'avez qu'à jetter les yeux là-dessus, & la frayeur vous donne aussi-tôt la liberté du ventre.

Portugais très-jaloux de son honneur.

¶ Jean de Castro Portugais, si célébre parmi ceux qui se sont distingués dans la conquête des Indes Orientales, passoit pour être extrêmement jaloux de son honneur. Ayant un grand besoin d'argent, il coupa une de ses moustaches, & sur ce beau gage demanda 10000 pistoles aux habitans de Goa, en leur disant : Tout l'or du monde ne peut apprécier cet ornement naturel de ma bravoure, je vous le consigne pour sureté du prêt : on lui prêta cette somme, il la rendit, & dégagea sa moustache. Nos usuriers n'auroient jamais prêté sur un pareil gage.

Le Roi de Bena appellé le Roi des Serpens.

¶ Dans le Royaume de Bena, qui est dans la Negritie en Afrique, on caresse les serpens, comme on caresse

les petits chiens. Le Roi en tient ordinairement entre ſes bras un gros comme la cuiſſe, moucheté de diverſes couleurs très-vives ; on appelle ce Monarque le Roi des Serpens.

¶ Que d'actions héroïques ornent l'Hiſtoire Romaine ! Quintus Metellus aſſiégeant Centobrique, ancienne Ville des Celtiberiens, une des machines de l'Armée Romaine ayant renverſé un pan de muraille, & fait une breche par laquelle on pouvoit aiſément entrer dans la Ville, & Rhetogene, un des principaux habitans, s'étant rendu à Metellus, ils expoſerent ſes enfans à la breche. Ce Général leva le ſiége, afin de n'avoir pas le déplaiſir de voir maſſacrer ces enfans. Cette clémence héroïque gagna tellement les eſprits des Celtiberiens, qu'ils ouvrirent les portes aux Romains, & ſe rendirent à un Général ſi magnanime. Une haute vertu ſubjugue tous les cœurs.

Clémence qui procure une Conquête à un Romain.

¶ Darius Roi de Perſe aſſiégeant Babylone qui ne vouloit point ſe rendre, Zopire un de ſes Courtiſans ſe coupa le nés & les oreilles, & ſe préſenta dans cet état aux Babyloniens, en leur faiſant entendre que Darius

Stratagême extraordinaire.

lui avoit fait ce mauvais traitement. Ils crurent que la vengeance leur avoit entiérement gagné Zopire : il fit trois ſorties qu'il avoit concertées avec Darius, où il eut toujours l'avantage. Les Babyloniens jugerent qu'ils ne pouvoient pas choiſir un Commandant plus ſûr & plus habile ; ils lui confierent leur Ville dont il ouvrit les portes à Darius.

Brigand qui ſe tue en retenant ſon haleine.

¶ Je ſuis ſurpris que la plupart des ces criminels qui n'ont point de Religion, & qui ſont ſûrs qu'ils ne peuvent ſe dérober au dernier ſupplice, ne ſe donnent pas la mort ; il y a tant de moyens de ſe la procurer. Côme, Chef de Brigands, ayant été pris, & ayant été interrogé par le Conſul Rupilius, demanda un délai pour répondre ; il s'appuya ſur ſes genoux & retint ſi fort ſon haleine, qu'il mourut ſur le champ.

Peſcecola Plongeur celébre

¶ Vers la fin du quinziéme ſiécle, on donna à un fameux Plongeur de Sicile qui s'appelloit Nicolas, le nom de Peſcecola, comme qui diroit Nicolas le Poiſſon ; il s'étoit accoutumé dès ſa jeuneſſe à pêcher des huîtres & du corail au fond de la mer, & diſoit qu'il demeuroit quatre ou cinq

jours dans l'eau où il vivoit de poiſſon crud ; il nageoit admirablement bien, paſſoit ſouvent à l'Iſle de Liparo portant des Lettres enfermées dans une bourſe de cuir. Fréderic Roi de Sicile ayant été averti de la force & de l'adreſſe de Peſcecola, lui commanda de ſe jetter dans le gouffre de Caribde proche du Promontoire il Capo di Faro, pour connoître la diſpoſition de ce lieu ; & comme il remarquoit que Nicolas avoit de la peine à faire un eſſai ſi dangereux, il y jetta une coupe d'or, & la lui donna, s'il pouvoit la retirer. Cet habile Plongeur animé par cette récompenſe, ſe jetta au fond du gouffre où il demeura près de trois quarts d'heure, & revint enſuite ſur l'eau tenant à la main la coupe d'or : il fit au Roi le récit des roches, des cavernes & des monſtres marins qu'il avoit vus, & proteſta qu'il lui ſeroit impoſſible d'y retourner une ſeconde fois ; mais Fréderic lui préſenta une bourſe d'or qu'il lui promit, & une coupe d'or qu'il jetta encore dans la mer, ce qui anima Peſcecola ; il s'y précipita, mais il ne parut plus. On a dit que pour comprendre le ſens d'un Auteur très-

obſcur, il falloit être un habile Plongeur.

Traits latins du P. Jouvency.

¶ Le Pere Jouvency dans le Panégyrique latin qu'il fit du Duc de Bourgogne qui n'avoit que dix ans, dit que ce jeune Prince étoit d'une grande eſpérance; qu'il ne la tromperoit point, ou que s'il la trompoit, ce ſeroit en ce qu'il la ſurpaſſeroit. *Spes noſtras non fallet, vel ſi fallat, in hoc uno fallet quod eas ſuperaturus ſit.*

Le Pere Jouvency fit un Diſcours latin où il employa des mots de la moyenne & de la baſſe latinité, que les plus habiles Latiniſtes devant qui il le prononça, n'entendirent point. En voici une échantillon.

Fari rebaris ſcio, & rebaris neſcio.

Rebaris eſt l'Imparfait du Verbe *Reor, Ratus ſum*, qui ſignifie je crois, j'ai cru. *Fari* eſt l'Infinitif du Verbe *For*, qui ſignifie je parle. *Scio* eſt le Datif ou l'Ablatif du Nom *Scius*, qui veut dire ſçavant. *Neſcio* eſt de même le Datif ou l'Ablatif de *Neſcius*, qui veut dire ignorant; ainſi cela ſignifie: Vous croyiez parler à un Sçavant, & vous parliez à un ignorant.

J'aime bien cette expreſſion latine,

Sciolus, pour dire un demi-Sçavant.

¶ Cicéron conſulté s'il falloit mettre *tertio* ou *tertium* dans une Inſcription qu'on faiſoit à l'honneur de Pompée, où l'on vouloit dire qu'il avoit été Conſul trois fois : Mettez, dit-il, ainſi : *Conſul ter*[illegible] ne ſçaura pas ſi vous avez voulu dire *tertiò* ou *tertium*, & lequel des deux vous avez préferé ; ainſi vous ne vous brouillerez point avec les partiſans de l'une ou l'autre de ces expreſſions. On doit juger par ce trait combien les Romains étoient délicats & ſcrupuleux ſur leur Langue.

Tempérament que prit Ciceron pour ménager deux partis.

¶ Voici un joli Madrigal de la Fontaine :

Madrigal.

Soulagez mon tourment, diſois-je à ma cruelle ;
Ma mort vous feroit perdre un amant ſi fidéle,
Qu'il n'en eſt point de tel dans l'empire amoureux :
Il le faut donc garder, me répondit la belle ;
Je vous perdrois plutôt en vous rendant heureux.

¶ Corneille après avoir pris un grand eſſor, ne ſe ſoutint pas avec la même gloire dans les Ouvrages de ſa

La Poëſie veut le feu de la jeuneſſe.

vieilleſſe. Le Duc de Montauſier qui étoit un franc Miſanthrope, lui dit : Monſieur Corneille, quand j'étois jeune je faiſois de jolis Vers, à préſent que je ſuis vieux, mon génie eſt éteint ; croyez-moi, laiſſons faire des Vers à la jeuneſſe. Auſſi Chevreau a dit : Les Muſes comme la fortune ne gardent leurs faveurs que pour les jeunes gens.

Corneille, on ne ſçait par quelle raiſon, a retranché du Cid ces beaux Vers qui décrient les ſatisfactions qu'on exige de ceux qui ont offenſé.

Ces ſatisfactions n'appaiſent point une ame ;
Qui les reçoit n'a rien, qui les fait ſe diffame ;
Et de tous ces accords l'effet le plus commun,
Eſt de perdre d'honneur deux hommes au lieu d'un.

Bourreaux honorés.

¶ On n'a pas toujours eu pour les Exécuteurs de la Juſtice la même horreur. Chorier remarque que dans un jugement en 1323, on les appelloit Commiſſaires. Il y a de certains endroits en Allemagne où ils acquierent la Nobleſſe après qu'ils ont coupé, ſuivant la coutume du Pays, un nombre de têtes qu'elle a fixé.

¶ Le Pere Bourdaloue ne réuſſit point à inſpirer de la fermeté au Chevalier de Rohan qui étoit ſur le point d'être décollé ; ſon éloquence chrétienne ſe plia & replia en vain en cent façons. Le Sieur Magaloty, Capitaine aux Gardes, monta alors ſur l'échafaud, il s'y prit autrement : Monſieur le Chevalier, lui dit-il, que vous êtes bon d'avoir de la peur ! eſt-ce que la frayeur doit troubler un homme comme vous ? Imaginez-vous que vous êtes à la tête d'une tranchée, que les boulets de canon vous friſent à tous momens la perruque. Cette exhortation militaire aſſaiſonnée de juremens à la grenadiere, rappella le courage du Chevalier de Rohan ; il écouta alors le Pere Bourdaloue, & s'offrit avec beaucoup de fermeté à l'Exécuteur. Celui-ci fier d'avoir fait voler la tête d'un Prince, dédaigna enſuite de pendre le Maître d'Ecole complice du Chevalier : Vous autres, dit-il à ſes Valets avec hauteur en le montrant, pendez cela, c'eſt de la beſogne pour vous.

Exhortation militaire.

¶ Un Juge d'un Village ayant condamné un voleur qui étoit du Bourg à être pendu, ſa Sentence fut confir-

Plaiſanterie d'un Exécuteur de la Juſtice.

mée ; on renvoyá le criminel ſur les lieux, afin qu'elle y fût exécutée ; mais on ne trouva point l'Exécuteur. Le Juge fit aſſembler les habitans au ſon de la cloche, & promit quatre écus à celui qui voudroit faire cette fonction ; la propoſition fut acceptée par un paſſant qui s'acquitta de la commiſſion avec une adreſſe ſingulie-re, & fit fort proprement toutes les façons néceſſaires à la cérémonie ; il eut le ſalaire promis. Il repaſſa au bout de l'année, il ſonna la cloche ; quand les habitans furent aſſemblés : Meſ-ſieurs, dit-il, je pendis pour quatre écus il y a environ un an un de vous autres, vous fûtes contens de moi, je fus content de vous ; comme j'ai be-ſoin d'argent, & qu'il faut vivre avec tout le monde, ſi quelqu'un a l'envie de ſe faire pendre, je lui rendrai ce ſervice pour deux écus. Cette politeſſe ne tenta perſonne.

Uſages extraordinaires des differens Pays.

¶ L'Empereur de Maroc s'aſſoit ſur ſa chaiſe percée en public avec éclat : lorſqu'il y veut aller, on le fait ſçavoir par-deſſus une haute tour, & alors douze trompettes, douze tambours & douze flûtes douces vont ſe placer au-deſſus d'une loge toute

découverte qui a un baluſtre doré tout alentour; l'Officier qui a ſoin de la chaiſe percée, la porte ſur ſa tête, & marche le premier, ayant à gauche un Officier qui la couvre avec un paraſol; puis viennent quatre Seigneurs des plus diſtingués de la Cour, vêtus de blanc: l'Empereur ſuit; il fait la glorieuſe fonction que la nature exige de lui au bruit des trompettes, des flûtes & des tambours qui ne ceſſent point de réſonner; il n'eſt permis pendant ce tems-là de faire aucun travail, & tout le peuple crie par trois fois: *Allah Mahomet.* L'Empereur s'égaye alors avec ſes Confidens qui ont ſeuls le privilége d'entrer. Cette belle cérémonie dure ordinairement une demi-heure.

Les Maroquins ſoutiennent que les Princes Chrétiens qui font faire des fanfares pendant leurs repas, devroient bien plutôt gémir ſur la néceſſité où ils ſont de ſe nourrir; & qu'ils devroient ſe réjouir, lorſqu'ils ſe délivrent d'un fardeau impur qui les embarraſſe extrêmement.

Lorſqu'un des ſujets de l'Empereur de Maroc avec qui il s'entretient, lui

dit quelque choſe qui lui fait plaiſir ; ce Prince pour lui marquer ſa ſatisfaction, lui arrache un poil du ſourcil, ou de la barbe, quelquefois deux ou trois ſelon le plaiſir qu'il reçoit.

Quand le Roi de Monomotapa éternue, de chambre en chambre dans ſon Palais on fait des acclamations qui s'entendent dans la Ville, qui retentit de tous côtés des cris que l'on fait pour la proſpérité de ce Prince.

Arlequin, Sophi de Perſe, donne au Docteur dont il demande la fille en mariage, un coup de pié au cu : Beau-pere, lui dit-il, c'eſt un ſalut à la Perſienne.

Nous trouvons ridicules les mœurs des peuples qui n'habitent pas notre horizon ; ils trouvent ridicules les nôtres : les deux moitiés du monde ſe donnent mutuellement la comédie à leurs dépens, & ſe mépriſent réciproquement.

Penſée de Caton ſur les Médecins.

¶ Les Romains ayant banni de Rome les Médecins Grecs qui ſe ſignaloient en peuplant l'empire de la mort, Caton fit cette réflexion : Les Grecs jaloux de la gloire des Romains,

n'ayant pu les vaincre en pleine campagne, leur envoient des Bourreaux qui les tuent dans leur lit.

Sénéque dont on a dit que le Philoſophe ne valoit pas la Philoſophie, appelle Caton l'image vivante des vertus, l'éleve des Dieux qui le donnerent à tous les hommes pour l'exemple véritable de la ſageſſe.

¶ Afin que les Généraux d'armée à qui on décernoit à Rome les honneurs du triomphe, ne s'oubliaſſent point, & ne s'enivraſſent pas de leur gloire au milieu des acclamations publiques, on leur diſoit : *Reſpice te*, jettez les yeux ſur vous, rentrez dans vous-même, & ſentez toute votre foibleſſe. Belle moralité.

¶ Cette Epigramme de C** ſur une belle Egyptienne, eſt fort ingénieuſe & fort galante : Epigramme ſur une Egyptienne.

Beau chef-d'œuvre de la nature,
Qui croyez dans ma main voir ma bonne aventure,
Vous l'y cherchez bien vainement
Elle eſt dans votre cœur écrite ſeulement ;
Et pourvu qu'à mes vœux il ne ſoit point contraire,
Vous pouvez la dire aiſément ;
Il vous eſt aiſé de la faire.

Epitaphe. ¶ Epitaphe du même Poëte ſur un enfant de cinq ans :

Libre de tous ſoucis, je ſuis mort à cinq ans,
Mais ne me pleurez pas, je ſuis digne d'envie ;
Comme j'ai vécu peu de tems,
J'ai peu de tems ſenti les malheurs de la vie.

On a dit d'une belle femme qui ouvroit les yeux en dormant :

Le frere de la mort paroît beau dans ſes yeux.

Divers Ouvrages de Poëſie du Sr C**, & pluſieurs de ſes traits & de ſes bons mots.

¶ M. de C**. ayant été loué par la belle Madame la Comteſſe de la Suze, lui répondit par ce Quatrain :

Jugez ſi cet honneur me touche,
Puiſqu'il eſt vrai que jamais Ecrivain
Ne fut loué d'une plus belle bouche,
Ni couronné d'une plus belle main.

Mademoiſelle de Normainville, belle-ſœur de Madame la Comteſſe de la Suze, ayant un grand mal d'yeux qui la défiguroit & effaçoit ſa beauté qui lui gagnoit tous les cœurs, un Médecin lui promit de la guérir, & de lui rendre ſes yeux auſſi beaux & auſſi brillans qu'ils l'étoient avant leur

leur maladie. M. de C** dit là-deſſus fort galamment : Si ce Médecin tient ſa parole, il ſera de ceux qui pour une perſonne qu'ils guériſſent, en font mourir un grand nombre d'autres, & je ne ſuis pas trop perſuadé qu'on lui faſſe en forme des remercimens pour avoir ſauvé les deux plus fiers & plus redoutables ennemis du genre humain.

Il dit avec beaucoup de modeſtie à une Dame qui l'avoit loué magnifiquement : Je juge par les couleurs dont vous m'avez paré & embelli, que les plus riches ne vous coutent gueres.

Il dit que la paix doit être une belle choſe, puiſqu'on la ſouhaite aux morts qui en ont beſoin, & qu'elle eſt même un des noms de Dieu. Il auroit pu ajouter qu'un Prince ne peut pas faire à ſes ſujets un préſent plus magnifique que de leur donner la paix.

Il dit encore qu'une méchante femme eſt un tréſor de maux.

Il remarque ſur le ſecret, qu'on ne le doit dire ni au fou, ni au ſage, ni à ſon ami, parce que le ſage ne l'eſt pas toujours, que le fou ne peut

rien cacher, & que l'ami peut changer. On eſt toujours maître de ce qu'on a tu, mais on ne l'eſt plus de ce qu'on a dit.

Les Rois ſont les Juges des hommes, & les ſages le ſont des Rois.

Un déſir à l'autre ſuccéde ;
Si le riche n'a tout, il ne croit rien avoir ;
Et quelques biens d'eſprit que le ſcavant poſſede,
S'il ne ſçait tout, il ne croit rien ſçavoir.
Dieu ſe montre à l'homme, & ſe cache,
Et c'eſt pour l'homme un avertiſſement,
Qu'il ne doit pas chercher avec empreſſement
Ce que Dieu ne veut pas qu'il ſçache.

Boileau qui a dit :

Attaquer Chapelain, ah ! c'eſt un ſi bon homme,

n'avoit-il pas lu C**? qui dit en parlant d'un Auteur :

Ce n'eſt pas que je le renomme
Pour être un fort bon traducteur,
Mais ma foi, c'eſt un honnête homme,
C'eſt dommage qu'il ſoit Auteur.

La ſatyre de C**, eſt plus fine que celle de Boileau,

C**. dit à un de ſes amis qui vou-

loit à 80 ans épouſer une jeune perſonne : J'offre d'entretenir à mes dépens les Nourrices de vos enfans. Il lui adreſſe ce Madrigal.

Quand tu voudras aimer, prens garde à bien
choiſir,
Sans te flater jamais d'une eſpérance vaine ;
Sur tout fais ſi bien que la peine
Ne paſſe jamais le plaiſir.
Ne perds ni ſoin ni tems auprès de ta rébelle ;
Pour peu qu'elle réponde à ton amour fidelle,
Sois hardi juſqu'à tout oſer ;
Et ſi tu veux te laſſer d'elle,
Ne manque pas de l'épouſer.

Un autre Poëte a dit :

Ta tendreſſe eſt épuiſée,
Tu n'aimes plus la belle Iris,
Dont ton cœur étoit tant épris,
Ne l'aurois-tu point épouſée ?

Voici un portrait ſatyrique de la façon de C**.

Denuiſiere eſt pâle & rouſſeau,
Maigre, malpropre, inquiet & manceau,
Il a les yeux verons, & des deux il eſt louche,
Son chapeau quand il parle, eſt toujours enfoncé,
Son nés eſt rabattu, ſon menton retrouſſé ;

Sa bouche eſt violette & ſa mine farouche ;
Il veut juger des Vers, & n'en ſçait pas juger ;
Il parle quand il doit ſe taire ;
Et comme la nature a fait des gens pour plaire,
Elle a fait celui-ci pour nous faire enrager :
Du mal de ſes voiſins il tire du profit,
Pour avancer leur perte, il met tout en uſage ;
Devinez lorſque Dieu le fit,
S'il fit cet homme à ſon image.

Un Poëte s'eſt aviſé en invoquant Dieu au commencement de ſon Poëme, de dire :

Toi qui fis parler même une Aneſſe autrefois ;
Eleve, ô Tout-puiſſant, mon eſprit & ma voix.

Ce parallele que le Poëte fait de lui-même à une Aneſſe eſt plaiſant.

C**. dit à une belle Dame à qui la mort enleva un vieux mari :

» Vous feriez fort mal ſi vous ne » remerciiez pas la fiévre qui vous a » défait en un ſeul homme d'un vieux » tyran, d'un eſpion à lunette, & qui » avoit le nez & le bord des yeux de » la couleur de vos lévres. Quand la » fortune vous le donna, elle vous fit

» un vilain préſent ; il n'y avoit que la » mort qui fût bien capable de vous » venger de la fortune. »

Il rend, quoique fort tard, votre eſprit ſatisfait,
En mourant il a dû vous plaire,
C'eſt le ſeul bien qu'il vous a fait,
Et le ſeul qu'il pouvoit vous faire.

Voici un beau Sonnet ſur la jalouſie ; C**. a travaillé d'après Sannazare.

Ennemi le plus lâche, & toujours le plus fort
Des tranſports amoureux dont mon ame eſt ſaiſie,
Tyran, qui ſur mon cœur fais ton dernier effort,
Et de mille penſers troubles ma fantaiſie :

Défiance fatale au bonheur de mon ſort,
Peſte du genre humain, horrible frénéſie,
Mere du déſeſpoir, triſte ſœur de la mort,
Engeance de l'Enfer, funeſte jalouſie :

Monſtre, qui de ton ſouffle aveugle la raiſon
Qui naît parmi les fleurs, & qui de ton poiſon
A toujours infecté les choſes les plus belles ;

Pourquoi redoubles-tu mon tourment nuit & jour ?
Sans venir m'accabler de tes peines cruelles,
N'en ai-je pas assez de celles de l'amour ?

Je le donne en quatre à mon Lecteur à deviner le nom de C**. dont je viens de rapporter tant de jolies choses.

Je tombe d'accord avec vous,
Que tous les Poëtes sont fous ;
Mais puisque Poëte vous n'êtes,
Tous les fous ne sont pas Poëtes.

Ce Quatrain est de la façon de Ronsard.

Auroit-on cru que la Muse gigantesque de ce Poëte fût descendue à un Quatrain si aisé ?

EPITAPHE.

Vers de M. Pelliſſon.

Ci gît, n'en ayez point de peur,
Le grand Lisis, qui nous apprit,
Qu'un homme peut vivre sans cœur,
Et mourir sans rendre l'esprit.

Les trois Sourds.

Un Sourd fit un sourd ajourner
Devant un Sourd en un Village,
Et puis s'en vint haut entonner,
Qu'il avoit volé son fromage ;
L'autre répond du labourage :

Le Juge étant ſur ce ſuſpens,
Déclara bon le mariage,
Et le renvoya ſans dépens.

Que rien ne nous embarraſſe,
Et pourquoi tant de façons ?
Bonne fortune ou diſgrace,
Elle paſſe, ou nous paſſons.

Un homme qui avoit été Secretaire chez pluſieurs Financiers, diſoit :

J'ai paſſé de main en main,
De Moiſſet à Braſſamin,
A Sabatier, à la Brune,
A Montauron, à Dodun,
Mais je n'étois à pas un,
Je n'étois qu'à la fortune.

M. Pelliſſon qui eſt l'Auteur de tous les Vers précédens depuis le Quatrain de Ronſard, fit ces Vers ſur la Baſtille dans le tems qu'il y étoit.

Doubles grilles à gros cloux,
Triples portes, forts verroux,
Aux ames vraiment méchantes
Vous repréſentez l'Enfer ;
Mais aux ames innocentes,
Vous n'êtes que du bois, des pierres & du fer.

Divers Ouvrages de Poëſie de pluſieurs Auteurs.

¶ C** appelle beau, ténébreux ; Horace qui a bien des endroits difficiles à entendre.

Il fit ces Vers pour un Solitaire :

Bienheureux qui peut être à ſoi,
Et qui ne connoît point de loi,
S'il ne ſe l'impoſe lui-même.
Je ſuis par ma retraite & mon maître & mon Roi,
Et je ne trouve ici, dans mon bonheur extrême,
Que le Ciel au-deſſus de moi.

On ne peut rien dire de plus ſublime ſur un pareil ſujet.

Hier, aujourd'hui, demain ſont les trois jours de l'homme.

C**. dans les Leçons qu'il a données au Duc du Maine dans ſon bas âge, lui dit :

Ne raiſonnez jamais avec les inſenſés,
Défiez-vous des hypocrites,
Ne dites pas tout ce que vous penſez,
Mais penſez bien à tout ce que vous dites.

¶ Théophile dont l'imagination eſt fort déreglée, a dit en parlant des Chevaux du ſoleil :

Ses Chevaux au ſortir de l'onde,
De flâme & de clarté couverts,

La bouche & les naſeaux ouverts,
Ronflent la lumiere du monde.

Les partiſans de ce Poëte ſe récrient ſur cette expreſſion, *ronflent la lumiere*; ils ne voient pas que *ronfler* n'a point de régime, que c'eſt un Verbe neutre.

¶ Il y a un Sonnet dans Sarraſin, où on a entaſſé comparaiſon ſur comparaiſon; en voici un de la même eſpéce ſur les beaux yeux de Gabrielle d'Eſtrées :

Ce ne ſont pas des yeux, ce ſont plutôt des Dieux,
Ils ont deſſus les Rois la puiſſance abſolue :
Dieux, non ce ſont des Cieux, ils ont la couleur bleue,
Et le mouvement prompt comme celui des Cieux ;

Cieux, non, mais deux ſoleils clairement radieux,
Dont les rayons brillans nous offuſquent la vue ;
Soleils, non, mais éclairs de puiſſance inconnue,
Des foudres de l'amour ſignes préſagieux ;

Car s'ils étoient des Dieux, feroient-ils tant de mal ?

Si des Cieux, ils auroient leur mouvement égal ;
Deux ſoleils ne ſe peut, le ſoleil eſt unique ;

Eclairs, non, car ceux-ci durent trop & trop clairs :
Toutefois je les nomme, afin que je m'explique,
Des yeux, des Dieux, des Cieux, des ſoleils, des éclairs.

L'Auteur de ce Sonnet antique a cru ſans doute avoir fait un chef-d'œuvre ; en effet, il en fit un d'extravagance.

¶ Corneille a parlé d'un amour tout ſpirituel dans Pulcherie.

Je vous aime, ma Reine, & n'en fais point myſtére,
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire ;
Je vous aime, & non point de cette folle ardeur
Que les yeux éblouis font maitreſſe d'un cœur ;
Non d'un amour conçu par les ſens en tumulte,
A qui l'ame applaudit ſans qu'elle ſe conſulte,
Et qui ne concevant que d'aveugles déſirs,
Languit dans les faveurs, & meurt dans les plaiſirs :

Ma paſſion pour vous généreuſe & ſolide,
A la vertu pour ame, & la raiſon pour guide;
Pour objet le mérite, & veut ſous votre loi,
Mettre dans tout ſon jour ce qui dépend de moi.

Un Poëte Latin des plus modernes a dit :

Sic me cuſtodi, Coſconia, neve ligata
Vincula ſint nimium, neve ſoluta nimis.
Effugiam luxata nimis, nimis aſpera rumpam;
Sed neutrum facias, commoda ſi fueris.

Veux-tu garder mon cœur, voici le vrai ſecret :
Si tu me ſerres trop, je briſerai mes chaînes,
Si tu les lâches trop, j'en ferai mon jouet;
Ainſi de cent douceurs aſſaiſonne mes peines.

¶ Le Pere Bouhours donne un ſens délicat à ces expreſſions *d'honnête homme & d'honnêteté.*

Idées de l'honnêteté & de l'honnête homme.

Il dit dans les Entretiens d'Ariſte & d'Eugéne ſur *le je ne ſçais quoi,* qu'il y avoit deux Seigneurs aſſez connus à la Cour qui poſſedoient plus de qualités qu'il n'en falloit pour faire quatre *honnêtes gens* qui cependant ne l'étoient

pas : il ne veut pas dire qu'ils manquaſſent de probité ; mais qu'ils n'avoient pas l'art de plaire & de gagner les eſprits, &. c'eſt ce que veut dire le Chevalier de Meré, quand il dit, qu'on ne peut pas être *honnête homme* que les femmes ne s'en ſoient mêlées.

Le Pere Bouhours dit dans les Entretiens ſur la Langue Françoiſe, que l'Auteur du diſcours ſur les réflexions morales ſçait le monde auſſi bien que ſa Langue, qu'il n'a pas moins *d'honnêteté* que d'eſprit. Il dit plus bas que pour bien écrire, il faut avoir beaucoup de naturel pour la Langue, beaucoup d'eſprit, beaucoup de jugement & même beaucoup *d'honnêteté ;* il veut dire par cette expreſſion qu'il faut connoître toutes les bienſéances, les agrémens du ſtile où l'on s'exerce. *L'honnêteté* dans la vie civile eſt la ſcience des bienſéances du monde ; par analogie *l'honnêteté*, ſelon le Pere Bouhours dans l'art d'écrire, eſt la ſcience des convenances du ſtile.

Jugement ſur un Ecrivain moderne.

¶ Ce même Auteur dit ailleurs, parlant d'un Auteur dont le ſtile eſt épigrammatique, & dont les idées ſont trop recherchées, qu'il faut avoir

beaucoup d'eſprit pour écrire ſi mal. J'appliquerai ce jugement au Singe de M. de Fontenelle qui nous a donné des Dialogues & un diſcours ſur la Poëſie. Ses idées ſont alambiquées, éloignées de la belle nature ; rien n'inſtruit moins que ce dernier Ouvrage ; il vous promene dans un pays que ſon imagination a créé, où l'on voit de belles illuſions ; il ſaiſit ce qu'il y a de plus abſtrait dans ſa matiere : loin de s'humaniſer par ſon expreſſion, il en va chercher une qui eſt apprêtée avec tant d'art, que le ſens qu'elle recele, ne ſe préſente qu'à un Devin. Je n'ai trouvé mon compte que dans une réflexion qu'il fait lorſqu'il dit que dans la Poëſie, on fait cent inſultes à la raiſon par les ſots égards que l'on a pour les oreilles. De pareils Ecrivains ſe ſont-ils imaginés que pour écrire bien, il falloit faire montre de ſon eſprit par des idées & des expreſſions qui affectaſſent le Lecteur, & lui donnaſſent lieu de dire : Voilà un génie neuf qui a trouvé un nouveau ſyſtême dans l'art d'écrire. Qu'arrive-t-il ? c'eſt que ces Ouvrages qui ſurprennent l'admiration, tombent par la honte qu'on a

de les avoir admirés ; on les ſacrifie bientôt au bon goût.

Juſte définition de l'honnête homme.

¶ Je n'ai rien trouvé de plus juſte & de plus net que l'idée que Ménage donne de l'honnête-homme : Etre honnête homme, dit-il, c'eſt n'être point prévenu, avoir du diſcernement, juger bien des choſes, avoir l'eſprit & le cœur droit ; c'eſt louer avec chaleur ſon concurrent, ſon ennemi dans les choſes où il eſt louable ; c'eſt le condamner ſans aigreur, ſans emportement quand il eſt condamnable ; c'eſt enfin ne pas exagerer le mérite de ſon ami, & ne pas ſoutenir ſes ſotiſes : tout roule là-deſſus ; la juſteſſe de l'eſprit & l'équité du cœur ; l'une eſt une vertu dans l'eſprit qui combat les erreurs, & l'autre une vertu au cœur qui empêche l'excès des paſſions, ſoit en bien, ſoit en mal : l'une & l'autre ſont néceſſaires ; car l'une ſans l'autre fait un homme fort éclairé & abandonné à ſes paſſions ; ce qui eſt un monſtre, ou un homme de qui le cœur eſt droit, mais qui manquant de lumieres s'abuſe ſouvent : l'un peche par malice & l'autre par ſimplicité ; des deux on fait un parfaitement honnête homme, ſans

passions au cœur, sans erreurs dans l'esprit.

Bon mot dit à un Traitant.

¶ Un Traitant des Gabelles avoit fait bâtir un Palais; un de ses amis à qui il le faisoit voir, remarqua dans un grand vestibule une niche vuide qui attendoit une statue : D'où vient, lui dit-il, que vous ne rempliſſez pas ce vuide ? Je voudrois, dit le Traitant, y placer quelque statue allégorique qui me convînt. Hé bien, lui dit son ami, faites-y mettre la statue de la femme de Lot changée en sel.

Bouffons qui donnent un tour plaisant à la vérité.

¶ Alfonse Roi d'Arragon, avoit un Bouffon qui tenoit un regiſtre exact de toutes les folies qu'il voyoit faire; la lecture du regiſtre divertiſſoit souvent le Roi. Un Grec vint à la Cour de ce Prince : comme on parloit devant ce Monarque des chevaux Andaloux comme des chevaux les plus fins, les plus vigoureux & les plus beaux, le Grec dit que dans son pays les chevaux étoient d'une plus belle encolure, qu'ils avoient encore plus de grace, de nobleſſe dans leur figure & plus de vigueur, & qu'ils étoient plus excellens pour la guerre & pour la chaſſe. Le Roi eut envie d'avoir ces chevaux magnifiques : il fit remettre

au Grec une groſſe ſomme, afin qu'il lui amenât de Gréce une vingtaine de ces chevaux. Le Grec partit pour aller exécuter la commiſſion. Le Roi fut fort ſurpris lorſque liſant le regiſtre du Bouffon, il vit qu'il y étoit placé, parce qu'il avoit confié une groſſe ſomme à ce Grec. Il s'emporta contre le Bouffon. Quelle impudence! me mettre dans ce recueil! Votre folie, Seigneur, lui dit le Bouffon, eſt des plus accomplies, vous voulez qu'un pié poudreux réſiſte à la tentation de s'enrichir tout d'un coup; quelle ſureté vous a-t-il donnée, lorſque vous lui avez confié une ſi groſſe ſomme? S'il revient, lui dit le Roi, n'auras-tu pas, maraut, la bouche cloſe? Dans ce cas-là, répondit le Bouffon, je vous ôterai de mon regiſtre & je le mettrai à votre place.

Je trouve dans l'hiſtoire de Jacques I. la même penſée imitée; elle eſt toujours ſur la tête d'un Bouffon. Ce Monarque leurré par Philippes III. Roi d'Eſpagne, envoya le Prince de Galles ſon fils à Madrid pour épouſer Marie Infante d'Eſpagne, malgré la difference des Religions. Archée Fou du Roi Jacques, lui reprocha cette

fauſſe démarche : Sire, lui dit-il, changeons de chapeau : Et pourquoi, demanda le Roi, me fais-tu cette propoſition ? C'eſt, repartit Archée, parce que vous avez envoyé le Prince en Eſpagne. Que diras-tu donc, reprit le Roi, quand tu le verras revenir avec un heureux ſuccès : Alors répondit le Fou, j'ôterai mon chapeau de deſſus votre tête, & je l'enverrai au Roi d'Eſpagne.

Grande fermeté de l'Empereur du Mexique

¶ Fernand Cortez ayant conquis le Mexique, fit éprouver à Guatimoſin Empereur de ce Pays, les tourmens les plus cruels, afin qu'il revelât l'endroit où il avoit caché ſes tréſors ; mais ce Prince ſouffrit avec une grande fermeté ; il bravoit ſes ennemis à qui il ne voulut rien avouer : les Eſpagnols l'ayant mis tout nud ſur des charbons ardens, ſon favori compagnon de ſon ſupplice pouſſa de grands cris ; Guatimoſin le regarda d'un air fier ſans ſouciller : Que tu es lâche ! lui dit-il, eſt-ce que je ſuis ſur des fleurs, moi ?

Paraſite bruſqué.

¶ Un Fat écornifleur alla voir un Gentilhomme ſon voiſin à l'heure du diner ; dès que celui-ci le vit, il envoya dire à ſa cuiſine qu'on n'appor-

tât point ſon vin de Champagne. Le Paraſite ſurpris de cet ordre, en demanda le ſujet : C'eſt, lui répondit l'Amphitrion chez qui il vouloit dîner, que ſi j'en buvois avec vous, ce ſeroit pour moi du vin de Brie.

On ne connoit pas le cœur des avares lorſqu'on raiſonne contre eux.

¶ On reproche ordinairement aux avares qu'ils entaſſent avec un grand ſoin des biens que leurs héritiers prodigueront, & qu'ils devroient en faire uſage au lieu de les conſerver ſans y toucher. On tenoit le même langage à un avare qui répondit : N'importe, mes héritiers n'auront point tant de joie à diſſiper mon bien, que j'en ai à l'amaſſer & à le conſerver. La Fontaine fait dire à un avare dont on avoit déterré le tréſor : Mettez-y une pierre à la place, elle le remplacera pour vous, puiſque vous n'en faites point d'uſage. Ah ! qu'il connoiſſoit bien malle cœur de l'avare. L'idée qu'il a d'avoir un tréſor, le plaiſir de le conſerver dans ſon intégrité, voilà les délices de ſon cœur ; mais à quoi, dira-t-on, lui ſert ſon tréſor, puiſqu'il ne s'en ſert point ? Il s'en ſert pour nourrir l'idée qu'il a d'être heureux en le poſſedant tout entier ſans le partager avec perſonne. Il ne raiſonne

point comme l'économe, le prodigue ; l'imagination qui eſt la ſource de nos plaiſirs ſe plie différemment dans les hommes de différens caractéres.

§ M. de Fontenelle a enchaſſé un bon mot de Platon dans des Vers qu'il lui a prêtés. Ce Philoſophe étoit ou feignoit d'être amoureux d'une vieille : Platon amoureux d'une vieille.

L'aimable Arquéanaſſe a merité ma foi,
Elle a des rides, mais je voi
Une troupe d'amours ſe jouer dans ſes rides ;
Vous qui pûtes la voir avant que ſes appas
Euſſent du cours des ans reçu ces petits vuides,
Ah ! que ne ſouffrîtes-vous pas ?

Un autre Poëte a rendu la penſée différemment.

D'une femme galante & déja ſurannée,
Le divin Platon fut épris ;
On le vit adorer cette beauté fanée,
Et tout le monde étant ſurpris
Qu'un Philoſophe illuſtre, un ſi grand perſonnage,
Pour des attraits uſés, pour Dame de tel âge,
Sentît une ſi vive ardeur,
Et pût trouver du goût a des appas arides ;

Ce petit Dieu ; dit-il, des Dieux même vainqueur,
Amour s'eſt caché dans ſes rides,
Pour y tendre un piége à mon cœur.

Ce qui eſt de ſurprenant, c'eſt que ce même Platon qui fit des Vers ſi galans pour ſa vieille maitreſſe, a dit que l'embraſſement d'une vieille eſt un véritable homicide, parce qu'elle n'eſt plus qu'une terre ingrate & ſtérile.

M. de Fontenelle veut que Platon ait voulu faire une ſatyre d'Arquéanaſſe, en diſant que l'amour étoit caché dans ſes rides ; en mettant devant les yeux le tems de la beauté paſſée de cette vieille, & en ſe récriant ſur ſes effets, il enchérit agréablement ſur la penſée de Platon ; mais le Poëte qui fait tendre des piéges à l'amour, dans les rides d'Arquéanaſſe, s'exprime, ce me ſemble, plus heureuſement que celui qui ſe contente de l'y faire jouer.

Généroſité de Marc-Antoine.

¶ Marc-Antoine ayant donné 25000 dragmes qui valoient près de 10000 francs, à un de ſes amis, l'Intendant de Marc-Antoine étala cette ſomme en pluſieurs ſacs ſur une table :

il y mit de la petite monnoie, afin que la libéralité parût exceſſive & frapât davantage ſon maître ; dès que Marc-Antoine vit cet étalage : Quoi, dit-il à ſon Intendant, n'eſt-ce que cela ? Hé bien, je vous ordonne de doubler la ſomme.

¶ Denys le Tyran ayant préſenté trois belles filles à Ariſtipe, afin qu'il en choisît une, quand il les eut examinées, il trouva que chacune avoit dans ſa beauté des avantages que ſa compagne n'avoit pas, & qu'en mettant leurs appas dans la balance de l'amour, le poids étoit égal : Pâris, dit-il, fut malheureux pour avoir choiſi une beauté entre trois, pour éviter ſon malheur, je prens les trois qui me ſont offertes.

Ariſtipe choiſit mieux que Pâris.

Saint Gelais a traduit ainſi ce trait d'hiſtoire :

Amour me fit, auquel je ſuis tenu,
Offre de trois, & me donna loiſir
De les connoître avant que les choiſir,
Puis quand je ſuis au jugement venu,
Toutes les trois ai pris & retenu ;
Secretement en égale fortune,
Comme Pâris, je n'en euſſe aimé qu'une ;
Mais trop de mal lui en eſt advenu.

Sur Eſope. ¶ On demanda à Eſope comment il s'y étoit pris pour devenir homme de bien ? C'eſt, dit-il, en faiſant tout le contraire de ce que les hommes font.

On a dit que les bêtes qu'Eſope a fait parler judicieuſement, ſont les eſprits les mieux faits & les plus raiſonnables de l'antiquité.

Faux repentir d'un Uſurier. ¶ Un Uſurier mourant s'étant accuſé de ſes uſures, ſon Confeſſeur lui ordonna de faire reſtitution : il calcula, & ſupputa qu'il pouvoit avoir pris injuſtement environ deux mille écus à divers particuliers ; comme il vouloit donner des marques d'une ſincere converſion, il chargea un de ſes Commis d'aller reſtituer cette ſomme qu'il lui remit ; le Commis étant parti, il le rappella : Ne vous preſſez pas de reſtituer, lui dit-il, parce que je me ſens diſpoſé à faire une criſe, j'eſpére d'en réchaper.

Mauvais maris. ¶ On demanda à un homme de diſtinction deux mille écus pour les frais funéraires de ſa femme qu'il avoit été ravi de perdre : Deux mille écus, s'écria-t-il, j'aimerois autant qu'elle ne fût point morte.

Un autre qui avoit épouſé une belle

femme qui le faiſoit enrager, la contemplant après ſa mort, diſoit: Je ne l'ai jamais trouvée ſi belle.

Un habile homme n'eſt pas charlatan.

¶ Les Athéniens voulant faire élever un ſuperbe édifice, conſulterent deux Architectes. Le premier qui avoit le don de la parole, & qui avoit peu d'expérience, les enchanta par le projet qu'il leur propoſa, dont il exagera la grandeur, la beauté. Le ſecond qui étoit très-habile & très-expérimenté, & qui parloit peu, ſe contenta de dire: Ce que mon Confrere a dit, je l'exécuterai; il fut préferé.

Quels ſont les Juges competens des Dames galantes.

¶ Une Dame de la Cour fort galante eut un différent pour un amant avec une autre Dame du même Pays & du même caractére: elles ſe dirent force injures; chacune revela les anecdotes les plus ſecrettes de la vie de l'autre; Anne d'Autriche, Reine Régente, pour les accommoder les renvoya devant deux Dames déja âgées, ſoupçonnées d'avoir paſſé leur jeuneſſe ſous l'étendard de l'amour; l'une des jeunes Dames dit alors: La Reine nous renvoie devant nos Juges naturels.

Bon mot dit à un mauvais Conteur.

¶ Un Conteur ennuyeux fit une hiſtoire fort inſipide, & jura enſuite qu'elle étoit véritable : Je le crois, dit un des Auditeurs, elle eſt trop plate pour avoir été inventée.

Expreſſion naïve & ſinguliere de Madame Cornuel.

¶ On vint dire à Madame Cornuel qui avoit plus de 80 ans, qu'une Dame qui étoit encore plus âgée qu'elle venoit de mourir : Hélas ! dit-elle, il ne reſtoit plus que cette Dame entre la mort & moi.

Bon mot d'un Valet à ſon Maître.

¶ Un Maître fort ſot appelloit dans ſa colere ſon valet le Roi des ſots : Si je le ſuis, répondit le Valet, vous êtes donc un de mes ſujets.

Lettre conſolante écrite par un mauvais Ecrivain.

¶ Un mauvais Ecrivain envoya à un homme affligé, une Lettre de conſolation : Il avoit ſi mal placé ſes expreſſions, & avoit fait des bévues ſi ridicules, que ſa Lettre contre ſon intention, étoit comique ; on lui dit : Votre Lettre eſt bonne pour conſoler, car on ne peut la lire ſans rire.

Bon mot d'un Académicien intéreſſé.

¶ Dans pluſieurs aſſemblées de l'Académie Françoiſe on avoit agité la queſtion, ſi les Anciens l'emportoient ſur les Modernes ; pluſieurs avoient pris parti, ou pour les Anciens ou pour les Modernes : un Académicien parut neutre, on lui demanda pour qui

qui il tenoit ? il prit en riant un de ces jettons qu'on diſtribue à chaque aſſemblée : Moi, dit-il, je tiens pour les jettons.

Le parti des Poëtes le plus nombreux.

¶ On parloit des Poëtes dans un cercle, l'entretien étoit ſçavant ; on paſſa en revue les Poëtes Héroïques, les Lyriques, les Tragiques, les Comiques, les Erotiques, les Epigrammatiques ; une Dame pleine d'eſprit dit alors : Vous oubliez les Fameliques, ce n'eſt pas le plus petit nombre au moins.

Artifice inutile d'un criminel.

¶ Un criminel croyant ſe dérober au ſupplice qu'il méritoit, fit le fou : Vous vous trompez, lui dit le Juge, je ne ſuis pas prépoſé pour châtier les ſages, mais pour punir les fous.

Trait contre un homme qui n'avoit pas l'art d'aſſaiſonner un bienfait.

¶ On diſoit d'un homme qui donnoit de mauvaiſe grace, & lorſqu'il ne pouvoit faire mieux, qu'on lui avoit bien de l'obligation, parce qu'il ſoulageoit de la reconnoiſſance.

On répare facilement à la campagne la perte d'une femme.

¶ Le gros Robin avoit une vache excellente,
Qui lui donnoit bien du profit,
Mais par malheur il la perdit,
Choſe pour lui fort affligeante.
Aucun de ſes amis n'entra dans ſon chagrin.

Deux mois après ſa femme alla dans l'autre monde,
En même tems chaque voiſin
Lui dit, Conſole-toi, Robin,
Chaſſe ta triſteſſe profonde,
La mort t'a pris ta femme, Hé bien!
J'en avons, mon compere, une autre toute prête,
Que j'allons te donner, & tu n'y perdras rien;
Car de vivre tout ſeul, pargué, c'eſt vivre en bête:
Je vous ſuis obligé, dit Robin, grand-merci.
Il vaut mieux en ce pays-ci,
Perdre ſa femme que ſa vache;
Notre femme vient de mourir,
Chacun m'en offre une autre, & j'ai dequoi choiſir;
Quand ma vache mourut, perſonne, que je ſçache,
Ne s'aviſa de m'en offrir.

Curé & ſon Clergé à qui on excroque leurs honoraires.

¶ Un Chef des Bohémiens paſſant par une petite Ville, tomba malade, & paya le tribut qu'il devoit à la nature; ſa femme lui fit faire un enterrement magnifique ſur la promeſſe qu'elle fit au Curé qu'il ſeroit bien payé. Le Curé & ſon Clergé allerent querir leurs honoraires, la Bohémienne les annonça à ſa fille en lui diſant: Voilà ces Meſſieurs qui ont chanté pour ton pere. Quoi, dit la fille, ils

ont eu cette bonté ! hé bien, ſonnez du tambourin, ma mere, & je danſerai pour les remercier.

¶ Deux Traitans à qui on faiſoit rendre gorge par une forte taxe, s'entretenoient ſur leur diſgrace ; l'un dit à l'autre : Conſolons-nous, tu étois mon valet avant que tu euſſes fait fortune, tu le redeviendras. Mais auras-tu, dit l'ancien valet, de quoi nourrir un Domeſtique ? Deux Traitans qui reviennent à leur premier être.

¶ Dans les dernieres guerres, les François eſſuyerent maintes diſgraces : les ennemis inſolens inſultoient à notre malheur ; ils diſoient qu'on avoit affiché dans Vienne qu'on donneroit 20000 ducats à ceux qui trouveroient aux François les bras qu'ils avoient perdus : le Prince Eugéne voulant ſurprendre Crémone, échoua par la bravoure de nos troupes ; une Princeſſe dit alors : Il faut compter 20000 ducats au Prince Eugéne, il a trouvé aux François les bras qu'ils avoient perdus, & il en a ſenti le poids. Bon mot ſur une fanfaronnade.

¶ On voit dans Plutarque, qu'une mere Lacédémonienne dans un ſiége, ayant mis ſon fils aîné dans un poſte, elle le vit tomber mort à ſes piés : Grand courage d'une Lacédemonienne.

Qu'on appelle ſon frere, dit-elle, pour le remplacer.

La vertu eſt faite pour ſoutenir la vue du public.

¶ Druſus avoit un Domeſtique bien reglé, la paix & la vertu régnoient dans ſa famille; ſa maiſon, ſon jardin, ſes portiques, ſes cours étoient expoſées à la vue de ſes voiſins: un Architecte lui dit qu'il leur en interdiroit la vue s'il le vouloit, & qu'il avoit l'art de couvrir tous les dehors, & qu'il ne demandoit pour cela que cinq talens: Si j'avois de la vanité, dit Druſus, je vous en donnerois dix, afin que vous leur fiſſiez voir ce qui ſe paſſe dans l'intérieur de ma maiſon.

Quelle eſt la ſûre barriere d'un Etat.

¶ Phraate écrivit à Pompée pour faire une paix ſolide: Mettons une puiſſante barriere à nos Etats, l'Euphrate nous la préſente. Pompée lui répondit: La plus forte barriere c'eſt la Juſtice.

Bon mot d'un Saint mourant.

¶ Un Eſpagnol qui avoit vécu ſaintement, chantoit en mourant; on lui en demanda la raiſon; Pourquoi, répondit-il, ne chanterois-je pas, puiſque mon corps qui étoit le mur qui me cachoit Dieu, eſt ſur le point de s'abattre?

¶ On a dit que la mort vient au-devant du vieillard, & que le jeune va au-devant d'elle.

Différence entre la mort du vieillard & du jeune.

¶ Un homme diſoit : J'aimerois mieux confier mon ſecret à un indiſcret de profeſſion, qu'à un homme très-diſcret ; le premier en le révelant ne ſeroit pas cru, s'il échapoit au dernier il ſeroit cru.

Raiſon pour ne confier ſon ſecret à perſonne.

¶ Veſpaſien Empereur ſe railla du préſage d'une Comète chevelue, qui parut au Ciel de ſon tems ; les Parthes vouloient qu'elle fût de mauvais augure pour lui. Il dit alors en riant : Elle ſera funeſte au Roi des Parthes, qui a une chevelure blonde comme elle ; mais moi qui ſuis chauve, je n'ai rien à craindre.

Veſpaſien ſe moque du preſage d'une Comete.

¶ On a traduit dans ces quatre Vers un beau ſentiment de l'Empereur Trajan :

Beau ſentiment de l'Empereur Trajan.

Le dernier des Sujets dont Dieu m'a fait le Maître,
Doit attendre de moi l'accueil plein de douceur,
Que je voudrois trouver près de mon Empereur,
Si dans un rang commun le Ciel m'avoit fait naître.

A quoi la Reine Eliſabeth compara un Juge.

¶ La Reine Eliſabeth compara un Juge à un habit quand il eſt neuf ; il eſt ſi juſte qu'on a peine à le vêtir ; mais quand il s'uſe, il n'eſt que trop large : de même un Juge novice dans ſa charge, eſt ſcrupuleux ſur la forme ; il ne juge qu'en tremblant : mais quand il eſt uſé dans ſon métier, il eſt facile, & ſe relâche aiſément.

Belle réponſe faite à un Prince

¶ Un jeune Souverain dit à un bel-eſprit qu'il le choiſiſſoit pour ſon Hiſtorien, & qu'il pouvoit lui demander telle récompenſe qu'il ſouhaiteroit ; le bel-eſprit lui répondit : Je vous demande pour toute récompenſe que vous ne me réduiſiez point à la néceſſité de vous flater, ou de vous offenſer.

Mutius Scevola gagné par la généroſité de Porſenna.

¶ Porſenna pouvant punir Mutius Scevola, qui avoit attenté à ſa vie, lui dit : Retourne à Rome, Mutius, & publie que je te donne la vie que tu m'as voulu ravir : *Revertere ad tuos, Muci, & eis refer te cùm vitam meam petieris, at me vitâ donatum. Valerius Maximus.* Mutius lui dit alors : J'accorde à votre généroſité ce que tous les tourmens n'auroient pu obtenir de moi ; je vous apprens que nous ſommes trois cens qui avons

réſolu de vous tuer dans votre camp ; que le ſort a voulu que je fuſſe le premier à vous attaquer ; vous m'avez tellement changé par votre vertu, que vous connoiſſant digne de l'amitié des Romains, je ſouhaite avec la même ardeur, que vous vous dérobiez à la mort, que j'ai ſouhaité que vous en fuſſiez la victime.

Moralité excellente.

¶ Henri II. Empereur dit à un jeune Seigneur, vain & glorieux, parce qu'il étoit beau & habillé magnifiquement : Les tignes conſumeront votre habit, & les vers conſumeront votre peau. On ne peut rien dire de plus éloquent.

Intrépidité de Louis XII.

¶ On repréſenta à Louis XII. dans une bataille qu'il ne devoit point s'expoſer : Ceux qui craindront, répondit-il, peuvent ſe cacher derriere moi.

Maximes.

¶ On a dit qu'un Prince devoit briller par l'éclat de ſa vie, & laiſſer à ſes ſujets la pompe des habits. Philippes de Comines dit, que celui qui a le profit de la guerre en a l'honneur. Fidéle aux loix de l'hiſtoire, il a dépeint les défauts de ſon Roi. Joſeph a dit qu'il faudroit qu'un Hiſtorien fût ſans Roi, ſans Cité, ſans Patrie, afin

d'éloigner tout ſoupçon de flaterie & de menſonge.

Inſulte groſſiere juſtifiée ingénieuſement.

¶ Un ancien Philoſophe qui étoit dans la maiſon d'un homme opulent, où l'or brilloit de toutes parts, juſques ſous les piés de ceux qui y entroient, cracha au viſage du Maître : J'ai choiſi, dit-il, pour cracher l'endroit qui m'a paru le moins beau.

Ce qu'Euclide penſe des Dieux.

¶ Un homme demanda à Euclide de quelle nature étoient les Dieux, à quoi ils s'occupoient : Tout ce que je ſçais, dit Euclide, c'eſt qu'ils haïſſent bien ceux qui ſont curieux de pénétrer les myſtéres qu'ils leur cachent.

Avantage des pauvres.

¶ Les pauvres ont la ſanté, & les riches les remédes.

Triſte ſuite des plaiſirs.

¶ Le plaiſir vient accompagné des jeux, des ris, des amours ; il laiſſe en paſſant à ſes Hôtes la honte, les ſoucis, la pauvreté, la maladie.

Pourquoi on ne doit point parler de ſoi.

¶ On ne doit jamais parler de ſoi : ſi l'on en parle en bien, on paſſe pour un fat ; en mal on paſſe pour un ſot : c'eſt la penſée d'Ariſtote, ſelon Valere Maxime.

La muſique d'un homme de guerre.

¶ Un homme de guerre diſoit : J'aime mieux entendre une trompette militaire, que le ſon le plus doux d'une flûte.

¶ On liſoit cette Inſcription dans le Temple de Delphes : *Noſce teipſum, ne nimium cupias æris alieni, & litis miſeriam fac effugias.* Connoiſſez-vous vous-même, ne ſoyez point eſclave de la cupidité, ne vous abymez point dans la miſere du procès. Inſcription morale.

¶ Un riche ſans mérite, ſelon Socrate, eſt un riche harnois ſur un cheval. Trait de ſatyre contre un riche ſans mérite.

¶ Veſpaſien diſoit des Partiſans : Ce ſont mes éponges, je ne les laiſſe enfler que pour les preſſer enſuite & les exprimer. Ce que Veſpaſien penſe des Partiſans.

¶ Le polype eſt un poiſſon qui a huit bras, dont il embraſſe un Nageur afin de le tirer juſqu'au fond de l'eau. Le Cardinal Truxes compare le fourbe flateur à ce poiſſon. A quoi le Cardinal Truxes compare un fourbe.

¶ Un maître querelleur & difficile à ſervir, preſcrivoit à ſon Valet tout ce qu'il devoit faire pendant la journée : Tu ne feras, lui dit-il, préciſément que cela, tu n'en omettras rien, il lui remettoit un agenda : Si tu paſſes mes ordres, pourſuivoit-il, ou que tu les négliges, je t'étrillerai d'importance. Le Maître entreprit un voyage ; il avoit un cheval vif qu'il vouloit gourmander, & qui ſe jouant de Mauvais Maître dont le Valet ſe venge

lui, le jetta dans un foſſé; le Maître appella ſon Valet à ſon ſecours: Attendez, lui dit le Valet, je cherche dans mon agenda, ſi vous m'avez ce matin donné cet ordre-là; je n'y trouve rien de pareil, ainſi tirez-vous d'affaire. Le Valet après cela s'enfuit à toute bride.

Beau ſentiment d'un Grand d'Eſpagne.

¶ Le Major du Duc de Medina Sidonia, pour l'empêcher d'être ſi libéral, lui diſoit que les familles illuſtres ne ſe conſervoient que par l'épargne & l'économie; le Duc lui répondit: La grandeur de ma Maiſon brille bien davantage par les tréſors que je répans, que par ceux que je laiſſe oiſifs dans mes coffres.

Raillerie piquante contre Caracalla.

¶ Les Romains prenoient les noms des peuples qu'ils avoient vaincus. Caracalla Empereur, s'attribuant pluſieurs conquêtes, s'appelloit le Germanique, le Parthique, l'Arabique. Helvius lui dit: Ajoutez le Getique, parce qu'il avoit fait mourir Geta ſon frere, dont les vertus mettoient les vices de Caracalla dans un grand jour.

Démoſthéne ſtudieux & ſobre.

¶ Les Anciens s'éclairoient la nuit avec des lampes; on demanda à Démoſthéne comment il avoit acquis le

talent de parler ; il répondit que c'étoit en consumant plus d'huile que de vin.

¶ Pour tirer le son d'un instrument il faut le pincer avec une main délicate ; ainsi pour corriger un homme avec succès, il faut le corriger avec douceur. Comparaison.

¶ Platon trouvant un Disciple qui jouoit, lui fit une réprimande ; le Disciple s'excusa, en disant, qu'il ne jouoit qu'un petit jeu. Oui, reprit Platon, comptes-tu pour rien l'habitude de jouer, que ce petit jeu te fait contracter ? Le petit jeu est pernicieux.

¶ On reprochoit au Roi de Java qu'il avoit manqué à sa parole : Si la nature avoit voulu, répondit-il, que la langue d'un Roi fût inflexible, elle l'auroit fait d'os ; elle l'a fait de chair, afin qu'il la tournât à sa fantaisie. Comment le Roi de Java excuse son manque de parole.

¶ Un Médecin disoit à Pausanias : Pourquoi nous traitez-vous d'assassins, puisque vous n'avez jamais éprouvé nos recettes ? Un mort est muet, répondit Pausanias : si j'avois fait l'épreuve de vos recettes, je ne serois pas en état de vous faire aucun reproche. Bon mot de Pausanias contre un Médecin.

Compliment tardif

¶ Les Troyens étant venus faire des complimens de condoléance à Tibere ſur la mort de Druſus ſon fils, qu'il avoit perdu il y avoit un an. Cet Empereur leur répondit : Je partage avec vous la douleur que vous avez eue d'avoir perdu Hector depuis pluſieurs ſiécles.

Pouvoir de la Loi.

¶ Les Spartiates s'élevoient contre ceux qui vouloient innover leurs Loix. La Loi, diſoient-ils, n'eſt pas ſoumiſe à l'homme, mais l'homme eſt ſoumis à la Loi.

Bon mot contre un Affranchi inſolent.

¶ Scribonian qui paſſoit pour fou, ayant entrepris d'uſurper l'Empire, échoua, & ſubit le dernier ſupplice : l'Empereur Claude voulut interroger Galeze, Affranchi de Scribonian ; Narciſſe, Affranchi de l'Empereur qu'il accompagnoit, étant aſſis à côté de ſon Maître en homme d'importance, demanda à Galeze : Si votre Maître fût monté ſur le Trône, dans quelle poſture auriez-vous été ? Camarade Affranchi, lui répondit Galeze, je me ſerois tenu debout derriere ſa chaiſe, & j'aurois gardé le ſilence.

Le courage mépriſe les armures.

¶ Quand un Transfuge de Crete eut trouvé l'invention d'une armure pour garantir les Guerriers, Archida-

mas s'écria : Adieu bravoure, adieu courage ; on ne ſe piquera plus que d'être bien armé.

¶ Un mauvais Poëte choiſit les endroits qu'il crut les meilleurs dans un Poëme de ſa façon, pour les lire à Théocrite ; il lui demanda enſuite quels endroits lui plaiſoient le plus ? Ce ſont ceux que tu ne m'as pas lus, lui répondit Théocrite. Bon mot de Théocrite contre un mauvais Poëte.

¶ Un Roi Scythe écrivit à Philippes de Macédoine : Vous avez des ſoldats qui ſçavent vaincre les hommes, les miens outre cela ſçavent vaincre la faim & la ſoif, qui triomphent des hommes. Avantage des Scythes ſur les Macédoniens.

¶ Les Lacédémoniens afin d'inſpirer de l'horreur à leurs enfans pour l'ivreſſe, leur montroient leurs Eſclaves ivres. Horreur de l'ivreſſe inſpirée aux Lacédémoniens.

¶ Ariſtote diſoit que le Magiſtrat devoit pour faire ſon devoir ſe repréſenter qu'il commandoit à des hommes, qu'il étoit obligé d'obéir aux Loix, & qu'il ne commanderoit pas toujours. Précepte d'Ariſtote pour les Magiſtrats.

¶ Un Bouffon dit à un Roi : Seigneur, un de vos Courtiſans m'a menacé de me tuer ; le Roi lui répondit : S'il attente à ta vie, je le ferai Réponſe ſenſée d'un Bouffon.

mourir. Il ſeroit bien plutôt à propos, répondit le Bouffon, que vous le fiſſiez mourir la veille de l'attentat.

Raillerie contre un ignorant.

¶ Un ignorant ſe vantoit de ſçavoir tous les Auteurs de la Littérature la plus exquiſe : Apparemment, lui dit-on, ils ne vous ont appris que ſous le ſceau de la Confeſſion, ce qu'ils enſeignent.

La ſincérité exilée de la Cour.

¶ Louis XII. diſoit : Je voudrois bien que la ſincerité regnât dans ma Cour ; mais mon pere m'ayant dit qu'elle étoit bien malade, je la crois morte à préſent, ſans qu'elle ait fait aucun legs à mes Courtiſans.

Deviſe ſur un Paraſite.

¶ Une deviſe ingénieuſe eſt celle qu'on fit ſur un Paraſite, qui ne perdoit pas un coup de dent à table pendant qu'on le railloit.

Un âne qui mange des chardons faiſoit le corps de la deviſe ; ces paroles en étoient l'ame : *Pungant dum ſaturent* : Qu'importe qu'on me pique, pourvu qu'on me raſſaſie.

Source où la Fontaine a pris la Fable du Savetier.

¶ La Fable du Savetier que la Fontaine conte ſi agréablement, eſt copiée d'après ce qui arriva à Anacréon. Policrate donna cinq talens d'or à ce Philoſophe ; il en perdit le ſommeil : quand il vit l'effet que l'or avoit fait

ſur lui, il le diſtribua à ſes amis, en diſant : Je ne veux point acheter ſi cher cinq talens.

¶ On diſoit devant Louis XIV. qu'Auguſte avoit fait des Vers ; que Scipion avoit compoſé une Comédie ; qu'Aléxandre jouoit du Luth. Pour moi, dit ce Monarque, je ne me ſuis jamais appliqué qu'à l'art de gouverner mon Royaume.

Quelle étoit l'occupation de Louis XIV.

¶ Mithridate ayant invité Sylla à lui propoſer la paix, ce Romain lui répondit : C'eſt au vaincu qui en a beſoin à la propoſer ; c'eſt aſſez que le vainqueur ſe taiſe.

Fierté reponte de Sylla à Mithridate.

¶ Un Seigneur Grenadin invitoit ſon Roi More à parler Caſtillan ; le Monarque lui répondit dans ſa langue : Je ferois des fautes en parlant Caſtillan ; un Roi ne doit rien faire qu'il ne le faſſe excellemment.

Loi qu'un Roi doit s'impoſer.

¶ Le Roi Chiquito ayant perdu Grenade & ſa Couronne, pleuroit amerement ; ſa mere qui avoit une fierté tranquille, lui dit en le regardant avec mépris : Tu pleures comme une femme la perte d'une couronne, que tu n'as pas ſçu conſerver comme un homme.

Juſte reproche fait à un Roi.

Artifice d'Alcibiade.

¶ Alcibiade coupa la queue à un très-beau chien qu'il avoit acheté cherement, il dit : Je veux donner par-là un ſujet d'entretien au peuple & l'occuper, afin que ſa curioſité oiſive ne l'oblige pas à pénétrer les myſtéres de ma conduite.

A la mort il ne faut pas s'occuper de petits objets.

¶ Sénéque raconte que Caligula ayant condamné Canius à mort, l'Exécuteur alla chez lui pour le prendre : il le trouva au jeu, & lui apprit ſa commiſſion ; Canius lui dit : Mon ami, tu vois que j'ai avantage ſur celui contre qui je joue, remarque-le bien, afin qu'après ma mort il ne le puiſſe pas conteſter.

Trait de Céſar.

¶. On diſoit à Céſar qu'il devoit rechercher les Auteurs d'une conſpiration tramée contre ſa vie : J'aime mieux, dit-il, mourir une fois, que d'être toujours alarmé.

Diogenes refuſe de manger avec Alexandre.

¶ Un Officier d'Aléxandre ayant invité Diogenes à venir ſouper avec ce Monarque, Diogenes le refuſa, & lui dit : Et moi, je l'invite à jeûner comme moi.

Pourquoi un Avocat doit chercher le brillant.

¶ Un Avocat dans ſes plaidoyers uniſſoit le brillant au ſolide, un Préſident lui dit dans la converſation : Si vous ne brilliez pas tant, vous prou-

veriez encore mieux vos propoſitions : Le ſolide eſt pour vous, Monſieur, lui répondit l'Avocat, & le brillant eſt pour de certains Juges qui ne peuſent pas comme vous.

¶ Les Capucins ne poſſedent rien, & ils poſſedent tout en faiſant mouvoir les reſſorts de la charité. Des Capucins étoient voiſins d'un Magiſtrat, leur jardin étoit ombragé par les arbres du ſien, ils le prierent inutilement de les vouloir élaguer, ils firent eux-mêmes l'opération ; le Magiſtrat irrité ſe plaignit amérement au Gardien, qui voyant qu'il ne le pouvoit appaiſer, le prit ſur un ton fort haut : Monſieur, lui dit-il, nous plaiderons ſi vous nous y obligés, & ſi vous vous conſeillez bien, vous n'entreprendrez point de procès contre nous : nous ſommes bien 20000 Capucins dans le Royaume, il n'y en a point qui ne trouvât un écu dans la bourſe d'un homme charitable, voilà d'abord 20000 écus que nous avons pour plaider ; ſi vous gagnez, quels dépens, quels dommages-intérêts pourrez-vous recouvrer contre des Capucins ? Vous vous ſerez attiré 20000 ennemis, & vous aurez alteré

Reſſources des Capucins.

votre bourſe ſans reſſource : le Magiſtrat frapé de ce diſcours, revint à lui-même : Mon pere, lui dit-il, vous avez raiſon, j'oublie le paſſé, ſoyons bons amis.

Je fais grand cas d'un homme qui, au milieu de ſa paſſion où la raiſon l'a abandonné, lui fait tout à coup à la lumiere d'une ſage remontrance, reprendre ſon empire.

Vers étrangement durs.

¶ Quand on commença à ſe déchaîner contre le Poëme de la Pucelle pour autoriſer le ridicule qu'on lui donnoit, on fit ces quatre Vers qu'on compoſa en raſſemblant des expreſſions qui y ſont répandues.

Rochers roides & droits, dont peu tendre eſt la cime,
De mon barbare ſort l'âpre état vous ſçavez ;
Mais ſçavez-vous durs bois qu'ont cent hyvers lavé ;
Qu'holocauſte eſt mon cœur pour un front magnanime.

On ne vit jamais des Vers plus étranges ni plus ridicules.

¶ Peut-on mieux dépeindre la ſenſibilité des faux dévots que l'a fait Madame Deshoulieres ? Contre les faux dévots.

Qu'ils ſont à redouter ſur une bagatelle !
Leur donne-t-on le moindre ennui ?
Leur vengeance eſt toujours cruelle,
On n'a pas avec eux de légere querelle ;
Fâche-t on un dévot ; c'eſt Dieu qu'on fâche
en lui.

¶ Thomas Corneille dans la Comédie de l'Inconnu, nous fait ſentir parfaitement le ridicule des vieux amoureux. Contre les vieux amoureux.

Quand l'âge vient, la belle choſe,
Que les ſoupirs de deux amans barbons !
A quoi peuvent-ils être bons,
Qu'à plaindre leur méramorphoſe ?
Ce n'eſt plus en douceurs qu'ils paſſent tout
le jour ;
L'un dort, tandis que l'autre gronde,
Et jamais on ne vit au monde
Rien de ſi ſot qu'un vieil amour.

¶ Sénéque, quoi qu'on en diſe, a bien mis en pratique ſa philoſophie à l'heure de la mort. Néron lui ayant fait la cruelle honnêteté de lui laiſſer le choix d'un genre de mort, il ſe fit ouvrir les veines des deux bras : ſes amis vinrent mêler leurs larmes avec Sénéque Philoſophe à l'heure de la mort.

ſon ſang : Vous étonnez-vous, leur dit-il, que l'Empereur après avoir ôté la vie avec tant d'inhumanité à ſa mere, à ſa femme, aux plus honnêtes gens de l'Empire, la raviſſe à ſon Précepteur ? A quoi penſez-vous d'employer tant de regrets, tant de ſoupirs ſur la mort d'un homme à qui la vie a toujours été indifférente, parce qu'il a toujours écouté les conſeils de la ſageſſe ?

Choix de Chanſons tendres & bachiques.

¶ Je m'étonne que Perraut ſi zelé pour les Modernes, n'ait point parlé de nos Chanſons : l'Antiquité n'a rien dans ce genre qui leur ſoit égal, & je ne penſe pas qu'il y ait rien qui divertiſſe davantage qu'un heureux choix de Chanſons tendres & bachiques : dans les premieres l'amour triomphe, dans les ſecondes c'eſt Bacchus ; nos Chanſonniers ont varié les penſées en cent façons.

Voici quelques Chanſons qui m'ont fait plaiſir ; eſſayons ſi le Lecteur penſera comme moi.

L'autre jour ma jeune Bergere
Se déclarant en ma faveur,
Me dit que j'avois ſçu lui plaire,
Et que je poſſedois ſon cœur ;
Mais, hélas ! je ne ſçais qu'en croire,

Le doute agite mes eſprits,
Car la belle venoit de boire,
Je crois que ſon cœur étoit gris.

L'expreſſion de ce *cœur gris* m'a paru plaiſante & hazardée heureuſement.

La morale d'Epicure eſt débitée dans nos Chanſons.

Trop penſer eſt un abus,
Qui veut prévoir eſt miſérable;
Le paſſé ne revient plus,
L'avenir eſt impénétrable;
Le préſent eſt un vrai bien,
Songeons à l'employer ſi bien;
Que d'un plaiſir qui va paſſant,
Un autre renaiſſe à l'inſtant.

On a voulu dépeindre l'amour à la mode; voici comme on s'y eſt pris:

Le premier jour de l'an, Vénus à Cupidon
Envoya des fléches nouvelles:
Ah! dit ce petit Dieu, quel inutile don!
A préſent qu'on ne voit que des cœurs infidelles:
Ma mere a tort de remplir mon carquois;
Pour enchanter ceux qui ſuivent mes Loix,
Je n'ai beſoin que de mes ailes.

Le plaiſir d'inſtruire.

Autrefois la charmante Hortenſe,
Dont mille amans formoient la Cour,

Par une heureuſe préference,
Me donna des leçons d'amour.

Par elle j'appris l'art de plaire,
Ces tranſports, ces empreſſemens,
Ces petits ſoins, la grande affaire,
Et le grand ſçavoir des amans.

Elle m'avoit inſtruit à peine
De ces doux myſtéres d'amour,
Q'auſſi-tôt à la jeune Iſmene
J'en fis des leçons à mon tour.

Mais en l'inſtruiſant comme on aime,
Que j'aimois à voir ſes progrès!
Le plaiſir d'être inſtruit moi-même
Avoit eu pour moi moins d'attraits.

Iſmene eut toute ma tendreſſe,
Et mon éleve à mes regards
Fut plus chere que ma maitreſſe;
C'en eſt ainſi dans tous les arts.

Dufreſni prétend trouver la ſobrieté dans le vin; voici comment:

Un Gaſcon le matin trouve par aventure
Un bon verre de vin, qui tant que le jour dure,
Lui tient lieu de nourriture.

In vino ſobrietas.

Une Chanſon allégorique des plus agréables & des plus vraies eſt celle-ci :

La raiſon voyageant un jour,
Trouva dans l'Iſle de Cythére
Mille beautés dignes de plaire,
Et pour habiter ce ſéjour,
Elle fut s'offrir à l'amour ;
Mais Vénus lui dit, La folie,
Regne ici en toute ſaiſon,
Et conduit mon fils Cupidon ;
Retournez en votre patrie,
L'amour ne veut point de raiſon.

J'ai trouvé dans des Chanſons des peintures très-naïves des mœurs des Payſans.

Entre nous le verre en main,
Ah, que je nous faiſons bien aiſes !
A table avec du bon vin,
Les traitiaux valont bien des chaiſes :
Je n'y voulons point d'ornement,
Ni tous ces brinborions d'argent,
N'avons-nous pas des mains, des dents ;
Comme aviont nos premiers patens ?

La chute de la Chanſon qui ſuit, lui donne plus de modeſtie qu'on n'en attendoit.

D'un ſonge agréable, Cloris,
Mes eſprits ſont encor ſurpris;
J'ai cru cette nuit,
Par mon amour ſéduit,
Vous trouver favorable;
Dans ce ſonge aimable,
Vous étiez traitable,
Douce, tendre, affable,
Mon ſort étoit divin;
Car ſi quelque lutin
Ne m'eût éveillé ſoudain,
Nous étions en train,
Et j'allois enfin
Vous baiſer la main.

Voici une déclamation d'un buveur contre les Normands, on jugera s'il a raiſon.

Non, ce n'eſt point une étoile funeſte
Qui rend tant de Normands parjures & trompeurs;
Si l'on voit leur pays fécond en impoſteurs,
Ceſſons d'en accuſer l'influence céleſte;
Privés de ce jus tout divin,
Ne nous étonnons pas qu'ils ſoient fourbes inſignes,
Puiſque ces malheureux n'ont ni treilles, ni vignes,
Et que la vérité ſe trouve dans le vin.

Déclaration.

Je vous nomme ſans que j'y penſe,
Votre entretien me charme, & je crains votre abſence,

J'aime

J'aime à cauſer tous vos déſirs,
Et votre rencontre imprévue
Me cauſe de certains plaiſirs
Que je ne ſens qu'à votre vue :
Je ſonge à vous malgré moi-même ;
Je crois vous voir la nuit, je vous cherche le jour ;
Si ce n'eſt pas comme on aime,
Apprenez-moi ce que c'eſt que l'amour.

Voilà au vrai ce qui ſe paſſe dans le cœur d'une perſonne qui aime, on n'en ſçauroit faire un plus fidéle tableau.

C'eſt dans vos yeux que l'amour prend des armes :
Lorſque d'un cœur il veut troubler la paix ;
Il emprunte vos traits ;
Il eſt jaloux
De tant de charmes,
Dont il ne peut ſe ſervir contre vous
Pour vous réduire
Sous ſon empire :
Il offre en vain ſes plus tendres ardeurs ;
Il a, pour nous bleſſer, beſoin des traits vainqueurs
Dont vous percez les cœurs.

Voilà ce que la galanterie peut dire de plus délicat à une jolie perſonne.

J'aime cette raiſon qu'un buveur apporte de ſa haine contre l'eau.

Si vous voulez que je gronde,
Faites-moi donner de l'eau,
Elle a ſervi de tombeau
Une fois à tout le monde.

Les buveurs ingénieux trouvent de nouvelles manieres de louer la liqueur qui les charme.

Non, ce n'eſt point du ſein de l'onde
Que ſortit la mere d'amour,
Quand elle vint parer le monde,
Ce fut ce doux nectar qui lui donna le jour;
Les graces & les ris, le tendre badinage,
Encor à tout inſtant naiſſent de ce breuvage;
Et ce jus enchanteur à nos yeux confondus,
De toutes nos Philis fait encore des Vénus.

Le badinage d'un buveur dans la Chanſon ſuivante a beaucoup d'agrément.

Charmant Bacchus, pour toi je renonce à l'amour,
Voi tout ce que j'ai fait pour te faire ma cour;
J'ai quitté la tendre Nanette,
J'ai brulé ce matin les Lettres de Manon;
J'ai rendu le portrait de la jeune Lizette,
Il ne me reſte plus qu'une bague à Fanchon;
Que je m'en vais troquer contre un tire-bouchon.

On admirera la réſolution que prend

un buveur ; elle fait la chute de cette Chanſon.

Corrigeons-nous, ami Grégoire,
Et buvons plus moderément,
Faut-il boire éternellement,
Juſqu'à perdre la mémoire ?
Pour moi, j'ai pris enfin mon parti déſormais,
Sois témoin aujourd'hui du ſerment que je fais,
J'en jure, tu peus m'en croire,
Non, non, quand je devrois me réduire aux abois,
Non, je ne veux plus jamais boire
Qu'un coup à la fois.

Les Epoux devroient ſouvent avoir la Chanſon ſuivante devant les yeux.

L'Epoux dans ſes nœuds
N'a plus de tendreſſe,
Il ſe rend fâcheux
Et gronde ſans ceſſe.
L'amant près de nous
Conte la fleurette ;
Qui fait la Coquette ?
C'eſt ſouvent l'époux.

Un Poëte a fait un Dialogue chantant, qui eſt l'ouvrage même de l'amour.

Le Berger.

Quand mon cœur, Iris, vous rend les armes,

Puis-je, hélas, eſpérer du retour ?
Ou faut-il céder à tant de charmes,
Pour ſervir de vengeance à l'amour ?

La Bergere.

Quand un cœur à l'amour rend les armes ;
Son ardeur lui répond du retour,
Si mes yeux ont pour vous quelques charmes,
Ils ſont dûs au pouvoir de l'amour.

Le Berger.

Vous plaire eſt mon unique envie,
Et vous voir fait mes plus chers déſirs,
Déſormais, maitreſſe de ma vie,
Vous ferez mes maux & mes plaiſirs.

Enſemble.

Que nos jours ſeront dignes d'envie ;
Si nos cœurs forment mêmes déſirs ;
Nous n'aurons à craindre dans la vie
Que l'excès dangéreux des plaiſirs.

Le Berger.

Sur les bords les plus déſerts de l'onde ;
Avec vous les jours me ſeroient doux ;
Vous ſeule m'êtes tout un monde,
Et le monde ne m'eſt rien ſans vous.

La Bergere.

Si j'avois de la fille de l'onde
Les attraits ſi charmans & ſi doux ;

Peu ſenſible à l'Empire du monde,
Je voudrois ne regner que ſur vous.

Enſemble.

Cheriſſons une chaîne ſi belle,
De nos feux que les Dieux ſoient jaloux;
Sois conſtant, ſois tendre & fidéle,

Iris.

Pour jamais, *Tircis*, aimons-nous.

Quand à table,
Toute agréable;
Le verre en main,
Iris boit & chante;
Son air badin
Nous plaît, nous enchante;
Sa voix tendre & touchante
Met ſous ſes Loix
Le plus fidelle.
Peut-on près d'elle
Conſerver ſon choix?
Bacchus lui-même
Sans doute l'aime;
Livre ton cœur au penchant qui t'entraîne.
On brule en fuyant,
La fuite eſt vaine:
Grand Dieu du vin!
Qui la rend aimable,
Rend-la traitable;
Mais à la fin,
Si cette belle
Toujours cruelle,

N'aime à ſon tour,
Mourons ivres auprès d'elle
De vin & d'amour.

Voilà une réſolution digne d'un buveur amoureux. On a raſſemblé dans une chanſon des images poëtiques qui font un contraſte qui plaît.

Jeune Iris, profitez mieux
Du doux printems de votre âge;
Le Soleil brille dans vos yeux,
Et Flore ſur votre viſage:
Pourquoi rébelle à mon ardeur,
L'hiver eſt-il dans votre cœur?

On a mis des gaſconnades en Chanſons.

Beauté qu'amour ſous ſes Loix range;
Sur tes dédains je ne prens point le change;
Cadedis, je ſçai que ton cœur,
Qu'amour pour moi vivement preſſe,
Sous un atôme de rigueur
Me cache un monde de tendreſſe.

Plus je bois, & plus ma femme crie,
Mais plus elle crie & plus je bois;
Trop crier & trop boire abrege la vie;
Faiſons tant qu'elle ou moi nous ſoyons aux abois.

Voilà le moyen de ſe tirer d'affaire d'une façon ou d'autre.

Quand au Stix arriva le célébre Grégoire,
Caron, l'avare Nautonnier,
Lui dit : As-tu dequoi payer
Le paſſage de l'onde noire ?
Oui, reprit le buveur en quittant ſon bâton,
De ma bourſe prend un teſton,
Mais laiſſe-moi l'autre pour boire.

C'eſt porter au-delà du trépas la paſſion du vin.

Voici un petit Rondeau qui eſt en poſſeſſion de plaire.

Penſez-y bien, jeune Climene,
Rempliſſez mes tendres déſirs ;
Hélas ! ſi près de vous j'allois perdre ma peine,
Vous perdriez mille plaiſirs,
Penſez-y bien, jeune Climene.

Damis rencontrant un viſage
Relevé d'un doigt de carmin,
S'écria d'un air tout chagrin,
Ah Dieux, quel vilain tripotage !
Mais moi, loin que cette couleur
Me rende d'une humeur ſi noire,
Voyant ſa brillante rougeur,
Je ſonge au vin, je crie à boire.

La Bruyere a eu tort de dire que ſi les femmes qui ſe fardent, recueilloient les voix des hommes, il n'y en a point qui ne les condamnaſſent. Les buveurs qui ſont en grand nombre, opineroient pour le rouge.

Cependant voici un conſeil qu'on donne aux jeunes femmes qui ſe fardent :

Quand par les mains de la nature
Vos traits paroiſſent embellis,
Deſſous des roſes de peinture
Vous enſeveliſſez vos lis ;
Tenez-vous-en à la parure
Que vous a donné la nature :

Par cette parure étrangere
Vous nous dérobez vos appas ;
Quand on s'efforce de trop plaire ;
Iris, ſouvent on ne plaît pas ;
Tenez-vous-en à la parure
Que vous a donné la nature.

L'art avec toute ſon adreſſe
Ne fera rien de ſi parfait,
Que les préſens de la jeuneſſe
Que la nature vous a fait,
Tenez-vous-en à la parure
Que vous a donné la nature.

On ne peut avec délicateſſe
Ranimer ſes traits languiſſans,
Mais le trop grand excès nous bleſſe,
Et choque le goût & les ſens;
Tenez-vous-en à la parure
Que vous a donné la nature.

Morgué Pierrot, écoute une tartible hiſtoire,
J'ai trouvé ce matin le gros couſin Lucas,
Qui ſe gourmoit avec Gregoire,
Entre eux j'ai bouté les holas,
Mais ils ſe ſont quittés ſans boire,
Cette paix ne durera pas.

La réflexion eſt naturelle à un buveur. Le même partiſan de Bacchus qui a fait cette Chanſon, aura ſans doute fait celle qui ſuit; à leur air de reſſemblance, elles doivent avoir le même pere.

D'où vient, diſoit Lucas, qu'on voit entre ces Rois
Toujours maille à partir, toujours quelque anicroche:
Morgué entre nous ſans reproche,
Je vivons mieux d'accord nous autres Villageois.
En voici la raiſon, ce me ſemble,
Lui répondit Grégoire en eſprit fort,
Le moyen qu'ils ſoyont d'accord,
Ils ne buvont jamais enſemble.

Que l'Hymen & l'amour ſe raſſemblent pour vous,
Soyez encore amans en devenant époux,
Vos déſirs ſatisfaits doivent toujours renaître,
Brulez toujours des mêmes feux;
Que le droit de vous rendre heureux,
N'ôte rien au plaiſir que vous aurez de l'être.

Voilà un beau ſecret à apprendre aux maris.

Quoi! juſqu'à table
L'amour m'accable,
Et je deviens plus amoureux;
Le verre en main, Iris, eſt plus aimable;
Et fait bruler mon cœur de nouveaux feux;
Pour la rendre plus redoutable,
Bacchus s'accorde avec ſes yeux.

Cet accord de Bacchus eſt imaginé ingénieuſement.

Tous ceux qui ont de grandes paſſions ont des idées ſingulieres; telle eſt celle du Héros d'une Chanſon bachique.

Quoi! deux ans ſont paſſés ſans neiges ni glaçons,
Diſoit un Biberon inſigne,
Le Ciel a-t-il ôté du nombre des ſaiſons
L'Hiver trop fatal à la vigne?
Sans doute il prend pitié de mon triſte deſtin,

En voyant la ſoif que j'endure,
Il aime mieux changer l'ordre de la nature,
Que de me voir manquer de vin.

Nous avons vu l'amour brouillé avec la raiſon ; un Chanſonnier prétend les avoir accordés.

Entre l'amour & la raiſon,
L'un dit que ſi, l'autre que non ;
Je viens de finir la querelle ;
La raiſon éclaire l'amour,
Et l'amour s'enflâme pour elle.

Buvons, amis, buvons de ce nectar divin ;
Nos belles qu'il rend plus humaines,
Nous agacent le verre en main,
Bacchus fait dans leurs yeux pour adoucir nos peines,
Briller le feu qu'amour a fait naître en leur ſein ;
Buvons.
Nous poſſedons encor douze bouteilles pleines,
Force bons mots, point de chagrin,
Et ſurtout des Chanſons d'un goût vif & malin,
Buvons.
Si la triſte raiſon par des alarmes vaines,
D'un repas ſi charmant veut avancer la fin,
Enivrons-la de tendreſſe & de vin.

Voilà les Chanſons que les honnêtes gens devroient dire dans leurs re-

pas, pour se distinguer du peuple qui en chante de plates & de grossieres.

Voici des maximes dont la vérité est habillée bien gracieusement.

Tant qu'en faveur Cléon sera,
Des flateurs foule importune
Partout le suivra,
Grand nombre d'amis il aura ;
Mais s'il tombe dans l'infortune,
Tout le quittera.

Tant que le monde durera,
Le flambeau du Dieu d'Hymenée
Fort peu brillera ;
D'abord l'amour l'allumera,
Mais dès la seconde journée
Son feu s'éteindra.

Tant que fillette fermera
L'oreille à qui viendra se plaindre,
Sa vertu luira ;
Mais si-tôt qu'elle écoutera,
On verra sa vertu s'éteindre
Comme à l'Opéra.

Tant qu'un amant dépensera
Près d'une Vestale en détrempe,
Le feu durera ;
Chaque présent l'attirera ;
Mais si l'huile manque à la lampe,
Le feu s'éteindra.

Ce dernier couplet encherit ſur les autres par la fineſſe de la métaphore.

Le papillon volage & peu fidelle,
Quitte la nuit l'humide fleur
Pour voler à l'éclat trompeur
Du flambeau brillant qui l'appelle ;
En moins d'un inſtant ce badin
Cent fois tourne, avance & recule,
Il riſque, il approche à la fin ;
Mais bientôt le feu qui le brule
Finit ſon vol & ſon deſtin.

Cette deſcription nous peint ſon objet bien naturellement ; l'art qui y régne ne ſert qu'à mieux peindre la nature.

Adreſſe d'un Payſan pour obliger ſon Seigneur à ſe condamner.

¶ Un Payſan eut le malheur que ſa vache fut tuée par le taureau du Seigneur de ſon Village ; il dit en lui-même : Je ne pourrai jamais avoir aucune juſtice, ſi je n'uſe de quelque adreſſe. Il croit que la Loi n'eſt pas faite pour lui. Il apprit que ce Seigneur étoit dans une compagnie nombreuſe de ſes amis, il crut qu'il devoit prendre dans ce tems-là ſon champ de bataille : Monſeigneur, lui dit-il en l'abordant, mon taureau a tué une de vos vaches, je viens me ſoumettre à la peine à laquelle vous me condamnerez : La Loi veut, dit le

Seigneur, que le taureau qui a tué la vache, appartienne au maître de la vache; le Payſan ayant diſputé ſur cette peine, le Seigneur n'en voulut point démordre. Alors le Payſan lui dit: Monſeigneur, il faut tourner la médaille, c'eſt votre taureau qui a tué ma vache, palſangué vous vous êtes jugé, vous n'en appellerez pas. Le Seigneur s'étant enferré de lui-même, fut condamné par ſes amis. Nathan ſe ſervit d'un artifice ſemblable pour obliger David à prononcer la peine de ſon adultere.

Ruſe d'un Médecin pour faire prendre une médecine à un ivrogne.

¶ Un ivrogne qui avoit une fiévre ardente, ne vouloit prendre aucun reméde; un Médecin prit un petit pot de terre qui ſouffroit le feu, il le mit dans un braſier, le pot devint tout rouge; quand il fut dans cet état, il le fit prendre avec des tenailles, & le mit dans une cuvette pleine de vin; il en fut tellement imbibé qu'il en conſerva l'odeur. Le Médecin mit enſuite une médecine dans le pot; le malade charmé de l'odeur, but la médecine comme s'il eût bu du vin, & il guérit. S'il y a des ſtratagêmes à la guerre, il y en a auſſi en médecine.

¶ Louis Vivès raconte que dans la perſécution qui fut ſuſcitée dans la Ville d'Aléxandrie contre les Chrétiens, Euphraſie Vierge Chrétienne, dont la rare beauté empruntoit de ſa vertu un grand éclat, fut condamnée par un Juge infidéle à être immolée dans un lieu infâme aux déſirs de tous ceux qui ſe préſenteroient.

Artifice d'Euphraſie pour conſerver ſa chaſteté.

Un Soldat fut le premier qui aborda Euphraſie ; elle lui dit : Vous cherchez à vous ſatisfaire & à gouter des plaiſirs ſujets à de grands remors ; j'ai quelque choſe de meilleur à vous offrir, j'ai un ſecret pour vous rendre invulnérable ; ce ſecret eſt un tréſor pour un Soldat qui eſt ſi ſouvent dans le danger : vous n'aurez qu'à vous froter d'une huile dont je vous apprendrai la compoſition ; le fer n'aura aucune activité ſur vous. Pour preuve que je ne veux pas vous tromper, faites-en l'expérience ſur moi. Elle découvrit avec ſes belles mains ſon cou qui étoit d'une blancheur raviſſante, & releva ſes cheveux qu'elle attacha au-deſſus de ſa tête ; elle le frota avec de l'huile ordinaire ; Je vous défie à préſent, lui dit-elle, de me le couper avec votre cimeterre ;

le Soldat ſe mit en devoir de faire l'expérience, ſa curioſité ne lui permit pas de balancer. Euphraſie qui ne vouloit pas qu'il manquât ſon coup, lui dit : Employez ſeulement toutes vos forces, comme ſi vous me vouliez trancher la tête entiérement, vous n'en viendrez jamais à bout. Le Soldat fit un ſi grand effort, que du premier coup la tête tomba d'un côté & le corps de l'autre. Quel ſpectacle pour ce Soldat, quelle confuſion pour lui de voir qu'Euphraſie l'avoit joué, & s'étoit dérobée à ſes infâmes déſirs, en l'engageant à attenter à ſa vie ! ſon impureté trompée, ſa curioſité fruſtrée de ſon attente, ne lui laiſſoient que le titre odieux de Bourreau d'une fille, qui étoit par ſa vertu & par ſa beauté l'ornement de ſon ſexe.

Habile Traiteur.

¶ Ceux qui excellent dans les moindres profeſſions ſont diſtingués dans le monde.

Funeraud à Lyon célébre Traiteur, avoit un goût exquis & un art ſi délicat d'aſſaiſonner les ragoûts, qu'il auroit excité ceux qui auroient eu le moins d'appétit, & ranimé le palais le plus uſé. Les viandes les plus groſſieres

& les plus communes devenoient délicieuſes dès qu'il les apprêtoit. Il fit un feſtin à pluſieurs ſervices, où il ne ſervit que du bœuf ; il le diverſifia en tant de façons, que quoiqu'il lui conſervât ſon goût, il lui en prêta mille differens, & eut de quoi fournir tous les plats néceſſaires à un grand repas. Il mourut dans le tems que nous avions en Allemagne, en Flandres, en Italie, en Catalogne quatre armées ; ſa mémoire y fut célébrée des Officiers, qui regreterent le Traiteur qui avoit flaté leur goût ſi délicieuſement.

Un génie heureux qui excelle dans un art, va au-delà de l'art ; il eſt plus habile que l'art même, il ſe fait des régles ſupérieures aux régles ordinaires.

¶ Ce Gentilhomme qui donna à Charles-Quint & à ſa ſuite un grand repas, où il n'employa que des oreilles de cochon, avoit un Cuiſinier qui avoit cette habileté qu'on a admirée dans Funeraud. Ce qui eſt de ſurprenant, c'eſt qu'il eut très-peu de tems à ſe préparer : après le repas le Gentilhomme dit à Charles-Quint : J'ai nourri Votre Majeſté & ſes Courti- Feſtin ſurprenant.

ſans d'animaux qui ſont encore en vie ; il conduiſit le Monarque dans un endroit très-vaſte, où il lui fit voir des régimens de cochons desoreillés.

Merveilleux dénouement dans l'Hiſtoire de Joſeph.

¶ Nous n'avons point de Roman qui ſoit plus beau, où il y ait un plus grand merveilleux que dans l'Hiſtoire ſainte de Joſeph, que nous expoſe la Geneſe. Ses freres qui le veulent perdre ſont les artiſans de ſa fortune ; elle fut une reſſource pour eux dans la miſere où ils furent réduits dans la ſuite. Avons-nous ſur notre Théâtre une plus belle reconnoiſſance, & qui ſoit amenée plus naturellement que celle de Joſeph & de ſes freres ? L'art ne ſçauroit faire un tiſſu d'événemens auſſi naturels & auſſi heureux que ceux qui ſont diſpoſés par le grand Maître qui ſe plaît à les arranger d'une maniere ſurprenante ; il emploie les plus grands obſtacles comme des moyens pour venir à ſes fins.

Hiſtoire de trois freres qui ſe ſacrifient à la pieté maternelle.

¶ On fit une ſatyre très-piquante d'un Empereur du Japon ; l'Auteur ſe cacha avec beaucoup de ſoin. Ce Monarque à qui ſoixante Rois obéiſſent, ne pouvant le découvrir, promit une ſomme très-conſidérable à

celui qui le feroit connoître. La vanité ſi naturelle aux Rois qui croient que leurs ſujets ſont faits pour eux, leur rend leur mépris extrêmement ſenſible ; ils le regardent comme une offenſe faite à la Divinité même. Trois jeunes gens Nobles plongés dans une miſere affreuſe n'avoient aucun moyen pour s'en délivrer ; elle ne leur étoit inſupportable que parce qu'ils la partageoient avec une mere fort âgée, leur pitié pour elle cauſoit leur ſupplice ; un malheur imprévu les avoit conduits à cette triſte ſituation. Rien n'eſt plus douloureux que de ſentir la miſere, lorſqu'on eſt né dans l'abondance ; le paſſage d'un état heureux à un état infortuné, détrempe notre malheur d'une grande amertume.

L'un de ces trois jeunes freres imagina qu'il falloit qu'ils ſacrifiaſſent à la colere du Roi l'un d'eux, en l'accuſant d'être l'Auteur de cette Satyre, afin de donner à leur mere la récompenſe qui ſeroit le prix du ſang de la victime qu'ils immoleroient. La propoſition fut acceptée, le ſort décida que le cadet des deux ſeroit l'infortuné qui périroit ; ils le conduiſirent

à l'Empereur comme l'Auteur de la Satyre : l'accuſé confeſſe le crime, on l'enferme dans une priſon, on délivre la récompenſe aux accuſateurs qui ne l'ont pas plutôt reçue qu'ils l'apportent à leur mere, qui veut ſçavoir où ils ont pris cet argent, parce qu'elle ſoupçonne qu'il n'a pas été acquis par une voie légitime. Elle ne voit point paroître ſon fils le cadet, elle dit qu'il faut qu'il ait péri pour avoir cette ſomme : la vertu de ſes enfans ne la raſſure point ; ſa curioſité eſt trop vive pour qu'on ne la ſatisfaſſe pas. Ils ſont obligés de lui découvrir ce qu'ils ont fait ; le moyen de pouvoir réſiſter à une mere qu'ils aiment & qu'ils reſpectent extrêmement, & dont l'ame eſt en proie à des ſoupçons cruels qui la déchirent. Furieuſe, elle veut voir ſon enfant, ils ſont encore obligés de la conduire à la priſon d'où on devoit le mener au dernier ſupplice ; elle révéle le myſtere à tous ceux qui la veulent entendre ; elle promene par tout ſa douleur ; on préſente cette mere éplorée à l'Empereur. Les accuſateurs avouent leur calomnie, & diſent la cauſe de leur crime. Leur vie eſt en danger :

cette mere qui les regardoit comme les Bourreaux de leur frere, quand elle les voit ſur le point de perir, ſent revenir toute ſa tendreſſe, elle parle alors pour eux ? Que de reſſorts un grand Tragique ne feroit-il pas jouer, en repréſentant cette hiſtoire ? ceux de la douleur, de la pitié, de la terreur, de la colere, de la tendreſſe maternelle, de la généroſité, de la magnanimité ? Quel conflit de paſſions ne verroit-on pas ? Enfin le Monarque rendu à lui-même cédant à ſon admiration, donne à la piéce un dénouement heureux, en mettant cette famille à l'abri de la miſere, & procurant à ces trois freres des emplois éclatans.

Bon mot contre un Prince intéreſſé.

¶ Un Prince qui étoit un grand Comédien, faiſoit mille baſſeſſes dès que ſon intérêt l'exigeoit ; on diſoit : Il joue toutes ſortes de rolles, excepté celui de Prince.

Un rien nous déconcerte.

¶ Voilà deux amis qui converſent tranquillement, un rien va leur faire prendre feu : cette étincelle peu à peu forme un braſier ; les voilà entiérement enflammés ; ils s'égorgent. En vérité ne ſommes-nous pas d'une matiere bien combuſtible ? Quel eſt l'artificier qui nous embraſe ? C'eſt notre

amour propre qui porte le feu par tout.

Deux Mouſquetaires inſéparables cauſoient à une fenêtre au milieu d'une belle nuit. Ils contemploient les étoiles dont le Ciel étoit ſemé. L'un dit : Je voudrois avoir un pré auſſi grand que le Ciel ; l'autre dit : Et moi, je voudrois avoir autant de moutons qu'il y a d'étoiles. Le premier demanda au ſecond où il mettroit paître ſes moutons ; le ſecond répondit que ce ſeroit dans ce grand pré. Oui, ſi je le voulois, dit le premier. Malgré-toi, je les y mettrois, reprit le ſecond. Ils ſe piquent, s'échauffent, les voilà hors d'eux-mêmes ; ils ſe battent & s'égorgent tous d'eux. C'eſt grand-pitié que de conſidérer l'homme tel qu'il eſt. Un rien déconcerte notre ame ; je dis même l'ame d'un Philoſophe ; un rien déconcerte la machine de notre corps. N'eſt-ce pas un édifice dont toutes les piéces ſont raſſemblées avec beaucoup d'intelligence ? Rien ne frape davantage : un ſouffle fait tomber l'édifice en éclats, ce n'eſt plus rien ; un grain de ſable dans l'uretere de Cromwel, a fait tomber ce grand Politique qui étonnoit l'Univers.

¶ Un riche Marchand d'Anvers, qu'on appelloit Jean Conaxa, maria deux filles qu'il avoit, & leur conſtitua une dot de Ducheſſes; leurs maris qui étoient Gentilshommes titrés, jouerent, graces à leurs richeſſes, avec plus de dignité après leur mariage le rolle de gens de diſtinction. Conaxa quitta ſon commerce, & ſe retrancha à faire valoir ſon argent, afin de pouvoir figurer avec ſes gendres, & ſe tirer de la foule des perſonnes de ſa condition. Il avoit ſa maiſon, ſes domeſtiques, il vivoit ſéparément de ſes gendres; ils les régaloit de tems en tems. Il entra dans la vieilleſſe; après avoir voyagé quelque tems dans ce pays-là, il approchoit à grands pas de celui de la décrépitude, à meſure que ſa démarche en devenoit plus lente. Ses gendres & ſes filles qui mouroient d'impatience de le voir à la fin de ſa carriere, parce qu'ils convoitoient ſes tréſors, lui perſuaderent de s'en dépouiller: Vous ne devez, lui dirent-ils, ſonger qu'à vivre tranquillement, & à mettre un eſpace entre le tems & l'éternité; votre vie s'achevera de s'uſer par les ſoucis que votre bien vous cauſe. Vous n'avez

Un pere dupe de ſes enfans, qui ſçut les duper à ſon tour.

qu'à nous les remettre, nous vous ſauverons toutes vos inquiétudes, & nous travaillerons de concert à vous donner toutes les commodités de la vie, & à vous ſevrer des embarras des richeſſes. Il les crut; il leur partagea ſes biens. Les premiers jours il goûta la douceur du repos; ſes gendres & ſes filles diſputerent à qui le cheriroit, le révéreroit le plus. Sa maiſon étoit entretenue avec la même magnificence; ſes domeſtiques le ſervoient également. Bientôt ſes enfans ſe laſſerent du joug qu'ils s'étoient impoſés; & leur intérêt ne les aidant plus à porter le fardeau, ils le laiſſerent tomber à terre. On retrancha le nombre de ſes domeſtiques; ceux qui lui reſterent le mépriſerent, ſa table fut ſervie par la frugalité elle-même: ſes gendres & ſes filles ſe mirent de niveau avec lui; enfin le placerent au-deſſous d'eux, & le regarderent comme un ancien domeſtique à charge, qui ne tenoit à leur cœur que par un petit filet de bienſéance ſi mince, ſi délié, qu'on admiroit à tout moment, qu'il ne ſe rompît point. Ce n'étoit plus un pere qui étoit le Roi de ſa famille; mais c'étoit un bonhomme

homme qui n'étoit d'aucun uſage, & qu'on ſouffroit par commiſeration, & que bientôt on ſe laſſeroit de ſupporter, ſi le poiſon lent qu'on lui donnoit par un pareil procedé, ne faiſoit pas plus de progrès. Le voilà en proie à de cruelles réflexions ; donnez-lui une plume & de l'encre, il va faire un beau Livre ſur l'ingratitude des enfans, en faveur de qui un pere s'eſt dépouillé. Avec quelle couleur ne vous dépeindra-t-il pas l'intérêt ? N'êtes-vous pas épouvanté de la figure monſtrueuſe qu'il lui donne ? & n'êtes-vous pas frapé de l'éloquence avec laquelle il vous repréſente ce tyran de l'Univers ? Quel eſt le fruit de ſa méditation ? Il ouvre ſon cœur à un riche Banquier ſon ami. Voici la piéce qu'ils concerterent enſemble. Le Banquier remplit le coffre fort de Conaxa d'un million d'or ; il connoiſſoit ſa probité ; il étoit ſûr que Conaxa lui rendroit cette ſomme, quand il en auroit fait l'uſage qu'ils méditerent.

Conaxa invita le lendemain ſes filles & leurs maris, à venir diner chez lui, leur diſant qu'il vouloit les régaler. Où prendrez-vous, lui dit l'un

d'eux, de l'argent ? Je ne vous en demanderai point, lui dit Conaxa, venez ſeulement. Ils ſe rendirent tous dans ſon appartement. C'étoit en hiver : il les reçut auprès d'un grand feu ; ils virent les apprêts d'un feſtin, ils furent très-ſurpris. Pour les guérir de la crainte où ils étoient de payer les frais du repas, le Vieillard avança de l'argent au Traiteur, qui étoit venu prendre ſes ordres. La chere fut délicate & ſomptueuſe ; des vins exquis en furent l'ame. Après le repas, un Facteur du Banquier vint demander le Vieillard, qui le fit approcher : Monſieur, lui dit le Facteur, je venois querir ces mille écus que vous avez promis de prêter à mon Maître. Les Conviés ouvrirent les oreilles ; le Vieillard leur dit : Je vous laiſſe, je reviens à vous dans un moment. J'aurai bientôt compté cette ſomme. La cadette plus curieuſe le ſuivit de loin : elle entra dans ſon cabinet après lui ; elle le vit aller à ſon coffre fort ; elle marchoit doucement. Il feignit de ne la point voir ; & pendant qu'il regardoit ſes Regiſtres, il la laiſſa contempler à ſon aiſe dans le coffre qu'il avoit ouvert, où elle vit le million

éparpillé. Elle s'échapa auſſi-tôt, & alla porter la nouvelle aux autres, qui tinrent conſeil enſemble. Le réſultat fut, qu'ils ne pouvoient trop témoigner de tendreſſe & de reſpect à un pere ſi riche, qui avoit du moins cent mille vertus, en ducats bien comptés. A peine fut-il de retour, qu'il s'apperçut du réſultat du conſeil. On vint au-devant de lui : Ah ! mon pere, lui dit ſa fille aînée, approchez-vous du feu, vous vous ſerez refroidi ; c'eſt pour en mourir. La cadette joua une ſcéne pareille. Tous unanimement repréſenterent un même rolle, varié en cent façons. Il ſe regarda comme s'il eût été à la Comédie, & ſiffla intérieurement les Acteurs.

La converſation tomba ſur ſon tréſor. Mes enfans, leur dit-il, je vais vous découvrir ma maniere. Je n'ai pu refuſer ces mille écus à ce Banquier, qui eſt mon intime. A cela près je ne fais aucun uſage de mon argent, de peur qu'il ne ſe diſſipe ; mon deſſein eſt de n'y pas toucher tant que je vivrai ; vous le trouverez après ma mort. Je le deſtine à celle de vous deux dont je ſerai le plus content ; je

le partagerai, ſi je m'apperçois que votre tendreſſe ſoit égale. Ils lui jurerent tous fidélité, amour, vénération. Il fut flaté, loué, careſſé, reſpecté, cheri au-delà de tout ce qu'il pouvoit eſpérer; grace au million qui fut rendu au Banquier le lendemain, à la réſerve des frais du repas qu'il voulut bien ſacrifier à ſon ami. Le Vieillard vécut cinq ou ſix ans. Il eut le plaiſir de voir toujours ſes enfans dans cette même criſe de ſentimens. Il n'avoit qu'à ſouhaiter, on ſe rendoit à ſes déſirs; on le prévenoit même, on ne lui épargna rien. Par ſon Teſtament il partagea ſon coffre fort entre ſes deux filles; il leur impoſa la loi de ne l'ouvrir que quarante jours après ſon décès, en préſence de ſon Confeſſeur, à qui il en remit une clef; chacun de ſes deux gendres en avoit une auſſi. Le coffre ne pouvoit s'ouvrir qu'avec les trois clefs. On fit au Vieillard des obſeques magnifiques. Le quarantiéme jour ſi déſiré arriva enfin, on ouvrit le coffre fort; on n'y trouva qu'un vuide affreux, & ſeulement une petite maſſue de fer dans un coin avec ces Vers écrits ſur un morceau de papier,

On a forgé cette maſſue
Pour aſſommer le fils ingrat,
Dont l'eſprit, le cœur ſcélerat,
A mépriſer un pere aiſément s'habitue,
Dès qu'il s'eſt dépouillé pour lui de ſon tréſor,
En contemplant ce coffre fort,
Mourez de honte à l'aſpect de ce vuide,
Que votre ſort effraye un cœur auſſi perfide.

Il eſt facile de ſentir à quel dégré monta la confuſion de cette famille conſternée.

Curieux intéreſſé, attrapé.

¶ Semiramis Reine des Aſſyriens, ordonna qu'on mît cette Inſcription ſur ſon tombeau : *Quiconque aura beſoin d'argent, qu'il ouvre ce tombeau, & qu'il en prenne tant qu'il voudra.* Dans la ſuite, Darius conduit par ſa cupidité le fit ouvrir ; il fut bien ſurpris, quand au lieu de trouver des tréſors qu'il croyoit y être ſur la foi de l'Inſcription, il n'y vit que ces paroles : *Si tu n'avois pas été un avare inſatiable, tu n'aurois pas voulu troubler les cendres des morts.*

Ottocare, orgueilleux eſt humilié.

¶ Rodolfe-de Haſbourg, Chef de la Maiſon d'Autriche, qui avoit été Vaſſal d'Ottocare Roi de Bohême, ayant été élu Empereur, exigea d'Ottocare qu'il lui rendît foi & hommage

pour toutes les Principautés qui relevoient de l'Empire. Ottocare ne put s'y réſoudre. Rodolfe arma pour le combattre ; celui-ci arma auſſi : les deux armées étant en préſence ; les Electeurs s'entremirent d'accommoder ces deux Princes ; ils repréſenterent à Ottocare, qu'il ſeroit coupable de tout le ſang qui ſe répandroit, puiſque la juſtice exigeoit qu'il rendît à Céſar ce qu'il devoit à Céſar : ils le perſuaderent ; mais il ne s'y ſoumit qu'à condition qu'il ne feroit pas la foi & l'hommage en préſence des deux armées, mais dans le pavillon de Rodolfe. On y conſentit ; il ſe rendit dans la tente de l'Empereur, où dès qu'il fut à genoux, nue tête, les mains jointes entre celles de l'Empereur, tous les rideaux du pavillon tomberent à terre. Otrocare dans cette poſture humiliante, fut en ſpectacle aux deux armées. On aime à voir un Roi orgueilleux humilié malgré lui, par un événement qu'il n'a pas prévu. Ce plaiſir inonde d'une joie délicieuſe le cœur d'un Spectateur indifferent. Ce Prince outré de colere ſe retira au plus vîte ; il courut aux armes : les deux armées combattirent : il perdit

la bataille, la Couronne & la vie.

¶ Plutarque raconte que Pithius, Prince de Bithinie, ayant découvert des Mines d'or dans ſes terres, employoit ſes Sujets à y fouiller, ceux-mêmes qui faiſoient les profeſſions les plus néceſſaires à la vie. Ses Sujets en formerent des plaintes, auſquelles il n'eut aucun égard. La Princeſſe ſa femme pour lui faire comprendre que ſon avarice tendoit à la ruine de ſon Etat, lui fit ſervir un jour qu'il vouloit manger, & qu'il témoignoit avoir grand appétit, des mets tout d'or, qui avoient la forme des viandes dont il uſoit ordinairement. Il admira d'abord l'art de ce repas; l'or dont la vue ſatisfaiſoit ſa cupidité, lui fit imaginer qu'il avoit un grand goût pour ce ſervice; mais comme ces mets ne ſatisfaiſoient pas ſon ventre, il demanda qu'on lui ſervît de la viande, & qu'on lui donnât du pain: Depuis que vous obligez, Seigneur, lui dit la Princeſſe, les Bouchers & les Boulangers de travailler aux mines, il n'y a plus ni pain ni viande; ainſi il faut que vous viviez de ces mets d'or, auſquels vous ſacrifiez votre peuple. Cette leçon fit rentrer ce Prince dans

Utile leçon qu'une Princeſſe fit à ſon mari.

lui-même ; il diſpenſa les Bouchers & les Boulangers, & les autres Artiſans néceſſaires à la vie, de creuſer dans les mines d'or.

La voix du peuple n'eſt pas la voix de Dieu.

¶ Les Florentins ayant fait à Benoît XII. Pape qui tenoit ſon ſiége à Avignon, de grandes plaintes contre Jean Viſconti, Archevêque de Milan, le Pape lui ordonna de venir à Avignon rendre compte de ſa conduite, ſous peine d'excommunication. Ce Prélat qui étoit très-opulent, appréhendant le jugement du Pape, parce qu'il étoit coupable, s'y déroba par un artifice, qu'il mit en uſage. Il envoya ſon Intendant à Avignon, à qui il donna ordre de louer pour un an pluſieurs maiſons dans la Ville, & de faire pour le même tems des proviſions de bled, de foin, d'avoine & de vin : il eut bientôt mis dans la Ville la cherté de toutes ces denrées. Les Etrangers qui arrivoient dans cette Cour, ne trouvoient plus de logement. Le Pape envoya querir l'Intendant, à qui il demanda pourquoi il faiſoit de ſi grandes proviſions, & louoit tant de maiſons. Saint Pere, lui répondit l'Intendant, mon Maître ſe prépare à obéir à Votre Sainteté ; il amene avec

lui ſept mille Cavaliers & ſept mille Fantaſſins ; il faut bien pourvoir au logement & à la ſubſiſtence de tant de perſonnes. Le Pape effrayé de ce diſcours, dit à cet Officier : Dites à votre Maître, que je le diſpenſe de ce voyage, & que je le renvoie par avance abſous des crimes dont on l'accuſe. L'Intendant paya les loyers, abandonna les proviſions au peuple, qui approuva hautement le jugement de Sa Sainteté, & qui faillit à mettre en piéces les Florentins, qui ſe retirerent au plus vîte. Voilà le peuple tel qu'il eſt ; qu'on diſe après cela : *Vox populi, vox Dei.*

Auſſi Cromwel faiſant ſon entrée dans Londres, comme on vouloit lui faire honneur de cette foule de peuple qui s'empreſſoit de le voir : Il y en auroit autant, dit-il, ſi l'on me conduiſoit au dernier ſupplice.

Raiſon que Thalès apporta à Solon, pourquoi il ne ſe marioit point.

¶ Solon ayant fait des Loix pour Athènes, exigea des Athéniens qu'ils les obſervaſſent pendant un an, parce qu'il devoit faire un voyage qui le retiendroit tout ce tems-là. Il alla à Milan loger chez Thalès, célébre Philoſophe : dans les entretiens qu'ils eurent enſemble, Solon demanda à

Thalès, pourquoi il ne ſe marioit pas; ce Philoſophe lui dit, que le lendemain il ſatisferoit à ſa demande. Il apoſta un Etranger, à qui il ſuggera un diſcours fait exprès : cet Etranger le lendemain lui vint parler en préſence de Solon. Il dit à Thalès, qu'il venoit d'Athènes : Solon lui demanda d'abord quelles nouvelles il y avoit, l'Etranger lui répondit, que la mort d'un jeune homme de conſidération dont il avoit oublié le nom, rempliſſoit la Ville de deuil. Il fit le portrait de ce jeune homme parfaitement reſſemblant au fils de Solon; il ajouta qu'on plaignoit le pere qui n'avoit point vu mourir ſon fils, qui étoit allé voyager, & qu'il ſeroit frapé de cette nouvelle, comme d'un coup de foudre. Solon s'appliqua alors cette perte, & s'abandonna à la douleur la plus amere : il paroiſſoit qu'il avoit perdu la raiſon. Thalès lui dit alors : Eſſuyez vos larmes, votre fils n'eſt point mort : vous voyez que le mariage qui vous a procuré un fils ſi accompli. vous a expoſé à la douleur cruelle de le perdre; douleur indécente à un Philoſophe. Je n'ai point voulu me marier pour ne me point

livrer à un pareil danger. Voilà ma réponſe à la demande que vous me fîtes hier. Thalès ſans doute ne haïſſoit pas les femmes, car autrement il auroit mis en jeu leur humeur, leur caractére, comme un des inconvéniens fâcheux du mariage, qui ſeroit entré dans la réſolution qu'il avoit faite de ne point ſe marier.

¶ Un grand Miniſtre qui avoit des vues ſublimes, étoit perſuadé que le commerce étoit l'ame de l'Etat; il ſe propoſoit de le rendre floriſſant: d'abord il n'alla pas au but; il fit aſſembler les Marchands les plus habiles pour les conſulter, il les invita à s'expliquer & à parler librement ſur ſa conduite. Comme ils gardoient un profond ſilence: D'où vient, leur dit-il, que vous êtes muets? Il s'adreſſa à celui qu'il crut le plus expérimenté: Parlez, lui dit-il, Monſieur, hardiment, que penſez-vous ſur les meſures que j'ai priſes? Monſeigneur, lui dit-il, on ne parle aux Grands qu'avec circonſpection: j'appréhende de vous déplaire: Non, lui répondit le Miniſtre, ne craignez rien, je ne cherche que la vérité: Monſeigneur, reprit le Marchand, il

Parole hardie qui déplaît à un Miniſtre.

faut vous ſatisfaire : Quand vous êtes entré dans le Miniſtere, vous avez trouvé le char du commerce renverſé, vous l'avez relevé ; qu'avez-vous fait enſuite ? vous l'avez renverſé de l'autre côté malgré vos bonnes intentions. Ce trait eſt d'autant plus plaiſant dans la bouche de ce Marchand, que le Miniſtre ne s'y ſeroit jamais attendu, & que le Marchand le lança à la faveur du préambule qu'il avoit fait. Quoique le Miniſtre eût promis qu'il ne ſe fâcheroit point, il ne put pas ſe poſſeder, il bruſqua ce Marchand. Voilà l'homme ; quand il vous engage à lui parler ſincérement ſur ſa conduite, il ſouhaite que vous la louiez, il déguiſe par-là ſon déſir ; il s'irrite quand vous prenez à la lettre ſon invitation. Contre la néceſſité de flater ou de mentir, le milieu qu'il faut prendre, c'eſt le ſilence. Au fond le Miniſtre profita de la cenſure, & acquit une grande gloire en élevant le commerce à un dégré de ſplendeur qu'il n'avoit jamais eu.

Pourquoi l'amitié eſt ſi rare dans le ſexe.

¶ Pourquoi cette amitié ſincere que les hommes trouvent ſi peu parmi eux, eſt-elle encore plus rare parmi les femmes ? Elles ſe propoſent

toutes de plaire aux hommes en général ; telles ſont les femmes les plus ſages, celles auſquelles on donne le nom de Prudes ; celles qui ſont le moins ſages, outre ce deſſein général, veulent avoir une affaire de cœur particuliere ; elles ont deux deſſeins, celui de plaire aux hommes en général, d'avoir la réputation de femme aimable, & le deſſein de plaire à un homme en particulier. Je place au-deſſous de ces femmes-là les Coquettes qui veulent avoir pluſieurs amans : dans la coquetterie il y a pluſieurs claſſes juſqu'à celle des femmes qui prodiguent leurs appas. Dès que toutes les femmes ont le deſſein de plaire aux hommes en général, elles ne peuvent que ſe traverſer l'une & l'autre, & ſe regarder comme des rivales dans l'eſtime des hommes, dans l'art de plaire. Celles qui ont outre ces vues générales, des vues particulieres, doivent ſe haïr encore davantage, parce qu'elles ſe regardent comme pouvant ſe nuire réciproquement dans leur deſſein particulier ; & comme le dernier deſſein leur eſt encore plus à cœur, leur inimitié en eſt plus forte. Mais, dira-t-on, les vieilles,

allons plus loin, les décrépites n'ont plus de deſſein, rien ne s'oppoſe à l'amitié qu'elles peuvent avoir pour une jeune perſonne de leur ſexe, & que celle-ci peut prendre pour elles. On répond qu'il ſuffit que le cœur des femmes ait été tourné pour ſe haïr les unes les autres, & qu'il ait été envieilli dans cette haine pour qu'il la conſerve juſques dans la décrépitude. D'ailleurs les vieilles, les décrépites veulent encore ne point déplaire aux hommes; elles leur rappellent le mérite de leur jeuneſſe, & elles exigent qu'ils rendent hommage à la mémoire de ce qu'elles ont été; c'eſt toujours un deſſein qu'elles ont dans lequel les vieilles ſe traverſent: les jeunes ſervent encore à leur faire regreter la perte de leurs appas; c'eſt un miroir qui leur parle trop dès-obligeamment & trop naturellement: la glace de leur miroir leur dit bien qu'elles ſont vieilles & laides par conſéquent, mais une jeune femme leur dit quelque choſe de plus dès qu'elles les voient, puiſqu'elle leur dit encore: J'ai les appas de la jeuneſſe que vous aviez, je ſuis ce que vous étiez. Leur miroir repréſente leur triſte

état : la jeune femme leur repréſente non-ſeulement cela, mais l'état floriſſant qu'elles ont eu ; voilà pourquoi les vieilles, les décrépites ſe haiſſent & haiſſent les jeunes. Les jeunes n'aiment pas les vieilles par deux raiſons ; parce que nous n'aimons pas les perſonnes qui ne nous aiment point, & parce qu'elles les effrayent en leur repréſentant l'affreuſe vieilleſſe qui doit ſuccéder à leur jeuneſſe. On pourroit encore ajouter une autre cauſe d'antipathie, c'eſt que les vieilles ont toujours la mercuriale à la bouche.

Eloge de Louis XIV.

¶ Pendant que la gloire de notre Nation ſe répandoit par tout ſous Louis XIV. un François inſultoit, en parlant à un Eſpagnol, à la léthargie de l'Eſpagne, qu'on ne voyoit faire aucun mouvement : Donnez-nous, lui dit l'Eſpagnol, un Roi comme le vôtre, & vous entendrez parler de nous.

Celébres Abdications.

¶ Nous avons dans l'Hiſtoire trois fameux Abdicateurs & une célébre Abdicatrice, Dioclétien, Charles-Quint, Caſimir, & la Reine de Suéde. L'abdication de la Reine de Suéde ne mérite pas d'entrer dans le paral-

lele, parce que l'inconſtance, la légereté & le déréglement d'eſprit de cette Princeſſe en furent les principes. On pourroit preſque regarder du même œil l'abdication de Caſimir, qu'on a appellé le Tableau de l'Inconſtance. On ſçait le reproche qu'on fit à la Brigue qui l'éleva ſur le Trône. Vous élevez, lui dit-on, le Prince le plus inconſtant qu'il y ait dans le monde. A la bonheur, dit un Partiſan de Caſimir, nous ſommes ſûrs qu'il ſera conſtant à haïr nos ennemis : en le louant, on vouloit faire un reproche à ſon Concurrent ; c'étoit Charles Ferdinand, Evêque de Breſlau, attaché à l'Empereur, qui étoit alors ennemi de la Pologne. Il n'y a donc que Dioclétien & Charles-Quint, qu'on puiſſe mettre ici en parallele. Comme on ne peut pas les ſoupçonner d'avoir agi par les grands motifs de la Religion, puiſque le premier étoit infidéle, & que le ſecond n'a jamais été un Héros du Chriſtianiſme ; on peut dire que leur abdication n'eſt point ſi ſenſée que celle du Duc de Savoye. Ils ont deſcendu du premier rang, & ſe ſont mêlés dans la foule de ceux qui tiennent le dernier. Les yeux ont

été choqués de ce changement, ou ſi l'on veut de cette grande chute, quoique volontaire. Charles-Quint en a été choqué lui-même après coup autant qu'un autre. Lactance dit que Dioclétien fut forcé d'abdiquer, par Galere qui étoit aſſocié à l'Empire ; il vêquit depuis obſcurément.

La fortune qui ſe déclara contre Charles-Quint ſur la fin de ſon régne, l'obligea par une eſpéce de dépit d'abdiquer. Comme il la crut dans les intérêts de Henri II. qui avoit ſuccedé à François I. il dit qu'elle étoit de l'humeur des femmes qui préferent les jeunes gens aux vieux. La levée du ſiége de Metz qu'il avoit fait avec tant d'appareil, le mortifia extrêmement. Dom Jean d'Autriche ſon fils naturel, moraliſa dans cette occaſion, en diſant à cet Empereur, que les péchés des Eſpagnols qui avoient irrité la colere de Dieu, étoient la cauſe de cette diſgrace. Il ajouta pourtant : Après tout, ces Gavaches de François que le Ciel favoriſe, ne ſont pas des Saints. Le Roi de Sardaigne a abdiqué dans le tems qu'il étoit au comble de ſa gloire. Charles-Quint alla dans un Couvent ſe confondre avec

des Moines. Le Roi de Sardaigne descend du Trône, & y place son fils; mais on le voit à côté de la place qu'il occupoit; il tient son fils par la main: en lui affermissant la Couronne sur la tête, il la touche toujours. En un mot, c'est un Roi dégagé de l'embarras pénible de la Royauté; mais toujours revêtu dans le fond de ce que cette Autorité infiniment respectable a de plus essentiel. De-là, je conclus que le Roi de Sardaigne a été le plus judicieux de tous les Abdicateurs.

Lettre sur l'autorité du mari.

¶ Damon écrivit la Lettre suivante à une Dame mariée, qui soutenoit que le mari n'étoit point supérieur à sa femme, & qu'ils étoient égaux.

MADAME,

Vous avez tort & vous avez raison. Vous avez tort en déniant toute autorité à un mari sur une femme. Vous avez raison en la lui refusant, telle que la plupart des maris prétendent l'exercer: l'autorité qu'ils ont doit être si douce, qu'elle ne se fasse pas sentir; dès qu'elle a un caractére impérieux, elle sort de ses bornes. Il ne faut pas que le mari ait sur son front

un air de commandement ; il faut qu'on ne liſe ſon autorité que ſur le front de ſa femme. Voici ce qui la forme, cette autorité ; l'amour & la raiſon. Un mari parle ainſi : Je vous commande en vous reſpectant & en vous aimant ; & l'ame de tous ces ſentimens là, c'eſt la raiſon : Je vous en prie comme votre amant, je vous l'ordonne comme votre époux ; je vous le preſcris comme l'interprête de la raiſon, à laquelle nous ſommes ſoumis tous deux. Dès-là tous les termes fiers, hautains, impérieux, durs, ſuperbes, ſont bannis du diſcours du mari ; dès-là les termes froids, ſecs, mépriſans, en ſont également proſcrits ; dès-là une politeſſe, une complaiſance perpétuelle doivent régner dans la conduite du mari. L'union de leurs ames ne doit jamais être interrompue : ces deux ames & ces deux corps qui ne font qu'un ; ces deux moitiés d'un même tout ſont égales par le même amour & le même reſpect qu'elles ont l'une pour l'autre. La moitié qui fait le mari ne ſortant de cette égalité, que lorſque la raiſon l'exige, y doit rentrer tout auſſitôt, dès qu'elle a fait entendre le

commandement de la raiſon, en ſe rangeant ſous le même joug avec l'autre moitié. Il lui dit : Ce n'eſt pas moi qui ſuis votre ſouverain, c'eſt la raiſon dont nous ſommes tous deux ſujets. Imaginons-nous un Capitaine qui choiſira parmi ſes Soldats un d'entr'eux pour leur expliquer ſes ordres; ce Soldat n'a pas l'autorité du Capitaine; c'eſt ſon interprête qui la déclare, & qui donne avec les autres l'exemple de l'obéiſſance. Voilà le mari. Après tout, la condition des femmes ſeroit-elle changée ſi prodigieuſement par le mariage, qu'après avoir été maitreſſes avant le Sacrement, elles devinſſent eſclaves après le Sacrement ? Avant le Sacrement quoiqu'elles portaſſent le titre de maitreſſes, comme c'étoit l'amour qui le leur donnoit, ce même amour rendoit l'amant & la maitreſſe égaux. Dès qu'on aime réciproquement, on devient égal l'un & l'autre malgré la fortune, la naiſſance & le rang; parce qu'on n'aime que pour s'unir, & pour devenir la moitié l'un de l'autre, quoi qu'en diſent ceux qui ont imaginé un amour ſpirituel, qui n'eſt point l'ouvrage des ſens. Eſt-ce que

l'amour après le Sacrement eſt exilé ? ou plutôt ne doit-il pas toujours durer ? & par conſéquent ſon égalité doit toujours régner. La maitreſſe change ſon titre en celui de femme ; elle dit au mari : Je vous commandois, mon titre de maitreſſe l'annonçoit, je renonce à mon autorité, pour devenir entiérement votre égale. Voilà ce que l'union du mariage a produit ; je me ſuis même dépouillée de mon autorité en votre faveur ; mais aux mêmes conditions que je l'exerçois : j'étois votre égale, quoique votre maitreſſe. Vous êtes mon égal quoique mon maître ; la force de mon empire étoit la douceur de mon amour, telle doit être la force du vôtre. Il y a même cette différence entre l'empire que j'avois & celui que vous avez ; c'eſt que j'avois tout le dehors d'une Reine. Vous vous appelliez mon eſclave ; vous faiſiez gloire de dire que vous portiez mes chaînes : tel étoit le caprice que l'amour vous inſpiroit. Mais je vous ai tranſporté mon autorité dépouillée de tous ces dehors : je ne me dis point votre eſclave, & je ne me vante point de porter vos chaînes. Au fond notre

état conſtant eſt l'égalité, ce n'eſt que par intervalle que vous êtes maître, ſans en prendre le nom; vous ne jouez ce rolle encore une fois, que par emprunt, & pour vous ranger avec moi ſous le joug de la raiſon notre ſouveraine. Voilà, Madame, ce que c'eſt que l'autorité du mari; elle n'impoſe point de peines, elle ne punit que par les reproches que la raiſon fait à une femme qui n'écoute pas ſes avis; elle la prive du plaiſir cauſé par l'ordre & l'harmonie que forment un mari & une femme dociles à ſon joug.

Je ſuis, &c.

Trait ſatyrique contre un Partiſan.

¶ Judas bourrelé par ſa conſcience, rendit les trente deniers qui étoient le prix de la trahiſon qu'il avoit commiſe en livrant aux Juifs le Sauveur du monde; ils acheterent de cet argent un champ qu'ils appellerent *Haceldama*, qui ſignifie en ſyriaque le prix du ſang. On donna ce même nom à un Terre qu'avoit achetée un célébre Partiſan, qui s'étoit engraiſſé de la ſubſtance & du ſang du peuple. On mit au-deſſus du portail du Château *Haceldama*.

¶ Les Cantates nous viennent d'Italie, mais il faut dire à la gloire de Rouſſeau, qu'il a donné, comme il le dit lui-même dans ſa Préface, la forme à ces petits Poëmes en les renfermant dans une allégorie exacte, dont les récits fiſſent le corps & les airs chantans, l'ame ou l'application. Les applaudiſſemens qu'il a eus, prouvent qu'il a trouvé un plan excellent, & ſa modeſtie ne doit pas mettre la choſe en doute, quoiqu'il diſe qu'il n'y a que le tems qui puiſſe prouver le mérite de ſes Cantates, & les réduire à leur juſte valeur. Sur les Cantates.

Voici une Cantate qui a été faite par un Poëte Hollandois; elle eſt d'après ſon Original, dans une eſpéce de burleſque fort riſible.

La Serenade de Ragotin.

Dans la Ville du Mans, capitale du Maine;
Si fameuſe en Chapons, faux Témoins & Plaideurs,
Du petit Ragotin Docteur à la douzaine,
Le cœur ſe conſumoit d'amoureuſes langueurs:
L'Etoile, l'ornement d'une troupe comique,
Fille charmante auſſi bien que pudique,

Contre l'écueil de ſa fierté
Avoit fait échouer ſon amour maltraité.

Depuis le Chevalier de la triſte figure,
Plus grand fou, ne fit le galant :
Il avoit un noble penchant
Pour l'impudence & l'impoſture ;
Tous ſes défauts étoient en grand,
Et ſes vertus en mignature.

Il étoit hableur & menteur,
Grand turlupin, grand parleur,
Plus fier qu'un Barbier de Village ;
De méchans Vers fort bon Auteur,
Médiſant en bigot, malicieux en Page ;
A cela près, garçon d'honneur.
Depuis, &c.

Un jour voulant ſe mettre en frais ;
Il prétendit donner à ſa cruelle
La Serenade la plus belle
Que les Bourgeois du Mans entendirent jamais ;
Minuit ſonne, auſſi-tôt une orgue portative
Auprès du logement du bel objet arrive :
Pour eſcorte elle avoit certain enfant de Chœur,
Avec un vieux bon homme Organiſte & Chanteur,
Pareil à ces mortels hommes, en apparence,
Dont l'importune vigilance,

Chez

Chez les femmes du Grand Seigneur,
Fait l'office de la pudeur.

Dès que la burleſque muſique,
Par un dévot *De profundis*,
Des voiſins éveillés eut frapé les eſprits;
Le petit Ragotin, Chantre peu méthodique,
A ſa Tigreſſe enviant le repos,
D'un faucet tremblotant glapit ces tendres mots.

Belle Etoile dont la lumiere
Efface l'Aſtre du matin,
O toi qui régle mon deſtin!
Me feras-tu toujours contraire?
Ne veux-tu pas que Ragotin
Te rende Etoile pouſſiniere?

Du moment que ton œil fripon
A mis mon cœur au court bouillon;
Je ne dors que ſur une oreille,
Et par ſimple diſtraction,
D'un trait je vuide une bouteille,
Et je mange comme un glouton.
Belle Etoile, &c.

Si tu ſçavois, ô beauté des beautés!
Calculer comme il faut mes rares qualités,
Ton cœur iroit au-devant de mes flâmes;
Je ſuis galant envers les Dames;

Comme un amant parfait, je ſouffre leur rigueur,
Et ſers à réveiller ſouvent leur belle humeur.

Je ſuis rimeur habile, on peut aſſez le croire,
Puiſque le Poëte Garnier,
Ce grand Maître dans ce métier,
M'a bien voulu léguer ſon écritoire.

Si tu veux bien guérir ton amant aux abois,
Tes parens par mes ſoins parviendront aux Emplois :
Le Gendre du Neveu de ma défunte mere
Eſt Oncle du beau-fils d'un ſçavant Médecin,
D'un homme qui ſans doute a des Emplois en main,
Puiſqu'il a part au Miniſtere.

Si ne ſuis pas fort grand,
Je ſuis tout plein de mérite,
La boëte la plus petite
Contient le meilleur onguent.

Pour Acteur j'ai du talent,
Et dans une Comédie,
Quand j'étois encore enfant,

J'ai fait le chien de Tobie.
Si je ne, &c.

Ainſi le petit Fat chantoit à ſon honneur ;
Quand de Chiens débauchés une troupe ſauvage
Se diſputant le criminel bonheur
De mettre à mal une Chienne fort ſage,
Firent tomber l'orgue & l'enfant de Chœur ;
Le vieillard bilieux en écume de rage,
Le voiſinage s'en rit,
Ragotin gagne au pied, & l'hiſtoire finit.

On peut trouver en notre âge
Plus d'un amant Ragotin,
Mais on chercheroit en vain
Une Actrice belle & ſage.

¶ Balzac a dit de Scarron, qu'il avoit été plus loin dans ſes maux que les Stoïciens, qui ſe contentoient de paroître inſenſibles dans les douleurs, au lieu que Scarron étoit gaï, réjouiſſoit & divertiſſoit tout le monde dans ſes ſouffrances. Voici comme il s'eſt dépeint dans des Vers adreſſés à la Reine : Sur Scarron.

Je ne regarde plus qu'en bas,
Je ſuis torticolis, j'ai la tête penchante ;
Ma mine devient ſi plaiſante,

Que quand on en riroit, je ne m'en plaindrois pas.

Il dit ailleurs :

Parmi les torticolis,
Je paſſe pour des plus jolis.

Comme il prit le titre de Malade de la Reine, titre auquel cette Princeſſe attacha 500 écus de penſion, il lui dit dans une Requête :

Scarron par la grace de Dieu,
Malade indigne de la Reine,
Homme n'ayant ni feu ni lieu,
Mais bien du mal & de la peine ;
Hôpital allant & venant,
Des jambes d'autrui cheminant,
Des ſiennes n'ayant plus l'uſage,
Souffrant beaucoup, dormant bien peu ;
Et pourtant faiſant par courage
Bonne mine & fort mauvais jeu.

C'eſt ainſi qu'il s'égayoit ſur ſes maux & ſur ſa figure.

Il imagina une Epitre fort plaiſante en Vers de trois ſyllabes ; la difficulté fait une grande partie du mérite de l'Ouvrage.

Epitre à M. Sarrazin.

Sarrazin
Mon voiſin,

Cher ami
Qu'à demi
Je ne voi,
Dont ma foi
J'ai dépit
Un petit,
N'es-tu pas
Barrabas,
Buſiris,
Phalaris,
Ganelon,
Le Felon ?
De ſçavoir
Mon manoir,
Peu diſtant,
Et pourtant
De ne pas,
De ton pas,
Ou de ceux
De tes deux
Chevaux gris
Mal nourris,
Y venir
Réjouir
Par tes dits
Ebaudits,
Un pauvret
Très-maigret,
Au col tors,
Dont le corps
Tout tortu,
Tout boſſu,
Suranné,
Décharné,
Eſt réduit
Jour & nuit

A ſouffrir,
Sans guérir,
Des tourmens
Véhémens.
Si Dieu veut
Qui tout peut,
Dès demain
Mal ſaint Main
Sur ta peau,
Bien & beau,
S'étendra,
Et fera
Tout ton cuir
Convertir
En farcin;
Lors mal ſain,
Et pourri,
Bien marri
Tu ſeras,
Et verras,
Si j'ai tort
D'être fort
En émoi
Contre toi:
Mais pourtant,
Repentant,
Si tu viens,
Et te tiens
Seulement
Un moment
Avec nous,
Mon courroux
Finira,
Et cætera.

¶ On a dit avec raiſon que les Auteurs de Mémoires qui prennent des noms diſtingués, ſont les corrupteurs de l'Hiſtoire : ils ne racontent point les événemens tels qu'ils ſont arrivés, ils en attribuent fauſſement la gloire à ceux au nom de qui ils parlent ; lorſque ceux-ci en ſont les Acteurs, ils les juſtifient aux dépens de la vérité, des fautes qu'ils ont faites ; on ne voit par tout que déguiſement, & beaucoup d'amour propre caché ſous le voile d'une fauſſe modeſtie. Jugement ſur les Mémoires du Comte * *.

On accuſe les Mémoires du Comte * * de n'être pas tout-à-fait exemps de ces défauts : il s'y éleve beaucoup aux dépens de Jean Bart qui étoit un grand homme de mer : il lui ravit la gloire des actions où il dit qu'il s'eſt trouvé avec lui ; il ne perſuadera perſonne.

A l'égard du récit des actions merveilleuſes qu'il a faites dans le Royaume de Siam & dans la Fortereſſe de Bancok, après le départ de M. de Chaumont, Ambaſſadeur de France dans ce Royaume, elles ont l'agrément de la nouveauté, car elles n'étoient venues à la connoiſſance de perſonne. On ignoroit également

tout le détail des exploits qu'il raconte avoir faits dans le Golfe Adriatique contre les Vénitiens.

Ce qu'on y apprend néanmoins de curieux, où il paroît qu'on ne s'eſt pas écarté de la vérité, c'eſt que la France qui comptoit que l'alliance qu'elle contracteroit avec le Royaume de Siam, lui donneroit lieu d'établir un grand commerce, fut la dupe de M. Conſtance, Miniſtre du Roi de Siam. Ce Seigneur étoit un Etranger en bute à l'envie & la haine des Grands de l'Etat; il avoit amaſſé des tréſors, & il ſongeoit à ſe ſoutenir après la mort du Roi par la puiſſance des François; il les leurra par l'appas du commerce qu'ils ſe flatoient d'établir. Ils ne connurent point la miſere de ce Royaume. M. Conſtance eut ſoin de leur étaler les tréſors du Roi, qui à la vérité étoient conſidérables, parce qu'ils avoient été amaſſés depuis pluſieurs ſiécles, & que les Rois de Siam ſe font une religion de n'y point toucher. Il perſuada aux François que les Pagodes dorées qui ſont en grand nombre dans les Temples, & qui ſont inacceſſibles, étoient d'or; enfin il n'oublia rien pour les éblouir.

Louis XIV. qui a toujours eu de grandes vues, gouta la propoſition d'une alliance, qui, par l'événement, ne produiſit rien pour la France, & qui n'empêcha pas la ſanglante cataſtrophe de M. Conſtance.

¶ Le Comte de ** raconte une action d'un Turc; elle eſt ſi généreuſe que j'ai cru qu'elle feroit honneur à mon Livre.

Action d'une grande générosité.

Dans le tems que nos Vaiſſeaux bombardoient Alger, les Algériens attachoient à la bouche des canons qu'ils tiroient ſur nous, des Eſclaves Chrétiens; il en firent périr une infinité de cette maniere. Ils voulurent y attachet un Officier François nommé le Sieur de Choiſeuil qui étoit Eſclave. Un Capitaine Turc à qui l'Officier avoit ſauvé la vie dans une occaſion, mit tout en uſage pour garantir ſon bienfacteur de ce ſupplice; & voyant que malgré ſes prieres on l'attachoit à la bouche du canon, il courut à lui en déſeſperé, l'embraſſa étroitement; & s'adreſſant au Canonnier: Mettez le feu, lui dit-il, puiſque je ne puis pas ſauver mon bienfacteur, je veux mourir avec lui. Le Roi d'Alger qui fut témoin de ce

ſpectacle, en fut attendri, & fit grace à l'Officier. Le Comte de ** ajoute cette réflexion, qu'il n'eſt point de climat, quelque barbare qu'il ſoit, où la vertu héroique ne ſe faſſe reſpecter, & ne triomphe avec éclat des cœurs les plus inſenſibles.

Au reſte, ces Mémoires ſont écrits d'un ſtile intéreſſant, qui les fait lire avec plaiſir : l'intérêt qu'on y prendroit ſeroit bien plus grand, ſi ce lui de la vérité y avoit été un peu plus reſpecté.

Deviſe d'un Duc de Savoye tournée en ridicule.

¶ Charles-Emmanuel Duc de Savoye s'empara ſous Henri III. du Marquiſat de Saluces, pendant les troubles dont la France étoit agitée par les Huguenots : pour marquer que la conjoncture lui étoit favorable, il fit fraper une Médaille où l'on voyoit un Centaure qui fouloit aux piés une Couronne ; on liſoit ce mot *Opportunè*. Henri IV. étant devenu paiſible poſſeſſeur de la Couronne, ne pouvant obtenir de ce Prince par des voies de douceur la reſtitution de ce Marquiſat, conquit toute la Savoye. Le Duc fut obligé de demander la paix : par le Traité, il échangea la Breſſe contre le Marquiſat de Saluces ;

on voulut en France jetter un ridicule ſur la Médaille, l'on y en fit graver une où Hercule étoit repréſenté ayant ſous les piés un Centaure ; on liſoit ce mot : *Opportuniùs.* Ce Traité de paix fut en France déſapprouvé par pluſieurs perſonnes. Le Maréchal de Leſdigueres dit que le Roi avoit fait la paix en Marchand, & le Duc en Prince. Ce Seigneur imita le bon mot d'Aléxandre le Grand, qui, pour faire voir à Parmenion qu'il ne devoit pas accepter la propoſition de Darius Roi des Perſes, qui lui offroit la moitié de ſon Empire, & dix mille talens pour avoir la paix, dit qu'il étoit Roi & non pas Marchand.

¶ Les Catholiques Anglois regardent comme un Martyr le Pere Garnier Jéſuite, accuſé d'avoir trempé dans la conſpiration des poudres, tramée pour faire ſauter en l'air le Roi Jacques I. & les Membres du Parlement. Ce qui confirma ce jugement des Catholiques, fut un prodige arrivé lorſqu'il fut exécuté : une goutte du ſang de ce Jéſuite tombée ſur une paille de bled y repréſenta ſon viſage avec des traits ſi bien marqués, qu'on le reconnoiſſoit au pre-

Véritable preuve de l'innocence du Pere Garnier ſubſtituée à une preuve équivoque.

mier coup d'œil ; merveille atteſtée par une foule incroyable de Catholiques & de Proteſtans. Pluſieurs Peintres de Londres convinrent du miracle, quoique prévenus par l'Archevêque de Cantorbery, qui vouloit leur faire dire que le portroit n'avoit pas été fait par le Dieu de la peinture. Pour moi qui ſuis incrédule ſur les miracles non révélés, ou qui ne ſont pas propoſés par l'Egliſe, je juge qu'il pourroit y avoir eu facilement de la ſupercherie, ainſi je chercherois d'autres preuves de l'innocence de ce Jéſuite ; j'aimerois mieux me retrancher ſur ce qu'on a prétendu qu'il n'y avoit d'autres preuves que ſa Confeſſion qu'on n'a jamais établie.

Jugement de l'Empereur Ferdinand ſur le célébre Pere Joſeph.

¶ Le Pere Joſeph dont on a dit tant de bien & tant de mal, ne méritoit pas ces deux excès : on a voulu en violant la vérité, l'élever aux dépens du Cardinal de Richelieu. On a dit qu'il l'encourageoit, & qu'il l'appelloit quelquefois *poule mouillée*, pour lui reprocher ſa timidité.

Le Traité de Ratiſbonne fut l'ouvrage de ce Capucin ; il empêcha que la Diete que l'Empereur Ferdinand avoit convoquée, n'élût ſon fils Roi

des Romains ; il perſuada aux Electeurs que l'autorité que Walſtein Général de l'Empereur avoit acquiſe, étoit injurieuſe aux Electeurs ; il les obligea à demander à Ferdinand la dépoſition de ce Général. Ce Monarque diſoit, qu'*un pauvre Capucin l'avoit déſarmé avec ſon Chapelet, & que tout étroit qu'étoit ſon coqueluchon, il avoit ſçu y faire entrer ſix bonnets d'Electeurs.*

Caractere militaire de Guſtave.

¶ On a dit du grand Guſtave Roi de Suéde, qu'il étoit plus Soldat que Capitaine, & plus Capitaine que Général.

Portrait naturel de Louis XIII.

¶ Nul Ecrivain ne doit mieux poſſeder l'art de peindre qu'un Hiſtorien : ſon art eſt d'autant plus délicat, qu'il peint le cœur & l'eſprit des perſonnages dont il raconte les actions, & qu'il ſaiſit ces traits vifs qui diſent beaucoup en peu de paroles.

L'Hiſtorien que j'ai ſi ſouvent cité, peint d'après nature Louis XIII. lorſqu'il dit que « c'étoit un Prince timi-» de, irréſolu, ſe défiant de lui & des » autres, aimant ſon autorité, ſans la » pouvoir exercer, en étant jaloux ſans » oſer la redemander à ceux qui l'u-» ſurpoient, voulant regner, & n'en

» ayant pas la force, laiſſant prendre » à ſes favoris un empire preſque ab- » ſolu, & ne pouvant plus les ſouffrir » dès qu'il les avoit élevés. »

Je n'ai point vu ce Monarque ſi bien peint par aucun autre Hiſtorien. Il dit encore que « la faveur de Louis » XIII. étoit rapide ; qu'il élevoit » promptement ceux à qui il l'accor- » doit ; mais qu'elle étoit de la nature » des choſes violentes qui ne ſont pas » de longue durée. » Cependant le Cardinal de Richelieu a ſçu ſe maintenir dans le Miniſtere pendant 18 ans, juſqu'à ſa mort. Baſſompierre nous repréſente bien le caractere de Louis XIII. lorſqu'il dit qu'après la priſe de Saint Jean d'Angeli, ce Monarque jaloux des honneurs que l'on rendoit au Connétable de Luynes ſon Favori qui entroit chez Sa Majeſté, dit à Baſſompierre d'un air qui marquoit ſon chagrin : *Voilà le Roi qui entre.* Baſſompierre lui dit : *Vous êtes bien malheureux de vous mettre ces fantaiſies en tête ; lui l'eſt bien auſſi de ce que vous prenez ces ombrages de lui, & moi je le ſuis encore davantage de ce que vous me les avez découverts ; car un de ces jours vous & lui vous crierez*

un peu, & puis vous vous appaiſerez : vous ferez enſuite comme ſe fait entre mari & femme qui chaſſent les valets à qui ils ont fait part de la mauvaiſe volonté qu'ils avoient l'un contre l'autre, après qu'ils ſe ſont accordés. Ainſi vous direz que vous m'aurez fait part du mécontentement que vous avez de lui & à quelques autres qui en pâtiront.

Voilà Baſſompierre Peintre de Louis XIII. On a pourtant dit que ce Roi avoit de l'eſprit ; je ne vois pas trop ſur quel fondement on a pu lui donner cette qualité ; je ſçais bien qu'on donne de l'eſprit à un homme timide, chancelant, irréſolu, lorſqu'il a l'imagination vive, & qu'il lui échape des ſaillies ingénieuſes ; mais lorſqu'un homme eſt dépourvu de cette vivacité, & que ſes irréſolutions & ſa timidité ont plutôt leur ſource dans la foibleſſe de ſes lumieres, que dans la foibleſſe de ſon cœur, je ne vois pas qu'on puiſſe dire qu'il ait de l'eſprit. Louis XIII. étoit brave, il ne haïſſoit pas la guerre, donc ſa timidité ne venoit pas de ſon défaut de courage ; on ne peut donc la rejetter que ſur ſon eſprit ; il avoit les qualités eſſentielles à l'honnête homme ; c'eſt

par où on le doit louer. On ne rapporte de lui aucun bon mot, aucune ſentence qui mérite d'être conſervée à la poſtérité. Un Hiſtorien unique nous apprend que le Duc de Lorraine lui ayant fait préſent d'une meute, Louis XIII. ſe défendant de l'accepter, lui dit : *Mon Couſin, je ne chaſſe que lorſque mes affaires me le permettent ; mes occupations ſont plus ſerieuſes, & je penſe à faire voir au monde que l'intérêt de mes alliés m'eſt cher ; quand j'aurai ſecouru le Duc de Mantoue, je reprendrai mes divertiſſemens, juſqu'à ce que quelqu'autre de mes alliés ait beſoin de moi.* Voilà de grands ſentimens.

Portrait du Cardinal de Richelieu.

¶ Le Cardinal de Richelieu nous a été repréſenté par pluſieurs Hiſtoriens ; mais il n'a pas encore été aſſez bien peint à mon gré.

M. Fléchier l'a dépeint en panégyriſte, lorſqu'il a dit : « Qu'il étoit » plus grand par ſon eſprit, par ſes » vertus, que par ſes dignités ; qu'il » étoit toujours employé, & toujours » au-deſſus de ſes emplois ; capable de » régler le préſent, & de prévoir l'a- » venir ; d'aſſurer les bons événe- » mens, & de réparer les mauvaiſes ;

» vaſte dans ſes deſſeins, pénétrant » dans ſes conſeils, juſte dans ſes » choix, heureux dans ſes entrépri- » ſes : & pour tout dire en peu de » mots, rempli de ces dons excellens » que Dieu a faits à certaines ames qu'il » a créées pour être maitreſſes des au- » tres, & pour faire mouvoir ces reſ- » ſorts dont la Providence ſe ſert pour » élever & pour abattre, ſelon ſes » décrets éternels, la fortune des Rois » & des Royaumes. » C'eſt un tableau, où en conſervant l'air de la reſſemblance, l'on ſupprime les défauts & l'on embellit les perfections.

Une ambition démeſurée, un eſprit vaſte, étendu, pénétrant, une ame vindicative, un orgueil exceſſif, une profonde politique, une extrême jalouſie de ſon autorité qu'il a ſçu élever au-deſſus des Grands du Royaume & du Roi même ; un déſir de régner parmi les beaux eſprits, dont il envia la gloire qu'ils avoient acquiſe ſur le Parnaſſe. Voilà les qualités qui doivent entrer dans ſon portrait. Il aſſocia ſa propre gloire à celle de l'Etat, parce qu'en élevant le Royaume, il s'élevoit lui-même, & que ſon amour-propre lui faiſoit regarder

cette élévation comme ſon ouvrage. Son zéle n'étoit pas tant pour la perſonne du Roi, que pour la grandeur de l'Etat. Il ſçavoit bien s'armer de ce zéle pour combattre le dégout, l'averſion que Louis XIII. prit pour lui. Malgté toutes ſes foibleſſes, nul Miniſtre n'a peut-être eu un génie ſi ſublime. Il a ſçu annoblir l'ingratitude envers la Reine Mere ſa bienfactrice; la vengeance qu'il a priſe de ſes ennemis, & l'autorité qu'il a gagnée ſur ſon Souverain : tous ces vices apparens; il a voulu perſuader que non-ſeulement le zéle du bien de l'Etat en faiſoit des vertus, mais qu'elles étoient d'autant plus héroïques, qu'elles ſurpaſſoient la portée des lumieres du vulgaire.

Son Teſtament politique où l'on trouve toutes ſes maximes & ſon eſprit, doit être reconnu pour être ſon ouvrage, puiſque le doute qu'on a voulu jetter là-deſſus, n'eſt fondé que ſur ce qu'on ne voit pas en quel tems il a pu travailler à ſon Teſtament, & ſur ce que l'Ouvrage a paru fort tard. Quelque occupé que fût le Cardinal, il a pu prendre ſur ſes occupations du tems pour travailler à cet Ouvrage,

qui a été fait à une infinité de repriſes. Si ce Teſtament a paru tard, c'eſt le ſort de ces Ouvrages précieux, qui ſont long-tems enſevelis dans les cabinets des Curieux, avant que de paroître. Dès que ceux qui ont voulu mettre la choſe en doute ſont obligés de convenir qu'il eſt digne de lui, & que ſon véritable eſprit y eſt, leurs foibles objections ne doivent faire aucune impreſſion, pas même ſur eux. Auſſi la Bruyere en parlant de ce Livre, dit : « Ouvrez le Teſtament po» litique du Cardinal de Richelieu, » digerez cet Ouvrage, c'eſt la pein» ture de ſon eſprit, ſon ame entiere » s'y dévelope ; l'on y découvre le ſe» cret de ſa conduite, de ſes actions ; » l'on y trouve la ſource & la vraiſem» blance de tant & de ſi grands évé» nemens qui ont paru ſous ſon admi» niſtration, l'on y voit ſans peine » qu'un homme qui penſe ſi virile» ment & ſi juſte, a pu agir ſurement » & avec ſuccès. Celui qui a achevé de » ſi grandes choſes, n'a jamais écrit, » ou a dû écrire comme il a fait. »

Une des maximes du Cardinal de Richelieu ſur la conduite qu'il falloit tenir avec la Cour de Rome, étoit

que plus on paroiſſoit ſenſible à ſes plaintes, plus elle en faiſoit ; & quand on la négligeoit, elle s'appaiſoit d'elle-même.

Trois grands événemens de la vie de ce Miniſtre, le Siége de la Rochelle, la Journée des Dupes, où il renverſa tout d'un coup ceux qui l'avoient ſupplanté, & monta au haut de la roue dont il étoit deſcendu, pour faire tomber ceux qui avoient pris ſa place ; le dernier triomphe qu'il eut ſur ſes ennemis, qui étoient encore ſur le point de le terraſſer, & qui lui fit reprendre l'autorité qu'il avoit ſur ſon Maître, qui ſe hâta de lui rendre ſa confiance ; tout cela nous offre ce Miniſtre ſous une ſi grande face, qu'on eſt interdit, frapé & ébloui de ſa gloire, & qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer la ſupérioriré de ſon génie.

Grandeur d'ame de M. de Turenne.

¶ La bataille de Dunkerque & la priſe de cette Place dans la minorité de Louis XIV. ſont ſi glorieuſes à la France, que le Cardinal Mazarin crut acquérir une gloire immortelle, s'il pouvoit ſe perſuader qu'il avoit projetté & préparé ces deux grands événemens. Il dépêcha pluſieurs fois

de Calais où il étoit avec le Roi, du Bec Creſpin Comte de Moret à M. de Turenne, pour l'engager à écrire une Lettre qui marquât que le ſuccès de ces deux grands événemens n'étoient dû qu'à ſon Eminence, qui en avoit fait le projet dans ſon cabinet, & dont on avoit ſuivi le plan réguliérement. M. de Turenne ne voulut pas avoir cette complaiſance pour le Cardinal; il ne ſe laiſſa fléchir ni par les prieres, ni gagner par les promeſſes. Il répondit conſtamment : Que le Cardinal pouvoit faire mettre dans ſon Hiſtoire tout ce qui pourroit le plus flater ſa vanité; mais que pour lui il ne lui donneroit point un titre, pour autoriſer une fauſſe gloire, aux dépens de ſon propre honneur. Voilà ce qu'on appelle une grande ame, ſupérieure à la faveur & à la fortune. Voilà une action qui peint bien noblement M. de Turenne. Le ſimple récit qu'on en fait, eſt au-deſſus de la plus belle Oraiſon Funébre.

¶ Rien n'eſt plus glorieux au Cardinal de Mazarin, je l'ai déja dit ailleurs, que ſa réſiſtance à la paſſion que le Roi avoit pour ſa niéce, que ce Monarque auroit épouſée ſi ce

Quelle eſt la gloire du Cardinal de Mazarin.

Miniſtre ſe fût prêté à ce deſſein. Il aima mieux fonder ſon élévation ſur la gloire du Roi & de l'Etat, que ſur celle de ſa propre famille. Il écrivit au Roi dans le tems qu'il négocioit la paix de la France & de l'Eſpagne avec Dom Louis Haro, que ce Miniſtre lui avoit dit que Sa Majeſté ſouffroit apparemment avec impatience les momens qui retardoient ſon mariage avec l'Infante d'Eſpagne, qui étoit une belle Princeſſe. Le Cardinal ajouta dans ſa Lettre : S'il ſçavoit ce que je ſçais, il ſeroit bien étonné. Il reprochoit par-là au Roi ſa paſſion pour Marie Mancini, niéce de ſon Eminence.

Ses richeſſes.

¶ Un Hiſtorien a dit, que le Cardinal Mazarin a laiſſé cent millions. C'eſt une exagération qui laiſſe toujours penſer que jamais Miniſtre n'a amaſſé des richeſſes ſi immenſes. Buſſi-Rabutin dit, qu'il mourut ne penſant à l'autre monde que par maniere d'acquit. Louis XIV. le mit en état d'appurer ſes comptes devant Dieu, puiſqu'il lui donna par un Brevet tout ce qu'il avoit acquis dans ſon Miniſtere.

Google

¶ Un Poëte Latin s'eſt exprimé avec beaucoup de fineſſe ſur le combat naval, entre la flotte d'Angleterre commandée par le Duc d'Albermale & celle de Hollande commandée par Ruiter : après un combat de quatre jours, les Anglois ſe retirerent dans leur Port. Combat naval.

Pugnatum eſt Batavos inter forteſque Britannos,
Et vix poſt quartum pugna peracta diem;
Summa ſibi retinent Batavi, ima æquoris Angli:
Diviſum Imperium ſic juvat eſſe maris.

L'Anglois & le Batave ont diſputé l'Empire
Dans un combat naval, pour régler leur deſtin :
La quatriéme journée a peine a pu ſuffire ;
Ces fieres Nations ſont leur partage enfin ;
La haute mer eſt le ſort du Batave ;
Dans la baſſe l'Anglois s'y maintient & le brave.

¶ Si le Prince d'Orange qui devint Roi d'Angleterre, eſt un Héros, il faut convenir que la route qu'il a priſe pour arriver à l'héroïſme, n'eſt gueres battue, puiſque M. Bayle a remarqué qu'il avoit pu ſe vanter, que jamais Général à ſon âge n'avoit Caractere du Roi Guillaume

levé tant de ſiéges, ni perdu plus de batailles que lui.

Son habileté fut de ſe faire nommer Roi d'Angleterre, indépendamment de la Princeſſe Marie ſon épouſe, dont il tiroit tout ſon droit; de ſorte qu'il regna, ayant ſurvécu à cette Princeſſe, ſans qu'on appellât alors à la Couronne la Princeſſe Anne, ſœur de la Reine Marie.

Grande ſoumiſſion du Prince George de Dannemarc.

¶ Le Prince George de Dannemarc, mari de la Princeſſe Anne, qui regna après la mort du Prince d'Orange, n'eut point de part à la Royauté. Un Hiſtorien * dit là-deſſus que la Reine Anne ne lui laiſſa que l'honneur d'être le premier à ſe proſterner à ſes piés, pour lui rendre ſes hommages, & lui prêter le ſerment de fidélité. Ce qu'il fit, ajoute finement l'Hiſtorien, d'un air qui édifia toutes les femmes de la Cour. Elles triomphoient ſans doute dans le fond du cœur, de voir l'autorité maritale plier le cou ſous le joug d'une femme Reine, elles jettoient dans ce tems-là des regards bien éloquens ſur leurs maris.

* Mémoires hiſtoriques de l'Europe.

¶ Baron

¶ Baron eſt peut-être le plus grand Acteur tragique qui ait paru ſur le Théâtre, quoique la Bruyere ait dit de lui qu'il ne parloit pas avec la bouche. L'Auteur de Gilblas Santillane a extrêmement chargé le portrait de ce Comédien. Voici comme il le dépeint. Traits ſur Baron.

Il a quitté le Théâtre par fantaiſie, & s'en eſt repenti par raiſon : ſes cheveux noirs ſont teints, auſſi bien que ſes ſourcils ; il eſt plus vieux que Saturne ; il ſe dit néanmoins plus jeune qu'il n'eſt de vingt bonnes années pour le moins : c'eſt le perſonnage du monde le plus rempli de lui-même. Il a paſſé les douze premiers luſtres de ſa vie dans une ignorance craſſe ; mais pour devenir ſçavant, il a pris un Précepteur qui lui a montré à épeller en Grec & en Latin. Son eſprit dans les converſations, ne brille qu'aux dépens de ſa mémoire.

A quatre-vingt ans il a voulu jouer Rodrigue dans le Cid, & dire :

Je ſuis jeune, il eſt vrai, mais aux ames bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Et quand il jouoit à cet âge Dorante, dans le Menteur, il disoit hardiment ce Vers de la Piéce :

Ne vois-tu rien en moi qui sente l'Ecolier ?

Vers à la louange de la le Couvreur.

¶ Un Poëte a appliqué à la le Couvreur cette Epitaphe Latine, que Bembe avoit faite sur Raphaël. Cela prouve qu'il y a des Poëtes qui aiment besogne faite.

Ille hic est Raphaël timuit quo sospite vinci :
Rerum magna parens & moriente mori.

On a seulement mis Melpomene à la place de cette mere des Arts.

Hic Adriana jacet timuit quâ sospite vinci :
Melpomene timuit quâ moriente mori.

Ci gît la le Couvreur qu'adopta Melpomene ;
Mais lorsqu'elle la vit Cornelie, ou Chimene,
Jalouse elle craignit de s'en voir surpassée,
A sa mort elle crut voir sa gloire éclipsée.

Deux célébres Académiciens ont fait des Vers pour être mis au bas du portrait de cette Comédienne, que l'on a gravé d'après celui qu'en a fait M. Coipel.

Des plus illuſtres Héroïnes
J'ai ſçu par mes talens achever les Portraits ;
Les Corneilles & les Racines
Sans moi demeuroient imparfaits.

M. DE LA MOTTE.

Le Théâtre me doit cet heureux changement,
Qui d'un chant déplacé proſcrivit l'impoſture ;
La premiere je ſçus, fidelle à la nature,
Par le geſte & la voix peindre le ſentiment.
Pour Camille en fureur, pour Monime trompée,
Qui n'eût, en me voyant, laiſſé couler des pleurs,
Puiſqu'en ce crayon même, au deſtin de Pompée,
Ma ſeule reſſemblance intéreſſe les cœurs ?

M. DE LA FAYE.

Voici d'autres Vers de M. l'Abbé Dalinval, ſur le même ſujet.

Telle à vos yeux de Cornelie en pleurs,
Par mes talens je ranimois la gloire,
Du tems qui détruit tout je brave les fureurs,
Coipel m'aſſure au Temple de Mémoire,
Le rang que je tins dans vos cœurs.

Voici encore d'autres Vers qui ne cédent point à ceux que je viens de rapporter : Ils ſont de M. Joly, qui

nous a donné des Comédies *, auſquelles le Public a applaudi.

§ La Scene fut par moi rendue à la raiſon,
J'en ai banni du chant la fauſſe expreſſion,
Et par un récit ſimple, & noble, & pathétique,
J'ai rehauſſé l'éclat de la Muſe tragique.

Apologues. ¶ Les Apologues étoient en uſage dans l'antiquité ; on s'en ſervoit pour perſuader la vérité, on les mettoit à pluſieurs uſages. Eſope ſe ſervit d'une fable pour perſuader les Samiens de ne pas remettre à Créſus, celui qui les conſeilloit qui étoit lui-même. Les loups & les brebis, leur dit-il, ayant fait un traité de paix, donnerent leurs chiens pour ôtages. Quand elles n'eurent plus de défenſeurs, les loups les étranglerent facilement. Quand il fut devant Créſus, qui étoit irrité contre lui, il ſe ſervit auſſi d'un Apologue pour l'appaiſer ; il réuſſit : mais il ſe ſervit inutilement de ce ſecours pour appaiſer les Delphiens, qui le précipiterent d'un lieu élevé.

* L'Ecole des Amans à la Comédie Françoiſe.
§ La femme jalouſe à la Comédie Italienne.

Nous voyons dans l'Ecriture ſainte, au Livre ſecond des Paralipomenes, Chapitre 25. qu'Amaſias Roi de Juda ayant invité Joas Roi d'Iſraël de le venir voir, celui-ci plein d'orgueil lui répondit par un Apologue : Le chardon, lui dit-il, qui étoit dans la forêt du Liban, dit au cedre, Donnez votre fille à mon fils en mariage ; les bêtes ſauvages qui étoient dans la forêt pendant ce tems-là foulerent aux piés le chardon.

Menenius Agrippa, Sénateur, ſe ſervit pour ramener le peuple à ſon devoir, de l'Apologue de l'eſtomac, contre qui les membres ſe plaignirent, parce qu'ils travailloient pour lui, pendant qu'il ne faiſoit rien ; ils ceſſerent d'agir. La Fontaine qui a rimé cette fable, dit :

Il ne ſe forma plus de nouveau ſang au cœur,
Chaque membre en ſouffrit, les forces ſe perdirent,
Par ce moyen les mutins virent,
Que celui qu'ils croyoient oiſif & pareſſeux,
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.

Cet Apologue fut ſi éloquent, qu'il rendit le peuple raiſonnable, & lui fit

comprendre qu'il devoit céder à l'autorité qui les gouvernoit.

Sous Louis XIV. Patru employa un Apologue, pour empêcher qu'on ne reçût à l'Académie Françoiſe un grand Seigneur, qui n'avoit l'eſprit que médiocrement cultivé. Meſſieurs, dit-il à ſes Confreres, un ancien Grec avoit une lyre admirable, il s'y rompit une corde; au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent; la lyre avec ſa corde d'argent perdit ſon harmonie. Cette fable fit un ſi grand effet, qu'elle ferma la porte de l'Académie au Seigneur qui y briguoit une place.

Voici d'autres Vers du Poëte Mainard, contre un Verſificateur qui lui récitoit ſes Ouvrages, pendant qu'il le régaloit.

Veux-tu que ton ſouper ne me déplaiſe pas?
Ne m'y récite point ce qui part de tes veilles;
Ouïr de mauvais Vers durant un bon repas,
C'eſt contenter la bouche aux dépens des oreilles.

Artifice d'un Juge corrompu pour ſauver

¶ Un Lieutenant Criminel de Province, avoit ſauvé pluſieurs coupables qui lui avoient été recommandés

par le plus puiſſant de tous ſes amis ; je veux dire l'or. Voici comme il s'y prit pour dérober un criminel au ſupplice capital qu'il méritoit. Le criminel avoit eu auprès de lui cette recommandation efficace. Pluſieurs témoins irréprochables avoient dépoſé qu'ils lui avoient vu commettre le crime. Au recollement, il dit au premier témoin qui ſe préſenta : Avez-vous fait réflexion ſur toutes les conſéquences de votre dépoſition ? il la lui fit lire. Prenez-garde, lui dit-il enſuite, à toutes les circonſtances que vous me rapportez ; dans une affaire de cette importance, il faut avoir une certitude pleine & entiere. Le témoin ayant montré de la fermeté : Vous croyez donc bien, lui diſoit-il, que l'accuſé a commis ce crime ; le témoin répondit qu'il le croyoit. Le Lieutenant Criminel faiſoit écrire à ſon Greffier que ce témoin croyoit ſa dépoſition vraie. Il en uſa de même à l'égard des autres témoins. Toutes leurs dépoſitions étoient fondées ſur ce qu'ils croyoient. Quand il fut queſtion de juger, le Lieutenant Criminel dit à ſes Confreres : Meſſieurs, condamnerons-nous à mort un homme

un coupable.

contre qui des témoins ne nous apportent pour preuve du fait qu'ils alléguent, que leur opinion, leur croyance. Un témoin qui croit n'eſt pas certain ; il n'eſt même réduit à croire que parce qu'il n'eſt pas arrivé à la conviction. Il pouſſa ce raiſonnement loin, les Juges s'y rendirent. Le criminel fut renvoyé ſur un plus amplement informé.

Demi Sçavant confondu.

¶ On doit reſpecter un inconnu qui parle peu, & ne s'ouvre point dans la converſation, parce qu'il peut receler un mérite ſupérieur, qu'il n'aimera pas à ſe produire, & qu'il fuira l'oſtentation.

Un Sçavant de la premiere claſſe qui avoit embraſſé toutes les ſciences, prit une place dans un carroſſe public. Il étoit vétu fort ſimplement ; ſa phyſionomie ſeconda parfaitement le deſſein qu'il avoit de ne pas ſe faire connoître, car elle n'annonçoit point le tréſor d'eſprit & de ſcience du perſonnage taciturne. Il garda un profond ſilence ; tout le monde le prit pour une eſpéce de ſtupide. Un demi Sçavant qui étoit de la compagnie, étala ce qu'il ſçavoit, & ce qu'il ne ſçavoit point. C'étoit un Docteur en Théo-

logie, endoctriné très-superficiellement. On pouvoit comparer cette légere teinture de science, à celle que quelques gouttes de vin répandent sur un vase plein d'eau, qui en conserve la qualité, malgré la couleur légere que le vin lui donne. Celui-ci avoit toujours le caractere d'un ignorant, malgré son vernis de Doctorat. Il avoit pourtant une grande présomption, & parloit sans fin. Il fit des offres de service au Sçavant, qu'il mettoit, disoit-il, sous sa protection. Quand il arrivoit dans des cabarets pour le diner & le souper, il chargeoit le Sçavant de lui porter son sac à toilette : le Sçavant pour mieux se déguiser lui rendoit ce service. Cet intitulé Docteur débitoit force impertinences dans la conversation ; on ne les relevoit point, parce qu'il avoit un air qui imposoit, & qu'il n'y avoit personne qui eût cultivé son esprit. Tout le monde soupçonnoit pourtant l'ignorance du Docteur. On souhaitoit qu'il se rencontrât quelqu'un qui pût le confondre. Il dit que le disque de la Lune, à peu de chose près, étoit aussi grand que celui du Soleil ; que la Terre n'étoit pas ronde, puisqu'on

y voyoit de ſi hautes montagnes ; que les Janſéniſtes & les Moliniſtes étoient dans le fond très-unis ; qu'ils ne paroiſſoient diviſés entr'eux, que pour mieux briller, & faire montre de leur eſprit. Il fit beaucoup de propoſitions de cette force. Quand on fut arrivé dans la Ville, qui étoit le but du voyage, le Sçavant fut d'abord viſité par les perſonnes de la premiere diſtinction, qui le comblerent d'honnêtetés. Le Docteur ſurpris de cet accueil, leur diſoit : Meſſieurs, vous faites bien de l'honneur à ce bon homme, qui a un peu de bon ſens en partage, mais qui n'a rien de plus. Comme on n'ignoroit pas que le Sçavant aimoit à ſe cacher à des gens qu'il ne connoiſſoit pas, on voulut ouvrir les yeux du Docteur ſur le mérite du Sçavant. On lui apprit qu'il avoit la réputation d'être un prodige de ſcience ; que ſes Ouvrages confirmoient cette opinion. Le Sçavant alors prit la parole, & fit paſſer en revue au Docteur toutes les héréſies qu'il avoit faites ſur le bon ſens, l'Aſtronomie, la Théologie, ſur les matieres qu'il avoit traitées ; & lui fit comprendre qu'il devoit ſur nouveaux frais acquérir le titre de

Docteur qu'il avoit uſurpé ; & qu'il devoit être dorénavant en garde ſur ce qu'il débiteroit, quand il auroit des inconnus pour auditeurs.

¶ En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Stirie âgé de ſept ans, il lui en étoit venu une d'or à la place d'une de ſes groſſes dents. Horſtius Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité d'Helmſtad, écrivit en 1695. l'Hiſtoire de cette dent, & prétendit qu'elle étoit en partie naturelle, en partie miraculeuſe, & qu'elle avoit été envoyée de Dieu à cet enfant, pour conſoler la Chrétienté affligée par les Turcs. Figurez-vous quelle conſolation & quel rapport de cette dent aux Chrétiens & aux Turcs. Une dent d'or.

En la même année, afin que cette même dent ne manquât pas d'Hiſtoriens, Rullandus en écrivit encore l'Hiſtoire. Deux ans après, Ingolſterus autre ſçavant, écrit contre le ſentiment que Rullandus avoit de la dent d'or, & Rullandus fait auſſi-tôt une docte replique. Un autre grand homme nommé Libanius, ramaſſe tout ce qui avoit été dit, & y ajoute ſon ſentiment particulier. Il ne man-

quoit autre choſe à tant de beaux Ouvrages, ſinon qu'il fût vrai que la dent fût d'or. Quand un Orfévre l'eut examinée, il ſe trouva que c'étoit une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adreſſe. Rien ne prouve mieux la vanité & la foibleſſe de l'eſprit humain, que cette petite hiſtoire.

Lettre de Clelie.

¶ Voici une Lettre que la ſçavante Clelie, qui eſt entrée dans la region de l'éternité, avoit écrite à une de ſes amies, qui lui demandoit ſon ſentiment ſur la dévotion qu'avoit embraſſée un homme de robe de leur connoiſſance.

Vous me demandez ce que je penſe ſur la nouvelle dévotion de Philemon, je dis qu'elle lui a gâté l'eſprit; il faut avoir la tête bonne, ou être conduit par un Directeur d'un grand ſens, pour ne pas donner dans des travers prodigieux, dès qu'on veut aſpirer à la perfection. On ſe met au-deſſus des autres hommes, on ne ſe damne pas par les vices de la chair, mais par les vices de l'eſprit; c'eſt la triſte deſtinée de pluſieurs dévots, & même de ceux qui ſont très-éclairés. La Bruyere parle d'une fem-

me qui menoit une vie voluptueuſe, & qui arbora tout d'un coup l'étendard de la dévotion, & qui épouſa les vices qu'on attribue aux dévots de profeſſion *; il dit qu'elle ſe damnoit triſtement, au lieu qu'auparavant elle ſe damnoit gaiement.

J'ai connu une Dévote qui avoit un mari fort débauché, on lui apprenoit un excès de table qu'il avoit fait, où il avoit failli à périr. Cette Dévote s'écria dans un tranſport de colere, dont elle ne fut pas maitreſſe : Plût à Dieu, fut-il crevé. Sa dévotion vint alors à ſon ſecours, elle voulut rectifier ce ſouhait criminel, elle leva les yeux & les mains au ciel ; & prenant un ton pieux, elle dit tout à coup : Cependant je voudrois qu'il fût auparavant bien confeſſé, bien communié. C'eſt ainſi que les dévots croient avoir trouvé le ſecret de ſouhaiter licitement la mort d'une perſonne qui leur nuit.

Une autre Dévote demandoit à Dieu avec beaucoup de ferveur, qu'il l'humiliât & la couvrît de confuſion ; elle avoit lu dans l'Evangile que Dieu

* Faux Dévots.

avoit dit : Demandez, vous recevrez ; cherchez, vous trouverez ; heurtez, on vous ouvrira. Sur ce principe elle redoubloit ſes ferventes prieres, elle fut exaucée, elle ſe trouva dans une foule à la porte d'une Egliſe, où un filou travailloit dans la poche d'un Abbé ; celui-ci s'en apperçut & l'arrêta par le bras. Le filou jetta adroitement dans la trouſſure du manteau de la dévote, la bourſe qu'il avoit priſe ; il ſe défendit enſuite avec beaucoup d'effronterie. L'Abbé remarqua alors les cordons de ſa bourſe qui s'échapoient, dans l'endroit où le filou l'avoit miſe ; il la ſaiſit & accuſa la devote, qui fut déconcertée, ſon embarras acheva de la convaincre. On crut l'avoir priſe en flagrant délit, elle fut arrêtée, ſon procès lui fut fait & parfait ; elle fut bannie pour neuf ans, fleurdeliſée par-deſſus le marché, par Sentence confirmée par Arrêt. La voilà bien lotie, de quoi s'aviſoit-elle de faire une ſainte violence au Ciel pour demander des humiliations ? Ah ! que je ſuis bien revenue de cet excès où j'étois arrivée je ne ſçais comment ; je demandois à Dieu force croix ; elles pleuvoient

ſur moi abondamment, je m'en laſſai. On dira que c'étoit la faute de ma dévotion. J'ai enfin compris que la meilleure priere, c'étoit de dire à Dieu que votre volonté ſoit fait, *fiat voluntas tua.* Dieu qui nous a preſcrit dans le *Pater*, ce que nous devions lui demander, ne dit point que nous lui demandions des croix, n'enchériſſons point ſur le *Pater :* l'exemple des Saints ne conclut rien, ils avoient des lumieres extraordinaires que nous n'avons pas ; repoſons-nous ſur la Providence de Dieu, elle n'a pas beſoin que nous l'éclairions ſur nos vrais beſoins, réſignons-nous à ſa volonté, cela ſuffit. Je ſuis votre très-humble ſervante.

Bon mot ſur un Avocat.

¶ On faiſoit le parallele d'un Avocat fort employé avec ſon fils, qui avoit auſſi beaucoup de Clients. Un homme d'eſprit dit que le talent du fils étoit beaucoup ſupérieur à celui du pere. Voici la raiſon qu'il en rendit : Il n'eſt pas étrange que le pere qui uniſſoit l'éloquence au ſçavoir, eût force pratiques ; mais le fils dénué de l'un & de l'autre, ne ſçauroit avoir des Clients à foiſon, qu'il n'ait un talent bien plus éminent. On ap-

pelle un Avocat qui excelle plus dans la pratique, que dans la ſcience du Droit, un Procureur renforcé. On dit auſſi d'un Prédicateur qui ne fait que des Homélies dépouillées de la méthode & des raiſonnemens ſuivis qui regnent dans les Sermens qu'il donne des Catéchiſmes renforcés.

Pourquoi un Avocat n'eſt pas toujours égal.

¶ D'où vient qu'un grand Avocat n'eſt pas toujours égal, ſon génie baiſſe-t-il ? Non, mais il ſe fera refuſé au travail ; s'il n'eût pas été pareſſeux, il auroit toujours été le même. Je conviens qu'il y a des ſujets pour leſquels un Avocat eſt plus propre que pour d'autres ; il trouve dans lui-même la ſemence de toutes les penſées dans les ſujets pour leſquels il eſt fait, au lieu qu'il faut qu'il crée les penſées dans d'autres matieres. D'où vient qu'un Avocat médiocre paroîtra ſupérieur dans une queſtion, à un Avocat dont le talent ſurpaſſe le ſien ? Le premier eſt plein de ſa matiere qu'il aura étudiée, il en aura vu toutes les dimenſions : le ſecond ne s'y ſera pas encore appliqué, ſon génie, quelque ſupérieur qu'il ſoit, eſt forcé de rendre hommage à l'étude de l'autre.

¶ Il y a des gens qui ſont nés plaiſans, toutes leurs idées ſont tournées ſous une face riſible, un geſte, un rien, tout cela eſt marqué au coin de la plaiſanterie. Dès qu'on les voit, on penſe à rire, ils ont des intelligences ſecrettes avec les reſſorts qui excitent le ris au-dedans de nous; un homme de ce caractere paſſoit devant la boutique d'un Barbier, autour de laquelle regnoient des chaſſis de vitres qui y donnoient un grand jour: il y caſſa un grand panneau; par l'ouverture qu'il fit, il y mit la tête, qu'il tournoit comme une girouette, en demandant: Fait-on la barbe ici? Une autre fois, il alla chez un Apothicaire à qui il dit qu'il avoit une indiſpoſition, qu'on lui avoit conſeillé de prendre un lavement, mais que n'étant pas riche, il en vouloit un d'hazard qui fût à grand marché. Je ſuis, ajouta-t-il ſans façon, je vais me camper ſur ces pierres qui ſont à cette place, qu'il montra, & vous viendrez me le donner-là. On a beau dire que ces idées ſont plates, pitoyables; le critique rira lui-même à gorge déployée, en voyant ce plaiſant exécuter cette ſcéne qu'il repréſentoit avec

Tout réjouit dans un homme né plaiſant.

une naïveté qui impoſoit, il laiſſoit des impreſſions qui faiſoient rire un homme tout ſeul, quand il ſe les rappelloit.

Vers galants de Damon.

¶ La belle Madame Dèsos étoit le Mardi gras dans une Compagnie : quelqu'un ayant voulu chercher pourquoi une ſi aimable perſonne portoit un pareil nom ; Damon qui étoit de la partie, fit cet in-promptu.

A Madame Dèsos ſur ſon nom.

Un morceau délicat renfermant ſous ſa maſſe
Un ſuc des plus exquis, eſt mangé juſqu'aux os :
Toi qu'eſcorte toujours une nouvelle grace,
Et que le Ciel doua d'un œil vif & diſpos,
D'un nez appétiſſant, d'une bouche riante,
D'un teint frais & vermeil, animé d'embonpoint,
D'un eſprit enjoué, dont le ſel nous enchante,
L'amour te fait ſubir ce ſort de point en point,
Le jour que je te vis, ô beauté délectable !
Je m'écriai d'abord, Vit-on jamais ſur table,
Même des mieux ſervie, un mets auſſi friand ?
Mon ame juſqu'aux os te croqua dans l'inſtant.

¶ Un Avocat rouſſeau comptoit parmi ſes Ancêtres un Chancelier & un Garde des Sceaux ; il dit à une Dame qui l'appelloit vilain rouſſeau : Madame, la couleur de mes cheveux eſt ma gloire, c'eſt la couleur de la cire dont mes Ancêtres ont ſcellé les volontés des Rois. Bon mot d'un Avocat rouſſeau.

¶ Ces Vers de Petrone ne font point honneur au beau ſexe : Satyre des femmes.

Crede ratem ventis, animum ne crede puellis,
Namque eſt famineâ tutior unda fide.
Famina nulla bona eſt ; & ſi bona contigit ulla,
Neſcio quo fato res mala facta bona eſt.

Damon a traduit ainſi ces Vers :

Fie au vent ton Vaiſſeau, garde-toi des femelles,
Car l'onde de la Mer eſt bien plus ſure qu'elles,
Le ſexe a fait divorce avecque la vertu,
Un eſprit feminin en eſt il revêtu ?
On s'écrie auſſi-tôt, Quelle métamorphoſe
A pu bonifier cette mauvaiſe choſe ?

¶ Le Médecin malgré lui, qui dans ſon raiſonnement a placé le cœur du côté droit, ſe ſauve fort plaiſamment du reproche qu'on lui fait, d'avoir oublié la ſituation naturelle du cœur, Le cœur n'eſt pas toujours du côté gauche.

en disant : Cela étoit bon autrefois, à présent nous faisons la Médecine d'une nouvelle méthode, nous avons changé de place au cœur. Cette plaisanterie de Moliere frape ceux qui croient comme lui que le cœur est toujours du côté gauche. On a ouvert depuis peu le corps mort du Valet de M. de Grancé, & on y a trouvé le cœur du côté droit & le foie du côté gauche. Plusieurs Anatomistes soutiennent que cela s'est trouvé dans plusieurs corps qu'on a ouverts ; de-là il s'ensuit, qu'il n'y a plus de sel dans la plaisanterie de Moliere.

Bon mot sur un Ambassadeur d'Hollande

¶ Un Ambassadeur d'Hollande fort ignorant, avoit un ventre monstrueux ; il disoit en y mettant la main dessus : Cette grosseur coute bien aux Etats. La dépense, lui répondit-on, auroit été bien mieux employée, si elle eût été faite pour orner le dedans de la tête.

Pensée délicate de la Fontaine.

¶ Rien n'est plus ingénieux & plus vrai tout ensemble, que ce que dit la Fontaine dans son Roman de Psiché, en parlant de la maniere artificieuse dont Aglaure & Ipsiphile ses sœurs, témoignent prendre part à ses infortunes. La voyant toute occupée

de ſes malheurs, elles prirent à tache de la conſoler, c'eſt-à-dire, de l'attriſter encore davantage, en lui faiſant connoître qu'elle étoit véritablement malheureuſe, puiſqu'elle avoit beſoin de conſolation.

Plaiſanterie d'un homme laid.

¶ Un homme pour qui ſa maitreſſe n'avoit point de goût, & qui étoit laid, ſe tourna lui-même en ridicule, en diſant : N'étoit-elle pas bien injuſte ? je la trouve belle, & elle ne veut pas me trouver beau.

Conſolation que donne M. de Pavillon.

¶ M. de Pavillon voulant conſoler une perſonne qui étoit affligée de la perte de ſa ſœur, qui s'étoit engagée par des Vœux de la profeſſion Religieuſe, lui dit : Pourquoi tant s'affliger pour avoir perdu l'eſpérance d'avoir un beau-frére, & de partager avec lui la ſucceſſion paternelle ?

Bon mot ſur des gens endurans.

¶ Deux hommes qui s'étoient ſoufflétés, firent compenſation d'affront & devinrent amis. Un homme d'eſprit dit : Que ne ſe ſont-ils donné des coups de bâton, ils s'aimeroient à la rage ?

Poëſies choiſies de l'Abbé Regnier.

¶ Nul Ouvrage plus galant & plus ingénieux, que l'Edit de l'Amour. L'Abbé Regnier Deſmarais, qui en eſt l'Auteur, y a répandu les graces de la

Poëſie, qui ſont propres à un Ouvrage de ce genre.

Edit de l'Amour.

L'Amour maître de l'Univers,
Par la grace de la nature,
A tous ceux qui verront ces Vers,
Salut, & galante aventure.
Tout le monde connoît aſſez,
Sans qu'il ſoit beſoin de le dire,
Les abus qui ſe ſont gliſſés
En divers lieux de notre Empire;
Nous avons differé cent fois,
D'y remédier par nos Loix,
Tantôt perſuadés qu'au milieu des allarmes,
Du tumulte, du bruit des armes,
On entendroit peu notre voix,
Et tantôt occupés à vaincre par nos charmes,
Un Roi le plus puiſſant des Rois,
Après qu'un cœur plus grand que la terre n'eſt grande,
A fléchi ſous notre pouvoir,
Il n'eſt plus de ſaiſon que perſonne prétende,
De ne pas faire ſon devoir:
Mais parce que ſurtout en France,
Comme dans le climat que nous aimons le plus,
Et l'ordinaire lieu de notre réſidence,
Il nous eſt important de regler les abus,
Qu'avoit des derniers tems introduit la licence,
Après que pendant pluſieurs jours

Nous avons eu ſur cette affaire,
L'avis de Vénus notre mere,
Et de nos freres les Amours.
Enfin dans notre Cour pleniere,
Séant avec les jeux, les graces & les ris,
Nous avons reglé la maniere,
Dont nous voulons qu'on aime en l'Empire des Lis.
Ce ne ſont ni les ſoins, ni le reſpect extrême,
Ni les ſoupirs, ni les pleurs même,
Qui font croire qu'on eſt Amant;
Pour bien perſuader qu'on aime,
Il ne faut qu'aimer ſeulement.
Celui qu'auront charmé les attraits d'une belle,
Devra dans les commencemens,
Pour s'inſinuer auprès d'elle,
Faire parler ſes ſoins, & ſes empreſſemens;
Mais s'il veut avancer affaire,
Qu'il s'explique bientôt d'une façon plus claire,
Sans appréhender les dangers,
Qu'il croit voir à ne ſe pas taire;
Enfin qu'il parle, & qu'il eſpere
De ne point parler aux Rochers,
Du reſte il ne faut pas s'attendre,
Que nous allions ici marquer,
Ni quand il faudra s'expliquer,
Ni comment il s'y faudra prendre.
Que chacun donc en uſe à ſa mode, à ſon ſens,
Aſſuré par l'amour de lui-même,
Qu'il eſt bien malaiſe de dire que l'on aime,
Et de le dire à contretems.

Que ſi le libre aveu qu'un Amant pourra faire ;
Vient à fâcher la belle à qui ſeule il veut plaire,
Qu'il en faſſe paroître un extrême regret,
Mais qu'il ne laiſſe pas de ſuivre ſa carriere,
Et qu'il compte que la plus fiere
N'eſt guere fâchée en ſecret.
Ce n'eſt pas qu'il ne faille en aimant une belle,
Etre touché ſenſiblement
De tout ce qui peut venir d'elle,
Soit fierté, ſoit déguiſement ;
Prétendre faire une conquête,
Et garder toute ſa froideur,
C'eſt avoir bien plutôt un deſſein dans la tête,
Qu'une paſſion dans le cœur.
Qu'il lui témoigne donc ſans aucun artifice,
Qu'il reſpecte en effet juſqu'à ſon caprice ;
Mais que quelquefois il agiſſe,
Comme s'il ne la craignoit pas,
C'eſt une maxime éternelle,
Que ſi jamais il ne fait rien,
Pour ſe mettre mal avec elle,
Jamais il ne s'y mettra bien :
Mais de tout ce qu'il devra faire,
S'il veut apprendre à bien juger,
Qu'il conſulte les yeux qui ſûrent l'engager,
C'eſt dans les yeux de la Bergere ;
Qu'on connoît l'heure du Berger,
C'eſt-là qu'on peut ſçavoir quand il faut qu'on profite
Des bons mouvemens qu'elle aura.

L'heure,

L'heure, en chiffres d'amour, en ſes yeux eſt écrite,
Et qui ſçaura lire, lira.
Un Amant poſſeſſeur du cœur de ſa Maitreſſe,
Veut-il toujours lui plaire & toujours la charmer?
Qu'il ait toujours pour elle autant de politeſſe,
De reſpect, de délicateſſe,
Que quand il commença d'aimer.
Pour faire durer une flâme,
Il faut l'entretenir dans l'ame,
Par les mêmes moyens qui ſûrent l'allumer,
Souvent pour réveiller une ardeur languiſſante,
Un peu d'abſence fait grand bien.
Mais quand elle eſt trop longue, ou devient trop fréquente,
Le remede alors n'en vaut rien.
Enfin pour dire davantage,
Il eſt dangéreux d'être abſent,
Car il eſt plus d'un cœur volage,
Qui pareil au miroir ne conſerve l'image,
Que tant que l'objet eſt préſent.
S'il faut qu'un démêlé ſurvienne,
Comme il ne manquera jamais,
Que toujours l'Amant ſe ſouvienne,
De chercher le premier à refaire la paix:
On peut ou par dépit, ou par délicateſſe,
Contre les autres gens tenir juſqu'à la mort,
Mais il faut contre ſa Maitreſſe,
Croire toujours que l'on a tort,
Comme ſouvent la jalouſie
Trouble de nos ſujets la paix & le bonheur,

Et que nous n'avons rien qui nous ſoit plus
à cœur,
Que de bien aſſurer la douceur de leur vie,
Nous leur recommandons à tous,
D'éviter s'il ſe peut de devenir jaloux,
Rien n'égale l'horreur d'un ſi cruel martyre;
Du reſte là deſſus que pouvoir ordonner,
Si nous ne feignons point de dire,
Que nous n'avons pas même un conſeil à
donner?
Si quelqu'un bien traité des belles,
Fait des faveurs qu'il obtient d'elles,
Un trophée à ſa vanité,
Qu'il ſoit partout ſi maltraité,
Qu'il ne trouve que des cruelles.
Aimer à publier les graces qu'on reçoit,
Marque ordinairement qu'on les ſent com-
me on doit,
En amour, c'eſt une autre affaire,
C'eſt la bien reſſentir que de la bien celer.
Enfin l'ingratitude eſt ailleurs à ſe taire,
En amour elle eſt à parler,
Nous voulons que ces ordonnances;
Réglemens, Statuts & Défenſes
S'obſervent déſormais dans l'Empire Fran-
çois,
Comme d'inviolables Loix,
Sans qu'on puiſſe aller au contraire,
Car tel eſt notre bon plaiſir;
Que ſi quelqu'un trop téméraire
Contrevient à notre déſir,
Pour voir ſon audace ſuivie
Du plus grand châtiment, qui puiſſe être ex-
primé,
Qu'il ſoit Amant toute ſa vie,
Et qu'il ne ſoit jamais aimé.

¶ Comment accorder Auguſte cruel, impitoyable, ſe repaiſſant du ſpectacle de la mort de pluſieurs perſonnes, avec Auguſte doux, humain, & d'une clémence qui a été l'ame de ſon Empire ? Sont-ce deux hommes differens ? Il fit couper la tête à Brutus après ſa mort : il dit d'un air féroce à un Romain qu'il avoit condamné à un ſupplice capital, & qui lui demanda qu'il permît au moins qu'on l'enſevelît dès qu'il ſeroit expiré : Ne t'embarraſſe pas, les corbeaux auront ſoin de ton corps. Comment la politique a-t-elle pu enter dans une ame cruelle, barbare, inhumaine, la douceur, l'humanité, la clémence, juſques-là qu'il devint l'amour & les délices de ſes ſujets ? Etant tombé malade, ſa convaleſcence cauſa une joie univerſelle ; ceux qui étoient au lit de la mort y prirent part, en témoignant qu'ils étoient contens, parce que le jour de leur mort ils laiſſoient Auguſte en ſanté.

Auguſte change de caractére.

¶ Rhodope Courtiſane ſe diſtinguoit dans ſon ſexe par le pié le plus joli & le plus petit. Cette perfection a de grands charmes, puiſqu'une Nation entiere la met dans le rang des

Fortune de Rhodope Courtiſane.

plus grands attraits d'une femme. Ce pié ſi joli & ſi petit avoit l'avantage d'appartenir à une beauté délicate, réguliere & infiniment gracieuſe ; ſes faveurs auroient été ſans prix, ſi elle n'eût pas été d'humeur de les vendre ; du revenu de ſes charmes elle fit bâtir une des pyramides d'Egypte des plus belles & des plus ſomptueuſes. Elle fut fort ſurpriſe lorſqu'elle vit fondre un Aigle qui lui enleva un de ſes ſouliers un jour qu'elle ſe baignoit dans une riviere ; cet Aigle le porta à pluſieurs lieues de-là, & le laiſſa tomber dans le Jardin d'un Roi d'Egypte dans le tems qu'il s'y promenoit : il admira ce ſoulier qui ne pouvoit être fait que pour un pié charmant. Il crut que les Dieux l'avoient fait pour celle qui devoit regner avec lui, & que ſans qu'elle l'eût encore eſſayé, on le lui avoit envoyé, afin qu'il la cherchât : il fit aſſembler tout ce qu'il y avoit de plus beau dans ſon Royaume parmi les femmes, parce qu'on ne penſa pas que cette chauſſure eût été faite pour une femme laide. On ne trouva gueres dans toute l'Egypte que cent femmes qui méritaſſent d'être préſentées au Roi par leur beauté diſtinguée. On

penſera d'abord que Rhodope étoit de ce nombre. On eſt ébloui à la vue de ces beautés rares : elles nous font d'abord baiſſer les yeux ; mais nous les rélevons promptement pour les regarder, & nous recommençons toujours ce petit exercice ; voilà le mouvement perpétuel de nos regards. Ces belles femmes aſſemblées devant le Roi pour eſſayer ce ſoulier, ſe regardoient, jugez avec quelle jalouſie inquiette ; il eſt ſuperflu de dire qu'elles avoient arrangé leurs appas à leurs toilettes.

Qui pourroit cependant exprimer les cabales
Que formoit en ce lieu ce peuple de rivales,
Qui toutes diſputant un ſi grand intérêt,
Aux yeux de ce Monarque attendoient leur Arrêt ?
Chacune avoit ſa brigue & de puiſſans ſuffrages :
L'une d'un ſang fameux vantoit les avantages ;
L'autre pour ſe parer de ſuperbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit le ſecours.

Le Roi ne s'en fiant à perſonne, voulut eſſayer le ſoulier aux belles ; il les fit toutes aſſeoir, & ſe mit lui-

même à genoux. Un Roi à genoux devant la beauté, c'eſt une attitude des plus naturelles. Il ſe préſenta bien des piés que le ſoulier refuſa : nul ſpectacle plus curieux & plus raviſſant que cet aſſemblage de beautés exquiſes dont chacune avoit une grace differente. Enfin le pié heureux ſe préſenta, c'étoit celui de Rhodope ; elle avoit caché avec beaucoup de ſoin le dénouement de l'aventure qu'elle devoit bien prévoir, elle vouloit triompher de ſes rivales avec éclat. Le Roi vit d'un coup d'œil que cette aimable perſonne avoit bien d'autres perfections d'un plus grand prix. Le premier pas que fit ce pié le conduiſit au Trône ; & le Roi n'en eſtima pas moins le tréſor qu'il poſſeda, quoiqu'il eût eu bien des précurſeurs. Après tout, ces graces, quoiqu'elles euſſent été profanées, avoient toujours le même luſtre, & le Roi avoit le plaiſir de ſçavoir que bien des gens avoient une idée parfaite de ſon bonheur. Ne prétend-on pas que notre félicité lorſqu'elle eſt ignorée, n'a pas un goût délicieux ?

L'allégreſſe du cœur s'augmente à la répandre,

Et goutât-on cent fois un bonheur tout parfait,
On n'en eſt pas content, ſi quelqu'un ne le ſçait.

¶ Voici une Coquette vertueuſe : elle brave l'amour, parce que ſon heure n'eſt pas encore venue.

Notre ſexe par tout fait des adorateurs,
Et fût-ce la plus laide, on lui dit des douceurs.
Pour moi qu'aucun aveu ſur l'amour n'effarouche,
A perſonne jamais je ne ferme la bouche;
Et groſſiſſant ma Cour d'Eſclaves differens,
J'écoute les ſoupirs, & ris des ſoupirans.
Ce n'eſt pas après tout leur faire grande injure :
Ils ont beau de leurs maux nous tracer la peinture,
Tous ces empreſſemens de belle paſſion,
Sont ſouvent moins amour que converſation.
Et le plus languiſſant alors qu'il nous proteſte,
A tout prêt d'expier de la ſanté de reſte.
Si ſur nous quelquefois le murmure s'étend,
C'eſt par ce que l'on fait, non pour ce qu'on entend;
Et ces miroirs d'honneur, ces prudes conſommées,
Qui du ſeul nom d'amour, ſe trouvent allarmées,
Succomberoient bientôt à la tentation.

Puiſqu'un mot ſur leur cœur, fait tant d'impreſſion.
Jamais à prendre feu, je n'ai l'ame ſi prompte,
Les déclarations pour moi ne ſont qu'un conte.
Et quoique mes Amans par-là ſe ſoient promis,
Je ne vois, ne regarde en eux que mes amis,
Je prens ſur les eſprits un empire commode,
Et s'ils m'aiment, il faut qu'ils vivent à ma mode.
L'un veille à mes procès, l'autre à mes bâtimens;
C'eſt ainſi que j'amuſe un grand nombre d'Amans.

Epigramme.

¶ Le Comte de Tonerre étant à la Comédie, lorſqu'on repréſentoit une nouvelle piéce, qui échoua, en fit une critique fine par un bon mot, qui eſt le ſujet de l'Epigramme ſuivante.

Quand Tonerre à la Comédie
Rioit hier d'un mot ſans ſel & ſans eſprit,
Lui dont le goût qu'on étudie,
N'eſt pas de rire à l'étourdie;
Je le vis bien, la choſe vous ſurprit;
Vous ne ſçavez pour quel ſujet il rit:
Voulez vous que je vous le die?
Je ſens, me diſoit-il, que tout ſera ſi froid,
Qu'à moins de rire en cet endroit,
Tout finira ſans que je rie.

¶ Une jeune femme qui avoit épouſé un vieillard, le quitta pour en prendre un jeune. Le vieillard piqué de cet affront, repréſenta devant les Juges que la loi alloit autoriſer un grand abus, que ſon véritable eſprit devoit être de ne donner cette liberté qu'à ceux qui auroient des raiſons ſolides, pour faire un divorce, qu'en les démariant, elle devoit laiſſer également à l'un & à l'autre la voie de ſe remarier, qu'un vieillard ſeroit le jouet d'une jeune femme qu'il épouſeroit ; qu'étant démarié, il n'en trouveroit pas une autre facilement, qu'un pareil divorce permis, annonçoit la lubricité d'une femme, qui ne ſortoit des bras du vieillard que pour aſſouvir ſes déſirs violens entre les bras du jeune ; il finit en diſant, que tous les vieillards parloient par ſa bouche & réclamoient contre cette Loi. On fut ému du plaidoyer de ce vieillard. On ordonna que les jeunes femmes, qui auroient épouſé des vieux, ne pourroient ſe démarier que pour en épouſer d'auſſi vieux que ceux qu'elles quittoient ; la Loi fut à peine publiée, que la jeune femme retourna dans ſon ménage. Loi équitable.

Tréſor découvert.

¶ Du tems de Robert Guiſcard, Duc de Calabre, fils de Tancrede, qui paſſa en Italie avec une Colonie nombreuſe de Normands, on découvrit une ſtatue de marbre, qui avoit autour de la tête un cercle de bronze en guiſe de guirlande, où ces mots étoient gravés.

Kalendis Maii oriente Sole caput aureum habebo.

Aux Calandes de Mai, le Soleil ne commencera pas ſi-tôt à ſe lever, que ma tête ſera d'or.

Le Prince curieux, chercha vainement parmi les Sçavans un Oedipe pour cette énigme. Un Sarrazin grand Magicien, lui donna cet éclairciſſement; il y a un tréſor dans l'endroit où la tête de cette figure enverra ſon ombre le premier jour de Mai.

En effet, on creuſa en ce tems-là dans l'endroit indiqué, on y trouva un grand tréſor, qui fut d'un grand ſecours au Duc de Calabre dans ſon entrepriſe.

Xenocrate inſenſible aux charmes de Laïs.

¶ Laïs ſi célébre dans la Gréce, par ſa beauté & ſon déréglement, forma le deſſein de vaincre Xenocrate Philoſophe Stoïcien, le plus indifferent de tous les hommes & le plus

insensible à l'amour ; elle alla le soir chez lui pour lui demander un asyle, feignant qu'elle étoit poursuivie par les Ministres de la Justice ; sa beauté éblouissante empruntoit de sa parure un nouvel éclat. Xenocrate la reçut avec une grande politesse, il n'avoit qu'un lit, il lui en offrit la moitié. Elle s'efforça en vain par les charmes de sa conversation, de le blesser des premiers traits de l'amour. En se deshabillant devant lui, elle prit la pudeur pour l'aider, afin qu'en dérobant ses appas les plus séduisans au Philosophe, elle l'irritât davantage, & le piquât des aiguillons les plus vifs de la curiosité ; elle ne fit sur lui aucune impression. Dans le lit elle s'envelopa légérement d'un habillement de fin lin, qu'on pouvoit lui enlever par le plus foible effort. Xenocrate alla sans façon se coucher auprès d'elle. La nuit si propre à l'amoureux mystere, ne lui fit naître aucun désir, son cœur étoit un champ ingrat où aucun fruit de l'amour ne pouvoit germer, on n'y pouvoit rien semer qu'il n'y mourût tout aussi-tôt.

L'idée d'avoir dans son lit une seconde Vénus, étoit une idée tran-

quille dans ſon eſprit, qui lui plaiſoit ſans l'échauffer ; il préfera les bras du ſommeil à ceux de Laïs ; elle fut vivement piquée d'une ſi grande froideur ; l'inquiétude & le dépit lui tinrent toujours les yeux ouverts, ſon amour propre ne lui permit pas de faire des attaques plus preſſantes au Philoſophe, afin qu'elle pût ſe flater que peut-être il n'y auroit pas réſiſté, & qu'elle s'épargnât du moins la honte d'avoir tout mis en uſage inutilement. Elle ſe leva de grand matin, & ſortant de ſon lit bruſquement, dans une eſpéce de déſordre & dans une vraie colere, elle l'éveilla ; il ouvrit les yeux. Il auroit pu encore rentrer en grace ; mais il entrevit ſans émotion les agrémens qu'il perdoit, il fut auſſi glacé dans le tems qu'ils lui échapoient, que lorſqu'il fut à la veille de les poſſeder ; il eut la gloire d'avoir émouſſé ſur ſon ame & ſur ſon corps de marbre les traits les mieux acerés de l'amour. Laïs diſparut comme un éclair ; elle dit enſuite pour ſe conſoler qu'elle n'avoit pas réuſſi, parce qu'elle n'avoit pas eu affaire à un homme, mais à une ſtatue.

¶ Un Juge eut la foibleſſe de prendre d'une Partie qu'il devoit juger, un grand baſſin d'argent, mais il n'eut pas la foibleſſe de lui faire gagner ſon Procès; il répondit aux reproches que lui fit ce Plaideur: Votre Baſſin eſt beau, il eſt d'un argent du meilleur aloi, mais votre Procès ne valoit rien.

Juge qui prend des préſens ſans ſe laiſſer corrompre.

¶ Un galant homme d'une qualité diſtinguée, ſe mêla aſſez mal-à-propos dans la rue d'une querelle d'ivrognes, qu'il vouloit accommoder. L'un d'eux lui prit ſon chapeau, & le jetta dans le ruiſſeau; un de ſes amis qui ſurvint, voulut l'obliger à ſe venger de cette iujure: il ramaſſa ſon chapeau d'un grand ſang froid, & quitta la partie, en diſant: Je l'ai bien mérité. Cela eſt copié d'après Pierrot dans la Comédie Italienne; ſon Maître lui donne un ſoufflet, parce qu'il a dit une ſottiſe. Pierrot garde ſon ſoufflet, en diſant: Cela eſt juſte.

Galant homme qui prend bien ſon parti.

¶ Une juſtice qui ſe fait trop attendre eſt une injuſtice. Voilà ce que les Juges devroient avoir continuellement devant les yeux, afin de ne pas faire languir des Parties des années entieres dans l'attente d'un Jugement.

Quelle eſt la raiſon qui nous fait aimer ce qui nous eſt défendu.

¶ Pourquoi nous portons-nous avec tant d'ardeur à ce qui nous eſt défendu ? pourquoi cette défenſe lui donne-t-elle dans notre eſprit un grand relief ? un mari défend à ſa femme de ſe baigner dans une mare dont l'eau eſt ſale & bourbeuſe ; elle eſt auſſi-tôt tourmentée du déſir de s'y baigner ; il faut qu'elle ſe ſatisfaſſe quoi qu'il lui en coute. C'eſt le conte que le Pere du Cerceau a mis en Vers. Je rendrai bien raiſon des mouvemens violens qu'eut cette femme. Quoi ! dit-elle en elle-même, mon mari attente ſur ma liberté ; il me veut dominer, je ne veux point lui céder, ni être dans ſa dépendance ; des petites choſes qu'il m'interdira par dégré, il viendra aux grandes, il foulera aux piés ma volonté, ma liberté ; mon obéiſſance ſeroit d'une conſéquence trop dangéreuſe.

Mais ce n'eſt pas rendre raiſon, pourquoi la défenſe donne un prix à la choſe défendue, cherchons là, je l'ai expliquée dans les *Saillies d'eſprit*, peut-être n'ai-je pas été au but, prenons une autre route. Mon imagination prête un grand prix au plaiſir qu'on me défend, parce qu'on ſe

perſuade qu'il ne nous eſt défendu que parce qu'il eſt exquis & qu'il a un mérite ſecret, dont on a la jalouſie de nous priver : ſur ce mérite ſecret notre imagination s'exerce ; piquée d'une curioſité fort vive, elle nous offre mille & mille images ſéduiſantes, & nous perſuade qu'elle eſt dans l'impuiſſance de nous en tracer la véritable, que celle qu'elle nous préſente n'en approche pas. De-là naît une envie extrême de la connoître, car on veut ardemment ſçavoir ce qui eſt inconnu, l'épreuve ſeule peut nous rendre ſçavans ; nous ſommes trop preſſés, trop tourmentés, pour ne nous pas ſatisfaire à quelque prix que ce ſoit.

¶ On demanda à Solon, pourquoi il pleuroit la mort de ſon fils, puiſque ſes larmes étoient inutiles, & qu'elles ne pouvoient pas le reſſuſciter. C'eſt, répondit-il, à cauſe de cela préciſément que je pleure. Trait de Solon.

¶ Je voudrois qu'on mît ſur la porte de tous les lieux où on rend la juſtice, ces paroles du Deutéronome, ch. 1. ℣. 16-17. Beau paſſage de l'Ecriture-Sainte.

Audite illos, & quod juſtum eſt judicate : ſive civis ſit ille, ſive peregrinus.

Nulla erit distantia personarum, ita parvum audietis ut magnum: nec accipietis cujusquam personam, quia Dei judicium est.

Jugez, soyez attentifs aux plaidoyers, que la justice elle-même soit la regle de vos jugemens; ne distinguez point les personnes, que le Citoyen & l'Etranger vous soient égaux; point d'acception de personnes, parce que vous exercez le jugement de Dieu même.

On voit dans le même Livre une apostrophe bien éloquente de Moyse. *Testes invoco cœlum & terram, quòd proposuerim vobis vitam & mortem, eligite ergo vitam.* Il dit aux Juifs: Je prens le Ciel à témoin, que je vous ai proposé la vie & la mort, choisissez donc la vie; il a expliqué que la vie étoit de servir le Seigneur, & que la mort étoit d'abandonner son service. Il leur dit que si lui ayant été infidéles, ils reviennent à lui, quand ils seroient dispersés au-delà des poles du Ciel, il les feroit bien revenir. On ne peut pas donner une idée plus vive de la puissance de Dieu: *Si ad cardines Cœli fueris dissipatus, inde te retrahet Dominus Deus tuus.* Deut. ch. 30.

¶ Il y a des expreſſions proverbiales qui ſont de toutes les Nations, mener un homme par le nez, par la barbe, pour dire le conduire où l'on veut; cette phraſe eſt en uſage parmi les Turcs. Selim fut le premier des Ottomans qui ſe fit raſer, il dit à ſes Bachas qui s'en étonnoient: C'eſt afin que dorénavant vous ne me meniez plus par la barbe. Bon mot d'un Empereur Turc.

¶ Un Garde du Corps né en Gaſcogne, ayant été vaincu par une belle, la vainquit à ſon tour; elle portoit au-dedans d'elle-même le poids de la victoire du Gaſcon; & cette charge devenant tous les jours plus peſante, M. le Duc de Noailles taxa le Gaſcon à 200 piſtoles envers la belle, & le condamna à les payer dans deux mois; il préſenta ces Vers à ce Seigneur: Placet d'un Gaſcon, Garde du Corps.

Je ſuis né dans une contrée,
Où les infortunés Cadets,
Munis de la cape & l'épée,
S'embarquent avec leurs bidets.
Nous trouvons la gloire ſi belle,
Que nous ſacrifions pour elle
Nos prés, nos vignes, nos champs;
Mais pour les Divinités folles,
Sacrifier deux cens piſtoles,
C'eſt trop de deux mille francs.
Iſſu d'un ſang trop œconome,

Je ne puis en ſi peu de tems
Payer une ſi groſſe ſomme.
Quoi ! Monſeigneur, deux mille francs ;
Un Garde du Corps de Gaſcogne,
Pour une pareille beſogne.
A quoi donc taxer les Exemts,
Les Majors, les Chefs de Brigade ?
Et ſi l'on monte au plus haut grade,
Les frais ſeront exorbitans.
Le fait mérite qu'on y penſe,
Il eſt en tout point important,
Tout ce qui tire à conſéquence,
Doit être peſé murement.
Pour vos ordres rempli de zéle,
C'eſt faute d'argent que j'appelle
De vos premiers arrangemens,
Que ne dépend-il de Bellone,
Que le Pactole & la Garonne
Soient deux Fleuves moins differens ?

On modera la taxe à la moitié.

Bon mot à la louange du Maréchal de Villars.

¶ Le Maréchal de Villars étoit en Allemagne pendant la Campagne de 1713 ; il tira ſon épée du fourreau, & le laiſſa tomber, il fit un ſigne afin qu'on le ramaſsât. Un Officier lui dit : Monſeigneur, vous n'en avez pas beſoin, puiſque vous avez toujours l'épée à la main contre les Ennemis.

Quel eſt le caractere des gens de Cour.

¶ Louis XIV. ayant fait venir le Duc de la Feuillade dans ſon cabinet, lui dit qu'il le nommoit Colonel des Gardes Françoiſes. Ce Seigneur affecta

de ſortir du cabinet du Roi, avec un air conſterné. Tous les Courtiſans le croyant diſgracié, lui tournerent le dos; dès qu'ils furent revenus de leur erreur, ils allerent en foule le feliciter. Meſſieurs, leur dit-il, je ne prens point de part à vos complimens. C'eſt à ma fortune à vous remercier, je n'y ſuis pour rien, ce n'eſt qu'à elle à qui vous les adreſſez.

Vers de Damon ſur un nouveau Noble.

¶ Damis fils d'un Parcheminier, ayant été déſigné pour être Jurat à Bourdeaux, où cet Office confere la Nobleſſe, Damon lui adreſſa cette Epigramme :

Au grade de Jurat la fortune t'appelle,
Nous admirerons tous ta Nobleſſe nouvelle,
Ton titre bien moulé ne prendra jamais fin;
Tu ſçauras bien choiſir le meilleur parchemin.

Damis n'entendit point raillerie; il fit dire à Damon en réponſe, que le parchemin étoit plus fort que le papier. Il vouloit faire alluſion au papier que Damon employoit dans ſes Ouvrages; il prétendoit dire, qu'il étoit ſupérieur à Damon. Ce Poëte lui envoya ces Vers pour replique :

Toi dont le pere a ſçu former un parchemin,
Qui par un coup du ſort viens à l'Echevinage*,
Enflé de cet honneur, tu veux avoir un Page,
Tu crois que ton eſſor te conduira plus loin;
Mon parchemin, dis-tu, d'un ton plein d'arrogance,
Plus fort que ton papier doit t'impoſer la loi.
Ton erreur eſt extrême, ouvre les yeux, croi moi,
Et ſouffre que j'éclaire une ſombre ignorance;
Ecoute ma leçon, Damis, comprend-là bien,
Parchemin & papier d'eux-mêmes ne ſont rien,
Leur unique valeur vient de leurs écritures:
Or compare les traits, les diverſes figures
Du vilain parchemin, & du noble papier,
Tu quitteras l'erreur d'une ame prévenue,
Comme un paon orgueilleux qu'on voit s'humilier,
Dès que ſes pieds affreux viennent ſaiſir ſa vue.

* Jurat eſt ce qu'on appelle Echevin ailleurs.

¶ M. le Prince, fils du grand Prince de Condé, étant demeuré court dans la harangue qu'il fit aux Etats de Bourgogne, M. de la Roquete Evêque d'Autun, qui harangua enſuite, affecta de demeurer court, afin d'adoucir la mortification de M. le Prince, en lui donnant un exemple d'une mémoire auſſi fautive que la ſienne.

L'Evêque d'Autun fait bien ſa cour à M. le Prince.

¶ On demanda à M. Cre... pourquoi dans ſes Tragédies il donnoit des caracteres noirs & affreux. C'eſt, répondit-il, que Corneille ayant ſaiſi le grand, Racine le tendre, ils ne m'ont laiſſé que l'horrible.

M. Cre... juſtifie le caractere de ſes Tragédies.

Voilà trois traits que j'enleve par droit de répréſailles à l'Auteur nouveau en *Ana*, en lui laiſſant pourtant la gloire d'en avoir regalé le Public le premier. Afin que la vengeance ſoit complette, je rapporterai une Epitaphe de Belin Notaire de M. Law, mort de regret d'avoir perdu aux Actions, qui eſt inhumé dans l'Egliſe de S. Germain l'Auxerrois.

Entre la Chapelle Saint Edme
Et la Chapelle Saint Paulin,
Repoſe Maître Paul Belin,
Notaire & martyr du Syſtême.

Epigramme.

¶ Je rapporterai encore une Epigramme ſur le Sieur Bonnard, Maître de Danſe, qui avoit enſeigné Monſeigneur, le premier Dauphin : il avoit inventé les carroſſes qu'on appelle des Soufflets ; & fut roué à Paris, pour avoir violé & égorgé ſa ſœur.

Tout ſe diſſipe, & vient à rien ;
Il n'eſt ici-bas aucun bien,
Dont la fortune ne ſe joue,
Et du carroſſe de Bonnard,
Il n'en eſt reſté pour ſa part
Qu'une triſte & funeſte roue.

Ces deux petites Piéces en Vers ſont dans la Brochure en *Ana* de cet Auteur.

Il rapporte encore le mariage forcé de M. de Grammont, que j'ai raconté, auſſi bien que la Harangue latine faite à la Reine Chriſtine de Suéde : ainſi ſi j'y regardois de près, j'aurois encore un trait ou deux à prendre, ſuivant les regles d'une juſte compenſation ; mais j'aime mieux lui faire grace, je ne ſuis pas rancunier. Dans les differends entre Auteurs, il faut bien qu'ils s'appaiſent d'eux-mêmes, perſonne ne met les holas. Que peut-

on craindre ? Dans nos excès de colere nous écrivons juſqu'à la derniere goutte de notre encre ; mais jamais on ne voit la moindre goutte de ſang répandue.

¶ Qui croiroit que Cottin, dont Moliere & Boileau à l'envi ont célebré le ridicule, & qu'ils nous ont repréſenté comme rempant dans la fange du Parnaſſe, ait fait ce Sonnet ? Beau Sonnet de Cottin.

Le repos eſt un bien où je ne puis prétendre ;
Dans le flux & reflux, dont je ſuis agité,
Le cours de mes malheurs n'eſt jamais limité ;
Il ſemble que le Ciel ſe plaiſe à les répandre.

J'ai vu mourir Tirſis, j'ai vu mourir Timandre,
Qu'Alcidon a ſuivi d'un pas précipité,
Par un même deſtin Alcipe eſt emporté,
Et toute ſa grandeur n'eſt plus qu'un peu de cendre.

Ceux de qui l'amitié m'aſſiſte de conſeil,
Me parlent de leur mort, ainſi que d'un ſommeil,
Dont nous verrons un jour diſparoître les charmes.

Mais leur raiſon ne peut moderer mes tranſports,

Ou qu'ils laiſſent couler le torrent de mes larmes,
Ou qu'ils trouvent moyen de réveiller les morts.

Boileau dit qu'Apollon s'eſt attaché à diſtinguer le Sonnet d'avec les autres Ouvrages de Poëſie.

Sur tout de ce Poëme il bannit la licence,
Lui-même en meſura le nombre & la cadence;
Défendit qu'un Vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déja mis osât s'y remontrer.

Apollon proſcriroit-il le Sonnet de l'Abbé Cottin?

RECUEIL CHOISI
DES BONS MOTS
ET
DES APOPHTHEGMES
DES ANCIENS.

BONS MOTS
ET
APOPHTHEGMES
DES ANCIENS.

CYrus disoit qu'on n'étoit pas digne de commander, à moins qu'on ne fût meilleur que ceux à qui on donnoit la Loi.

¶ Il ne voulut point voir une belle femme qu'il avoit fait prisonniere, De peur, dit-il, de devenir captif de ma captive.

¶ Créſus au pillage de la Ville de Sardes, conquise par Cyrus, voyant les Soldats qui saccageoient tout, demanda à Cyrus ce qu'ils faisoient : Ils pillent, dit-il, tes trésors. Mais plutôt les vôtres, repliqua Créſus : car les biens des vaincus sont aux vainqueurs. Cela obligea Cyrus à faire cesser le pillage. Créſus.

¶ La liberté paroissoit à Cyrus une

vertu royale. J'ai de grandes richeſſes, diſoit-il à ſes Courtiſans, je l'avoue, & je ſuis bien aiſe qu'on le ſçache ; mais vous devez compter qu'elles ne ſont pas moins à vous qu'à moi. En effet, dans quelle vue les amaſſerois-je ? ſeroit-ce pour mon propre uſage, & pour les conſumer moi-même ? cela me ſeroit impoſſible quand je le voudrois ; c'eſt pour être en état de diſtribuer des récompenſes à ceux qui ſervent utilement le Public, & d'accorder quelque ſoulagement à ceux qui me feront connoître leurs beſoins.

¶ Un jour Créſus lui repréſenta qu'à force de donner il ſe rendroit lui-même pauvre, au lieu qu'il auroit pu être le plus riche Prince du monde, & amaſſer des tréſors infinis : Et à quelle ſomme penſez-vous, reprit Cyrus, qu'auroient pu monter ces tréſors ? Créſus fixa une certaine ſomme qui étoit immenſe ; Cyrus fit écrire un billet aux Seigneurs de ſa Cour, où il leur marquoit qu'il avoit beſoin d'argent ; on lui apporta au-delà de ce qu'il avoit demandé. Le cœur de mes Sujets, dit-il, c'eſt le tréſor où je garde mes richeſſes.

Cyrus.

¶ Cicéron a dit de Cyrus, que pendant tout le tems de ſon Gouvernement, il ne lui échapa jamais une ſeule parole de colere & d'emportement. *Cujus ſummo in imperio nemo verbum ullum unquam aſperius audivit.*

¶ M. Rollin ſur le plan de Xenophon a repréſenté Cyrus comme un Prince accompli; Hérodote en a fait un portrait tout different. Selon ce dernier Hiſtorien, Cyrus s'emporte contre un fleuve, où l'un de ſes chevaux favoris s'étoit noyé : il fait couper ce fleuve en 360 canaux : il eſt vaincu par Tomiris, Reine des Maſſagetes, qui plonge la tête de Cyrus ſéparée de ſon corps dans un outre plein de ſang, en lui diſant : Cruel raſſaſie-toi après ta mort du ſang dont tu as eu ſoif pendant ta vie. Xenophon, ſelon Cicéron, a plutôt voulu nous donner dans Cyrus le modéle d'un grand Prince, que de nous faire un portrait véritable. Pourquoi donc M. Rollin préfere-t-il Xenophon à Hérodote ? Dieu qui ſe ſervit de Cyrus pour exécuter ſes grands deſſeins, n'avoit pas beſoin pour cela d'un homme accompli, tel

Tomiris.

que le dépeint M. Rollin, il pouvoit être l'inſtrument de Dieu, en mêlant de grandes qualités avec de mauvaiſes.

Darius le dernier Roi de Perſe.

¶ Darius le dernier Roi de Perſe, admirant les grandes qualités d'Alexandre : Si les Dieux, dit-il, me veulent ôter l'Empire, qu'ils ne le donnent point à d'autres qu'à lui.

Artaxerce-Longimanus.

¶ Artaxerce - Longimanus diſoit qu'il étoit plus digne d'un Prince de donner que de recevoir.

¶ Un de ſes Officiers lui faiſant une demande injuſte pour quelque ſomme qu'on lui avoit promis, il lui donna la même ſomme ſans lui accorder ſa demande, pour être, dit - il, libéral ſans être injuſte. Cela eſt d'autant plus beau, que les grands récompenſent ordinairement leurs ſerviteurs aux dépens d'autrui.

¶ Thémiſtocle étant banni de la Gréce, & s'étant retiré vers Artaxerce, ce Prince s'écria que les Dieux inſpirent toujours de ſemblables penſées à mes ennemis ; de ſorte qu'ils chaſſent tous leurs grands Perſonnages.

Le jeune Cyrus.

¶ Comme on amenoit au jeune Cyrus une Courtiſane Grecque d'u-

ne parfaite beauté, qui ne voulut pas ſouffrir ſes careſſes ; C'eſt par-là, dit-il, qu'elle les mérite ?

Artaxerce-Memnon.

¶ Artaxerce-Memnon ſon frere, d'un accès très-facile, fut abordé par un Payſan, qui lui préſenta de l'eau dans le creux de la main, parce qu'on n'abordoit point le Roi de Perſe les mains vuides, & qu'il n'avoit que cela à lui donner ; il le récompenſa, & dit qu'il avoit égard à la volonté, & non au préſent.

¶ Ayant été contraint dans une retraite de manger des figues ſéches & du pain d'orge, parce qu'on avoit pillé ſon équipage, il trouva grace à ſon appétit, ces mets groſſiers excellens : Grand Dieu, dit-il, de quelle félicité je m'étois privé juſqu'alors par trop de délicateſſe !

Oronte.

¶ Oronte gendre de ce Monarque ſe retirant de la Cour après ſa diſgrace, dit que les Rois ſont de leurs Sujets ce qu'ils font des piéces de monnoie, à qui ils donnent le prix qu'ils veulent.

Memnon.

¶ Memnon Général de Darius, frapant un ſoldat qui parloit mal d'Aléxandre : Je t'ai pris pour lui faire

la guerre, dit-il ; & non pour lui dire des injures.

¶ Les Rois d'Egypte défendoient aux Magiſtrats de leur obéir, lorſque la Juſtice ne le vouloit pas, Parce que, diſoient-ils, elle eſt ſupérieure à notre autorité.

Scilure. ¶ Scilure Roi des Scythes, voulant montrer à ſes fils l'avantage de leur union, ſe fit apporter un trouſſeau de fléches, & leur ayant commandé de le rompre, comme pas un ne le put faire, il les prit toutes l'une après l'autre & les rompit : C'eſt ainſi, dit-il, qu'en demeurant bien unis, vous ſerez invincibles ; mais ſi vous êtes déſunis, vous ſerez faciles à défaire. Les Pays-bas ont pris cet apologue pour ſymbole de leur union.

Annibal. ¶ Annibal fut le plus redoutable ennemi que Rome ait jamais eu ; il avoit entre ſes mains la deſtinée de Rome, après la victoire qu'il remporta ſur les Romains à Cannes. Maharbal l'un des Officiers Généraux de ſon Armée, vouloit que ſans perdre de tems on marchât à Rome, promettant à Annibal de le faire

ſouper à cinq jours de-là dans le Capitole. Annibal répondit qu'il falloit prendre du tems pour déliberer ſur cette propoſition. Je vois bien, dit Maharbal, que les Dieux n'ont pas donné au même homme tous les talens à la fois. Vous ſçavez vaincre Annibal; mais vous ne ſçavez pas profiter de la victoire. Annibal ayant voulu depuis prendre Rome, dont il s'étoit approché, une tempête violente s'oppoſa pluſieurs fois à ſes deſſeins; il dit que tantôt la fortune, tantôt la volonté lui manquoit pour prendre Rome. Ce qui prouve qu'Annibal reconnoiſſoit lui-même la juſtice du reproche que lui avoit fait Maharbal. Cependant M. Rollin dans ſon Hiſtoire des Carthaginois, juſtifie Annibal, & dit qu'il n'étoit pas en état de faire le ſiége de Rome. Lorſque dans la ſuite Annibal fut rappellé de l'Italie en Afrique, il prononça mille exécrations contre lui-même, parce qu'au ſortir de la bataille de Cannes, il n'avoit pas conduit à Rome ſes ſoldats, tout fumans du ſang des Romains. Annibal qui ſe condamne, décide la queſtion.

L'Armée Romaine étant rangée en bataille, un homme qui n'avoit pas la réputation d'être brave, lui vint dire qu'il trouvoit l'ordre de cette Armée admirable : Ce qui eſt de plus admirable, dit Annibal, c'eſt que parmi tant de gens, il n'y en a pas un qui te reſſemble.

Ayant été rappellé à Carthage, pour tenir tête à Scipion, il confera avec lui. Le plus grand de tous ces ſpectacles étoit ces deux célébres Généraux converſant enſemble, ils s'admiroient mutuellement & s'efforçoient s'il ſe pouvoit de ſe faire eſtimer encore davantage l'un de l'autre ; c'étoit toute leur ambition ; ils ſe ſuffiſoient l'un à l'autre. Annibal ne put pas perſuader la paix à Scipion, il fallut en venir à une bataille.

M. Rollin qui nous a décrit avec tant d'exactitude pluſieurs autres batailles, ſe diſpenſe de décrire celle-ci ; Parce que, dit-il, il eſt aiſé de s'imaginer que deux Capitaines ſi expérimentés, n'oublierent rien de ce qui pouvoit contribuer à la victoire ; c'eſt à cauſe de cela que la curioſité exige d'être inſtruite des moyens qu'ils ont mis en œuvre. Ce ſont ces grandes

leçons qu'ils ont données aux Généraux, dont elle demande le récit à un Hiſtorien.

Annibal fut obligé de conſeiller aux Carthaginois d'accepter la paix à des conditions honteuſes, Giſgon s'y oppoſa par un diſcours qu'il fit ; Annibal indigné, le prit par le bras & le jetta en bas de ſon ſiége : Pendant, dit-il, que moi qui ai fait la guerre toute ma vie, je conſeille la paix, un homme qui ne ſçait ce que c'eſt que la guerre, a la hardieſſe de la vouloir perſuader : il s'excuſa néanmoins ſur cette action violente.

Le peuple verſant des larmes lorſqu'il fallut payer la taxe impoſée par le Traité de paix. Annibal ſe mit à rire ; comme on lui fit là-deſſus des reproches : Mon ris, dit-il, n'eſt pas un effet de joie ; c'eſt un effet de l'indignation que j'ai en voyant ces larmes hors de ſaiſon, il falloit pleurer lorſque par négligence on laiſſoit perdre le fruit de mes victoires.

Annibal ſe retira & quitta ſon ingrate patrie, il rencontra à Epheſe des Députés des Romains, parmi leſquels étoit Scipion ; il s'entretint avec lui ſur les grands Capitaines,

il nomma Aléxandre le premier, puis Pyrrhus, il ſe mit le troiſiéme. Dans quel rang vous mettriez-vous, lui dit Scipion étonné ? Si vous m'aviez vaincu, je me ſerois nommé le premier, lui répondit Annibal. Scipion, dit M. Rollin, ne fut pas inſenſible à une flaterie ſi délicate, qui le mettant hors de pair, ſembloit inſinuer que nul Capitaine ne méritoit d'entrer en parallele avec lui ; mais je ne vois pas que Scipion dût être parfaitement content de n'avoir aucun rang parmi les grands Capitaines. Après tout, ſi Annibal l'eût cru hors de pair, il l'eût placé le premier ; ç'auroit été ſa place.

Gelon. ¶ Gelon Roi de Syracuſe faiſoit dans le pays qu'il conqueroit, cultiver à ſes ſoldats des terres en friche, Pour compenſer, dit-il, le dégât que font les armées.

Il empruntoit de ſes ſujets de l'argent pour faire la guerre, & le rendoit religieuſement dans la paix, il ſe vantoit que ſon exactitude à rendre, lui fourniſſoit un tréſor inépuiſable dans la bourſe de ſes peuples.

Une Courtiſane lui repréſenta qu'il avoit l'haleine mauvaiſe, il ſe

plaignit à ſa femme de ne l'avoir pas averti de ce défaut : Je croyois, dit-elle, n'ayant pratiqué que vous, que tous les hommes avoient la même imperfection. Voilà le phénix des femmes.

¶ Le fils de Denys le Tyran ayant violé une femme de condition, ſon pere lui demanda en colere : Ai-je jamais rien fait de ſemblable ? C'eſt que vous n'êtes pas fils de Roi, répondit le jeune Denys. Va, reprit le Monarque, tu n'en ſeras jamais pere ; la prédiction s'accomplit. Denys le Tyran.

Voyant dans la chambre de ſon fils pluſieurs ouvrages d'or & d'argent qu'il lui avoit donnés : Tu n'es pas digne de regner, lui dit-il, puiſque tu ne t'es pas fait encore des amis de ces préſens que je t'ai faits.

¶ La mere de Denys le Tyran voulant ſe marier dans une extrême vieilleſſe, lui en demanda la permiſſion ; il lui dit : La fin du mariage étant la génération des enfans, vous ne ſçauriez avoir cet objet en vue, je puis bien en votre faveur changer les loix civiles ; mais je ne puis changer celles de la nature.

¶ Comme on tramoit ſourdement

nne conſpiration contre lui, un de ſes ſujets lui dit à l'oreille en préſence de beaucoup de perſonnes : Feignez que je vous ai appris les noms des conjurateurs & le ſecret de la conſpiration, & donnez-moi un talent pour récompenſe. Denys exécuta cet avis, la conſpiration échoua.

¶ Un homme condamné à mort demanda du tems pour régler ſes affaires; ſon ami afin de lui obtenir cette grace, offrit d'être ſa caution. Denys admira la force de cette amitié, il pardonna au coupable : Pour récompenſe, dit-il, je vous demande d'être reçu pour troiſiéme dans votre amitié.

Denys le Tyran le jeune.

¶ Lorſque Denys le jeune fut chaſſé de ſon Etat, on lui demanda à quoi lui avoient ſervi Platon & la Philoſophie ? A ſupporter plus patiemment, dit-il, une ſi grande révolution.

¶ Quelqu'un lui ayant reproché que de Roi, il étoit devenu particulier, au lieu que ſon pere de particulier s'étoit fait Roi : Mon pere, répondit-il, s'eſt fait Roi lorſqu'on étoit las du gouvernement populaire, & j'ai perdu la Royauté lorſqu'on commençoit à s'en dégouter. Il répon-

dit une autre fois à ce même reproche, que ſon pere lui avoit laiſſé ſon Etat, & non pas ſa fortune.

¶ Agathocles, de fils de Potier devenu Roi de Sicile, faiſoit tous les jours ſervir ſur ſa table de la vaiſſelle de terre, pour ne pas oublier, à ce qu'il diſoit, ſa premiere condition. Agathocles.

¶ Dion ayant appris que quelques-uns de ſes amis conſpiroient contre lui, dit : Il vaut mieux mourir que d'avoir toujours à ſe garder de ſes amis & de ſes ennemis. Dion.

¶ Depuis ſon éxil entendant ſes gens murmurer de ce qu'on le faiſoit trop attendre à la porte d'un Grand : Ce n'eſt pas la faute de ce Grand, dit-il, mais de ſa grandeur.

¶ Archelaüs refuſa une coupe d'or à un Courtiſan, & la donna à Euripide ; Parce que, dit-il, il eſt digne de l'avoir ſans la demander.

¶ Philippes Roi de Macédoine, ayant reçu trois bonnes nouvelles en un jour, s'écria : O Dieux ! envoyez-moi quelque infortune, afin de contrebalancer un bonheur qui pourroit m'aveugler. Philippes de Macédoine.

¶ Atheas lui écrivit que ſi les Macé-

doniens ſçavoient bien combattre ; les Scythes ſçavoient bien jeûner. Henri IV. qui aſſiégea Rouen & Paris, leva le premier ſiége, parce que les Habitans de Rouen ſçurent bien combattre, & il leva le ſecond, parce que les Pariſiens ſçurent bien jeûner. Ce Prince depuis conquit Paris, parce qu'il conquit les cœurs ; ce qu'il fit de trop, fut de s'attacher à conquerir les belles femmes.

¶ Les Courtiſans de Philippes lui conſeillant de chaſſer de ſes Etats un homme qui avoit mal parlé de lui : Je m'en garderai bien, dit-il, il iroit partout médire de moi.

¶ On vouloit l'obliger à punir un autre homme coupable d'une faute pareille : Il faut voir, dit-il, auparavant ſi nous ne lui en avons point donné ſujet. Ayant appris qu'il étoit dans une mauvaiſe ſituation, il lui fit du bien, le médiſant changea ſes mauvais diſcours en louanges. Philippes dit alors : Il dépend des Rois de ſe faire aimer ou haïr.

¶ Après la bataille de Cheronée, comme on lui conſeilloit de détruire la Ville d'Athénes, il répondit : Y penſez-vous de propoſer à un Roi qui

fait tout pour la gloire d'en renverſer le Théâtre ?

¶ On lui rapporta qu'un Château qu'il vouloit attaquer, étoit imprenable, il répondit : Il ne l'eſt point dès qu'il peut y entrer un mulet chargé d'argent, auſſi, diſoit-on, que ce n'étoit pas lui, mais ſon argent qui avoit ſubjugué la Gréce. On dit ordinairement qu'avec une clef d'or on ouvre la porte des meilleures Fortereſſes.

¶ Il conſeilloit à Aléxandre de ſe faire aimer des méchans comme des gens de bien, afin de ſe ſervir des uns & des autres dans l'occaſion.

¶ Aléxandre ſouffrant impatiemment que le Monarque ſon pere prît pluſieurs femmes, parce qu'il craignoit d'avoir pluſieurs freres. Philippes dit qu'il ſe montre digne d'être préferé.

¶ Il dit en lui donnant Ariſtote pour Précepteur, Apprenez ſous un ſi bon Maître à éviter les fautes où je ſuis tombé.

¶ Il avoit dit à la naiſſance de ce Prince dans une Lettre qu'il écrivit à Ariſtote, pour l'engager à ſe charger de l'éducation de ſon fils ; Je

remercie les Dieux bien moins de m'avoir donné un fils, que de m'avoir donné un homme divin pour l'inſtruire.

¶ Laſthene s'alla plaindre à Philippes de quelques Courtiſans qui l'avoient appellé traître, parce qu'il avoit rendu par trahiſon la Ville d'Olynthe ſa patrie. Ce Roi leur répondit : Les Macédoniens ſont ſi groſſiers, qu'ils ne ſçavent nommer les choſes que par leur nom.

¶ Un de ſes Courtiſans le priant de ne point faire juger une cauſe que ſon ami devoit perdre ſuivant l'équité : J'aime mieux, dit-il, que ton ami perde ſon procès que moi ma réputation.

¶ Toute ſa Cour lui conſeillant de châtier l'ingratitude des Poloponéſiens, qui l'avoient ſifflé publiquement dans les Jeux Olympiques. Que ne feront-ils point, dit-il, ſi je leur fais du mal, puiſqu'ils ſe moquent de moi après leur avoir fait tant de bien ?

¶ Aléxandre ayant domté un cheval fougueux, que perſonne n'oſoit monter : Cherche un autre Empire pour toi, mon fils, dit-il en l'em-

braſſant, car le mien eſt trop petit.

¶ Il dit à ce Prince qui ſe piquoit de bien chanter : N'as-tu point honte de chanter ſi bien ? un Prince ne doit s'appliquer fortement qu'à de grandes choſes.

¶ Un jour qu'il étoit tombé, voyant l'étendue de ſon corps ſur la pouſſiére : Grands Dieux, dit-il, que nous tenons peu de place, & le monde ne nous ſçauroit contenir !

¶ Il dit à ſon fils qui eſſayoit de gagner le cœur des Macédoniens par des largeſſes : Crois-tu qu'un homme que tu auras corrompu te ſoit jamais bien fidéle ?

¶ Des Ambaſſadeurs d'Athénes vinrent ſe plaindre de lui, après leur avoir donné audience, il leur demanda s'il leur pouvoit rendre ſervice ; Le plus grand ſervice que tu nous puiſſe rendre, dit un étourdi, c'eſt de t'aller pendre. Il dit alors ſans s'émouvoir, quoiqu'il vît toute ſa Cour murmurer : Ne ſuis-je pas bien vengé de cette inſulte, puiſqu'en la ſouffrant, je ſuis ſupérieur à celui qui me la fait, & je donne lieu de juger par ma modération que les Athéniens ont tort de ſe plaindre de moi.

¶ Il avoit accoutumé de dire que les Athéniens ſeroient invincibles tant qu'ils auroient Démoſthene.

Aléxandre le Grand.

¶ Aléxandre étant jeune, ſe plaignoit de ce que ſon pere ne lui laiſſeroit rien à conquérir ; on lui dit que le pays que ſon pere gagnoit ſeroit pour lui : Mais, répondit-il, je n'aurai pas la gloire de la conquête.

¶ Son pere lui conſeillant de courre aux Jeux Olympiques pour faire voir ſa vîteſſe : Je le ferois, dit-il, s'il y avoit des Rois pour me diſputer le prix de la courſe.

¶ Il dit à ſes ſoldats au paſſage du Granique, qui étoit la borne de l'Empire des Perſes, qu'ils mangeaſſent tout ce qu'ils avoient, parce qu'ils ſeroient traités le lendemain aux dépens des ennemis.

¶ Un Philoſophe qu'il aimoit lui ayant demandé dequoi marier ſa fille, il lui envoya cinquante talens ; le Philoſophe ayant répondu qu'il y en avoit trop pour lui, & que c'étoit aſſez de dix ; il repartit : C'eſt trop pour vous ; mais ce n'eſt pas aſſez pour Aléxandre.

¶ Il avoit ordonné qu'on donnât au Philoſophe Anaxarque tout ce

qu'il demanderoit ; celui-ci demanda cent talens ; ce Prince dit : Il voit bien qu'il a affaire à Aléxandre, & les lui donna.

¶ Darius lui ayant offert dix mille talens, & la moitié de ſon Empire, Parmenion étoit d'avis d'accepter ces offres, & dit qu'il le feroit, s'il étoit Aléxandre. Et moi auſſi, lui dit Aléxandre, ſi j'étois Parmenion. Souvenez-vous que je ſuis Roi, & non pas Marchand ; il ajouta que le Ciel ne pouvoit ſouffrir deux Soleils, ni la terre deux Maîtres.

¶ A la journée d'Arbelle, les Chefs s'étant venus plaindre de l'inſolence des ſoldats qui vouloient avoir tout le butin : Courage, dit-il, c'eſt un bon augure de la victoire ; car ceux qui parlent de la ſorte ne veulent pas fuir.

¶ Les Armées étant rangées en bataille, il frapa un ſoldat qui racommodoit un javelot : C'eſt le tems, dit-il, de combattre, & non pas d'apprêter ſes armes.

¶ Comme il liſoit une Lettre de ſa mere, ayant apperçu qu'Epheſtion la liſoit avec lui, il lui mit ſon cachet ſur la bouche, pour lui apprendre à

taire ce qu'il avoit lu. D'Ablancour dit que c'eſt-là un Apophthegme muet.

¶ Les Prêtres d'Ammon l'ayant appellé fils de Jupiter, il dit que tous les gens de bien l'étoient, voulant adoucir l'orgueil de ce titre.

¶ Il répondit à ceux qui louoient Antipater d'être fort modeſte dans ſes habits, qu'au dedans il étoit tout couvert de pourpre.

¶ Il dit à un Gouverneur qui lui avoit livré une Place extrêmement forte, qu'il avoit eu raiſon de s'être plutôt fié à la généroſité d'Aléxandre, qu'à la force de ſa Place; il lui en rendit le Gouvernement. Il faiſoit plus d'honneur à Craterus, & aimoit davantage Epheſtion. Craterus, diſoit-il, aime le Roi, Epheſtion aime Aléxandre.

¶ Il demanda à Porus après l'avoir vaincu, comment il vouloit être traité. En Roi, dit Porus. Pour te traiter en Roi, dit Aléxandre, je te rens tous tes Etats augmentés de quelques Provinces.

¶ Il appelloit les Dames de Perſe le mal des yeux, à cauſe de leur beauté; ne devoit-il pas plutôt les appeller le mal du cœur?

¶ Comme on lui demandoit en mourant où il avoit mis ſes tréſors. Dans la bourſe de mes amis, répondit-il ?

¶ Des Peuples voulant compoſer avec lui : Je ne ſuis pas venu, dit-il, pour prendre ce que vous me voulez donner ; mais pour vous laiſſer ce que je ne voudrai pas prendre.

¶ Avant que d'entreprendre ſes conquêtes, il donna à ſes amis tout ce qu'il avoit ; on lui demanda ce qu'il ſe réſervoit pour lui, il répondit, L'eſpérance.

¶ Il s'écria ſur le tombeau d'Achille que ce Prince étoit heureux d'avoir eu un ami fidéle dans Patrocle, & Homere pour le trompette de ſes louanges ; & ayant trouvé parmi les meubles de Darius un coffret garni de pierreries, il dit qu'il le deſtinoit pour y renfermer les Ouvrages d'Homere.

¶ Il diſoit qu'Homere avoit voulu parler de lui, lorſqu'il avoit dit qu'Agamemnon étoit Soldat & Capitaine.

¶ On a donné un éloge magnifique à Homere, en l'appellant : *Fons ingeniorum*, la ſource de tous les génies.

¶ Aléxandre dit à Callisthene, qui controlloit indiscrétement ses actions, qu'il n'aimoit pas le sage, qui ne l'étoit pas pour lui-même.

¶ Il dit qu'il connoissoit qu'il étoit mortel par le sommeil & par les plaisirs de l'amour, parce que les sens qui étoient alors suspendus, lui apprenoient qu'ils pouvoient s'éteindre entiérement.

¶ En voyant la pauvreté que Diogéne avoit embrassée, il dit que s'il n'étoit pas Aléxandre, il voudroit être Diogene.

¶ Antipater lui écrivant des plaintes contre Olympias : Il ne sçait pas, dit-il, que la moindre larme d'une mere est capable de tout effacer.

¶ Il laissa couler des larmes au récit qu'on lui fit qu'il y avoit plusieurs mondes : pour n'en avoir pu encore, dit-il, en conquérir un.

¶ Les Corinthiens l'ayant fait Citoyen de leur Ville à l'exemple d'Hercule, il dit qu'il n'aimoit de cet honneur-là que la comparaison.

Ptolomée Lagus.

¶ Ptolomée fils de Lagus, disoit qu'il étoit plus glorieux d'enrichir autrui que de s'enrichir soi-même. Voulant railler un Grammairien, il lui

lui demanda qui étoit le pere de Pelée, le Grammairien lui repartit brusquement; Dis nous qui eſt le tien? il lui reprochoit par-là la baſſeſſe de ſa naiſſance. Ses Courtiſans étant étonnés de ce qu'il ne témoignoit point de reſſentiment: Quand on veut railler, dit-il, il faut ſouffrir la raillerie. C'eſt peut-être par cette raiſon que Louis XIV. ne railloit jamais.

Antigonus.

¶ Antigonus étant fort doux dans ſa vieilleſſe après avoir été fort rude dans ſa jeuneſſe, diſoit: J'ai beſoin de conſerver par la douceur, ce que j'ai acquis par la force.

¶ Son fils lui demandant quand il décamperoit, il lui dit: As-tu peur de ne pas entendre le ſon de la trompette? voulant dire par-là qu'un Général devoit juſqu'au dernier moment tenir ſecret le départ de ſon Armée.

¶ Un flateur lui ayant dit que la volonté des Rois étoit la Juſtice, il lui répondit: Dis plutôt que la Juſtice eſt la régle de la volonté des Rois.

¶ Ses Courtiſans lui conſeillant de mettre garniſon dans Athénes pour tenir en bride la Gréce, il répondit,

qu'il n'y avoit point de plus forte garniſon que l'affection des peuples.

¶ Au plus fort de ſes conquêtes un Auteur lui ayant dédié un Traité de la Juſtice : Il prend bien ſon tems, dit-il, de me dédier cet Ouvrage, lorſque j'uſurpe le bien d'autrui.

¶ Il dit à un Roi qui affectoit une grande fierté, qu'il ignoroit que la royauté étoit une honnête ſervitude ; il diſoit que ſi l'on ſçavoit ce que peſe une Couronne, on ne la mettroit jamais ſur ſa tête.

¶ Il dit au ſortir d'une maladie que c'étoit un avertiſſement des Dieux, pour lui apprendre qu'il étoit mortel. Son frere le voulant obliger à juger en particulier un Procès qu'il avoit : Non, dit-il, je vous jugerai en public, afin qu'on voie que je ne fais point d'injuſtice. Un Poëte l'ayant appellé Dieu ; Mon valet-de-chambre, dit-il, ſçait bien le contraire. Ayant réſolu de perdre Mithridate, il communiqua ſon deſſein à Démetrius ſous le ſceau du ſecret. Démetrius ami de Mithridate, le mena ſur le bord de la mer, & écrivit ſur le ſable, de la pointe de ſon javelot. Fui,

Mitridate ; celui-ci ſe ſauva dans le Royaume de Pont, où il fut élu Roi.

¶ Antigonus étant ſur le point de donner une bataille navale, ſon Pilote lui dit que les ennemis étoient plus forts que lui : Pour combien me comptes-tu ? répondit-il. Nous voyons dans l'Ecriture-ſainte que David étoit compté pour dix mille hommes.

¶ Antipater ayant appris qu'Alexandre avoit fait mourir Parmenion, un de ſes principaux Généraux d'Armée, en qui il avoit eu le plus de confiance, & qui l'avoit le mieux ſervi : S'il étoit coupable, dit-il, à qui les Princes ſe fieront-ils ? & s'il étoit innocent, quel eſt le Prince à qui l'on ſe fiera ? Antipater.

¶ Eumenès diſoit à ſes freres, Si vous me traitez en Roi, je vous traiterai en freres, & ſi vous me traitez en frere, je vous traiterai en Rois. Eumenès.

¶ Les Habitans d'une Place que Pyrrhus aſſiégeoit, lui ayant dit mille injures pendant le ſiége, il les fit vendre comme des captifs après la priſe de la Place : Vous avez beſoin, leur Pyrrhus.

dit-il, d'avoir des maîtres pour vous apprendre à parler.

¶ Il disoit qu'il lui seroit facile de conquérir toute la terre avec les Romains ou les Romains avec lui.

¶ Etant entré avec ses troupes dans Athénes pour sacrifier, il loua les Athéniens de la confiance qu'ils avoient eue en lui; mais il leur dit qu'une autrefois, ils ne laissassent entrer chez eux personne qui fût plus fort qu'eux.

¶ Ses enfans lui demandant à la mort à qui il laissoit l'Empire : A celui-là, dit-il, qui aura l'épée la plus tranchante.

Attalus. ¶ Le bruit de la mort d'Eumenès étant venu à Pergame, Attalus son frere monta sur le Trône, & épousa la Reine, qui essuya ses larmes. La nouvelle se trouvant fausse, il quitta le Diadême, & alla au-devant d'Eumenès comme un simple particulier. Ce Monarque se contenta de lui dire à l'oreille : Une autre fois n'entreprend pas d'épouser ma femme que tu ne m'ayes vu enterrer : il ne témoigna rien à sa femme, à laquelle il trouva de nouveaux appas, & il ne

dit rien depuis à Attalus là-dessus. A sa mort il lui laissa son Etat, & sa Veuve qu'il réepousa, après avoir été tous deux veufs l'un de l'autre.

¶ Attalus rendit la Couronne au fils d'Eumenès, lorsqu'il fut en âge de régner, il ôta à la Reine sa Couronne, quoi qu'elle donnât un grand éclat à la beauté de cette Princesse.

¶ Le grand Antiochus s'étant égaré à la chasse, entra dans une petite cabane, où on parla de lui sans le connoître, les uns louant sa bonté, les autres disant que ses Ministres en abusoient, & qu'il s'amusoit à la chasse; il dit au retour à ses Courtisans qu'il n'avoit jamais ouï la vérité que ce jour-là. Le Grand Antiochus.

¶ Les Romains lui ayant retranché une partie de son Empire, il dit qu'il leur avoit obligation de l'avoir déchargé d'une partie de ses soins.

¶ Pisistrate Tyran * d'Athénes voulant se remarier, ses enfans lui demanderent s'il avoit quelque sujet de se plaindre d'eux: Tant s'en faut, dit-il, je vous trouve si honnêtes gens que Pisistrate.

* Le nom de Tyran dans son origine signifie Roi, & se donnoit aux Princes légitimes.

j'en veux encore avoir d'autres qui vous reſſemblent.

¶ Il avoit une fille dont la beauté inſpira une ſi grande paſſion à un jeune homme, que la voyant paſſer, il courut à elle & la baiſa devant tout le monde. Sa mere irritée, vouloit que Piſiſtrate le punît d'une peine capitale; il lui dit: Comment traiteriez-vous un ennemi de votre fille, puiſque vous voulez qu'on faſſe mourir une perſonne qui l'aime avec tant de violence.

¶ Ses amis s'étant ſoulevés contre lui, & s'étant emparés d'un Fort, il les alla trouver tout ſeul; ils lui demanderent ce qu'il venoit faire: Je viens, leur dit-il, ou demeurer avec vous, ou vous emmener avec moi: ils retournerent à Athénes.

¶ Des jeunes gens ayant inſulté ſa femme dans la rue, lui vinrent demander pardon le lendemain: ſa vanité ne vouloit pas qu'on dît que ſa femme avoit été outragée; il leur dit: Vous vous trompez, ma femme ne ſortit point hier; mais une autre fois ne ſoyez pas ſi inſolens.

Themiſtocle. ¶ Themiſtocle dont le naturel étoit bouillant, impétueux, a été comparé

par ſon Précepteur à ces chevaux fougueux qui ſont des merveilles quand ils ſont domtés.

¶ On demandoit à Themiſtocle s'il aimeroit mieux êtreHomere qu'Achille. C'eſt comme qui me demanderoit, dit-il, ſi j'aimerois mieux être le Héraut que le Vainqueur.

¶ Sa fille étant recherchée d'un honnête homme pauvre, & d'un ſot riche ; il préfera le premier, en diſant qu'il aimoit mieux un homme qui eût beſoin du bien, que du bien qui eût beſoin d'un homme.

¶ Expoſant en vente une maiſon de campagne, il la faiſoit valoir en diſant qu'elle avoit un bon voiſin. Il diſoit qu'il n'y avoit point de muſique plus agréable que d'entendre publier ſes louanges. La Bruyere a dit que la muſique la plus agréable étoit le ſon de la voix de la perſonne qu'on aime.

¶ Etant à la tête d'une Armée qu'il commandoit avec Adimante ; celui-ci voulut différer une bataille, en diſant que celui qui partoit trop-tôt dans la carriere, étoit puni ſuivant la régle des Jeux Olympiques : Mais celui qui part trop tard, repliqua

Themiſtocle, n'eſt jamais couronné.

¶ Il eut tout l'honneur de la victoire de Salamine. Chaque Capitaine s'adjugea le premier prix, & adjugea à Themiſtocle le ſecond. Cette voix unanime lui fit décerner le premier, parce qu'on jugea que tous les Capitaines le lui auroient donné, ſi leur amour-propre ne s'y étoit pas oppoſé.

¶ Quand il parut aux Jeux Olympiques, perſonne ne fut attentif, ni aux jeux ni aux combats; Themiſtocle ſeul fit le ſpectacle, il avoua depuis que ce jour-là fut le plus beau de ſa vie. Rien n'eſt plus ſatisfaiſant que de voir tous les cœurs voler autour de ſoi, & tous les eſprits vous offrir leurs ſuffrages pour vous placer dans le premier rang.

¶ Il demanda une ſomme à l'Iſle d'Andros, en lui diſant: Je viens à vous accompagné de deux puiſſantes Divinités, la perſuaſion & la force; ils lui répondirent: Nous vous oppoſons deux Divinités qui ont autant de force, la pauvreté & l'impuiſſance.

¶ Comme on vint à le négliger pendant la paix, il dit qu'il étoit

comme ces grands Planes qui ſont dans les champs, dont on ne recherche le couvert que pendant l'orage. Perſecuté dans ſa Patrie & banni, il ſe retira en Perſe. Artaxerxe qui en étoit Roi, ravi de poſſeder ce grand homme, s'écria tout endormi dans ſon lit pendant la nuit: J'ai Temiſtocle l'Athénien.

Il le combla d'honneurs & de bien; Themiſtocle dit alors à ſes enfans: Nous périſſions, ſi nous n'euſſions péri.

¶ Ariſtide, ſurnommé le Juſte, étant Surintendant des deniers publics, fut condamné pour le crime de péculat; mais la ſaine partie d'Athenès s'éleva contre ce Jugement inique, il fut continué dans le même emploi; il changea de conduite, & diſſimula les rapines des Officiers qui étoient ſous lui; à la fin de l'année ils demanderent qu'il fût continué, & il le fut effectivement. J'ai plus de honte, dit-il aux Athéniens, de mon élection que de ma condamnation; vous m'avez condamné parce que j'ai fait mon devoir, & vous me continuez, parce que je me ſuis relâché envers ceux qui vous ont volé. Par ce Ariſtide.

diſcours, il confondit les voleurs publics, & il s'acquit l'eſtime de tous les gens de bien.

¶ Etant Juge, il ne voulut pas que ſur ſa ſeule opinion on condamnât un criminel; mais il exigea qu'on lui fît ſon procès dans les formes; De peur, dit-il, que cela ne tirât à conſéquence en faveur de quelque Juge qui n'auroit pas de la probité.

¶ Ariſtide devoit juger un procès; l'un des Plaideurs lui dit: Ma Partie t'a fait une grande injuſtice: Dis, lui dit Ariſtide, celle qu'il a commiſe envers toi; car je ne ſuis pas ici pour réparer mon tort, mais le tien.

¶ Il étoit à l'amphithéâtre, lorſqu'on jouoit un Piéce d'Eſchile, un Acteur qui faiſoit l'éloge d'Amphiaraüs ayant dit ce Vers:

Il eſt homme de bien ſans affecter de l'être.

Tout le monde jetta les yeux ſur Ariſtide, & lui en fit l'application. Cet éloge unanime gravé dans tous les cœurs, qui éclate tout-à-coup ſans être préparé, eſt le plus beau de tous les Panégyriques.

¶ Il fut banni d'Athénes par la loi

de l'Oſtraciſme, qui vouloit qu'on exilât ceux qui avoient pris par leur mérite un trop grand aſcendant ſur le peuple. Quand il falloit prononcer ce Jugement, les Citoyens écrivoient ſur une coquille le nom de celui qu'ils banniſſoient, la coquille s'appelle en Grec ὄστρακον d'où eſt venu le mot d'Oſtraciſme. Un Payſan qui ne ſçavoit pas écrire, s'adreſſa à Ariſtide lui-même qu'il ne connoiſſoit pas, pour le prier de mettre le nom d'Ariſtide ſur ſa coquille. Cet homme vous a-t-il fait quelque mal, lui dit Ariſtide, pour le condamner ainſi? Non, repliqua le Payſan, je ne le connois pas; mais je ſuis fatigué & choqué de l'entendre par tout appeller le Juſte Ariſtide; ſans rien dire, il prit tranquillement la coquille, y écrivit ſon nom & la rendit.

¶ Il dit en partant, Je ſouhaite que les affaires de ma Patrie aillent ſi bien, qu'on ne ſoit pas obligé de me rappeller.

¶ On fut contraint de le faire revenir; il dit alors: Je n'ai pas été fâché de mon éxil pour moi; mais pour l'honneur de ma Patrie.

¶ Au ſortir d'une Aſſemblée, où par jalouſie Themiſtocle & lui s'étoient traverſés l'un l'autre : Pour bien faire, dit-il, il nous faudroit jetter tous deux dans le Baratre *, parce que notre inimitié nuit au bien de l'Etat.

Quand il fallut combattre contre l'ennemi commun, Ariſtide dit à Themiſtocle : Oublions nos diſſenſions, combattons à l'envi, vous en faiſant le devoir de Capitaine ; moi en vous obéiſſant, & vous aidant de ma perſonne & de mes conſeils.

¶ Il voulut à Athénes faire devant le peuple aſſemblé un ſerment ordonné par les Loix ; il en fut empêché par une acclamation unanime, que les paroles d'Ariſtide valoient mieux que les ſermens des autres.

Alcibiade. ¶ Alcibiade ayant été condamné à mort par les Athéniens, prit la fuite en diſant : Je leur apprendrai bien que je ſuis en vie. Il alla à Sparte, il ſe refugia enſuite en Perſe, & cauſa de grands maux à ſa Patrie.

* Baratre étoit un précipice où l'on jettoit les coupables condamnés à mort.

¶ Lampſacus Général blâmant un Officier qui ne faiſoit pas ſon devoir; celui-ci dit qu'il répareroit cette faute : En aurez-vous le tems, lui dit Lampſacus ? Lampſacus.

¶ Iphicrate diſoit que c'eſt la plus mauvaiſe de toutes les excuſes pour un Général d'Armée que de dire : Je n'y penſois pas. Iphicrate.

¶ Il diſoit qu'un corps d'Armée ſe formoit ſur l'exemple du corps humain, & devoit avoir pour trône l'Infanterie puiſſamment armée, pour jambes la Cavalerie, afin de courre par tout, & pour tête un bon Général.

¶ Il diſoit qu'il falloit entretenir les ſoldats dans l'amour de l'argent & des voluptés, parce que cela les rendoit plus courageux pour avoir dequoi ſatisfaire à leurs déſirs.

¶ Un ſot de bonne maiſon lui reprochant la baſſeſſe de ſa naiſſance : Je ſuis le premier de ma race, dit-il, & toi le dernier de la tienne.

¶ Des envieux de la gloire de Timothée l'ayant peint endormi avec un filet à la main où les Villes ſe venoient prendre : Si je prens, dit-il, Timothée.

les Villes en dormant, que ne fais-je point lorſque je ſuis éveillé ?

Chabrias. ¶ Chabrias diſoit qu'il aimoit mieux une armée de cerfs commandée par un lion, qu'une armée de lions commandée par un cerf.

Phocion. ¶ Phocion mépriſoit ſi fort le peuple, que dans une grande aſſemblée où l'on témoigna qu'on approuvoit ce qu'il diſoit : N'ai-je point par hazard, dit-il, lâché quelque ſotiſe ?

¶ Voyant une armée dont les ſoldats étoient trop parés ; il dit que cela étoit beau pour une revue, mais que cela n'étoit pas bon pour un combat.

¶ Ses amis lui diſſuadant d'aller voir un méchant homme en priſon : C'eſt-là, dit-il, où j'aime à le voir.

¶ Les Ambaſſadeurs d'Aléxandre lui apportant des préſens de la part de ce Prince, il leur demanda, pourquoi on le diſtinguoit des autres : C'eſt parce qu'Aléxandre te croit le plus homme de bien. Hé bien, dit-il, qu'il ne m'ôte donc point ma vertu par ſes préſens, il les fit remporter.

¶ Les Macédoniens étant entrés

dans le pays d'Athénes, il ſortit avec toute la jeuneſſe de la Ville pour les combattre. Comme chacun ſe mêloit de lui donner des avis : Grands Dieux, dit-il, que de Capitaines & peu de ſoldats !

¶ Etant condamné à mort avec un méchant homme ; celui ci ſe déſeſperoit : N'es-tu pas bienheureux, lui dit-il, de mourir dans la compagnie d'un homme vertueux ?

¶ Il laiſſa peu de bien à ſon fils, en diſant qu'il en avoit aſſez, s'il étoit ſage, que s'il ne l'étoit pas, tout ce qu'il lui pourroit laiſſer ne lui ſerviroit de rien.

¶ Epaminondas diſoit que c'étoit les hommes qui faiſoient valoir les Charges, & que ce n'étoient pas les Charges qui faiſoient valoir les hommes. Epaminondas.

¶ Les Lacédémoniens ayant déclaré la guerre aux Thébains ; comme on eut rapporté divers oracles, les uns favorables, les autres mauvais ; il dit : Si vous faites votre devoir, vous vérifierez les prédictions heureuſes ; ſi vous ne le faites pas, vous accomplirez celles qui ſont malheureuſes.

¶ Le lendemain de la bataille de Leuctres qu'il gagna, il parut triſte ; on lui en demanda la raiſon : Je tempere, dit-il, l'excès de la joie que j'eus hier.

¶ Il refuſa le préſent de Darius, en diſant qu'il n'en falloit point, ſi ce que ce Prince lui demandoit étoit juſte, ſinon qu'il n'étoit pas aſſez riche pour le corrompre.

¶ Il diſoit que ſon Pays étoit le théâtre de la guerre, qu'on ne le pouvoit défendre qu'on n'eût l'épée à la main. Comme on lui conſeilloit la paix, il dit que ſous un beau nom on vouloit impoſer une rude ſervitude aux Thébains.

¶ Il ſouffroit patiemment les injuſtices de ce peuple ; il diſoit qu'il ne falloit non plus ſe venger de ſa patrie que de ſon pere.

¶ On demandoit qui étoit le plus grand Capitaine de Chabrias, d'Iphicrate & de lui : Attendez, dit-il, notre mort pour en juger.

¶ Ayant été cité en Juſtice avec ſes Collégues pour avoir retenu le Commandement de l'Armée quatre mois, après qu'il étoit expiré, il leur ordonna de rejetter la faute ſur lui ;

il ſe préſenta enſuite : Je ſuis le ſeul Auteur, dit-il, du crime dont on nous accuſe ; je ne refuſe pas de mourir, pourvu qu'on mette ſur l'Arrêt que j'ai été condamné à mort pour avoir affranchi la Gréce, & contraint mon ingrate patrie de triompher des Lacédémoniens juſqu'alors invincibles : il ajouta qu'il n'y avoit point de diſcours capable de le juſtifier, ſi ce qu'il avoit fait ne le juſtifioit point, parce que les effets valoient mieux que les paroles, quelque pompeuſes qu'elles puſſent être ; les Juges furent tellement étonnés, qu'ils ſe retirerent baiſſant la tête ſans aller ſeulement aux opinions.

¶ Ayant été bleſſé à mort à la bataille de Mantinée, il ne voulut pas ſouffrir qu'on lui arrachât le fer de ſa plaie, qu'il n'eût appris qu'il avoit remporté la victoire, & ayant ſçu qu'on avoit ſauvé ſon bouclier ; il dit qu'il mouroit content pour vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Quand il ſçut que tous ceux qui étoient capables de commander après lui avoient été tués ; il conſeilla de faire la paix, parce qu'il n'y avoit plus perſonne capable de faire

la guerre ; l'événement fit voir qu'il avoit raiſon.

¶ Quelques-uns diſent qu'il tua une ſentinelle endormie, & qu'il dit pour excuſe, Je l'ai laiſſée dans l'état où je l'ai trouvée.

Pelopidas. ¶ Les ſoldats de Pelopidas s'étant écriés dans un combat que les ennemis étoient en grand nombre : Tant mieux, dit-il, nous en tuerons davantage. Un autre Général dans une pareille occaſion, dit que l'on fauchoit mieux le foin, lorſqu'il étoit bien épais.

¶ Sa femme lui ayant dit comme il alloit commander une Armée, d'avoir ſoin de ſa perſonne : Chargez, dit-il, de cela des gens de mon Armée ; car c'eſt à moi comme le Chef à m'oublier pour les conſerver.

Parménion. ¶ Parménion voyant les Ambaſſadeurs de toute la Gréce murmurer, parce que Philippes de Macédoine dormoit, lorſqu'il leur devoit donner audience : Ne vous étonnez pas, Meſſieurs, leur dit-il, s'il dort, tandis que vous veillez ; car tandis que vous dormiez, il veilloit.

Démoſthéne. ¶ Les Athéniens voulant obliger Démoſthéne à accuſer quelqu'un in-

juſtement, il leur dit : Je vous conſeillerai toujours ce qui ſera juſte, quand même vous ne le voudriez pas ; & je ne ferai pas une injuſtice, quand vous le voudriez.

¶ Il diſoit que la nature nous avoit donné une langue & deux oreilles, pour nous apprendre qu'il faut écouter deux fois quand on parle une.

¶ Aléxandre ne voulut pas pardonner aux Athéniens qu'ils ne lui livraſſent dix Citoyens à ſon choix, du nombre deſquels étoit Démoſthéne. Il leur dit cet apologue : Les loups un jour propoſerent d'accorder la paix aux brebis, pourvu qu'elles leur livraſſent le chien qui les gardoit.

¶ Etant obligé de diſputer d'injures avec quelqu'un, il dit qu'il entroit dans un combat où le victorieux étoit toujours le pire.

¶ Il diſoit d'un avare que pour n'avoir ſçu vivre pendant ſa vie, il laiſſeroit à vivre aux autres après ſa mort.

¶ Qu'il n'y avoit rien de ſi facile que de ſe tromper ſoi-même, lorſque notre vanité nous conſeille, parce qu'on ſe perſuade facilement ce qu'on déſire.

¶ Qu'on ne reſſembloit aux Dieux qu'en aimant la vérité & la juſtice.

¶ Qu'il négligeoit ſon bien pour cultiver ſon eſprit, parce qu'avec l'eſprit il avoit acquis du bien.

¶ Qu'il converſoit avec les méchans, comme les Médecins font avec les malades.

¶ Que la Loi eſt l'ame d'un Etat.

¶ Démoſthéne étoit fils d'un Armurier, & Cicéron étoit un homme nouveau, ainſi qu'on avoit accoutumé de le lui reprocher.

Démetrius Phalereus.

¶ Démetrius Phalereus conſeilloit au Roi Ptolomée de lire l'Hiſtoire, pour apprendre pluſieurs choſes qu'on ne lui oſoit dire.

¶ Les Athéniens ayant renverſé ſes ſtatues : Ils n'ont pas, dit-il, renverſé la vertu qui me les a fait dreſſer.

¶ Il diſoit que les véritables amis attendent dans la bonne fortune qu'on les prie ; mais qu'ils ſe préſentent d'eux-mêmes dans la mauvaiſe.

¶ Un Philoſophe Arabe recommandant à ſon Prince une exacte probité, lui dit : Prince, ſouviens-toi que chaque jour de ta vie eſt un feuillet de ton hiſtoire ; prens garde de n'y rien

écrire dont tu ne veuilles que ton ſiécle & les ſiécles à venir ſoient informés.

¶ Manius Curius renvoya les préſens des Samnites, en diſant, qu'il étoit plus glorieux de commander à ceux qui poſſedent des richeſſes, que de les poſſeder ſoi-même. Manius Curius.

¶ Fabricius ayant été député vers Pyrrhus, ce Prince lui promit s'il le vouloit ſuivre de le faire le plus grand après lui de ſon Royaume : Je craindrois, dit-il, que tes ſujets après avoir gouté de mon Empire, ne vouluſſent plus t'obéir. Fabricius.

¶ Le Médecin de Pyrrhus ayant écrit à Fabricius qu'il lui offroit d'empoiſonner ſon Maître. Ce Romain renvoya la Lettre à ce Prince, & lui fit dire qu'il choisît mieux ſes amis & ſes ennemis. Pyrrhus touché de reconnoiſſance lui renvoya les Romains qu'il avoit fait priſonniers. Je les accepte, dit Fabricius, à la charge de lui en rendre autant, qu'il ne me compte pas au nombre de ſes amis, à cauſe du ſervice que je lui ai rendu ; mais qu'il ſçache que les Romains ne ſe vengent pas de leurs ennemis par la trahiſon, mais par la force ouverte.

Coriolan. ¶ On conſeilloit à Coriolan victorieux de ſe repoſer : La victoire, dit-il, emporte la laſſitude.

¶ Dans le Cid, Dom Diegue veut que Rodrigue ſon fils, au ſortir d'une bataille faſſe un combat. Le Roi vouloit qu'il différât au lendemain. Dom Diegue dit :

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage ;
On eſt toujours prêt, quand on a du courage.

Le Roi lui répond :

Sortir d'une bataille & combattre à l'inſtant.

Dom Diegue replique :

Rodrigue à pris haleine en vous la racontant.

¶ Coriolan refuſa des préſens qu'on lui donnoit pour récompenſe de ſa valeur : La vraie valeur, dit-il, n'a point de prix.

Scipion l'Africain. ¶ Scipion l'Africain diſoit qu'il n'étoit jamais moins ſeul que lorſqu'il étoit ſeul, ni plus occupé que lorſqu'il ne faiſoit rien ; parce qu'il converſoit avec lui-même, & ſe faiſoit alors une

affaire ſerieuſe de ſe connoître parfaitement.

¶ Après la priſe de Carthage, ſes ſoldats lui ayant amené une belle priſonniere, il dit qu'il l'accepteroit s'il n'étoit leur Général. Il ne voulut point toucher ſa rançon, il ordonna qu'elle fût employée pour la dot qu'on avoit promiſe au Seigneur qui l'avoit fiancée.

¶ Dans une bataille qu'il donna avec Claudius Nero, Conſul comme lui, pour empêcher la jonction des troupes d'Aſdrubal avec celles d'Annibal ſon frere; il eut une victoire complette. On lui vint dire qu'il étoit aiſe de tailler en piéces un gros d'ennemis qui s'enfuyoit: Il eſt bon, dit-il, qu'il en reſte quelques-uns pour porter aux Carthaginois la nouvelle de leur défaite.

¶ Le Sénat ayant ordonné qu'il prendroit de l'argent du Tréſor public, ceux qui en avoient l'Intendance s'y oppoſoient par quelque motif de religion. Avez-vous, dit-il, l'inſolence de refuſer de m'ouvrir le Tréſor, moi qui ſuis cauſe que vous le fermez?

¶ Ce fut lui qui dit le premier qu'il

falloit faire un pont d'or aux ennemis, parce que les pouſſant à bout, ils trouvoient la victoire dans leur déſeſpoir. Il diſoit auſſi qu'il ne falloit point donner de bataille qu'on n'eût un avantage manifeſte ſur l'ennemi. Il ſe retira à Interne pour y paſſer le reſte de ſes jours ; il commanda qu'après ſa mort on gravât ces paroles ſur ſon tombeau : *Ingrata Patria ne oſſa quidem mea habes*, Ingrate Patrie je ne t'ai pas voulu confier mes cendres.

Paul Emile. ¶ Paul Emile diſoit qu'un Général d'Armée devoit être vieux, ou par le nombre des années, ou par l'eſprit.

¶ Etant entré dans la Macédoine par les montagnes, & voyant les ennemis rangés en bataille dans la plaine ; comme un jeune Romain lui conſeilloit de les attaquer : Je le ferois, dit-il, ſi j'étois auſſi jeune que toi ; mais l'expérience m'a appris à ne point expoſer une Armée fatigué & hors d'haleine, à des ennemis frais qui l'attendent de pié ferme.

Caton le Cenſeur. ¶ Caton aſpirant à la dignité de Cenſeur ; ſes Compétiteurs donnoient au peuple des louanges flateuſes. Caton dit tout haut, les maux du

du peuple n'ont pas beſoin de Charlatans qui les pallient, mais de Médecins qui les guériſſent; il fut préferé à ſes Concurrens.

¶ Comme l'Armée Romaine étoit en danger en Eſpagne, des peuples du pays offrirent de la ſecourir, pourvu qu'on leur promît deux cens talens. Il faut, dit-il, accepter leurs offres, ſi nous ſommes victorieux, nous les payerons de l'argent des ennemis; ſi nous ſommes vaincus nous périrons tous, ils n'auront point de débiteurs.

¶ Il ne prenoit jamais rien pour lui dans toutes les Villes conquiſes. Il diſtribuoit tout le butin aux ſoldats, en diſant qu'il avoit la meilleure part pour lui, puiſqu'il avoit la gloire comme Général. Il diſoit auſſi qu'il n'avoit gagné rien autre choſe aux Villes qu'il avoit priſes, que de ne pas payer la dépenſe qu'il avoit faite pour les conquérir.

¶ Il diſoit en faveur des Cenſeurs, qu'on ſouffroit l'aiguillon des abeilles à cauſe du miel qu'elles donnoient.

¶ Il dit à un fils qui avoit vengé la mort de ſon pere, qu'il lui avoit

fait un plus beau ſacrifice que s'il avoit égorgé des victimes ſur ſon tombeau.

¶ Voici ſes Sentences choiſies.

¶ Que pour commander aux autres, il ſe falloit commander ſoi-même.

¶ Qu'il n'y a point de témoin plus à appréhender que ſa conſcience.

¶ Qu'il falloit uſer ſobrement de ſa puiſſance pour la rendre de longue durée ; autrement, que pour conſerver ſon crédit il le falloit ménager.

¶ Que la vieilleſſe avoit aſſez de défauts, ſans y ajouter le chagrin & la mauvaiſe humeur.

¶ Que le public a plus d'intérêt à la punition d'une injure, que celui qui l'a reçue.

¶ Que l'eſpérance fait les choſes grandes, petites, & les petites, grandes.

¶ Qu'on apprenoit à mal faire en ne faiſant rien.

¶ Qu'il falloit plutôt dénouer une amitié que de la rompre ; il vouloit dire que dans une rupture on devoit éviter l'éclat.

¶ Que d'être ſérieux dans les amu-

ſemens & plaiſant dans des affaires graves, ſont deux vices égaux.

¶ Il diſoit auſſi que ceux qui ſont ſérieux dans des bagatelles, ſont ridicules dans des affaires de conſéquence.

¶ Que les belles choſes ont beſoin d'être bien écrites, comme les pierres précieuſes d'être bien enchaſſées.

¶ Que laiſſer trop long-tems une même perſonne dans les dignités, c'eſt faire trop peu d'état de pluſieurs perſonnes de mérite, à qui leur tour doit venir pour les remplir, & que c'eſt mépriſer même les dignités de la République.

¶ Que la mode faiſoit valoir non-ſeulement les étoffes, mais les vertus.

¶ Que les fous ſont plus utiles aux ſages, que les ſages aux fous.

¶ Qu'il s'étoit repenti particuliérement de trois choſes, d'avoir dit ſon ſecret à une femme, d'être allé par eau, où il pouvoit aller par terre, & d'avoir laiſſé paſſer un jour ſans rien apprendre.

¶ Qu'une maiſon de campagne ne devoit pas manquer de terres, ni les terres de maiſon.

¶ Séneque avoit une ſi grande idée

de Caton, qu'il a dit que s'il l'eût vu noyé de vin, il auroit cru que l'ivreſſe étoit une vertu.

Le jeune Scipion. ¶ Le jeune Scipion pourſuivant la dignité de Cenſeur, ſon concurrent le railla, parce qu'il ne connoiſſoit perſonne : C'eſt, dit-il, parce que j'ai toujours travaillé à me faire connoître moi-même.

¶ Etant Cenſeur, il vit paſſer un homme qui avoit fait un faux ſerment : Je ſçais, dit-il, que cet homme-là eſt coupable ; mais perſonne ne l'accuſant, je ne puis être Juge & Partie.

¶ Un ſoldat ſe vantant d'avoir un bon bouclier : Un ſoldat Romain, dit-il, doit plus ſe fier à ſa main droite qu'à ſa main gauche, c'eſt-à-dire, à ſon épée qu'à ſon bouclier.

Scipion Nafica. ¶ Après la ruine de Carthage, on diſoit que Rome étoit en ſureté : Scipion Nafica, dit que c'étoit alors qu'elle étoit en plus grand danger, parce qu'elle n'avoit plus d'ennemis pour la retenir en ſon devoir.

Metellus. ¶ Metellus ayant peine à ſe réſoudre à un aſſaut, un jeune Romain lui dit qu'en perdant ſeulement dix ſoldats, on emporteroit le Fort : Veux-

tu être un de ceux-là, lui dit-il?

¶ Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il feroit le lendemain : Je brulerois, dit-il, ma chemiſe, ſi elle le ſçavoit.

¶ Popilius ayant été député vers le grand Antiochus pour lui porter quelques ordres du Sénat, lui rendit la Lettre de la République ſans le ſaluer. Ce Prince ayant répondu qu'il en délibereroit, Popilius traça autour du Roi un cercle, & lui dit qu'il falloit que ſans en ſortir, il donnât ſa réponſe. Cette hardieſſe frapa tellement ce Prince, qu'il répondit comme la République le ſouhaitoit. Alors Popilius le ſalua. Popilius.

¶ Sylla combattant dans les campagnes d'Orcomenes, voulut arrêter ſes ſoldats qui fuyoient, il arracha un drapeau & tourna vers l'ennemi. Ma gloire, dit-il, eſt de mourir ici. Si l'on vous demande où vous avez laiſſé votre Général, dites que vous l'avez laiſſé combattant dans les campagnes d'Orcomenes. Cette harangue eſt un chef-d'œuvre d'éloquence militaire. Sylla.

¶ Après qu'il ſe fut démis de la dictature, il fut pourſuivi par un jeune

homme qui l'accabla de ménaces & d'injures : Ce jeune homme, dit-il, empêchera les Dictateurs de quitter jamais leur dignité.

¶ Voici le portrait qu'on a fait des anciens Romains Républicains.

Telle étoit la République Romaine dans ces heureux tems, où leur illuſtre Général en quittant le commandement des Armées, retournoit prendre la conduite de la charrue ; leur nourriture étoit groſſiere : mais leurs corps étoient ſains & robuſtes ; leurs habits étoient ſimples : mais leurs armes étoient terribles ; leurs maiſons ne paroiſſoient que des cabanes : mais elles ne logeoient que des Héros ; leurs Temples étoient ruſtiques : mais leurs vœux étoient innocens ; ils n'avoient encore que des Dieux d'argille, & une Religion ſans éclat : mais leurs ſuccès paroiſſoient toujours tenir du miracle. Enfin leurs vertus étoient dures & peut-être ſauvages : mais elles étoient ſolides & vraies.

Pompée. ¶ Pompée ayant été Général fort jeune, diſoit qu'il n'avoit jamais ſervi que ſous lui-même.

¶ Le Roi des Parthes ayant envoyé

prier les Romains de laiſſer l'Euphrate pour borne de leur Empire ; il dit qu'il n'en falloit point d'autres que la Juſtice.

¶ Après qu'il eut appaiſé les troubles de Sicile, il voulut punir les Rebelles ; les Mamertins qui parlerent pour eux citoient les Loix. Ne ceſſerez-vous point, leur dit-il, d'alléguer les Loix à ceux qui ont les armes à la main ? Alors celui qui commandoit les Rebelles, s'offrit à la mort, en diſant qu'il étoit le ſeul coupable. Pompée fut ſi touché, qu'il dit le coupable obtiendra le pardon des innocens, & pardonna au Chef & à ceux qu'il commandoit.

¶ Ayant ramaſſé des bleds de toutes parts pour délivrer Rome de la famine, ſon Pilote le vouloit empêcher de s'embarquer, à cauſe du mauvais tems : Il eſt néceſſaire, dit-il, que je parte, & non pas que je vive. Le Pere Bouhours dans ſa maniere de bien penſer, a défendu ce bon mot de Pompée contre la critique de Balzac qui l'avoit condamné, & a montré qu'il n'impliquoit point contradiction, & que Pompée avoit ſeulement voulu dire qu'il ne devoit pas

ménager ſa vie aux dépens de ſon honneur. Les expreſſions hardies, dit d'Ablancourt, ne veulent pas être chicanées. Le Pere Bouhours rapporte ce trait d'Aléxandre, qui dit dans une occaſion, qu'il aimoit mieux combattre que de vivre. Titus dans Racine dit à Berenice, dont il eſt obligé de ſe ſéparer malgré l'excès de ſon amour :

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

¶ On exhortoit Pompée à s'oppoſer promptement à Céſar : En frapant la terre, dit-il, d'un coup de pied, j'en ferai ſortir des troupes.

Céſar. ¶ Céſar ayant répudié ſa femme ſur un ſoupçon d'adultere ; comme on lui voulut perſuader de rendre un témoignage contre ſa chaſteté : Je ne l'ai point cru coupable, dit-il, quand je l'ai répudiée, je ne l'ai fait que parce que la femme de Céſar ne doit pas être ſoupçonnée.

¶ Il pleura en voyant la ſtatue d'Aléxandre ; Parce que, dit-il, je n'ai encore rien fait à un âge, où ce Prince avoit déja conquis la moitié du monde. Il diſoit qu'il aimoit mieux être le premier dans une

bicoque, que le ſecond à Rome.

¶ Pompée ayant en Eſpagne une puiſſante armée qu'il oppoſa à Céſar, à laquelle il donna des Chefs peu expérimentés, alla en Gréce, où il travailla à aſſembler des troupes : Céſar dit alors : Je vais en Eſpagne combattre une armée ſans Général, je paſſerai enſuite en Gréce pour combattre un Général ſans armée.

¶ Il diſoit que les entrepriſes hardies devoient s'exécuter ſans déliberer.

¶ Metellus Tribun du peuple voulant l'empêcher de toucher au Tréſor public, Céſar le menaça de le tuer, en lui diſant : Il m'eſt plus facile de le faire que de le dire.

¶ Ayant été battu deux fois par Pompée à Durazzo, il dit qu'il étoit perdu ſi ſon ennemi eût ſçu vaincre.

¶ Ayant défait Pharnace, il fit paroître à Rome une Inſcription, où en parlant de cette victoire, il dit : Je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

¶ Ayant arrêté dans un combat un Enſeigne qui fuyoit, il lui tourna la tête du côté de l'ennemi, en lui diſant : C'eſt-là qu'il faut donner.

¶ Céſar aſſaſſiné dans le Sénat, ſe

défendit contre les Conjurateurs ; mais quand il vit venir à lui Brutus, le poignard à la main, Brutus ſon ami qu'il avoit comblé de bienfaits, & dont la médiſance vouloit qu'il fût pere ; il s'écria : Et vous en êtes auſſi Brutus ! & ceſſa de ſe défendre.

Caton d'Utique. ¶ Caton d'Utique blâmé d'être trop taciturne : Qu'importe, dit-il, que je ſçache parler, pourvu que je ſçache agir.

¶ Il dit après la ruine de ſon parti, que Caton n'étoit pas vaincu, mais ſa fortune.

Cicéron. ¶ Cicéron diſoit que les Orateurs crioient quand ils manquoient de raiſons.

¶ Le parti de Pompée lui paroiſſant plus juſte, & celui de Céſar le plus fort, il diſoit : Je vois bien qui je dois fuir ; mais je ne vois pas qui je dois ſuivre.

¶ Céſar ayant fait rétablir les ſtatues de Pompée depuis ſa défaite : Cicéron dit que Céſar avoit ſçu par-là affermir les ſiennes.

Antoine. ¶ Antoine diſoit que la grandeur Romaine éclatoit davantage dans ce qu'elle donnoit que dans ce qu'elle prenoit ; il vouloit dire, moins dans

les revenus qu'elle retiroit, que dans les conquêtes qu'elle faiſoit; parce qu'elle donnoit quelquefois des Couronnes.

¶ Comme on conſeilloit à Brutus de fuir après ſa défaite, il dit qu'il falloit ſe ſauver avec les mains & non pas avec les piés; il vouloit dire qu'il falloit ſe tuer. Brutus.

¶ Il ne voulut pas faire mourir Antoine avec Céſar : Pour ne point ſouiller, dit-il, du meurtre d'un innocent, la gloire d'une ſi noble entrepriſe; cela fut cauſe de la ruine de la République.

¶ Un Roi de Thrace ſe vantant d'avoir quitté le parti d'Antoine pour ſuivre celui d'Auguſte; cet Empereur lui dit : J'aime bien la trahiſon, mais je n'aime point les traîtres. Auguſte.

¶ Il diſoit que s'expoſer à de grands dangers pour un petit objet, c'étoit pêcher avec un hameçon d'or, & riſquer de perdre plus qu'on ne peut gagner.

¶ Il ſoutenoit que bien gouverner un Etat, étoit une plus grande vertu que de le conquérir.

¶ Deux jeunes Sénateurs ſe querelloient en plein Sénat, pour les en-

gager à être attentifs a ſa rémontrance ; il leur dit : Ecoutez, jeunes gens, un vieillard que les vieillards écoutoient quand il étoit jeune.

¶ Il avoit toujours cette expreſſion à la bouche, qu'il falloit ſe hâter lentement.

¶ Il fit mourir Céſarion, fils de Cléopatre & de Jules Céſar, en diſant : La pluralité des Céſars n'eſt pas bonne.

¶ Il dit qu'il avoit trouvé Rome de brique, & qu'il la laiſſeroit de marbre.

¶ Il demanda à ſes amis en mourant, s'il avoit bien joué ſon perſonnage, & il leur dit ce qu'on diſoit à la fin des Comédies : Battez des mains ſi la piéce vous a plû.

¶ Suetone a dit de cet Empereur, *Adulteria non libidine, ſed ratione commiſſa, quò facilius concilia adverſariorum per cujuſque mulieres exquireret.* Plus politique qu'amoureux, il ſéduiſoit les femmes mariées, afin d'en tirer les ſecrets de leurs maris, par l'amour qu'il leur inſpiroit ſans en prendre.

Julie. ¶ Ayant fait une petite reprimande à Julie ſa fille, parce qu'elle étoit

trop parée ; elle s'habilla le lendemain plus modeſtement, il l'en loua ; elle dit : Je me ſuis habillée aujourd'hui pour mon pere, & je l'étois hier pour mon mari ; elle auroit parlé plus juſte ſi elle eût dit pour mon amant : car elle étoit fort galante.

¶ Comme on l'exhortoit à imiter la modeſtie de ſon pere, Il a oublié qu'il eſt Empereur, & je n'ai pas oublié que j'en ſuis la fille.

¶ Un Gouverneur d'Egypte, pour faire ſa cour à Tibere, ayant augmenté l'impoſition annuelle que payoit ce Royaume ; ce Prince qui dans les premieres années de ſon Empire penſoit bien, ou du moins ſe contrefaiſoit mieux, lui manda qu'il falloit tondre les brebis, mais qu'il ne les falloit pas écorcher. Tibere.

¶ Les Aſtrologues ayant prédit à Agrippine que ſon fils la feroit mourir, s'il étoit jamais Empereur : Qu'il me tue, dit-elle, pourvu qu'il régne. Quand elle fut tuée par ſon commandement ; elle dit en montrant ſon ventre : C'eſt-là qu'il faut fraper, *pour avoir porté un monſtre.* Agrippine.

Elle étoit fille de Germanicus, ſœur de Caligula, femme de Claude,

mere de Néron. Jamais femme n'avoit vu dans ſa famille un ſi grand nombre de Céſars.

Veſpaſien. ¶ Tite fils de Veſpaſien, lui repréſentant que l'impôt qu'il avoit mis ſur les urines, étoit odieux, il dit en lui faiſant ſentir l'argent qui en provenoit, Il ne ſent pas mauvais. Regnier le ſatyrique a traduit ce bon mot :

Que le gain a bon goût de quelque endroit qu'il vienne.

¶ Veſpaſien & Gelon, Rois de Sicile, ſont les ſeuls qui de ſimples particuliers, ſont devenus meilleurs par la puiſſance ſouveraine qu'ils ont acquiſe.

¶ Veſpaſien ſe leva ſur ſon ſéant un peu avant ſa mort, en diſant; Qu'un Empereur devoit mourir debout.

Tite. ¶ On reprochoit à Tite qu'il promettoit plus qu'il ne tenoit, il dit que perſonne ne devoit ſortir mécontent de la préſence du Prince.

Dom Pedre Roi de Portugal. ¶ Dom Pedre Roi de Portugal, diſoit qu'un Roi qui laiſſoit paſſer un ſeul jour ſans faire du bien; ne méritoit pas le nom de Roi. Sentence,

dit l'Auteur de la nouvelle Hiſtoire d'Eſpagne, digne d'être gravée ſur le bronze & ſur l'airain dans le Palais des Rois, mais qui devroit être encore plus avant & plus profondément imprimée dans leurs cœurs.

¶ Domitien diſoit que les Princes paſſoient pour tyrans quand ils faiſoient périr ceux qui leur étoient ſuſpects, & qu'ils acquéroient la réputation de bons Princes en ſe laiſſant tuer, plutôt que de ſacrifier ceux qui les haiſſoient. Domitien.

¶ Il diſoit que ceux qui prêtent l'oreille à la calomnie, ſont pires que les calomniateurs.

¶ Nerva diſoit qu'il cherchoit un héritier non de ſon bien, mais de l'Empire. Nerva.

¶ Trajan diſoit qu'il ſe montroit tel envers ſes ſujets, qu'il ſouhaitoit qu'ils ſe montraſſent envers lui. Trajan.

¶ On trouve dans le Digeſte cette belle maxime tirée de l'un de ſes reſcrits; Il vaut mieux qu'un coupable ne ſoit point puni, qu'un innocent ſoit condamné.

¶ Il dit au Gouverneur de Rome, en lui donnant l'épée, qui étoit la marque de ſa puiſſance: Prens ce fer,

& t'en ſers ; pour moi, ſi je fais bien ; & contre moi, ſi je fais mal.

Adrien. ¶ L'Empereur Adrien diſoit qu'un bon Prince ne croyoit pas que le bien de ſes ſujets fût à lui. Etant parvenu à l'Empire, il rencontra un de ſes ennemis, à qui il dit : Tu n'as plus rien à craindre, je ſuis Empereur. Ayant répondu à une femme qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage, qu'il n'avoit pas le tems de l'écouter, cette femme lui répliqua hardiment & tout haut : Pourquoi êtes-vous Empereur ? Adrien auſſi-tôt s'arrêta, l'écouta, & lui accorda ce qu'elle demandoit.

¶ Il ſe déſigna un Succeſſeur qui ſe trouva infirme : Je me ſuis appuyé, dit-il, ſur un mur qui crouloit.

Plotine. ¶ Plotine ſa femme montant au Capitole après qu'il fut élu : Que je puiſſe vivre, dit-elle, dans cette dignité, comme j'ai vécu avant que de l'obtenir.

Antonin. ¶ L'Empereur Antonin diſoit que le mariage étoit un titre de dignité & non de volupté ; excuſant par-là les plaiſirs qu'il prenoit avec les autres femmes ; il diſoit qu'il valoit mieux

conſerver un Citoyen, que de triompher de mille ennemis.

¶ Le fils de Marc-Aurele pleurant la mort de ſon Précepteur; cet Empereur dit à ceux qui condamnoient ſes larmes: Souffrez qu'il ſoit homme avant qu'il ſoit Prince. Marc-Aurele.

Le ris eſt toujours une foibleſſe, parce que la ſurpriſe qui en eſt toujours la cauſe ſuppoſe l'ignorance. Mais les larmes données à un ſujet qui les mérite, ſuppoſent une vertu dans celui qui pleure. On a pourtant honte de pleurer, & on n'a pas honte de rire.

¶ Louis XIV. obligé de ſe ſéparer de Mademoiſelle de Mancini qu'il aimoit, pleura; elle lui dit: Vous êtes Roi & vous pleurez. Racine a employé cette penſée dans Bérénice. Il fait dire à cette Reine qui parle à Titus: Racine a employé la penſée de Mademoiſelle de Mancini.

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous pleurez.

¶ On conſeilloit à Marc-Aurele de répudier ſa femme, dont la vie étoit déreglée: Rendons-lui donc, dit-il, l'Empire qu'elle a apporté en mariage.

¶ Il conſultoit toujours ſes amis avant que de rien entreprendre ; parce qu'il diſoit qu'il étoit plus juſte qu'un ſeul ſuivît l'avis de pluſieurs ; que pluſieurs celui d'un ſeul.

C'eſt la penſée de Platon.

¶ Il appelloit la Philoſophie ſa mere, & la Cour ſa marâtre ; il diſoit : Heureux les peuples dont les Rois ſont Philoſophes, & dont les Philoſophes ſont Rois.

Sévere.

¶ On a dit de l'Empereur Sévere auſſi bien que d'Auguſte, qu'il ne devoit jamais naître, ou qu'il ne devoit jamais mourir.

¶ Ayant vaincu Peſcenius, il ne voulut pas qu'on ôtât au bas de ſa ſtatue une inſcription qui lui attribuoit de grandes vertus. S'il étoit tel, dit-il, que le veut l'inſcription, ne m'eſt-il pas plus glorieux de l'avoir vaincu ?

Peſcennius

¶ Peſcennius voulut que les Juges euſſent des appointemens, afin, dit-il, qu'ils faſſent leur Charge ſans rien prendre.

Aléxandre Severe.

¶ Aléxandre Severe diſoit que la ſureté publique dépendoit du bon état des armées, & qu'un bon Prince devoit avoir plus de ſoin de ſes troupes que de ſoi-même.

¶ Il ſollicitoit un homme à qui il avoit de l'obligation, de demander une récompenſe : Je ne veux pas, dit-il, mourir votre débiteur.

¶ Saturninus dit à ſes ſoldats qui le vouloient faire Empereur, qu'ils y perdroient un bon Capitaine, pour gagner un mauvais Prince, voulant dire qu'il n'étoit pas capable de gouverner. Combien de perſonnes nous préſente l'Hiſtoire, qui auroient été jugés dignes du trône, s'ils ne l'euſſent pas occupé ! Saturninus.

¶ Le Sénat ayant refuſé une grace que lui demandoit l'Empereur Tacite, il dit : Le Sénat ſçait bien qu'il a affaire à un Prince capable de digérer un refus. Tacite.

¶ Les ſoldats de Valentinien le voulant obliger à agir contre ſa volonté : Ils m'ont élu, dit-il, volontairement ; mais je les ferai obéir par force. Valentinien.

M. Fleuri dit que ſes ſoldats voulant l'obliger à s'élire un Collégue, il leur dit : Il dépendoit de vous de me choiſir pour Empereur ; mais puiſque je le ſuis, c'eſt a moi à juger ce qui eſt du bien public. Hiſtoire Eccleſiaſtique Tome IV. Liv. XVI.

¶ Licurgue que l'Oracle de Delphes Licurgue.

appella l'ami des Dieux, & Dieu plutôt qu'homme, disoit que la peine & la récompense étoient les deux pôles sur lesquels tournoit le genre humain.

Cimon. ¶ Cimon qui commandoit dans Athénes, laissa échaper l'occasion d'accabler Lacédémone sa rivale. Il ne faut pas laisser, dit-il, la Gréce boiteuse, ni ôter le contre-poids d'Athénes.

Agasiclès. ¶ Agasiclès Roi de Lacédémone, disoit que le moyen de régner sans Gardes, étoit de gouverner ses peuples, comme les peres font leurs enfans.

Agesilas. ¶ Agesilas disoit que les loix de Lacédémone avoient pour fondement le mépris des voluptés, & pour récompense la liberté.

¶ Que la force d'une Ville ne consistoit pas dans les murailles, mais dans la valeur des Habitans.

¶ Un boiteux cherchant un cheval pour se trouver à un combat : Mon ami, dit-il, tu cherches des jambes pour fuir ; car les tiennes sont assez bonnes pour combattre.

¶ Il accabloit de bienfaits ses ennemis, pour changer, disoit-il, leur haine en amitié.

¶ Comme on appelloit devant lui le Roi de Perſe, le grand Roi; il dit qu'il n'étoit pas plus grand que lui, s'il n'étoit plus juſte. D'autres lui font dire, Pourquoi ſera-t-il plus grand que moi, tant que j'aurai une épée à mon côté?

¶ Un de ſes amis paroiſſant ſurpris de le voir jouer avec ſes enfans: Attend, dit-il, à t'en moquer que tu ſois pere.

Le grand Côme de Médicis étoit dans ſon Conſeil, lorſque le jeune Prince ſon fils, âgé de 4 ou 5 ans, vint heurter à la porte; on lui ouvrit, il alla droit à ſon pere ayant une flûte à la main: Mon papa, lui dit-il avec beaucoup de grace, accommodez-moi ma flûte. Le grand Duc malgré ſa gravité & celle de ſon Conſeil, fit ce que cet enfant ſouhaitoit, qui s'en alla après cela. Le grand Côme dit alors; Il m'a fait beaucoup de grace de ne me pas demander que je lui jouaſſe un petit air, je n'aurois pu m'en diſpenſer. Revenons à Agéſilas. Côme de Médicis.

¶ Les Alliés des Lacédémoniens lui diſoient en le plaignant, qu'ils fourniſſoient plus de ſoldats qu'eux;

Vous fourniſſez, leur dit-il, plus de gens, mais non pas plus de ſoldats.

¶ La néceſſité l'obligeant à donner atteinte aux Loix, il dit qu'il les falloit laiſſer dormir ce jour-là, & qu'elles reprendroient le lendemain leur vigueur.

En Bretagne un Gentilhomme qui veut négocier, demande au Juge Acte de ce qu'il veut laiſſer dormir ſa Nobleſſe un certain tems; quand il veut la réveiller, il en demande auſſi Acte. Ainſi il ne déroge point par le commerce qu'il fait.

¶ Les Egyptiens mépriſant Agéſilas, parce qu'il n'avoit pas grand train ni grand équipage; Je leur apprendrai bien, dit-il, que la royauté ne conſiſte pas dans un vain éclat, mais dans la vertu.

Agis. ¶ Agis diſoit qu'il ne falloit point demander combien étoient les ennemis, mais où ils étoient.

¶ Il dit à un homme qui n'avoit d'autre mérite que celui de bien parler, qu'il ne valoit rien quand il ſe taiſoit.

¶ Les Argiens s'étant ralliés après leur défaite, & venant fondre ſur lui, il dit à ſes gens étonnés: Courage,

compagnons ; ſi les vaincus ont tant de réſolution, quelle doit être celle des vainqueurs.

¶ Il diſoit que les envieux étoient bien miſérables d'être tourmentés du bien d'autrui, comme de leur propre mal.

¶ Un Orateur parlant magnifiquement de la liberté : Tes diſcours, lui dit-il, ont beſoin de la force & de l'argent pour les ſoutenir.

¶ Agis le dernier Roi de Lacédémone, étant prié par ſon pere & ſa mere de commettre une injuſtice : Je vous ai obéi, leur dit-il, quand j'étois enfant, à préſent que je ſuis un homme fait, laiſſez-moi obéir aux Loix & à la raiſon. Agis dernier Roi de Lacédémone.

¶ Interrogé du moyen de ſe faire aimer : C'eſt, répondit-il, de ne rien dire que d'agréable, ni rien faire que d'utile.

¶ Quelqu'un lui demandant pourquoi les Lacédémoniens avoient des épées ſi courtes ; Pour joindre, répondit-il, de plus près l'ennemi.

¶ Arigès dit à une perſonne qui louoit la femme d'un autre, Il n'appartient qu'à ſon mari de la connoître. Arigès.

Ariſton. ¶ Comme on louoit le mot de Cléoménes, qu'il faut faire du bien à ſes amis, & du mal à ſes ennemis : Nullement, dit Ariſton ; il faut faire du bien à tous, pour conſerver les uns & acquérir les autres. Ainſi le précepte de l'Homme-Dieu, à l'égard de nos ennemis, avoit été enſeigné avant qu'il nous en donnât la leçon.

¶ Licurgue après avoir enſeigné aux Lacédémoniens l'art de ſe taire, leur preſcrivit peu de loix, Parce que, dit Charile, il n'en faut pas beaucoup à ceux qui parlent peu.

Charile. ¶ Charile dit à ſon enfant qui lui avoit fait quelque ſotiſe : Je te battrois, ſi je n'étois pas en colere.

Socrate. ¶ Socrate dit la même choſe à ſon Affranchi. Les Philoſophes ſe déroboient leur penſées les uns aux autres.

Louis XIV Louis XIV. irrité contre M. de Lauzun, dit : Si je n'étois pas Roi, je me mettrois en colere. Il a exprimé ce qu'il penſoit ; il n'a voulu ni copier, ni imiter perſonne.

Cléarque. ¶ Cléarque diſoit qu'on ne pouvoit rien faire d'une armée ſans diſcipline, & qu'il falloit qu'un ſoldat appréhendât plus ſon Capitaine que ſon ennemi.

¶ Cléomene

¶ Cléomene disoit qu'Homere étoit le Poëte des braves, parce qu'il ne parloit que des combats, & Hésiode le Poëte des esclaves, parce qu'il parloit de l'agriculture. Cléomene.

¶ Après avoir fait une suspension d'armes de cent jours avec les Argiens, il les alla enlever une nuit, & dit pour excuse que les nuits n'étoient pas compriſes dans la tréve.

¶ Comme on lui demandoit pourquoi les Lacédémoniens ne consacroient pas aux Dieux les dépouilles des vaincus : Parce que, dit-il, les Dieux mépriſent ceux qui se laissent battre.

¶ Un Philosophe disoit qu'il n'y avoit que le sage qui pût être grand Capitaine : Cela est beau, dit Eudemonide ; mais il faudroit que ce fût un grand Capitaine qui le dît. Eudemonide.

¶ Sur le point d'une bataille, Agis voulut renvoyer à Sparte Hyppodame vieillard de quatre-vingt ans : Où trouverai-je, dit Hippodame, un plus beau lieu pour mourir ? Il fut tué combattant à côté du Roi. Hyppodame.

¶ Comme un soldat étonné disoit que les Perses commandés par Xerxès, qui venoit envahir la Gréce, Léonidas.

étoient en ſi grand nombre, que le ſoleil ſeroit obſcurci de leurs fléches: Tant mieux, dit-il, nous combattrons à l'ombre.

¶ Xerxès lui manda que s'il s'accommodoit avec lui, il lui donneroit l'Empire de toute la Gréce; J'aime mieux mourir pour mon Pays, que d'y commander injuſtement. Il ajouta que Xerxès ſe trompoit de croire que ce fût une vertu d'uſurper le bien d'autrui.

¶ Comme ce Prince lui eut mandé qu'il rendît les armes, il répondit qu'il les vienne prendre.

¶ Une perſonne lui demandoit pourquoi les braves gens préferoient l'honneur à la vie: Parce que, dit-il, ils tiennent celle-ci de la fortune, & l'autre de leur vertu.

Liſander. ¶ Un Perſan lui demandant quelle étoit la meilleure forme du Gouvernement: Celle, dit-il, où chacun eſt traité ſelon ſon mérite, & où les dignités ſont la récompenſe de la vertu.

Polydore fils d'Alcamene. ¶ Polydore fils d'Alcamene dit à un particulier qui ne ceſſoit de menacer ſes ennemis: Votre vengeance ſe conſume en paroles, la paſſion s'évapore

par-là auſſi bien que la douleur en criant.

¶ Les vieillards étoient très-honorés parmi les Lacédémoniens. Un homme qui avoit la barbe blanche, fut interrogé, pourquoi il la portoit ſi longue : Afin, dit-il, qu'en la voyant, je ne faſſe rien d'indigne d'elle.

Portrait des Lacédémoniens.

¶ Voici le portrait qu'on a fait des Lacédémoniens, lorſque les Loix de Licurgue y ont eu de l'autorité. Les richeſſes ſe trouvoient à Lacédémone ſans crédit ; parce qu'elles étoient inutiles à des gens ſobres & laborieux ; les raffinemens de la volupté y donnoient de l'horreur, parce qu'ils flétriſſoient ; la vieilleſſe y étoit reſpectée, parce qu'elle étoit ſage ; la jeuneſſe y étoit ſenſée, parce qu'elle étoit docile ; le courage y étoit mâle juſques dans les femmes ; la parure dont elles ſe croyoient le plus ornées, c'étoit des enfans vertueux, perſuadées qu'elles ne les mettoient pas au monde pour elles, mais pour la République. Elles ſe réjouiſſoient quand elles apprenoient qu'ils avoient été tués en combattant pour ſon ſervice ; & elles ne répandoient des larmes

que ſur ceux que de honteuſes bleſſures, marquoient avoir fui dans le combat. Ce qui gâte ce bel éloge, eſt une Loi de Licurgue, qui permettoit à une femme de s'abandonner à un homme quand le mari le permettoit. Ce fut ſans doute avec la permiſſion d'Agis Roi de Lacédémone, qu'Alcibiade ſe familiariſa avec Timée, femme de ce Roi. Agis ſoupçonnant que Léotichilde étoit le fruit de cette familiarité, ne voulut pas le reconnoître.

¶ Sardanapale ordonna qu'on mît ſur ſon tombeau deux Vers, qui ſignifioient qu'il emportoit avec lui tout ce qu'il avoit mangé & tout ce qu'il s'étoit procuré de plaiſirs; mais qu'il laiſſoit tout le reſte.

Hæc habeo quæ edi, quæque exaturata libido;
Hauſit: at illa jacent multa & præclara relicta.

Epitaphe, remarque Ariſtote, digne d'un pourceau.

Denys le Tyran.

¶ Denys le Tyran avoit la politique de choiſir un Miniſtre plus méchant que lui; afin, dit-il, de détourner ſur lui la haine qu'on me porte.

Un Muſicien ſe plaignant de ce Prince qui ne lui donnoit rien : Nous ſommes quittes, lui dit-il, tu m'as flaté d'un doux ſon, & je t'ai entretenu d'eſpérance.

Ce Prince prit le manteau d'or qu'Hieron avoit envoyé à Jupiter Olympien, & dit pour excuſe, qu'il étoit trop froid en hiver & trop peſant en été. Il prit auſſi la barbe d'or d'Eſculape, en diſant que la bienſéance ne vouloit pas que le fils eût de la barbe, tandis qu'Apollon qui étoit ſon pere, n'en avoit point. *On repréſentoit ce Dieu ſans barbe.* Il prenoit auſſi les offrandes des Dieux, en diſant, que les Dieux étant bons, étoient ravis qu'on s'accommodât de ce qui ne leur ſervoit de rien.

¶ Agathoclès fils d'un Potier, aſſiégeoit une Ville, les aſſiégés lui crioient : Où trouveras-tu, pauvre Potier, dequoi payer tes armées ? Il répondit, ſans s'émouvoir, Dans vos bourſes. Dès qu'il fut maître de la Place : Dorénavant, dit-il aux habitans, ſi vous me dites des injures, je ne m'en prendrai point à vous, mais à vos maîtres. Il les fit vendre tous à l'encan comme des eſclaves. Agathoclès.

¶ Un Magiſtrat ſoupçonné d'avoir empoiſonné quelqu'un, propoſoit une Loi pernicieuſe. Caton lui dit : Je ne ſçais ce qui eſt de plus avantageux ou de boire les breuvages que tu donnes, ou de recevoir les Loix que tu propoſes.

Sylla. ¶ Sylla donnant de l'argent à un mauvais Poëte, qui lui préſentoit des vers de ſa façon, comme celui-ci le remercioit : C'eſt à la charge, dit-il, de n'en plus faire.

Cicéron. ¶ Un Juriſconſulte ignorant étant interrogé en Juſtice comme témoin ſur un fait, répondit qu'il n'en ſçavoit rien : Apparemment, lui dit Cicéron, tu crois qu'on te parle de quelque queſtion de Droit.

Metellus reprochant à Cicéron qu'il en avoit plus perdu par ſon témoignage qu'il n'en avoit ſauvé par ſon éloquence, Cicéron répondit : C'eſt que je ſuis encore plus véridique qu'éloquent.

Le même lui demandoit pour lui reprocher la baſſeſſe de ſa naiſſance : Qui eſt ton pere ? Cicéron lui répondit ; Il ſeroit plus difficile de dire qui eſt le tien, *parce que la mere de Metellus étoit très-coquette.*

On avoit corrompu l'Orateur Hortenſius, en lui faiſant préſent d'un ſphinx d'un grand prix. Il dit à Cicéron en répondant à ſes railleries, qu'il n'entendoit pas ſes énigmes : Tu as pourtant, lui répondit-il, un ſphinx chez toi.

Il diſoit d'un homme qui avoit une laide femme, qu'il s'étoit marié en dépit de Vénus & des graces.

Un ſoldat s'étant ſauvé du camp de Céſar, y avoit laiſſé ſon cheval, il ſe jetta dans le parti de Pompée. Comme ce parti étoit le plus foible, il dit que ce ſoldat avoit eu plus de ſoin de ſon cheval que de lui-même.

Cicéron railloit continuellement Pompée, qui connoiſſant que ce Sénateur n'étoit pas brave : Je voudrois, dit-il, qu'il fût notre ennemi, il nous craindroit, du moins s'il ne nous reſpectoit pas.

Comme on reprochoit à Cicéron qu'il étoit venu bien tard au camp de Pompée. Il n'y a pourtant rien de prêt, répondit-il. Il faiſoit alluſion aux feſtins, & reprochoit aux Chefs leur négligence.

Le gendre de Cicéron étoit fort petit, & il portoit une longue épée.

Cicéron lui dit : Qui vous a donc attaché à cette épée ?

Quintus ſon frere, qui étoit auſſi d'une fort petite taille, s'étoit fait un buſte extrêmement grand. Cicéron diſoit : La moitié de mon frere eſt plus grande que le tout.

L'Accuſateur de Milon criant à quelle heure, Meſſieurs, penſez-vous que Claudius ait été tué ? Tard, dit Cicéron. C'eſt qu'il étoit tard en effet ; mais il vouloit dire qu'on devoit l'avoir tué plutôt.

Quelqu'un ſe faiſoit plus jeune qu'il n'étoit : Quand nous étudiions enſemble, dit-il, tu n'étois donc pas encore au monde.

Il diſoit de Caninius qui n'avoit été Conſul qu'un jour, qu'il étoit fort vigilant, qu'il n'avoit point dormi pendant ſon Conſulat. Céſar avoit nommé Caninius pour remplir le reſte du dernier jour du Conſulat de Fabius, qui mourut ce jour-là. Cicéron dit auſſi qu'on n'avoit ni bu ni mangé durant ce Conſulat. Il dit de Hirtius & de Panſa deux autres Conſuls, qu'ils étoient bons ; mais qu'ils n'étoient préciſément que bons, *ſed dumtaxat bonos*. On voit que dès ce

tems-là le mot de *bon* ſe prenoit en mauvaiſe part, comme à préſent lorſqu'on dit; C'eſt un bon homme, on ſuppoſe que celui dont on parle eſt un petit genie.

Un Sénateur qui avoit empoiſonné ſon pere dans un feſtin, ménaçant Cicéron: J'aime encore mieux, dit-il, que tu me menaces, que ſi tu me régalois.

¶ Un homme préſenta en tremblant une Requête à Auguſte: On diroit, lui dit ce Prince, que tu tens une piéce de pain à un Eléphant. Auguſte.

¶ A propos d'Eléphant, l'Almanach ayant prédit une certaine année, qu'il mourroit en hiver un Grand en France. Il mourut dans la ſaiſon annoncée, un Eléphant à la Ménagerie de Verſailles. Cette mort mit en crédit l'Amanach.

Au ſortir d'un repas où il n'avoit pas été bien traité: Je ne penſois pas, dit-il à ſon hôte, que nous fuſſions ſi bons amis. Auſſi quand nous voulons que nos amis nous faſſent bonne chere, nous leur diſons, ſuivant la penſée d'Auguſte, Ne nous traitez pas en amis.

On demandoit à un homme fort

endetté, comment il pouvoit dormir? Il répondit : C'eſt à mes créanciers qu'il faut demander s'ils peuvent dormir.

Afin de mêler le bon mot d'un moderne à ceux des anciens, on rapportera qu'un mauvais débiteur à l'heure de la mort, diſoit qu'il ne demandoit de vivre que juſqu'à ce qu'il eût payé ſes créanciers; ſon Confeſſeur applaudit à ce ſentiment : mais le mourant le déſabuſa ſur le champ, en lui diſant : Si Dieu m'accorde ma demande, je vivrois éternellement, parce que je ne payerois jamais mes dettes.

Veſpaſien. ¶ Veſpaſien qui étoit fort laid, ayant reçu un préſent d'une Dame qui étoit amoureuſe de lui, ſon Tréſorier lui demanda comment il vouloit qu'on couchât cette ſomme ſur l'Etat : Mettez, dit-il, préſent d'une Dame qui m'a trouvé beau.

Une autre fois ayant remarqué que ſon Cocher avoit fait ferrer exprès ſes mules pour donner à une perſonne le tems de lui parler; il demanda au Cocher combien il avoit gagné, & il voulut avoir la moitié. Voilà d'où vient le proverbe *de ferrer la mule*.

¶ Domitien disoit d'un homme qui faisoit le beau : Je voudrois être aussi beau qu'il croit l'être. Domitien.

¶ Héliogabale ne pouvoit manger de viande qui étoit à bon marché ; & disoit que le prix servoit à aiguiser son appétit. Heliogabale.

Comme on condamnoit sa dépense, lorsqu'il n'étoit encore que particulier : Je veux, dit-il, être héritier de moi-même.

¶ Comme on montroit à un Lacédémonien un Tableau qui représentoit un combat où les Athéniens étoient supérieurs à leurs ennemis : Je conviens, dit-il, qu'ils sont braves en peinture.

¶ Un Valet qu'on châtioit, s'écriant : C'est malgré moi que je l'ai fait : Hé bien, répondit le Maître, c'est malgré toi que l'on te châtie.

¶ C'est Anacarsis qui a dit le premier, qu'un homme embarqué sur mer, n'est qu'à quatre doigts de la mort. Anacarsis.

¶ Xantipe femme de Socrate, voyant que ce Philosophe ne s'étonnoit pas de ses criailleries, lui versa un pot d'eau sur la tête. Socrate dit : Socrate.

Je me doutois bien qu'après le tonnerre la pluie viendroit.

Xenocrate. ¶ Xenocrate prenant beaucoup d'argent pour enſeigner, avoit peu de diſciples; il diſoit qu'il les chaſſoit avec une verge d'argent.

Un méchant homme ayant écrit ſur ſa porte, Le vice n'entre point ici: Diogene demanda par où paſſe donc le Maître?

Diogene. Un Banquier l'ayant bien battu, lui dit, L'amende que doit payer celui qui en bat un autre, eſt trois mille dragmes: Va les prendre dans ma Banque. Diogene le battit bien à ſon tour, & lui dit enſuite: Voilà ta quittance.

Un effeminé lui faiſant une demande: Je ne te répondrai point, lui dit-il, que je ne ſçache auparavant ſi tu es mâle, ou femelle.

¶ Un mauvais Avocat demandoit, ſi dans une cauſe touchante il n'avoit point excité la compaſſion des Juges: Oui, dit-on, vous leur avez fait pitié.

¶ On diſoit d'un Philoſophe qui étoit contrefait, que c'étoit un bel-eſprit mal logé.

¶ Un Bouffon diſoit que tous les bons Princes ſe pourroient aiſément graver dans un petit anneau.

¶ Un domeſtique d'un Prince en préſence de ſon maître menaçoit une perſonne ſans que le Prince dît mot : Les paroles du Valet, dit celui qui étoit menacé, ne me font point de peur, mais le ſilence du maître.

¶ Un Seigneur Romain allant voir Ennius, ce Poëte lui fit dire qu'il n'y étoit pas. Ennius allant voir enſuite ce Seigneur, celui-ci ſans ſe montrer lui cria qu'il n'y étoit pas. Ah ! j'entens votre voix, dit Ennius. Tu es bien incrédule, répondit le Seigneur, je crus l'autre jour ton domeſtique, & tu ne me veux pas croire moi-même.

Bons mots des Philoſophes.

Thales.

¶ Thales diſoit qu'il étoit indifferent de vivre ou de mourir ; & comme on lui demandoit, pourquoi il ne mouroit point, parce que cela eſt indifferent, dit-il.

¶ Il avoit accoutumé de remercier les Dieux de trois choſes. De ce qu'il étoit une créature raiſonnable, & non pas bête, homme & non pas femme, Grec & non pas Barbare. Sa mere le preſſant de ſe marier, il répondit d'abord qu'il n'étoit pas encore tems, & quand pluſieurs années furent écoulées, il dit qu'il n'étoit plus tems. En

contemplant les aſtres, il ſe laiſſa tomber dans un puits, c'eſt ſon aventure que la Fontaine a racontée.

Un Aſtrologue un jour ſe laiſſa choir,
Au fond d'un puits, on lui dit pauvre bête;
Pendant qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penſe-tu lire au-deſſus de ta tête ?

¶ Il dit à celui qui lui demandoit ce qu'il avoit vu de plus rare en ſa vie; Un vieux Tyran, dit-il.

¶ Il diſoit que la plus difficile choſe du monde étoit de ſe connoître ſoi-même, la plus facile, de conſeiller autrui, & la plus douce d'avoir l'accompliſſement de ſes déſirs.

¶ Que le moyen de ſupporter le malheur étoit de voir quelqu'un plus malheureux que ſoi.

¶ Que la félicité du corps conſiſte dans la ſanté, celle de l'eſprit dans le ſçavoir.

¶ Qu'il faut attendre de ſes enfans le même traitement que l'on fait à ſon pere.

¶ Que ce qu'il y a de plus ancien, c'eſt Dieu, de plus beau, le monde, de plus grand, le lieu, de plus vîte, l'eſprit, de plus fort, la néceſſité.

¶ Chilon disoit que les honnêtes gens differoient en cela des méchans, qu'ils n'avoient que de belles espérances. Chilon.

¶ Que l'or étoit la pierre de touche de l'homme.

¶ Que quand on dit ce qu'on ne devroit pas dire, on s'expose à entendre ce qu'on ne voudroit pas entendre.

¶ Qu'un gain deshonnête est plus à appréhender qu'une perte, parce qu'on ne pleure celle-ci qu'une fois, & l'autre toute sa vie.

¶ Que la langue ne doit pas aller plus vîte que l'esprit, qu'il la faut contenir par tout, particuliérement dans le festin, où les secrets sont le plus sujets à s'éventer.

¶ Que les trois choses les plus difficiles étoient de taire un secret, d'oublier une injure, & de bien user de son loisir.

¶ Que les jeux de la fortune sont d'élever les uns, & d'abaisser les autres.

¶ Qu'on ne devoit pas prendre une femme extrêmement belle, ou d'une naissance très-distinguée, ou d'une opulence excessive, parce qu'à cause

de l'orgueil que lui inſpiroient ces grands avantages, on prenoit une maitreſſe & non une compagne.

Solon. ¶ Solon diſoit qu'il falloit mépriſer la mort, mais ſans négliger la vie, que ce que la mort avoit de plus effroyable, c'étoit l'appareil, qu'il ne falloit ni la déſirer, ni la craindre; ce qu'il exprimoit encore en ces termes: Je ne veux pas mourir, mais je ne me ſoucirois pas d'être mort.

¶ Maynard a employé cette penſée dans des Vers qu'il mit ſur la porte de ſon cabinet:

Las d'eſpérer & de me plaindre
Des grands, des muſes & du ſort,
C'eſt ici que j'attens la mort,
Sans la déſirer, ni la craindre.

¶ Qu'il falloit être jeune dans ſa vieilleſſe & vieux dans ſa jeuneſſe, c'eſt-à-dire, ſans chagrin dans l'une & ſage dans l'autre.

¶ Qu'on doit ſe reſſouvenir des bienfaits qu'on a reçus, & oublier ceux qu'on a faits.

¶ Eſope demanda à Chilon à quoi Jupiter s'occupoit: A abaiſſer, dit-il, ceux qui s'élevent, & à élever ceux qui s'abaiſſent.

¶ Pittacus disoit que le pardon valoir mieux que la vengeance qui est sujette au repentir. Pittacus.

¶ Qu'il n'y avoit rien de plus sûr que de disposer du présent, sans s'arrêter à l'avenir; il ajoutoit que c'étoit à la prudence à prévoir l'adversité, à la force à la soutenir.

¶ Qu'il ne falloit point divulguer ses desseins, parce qu'on s'en moquoit, lorsqu'ils échouoient.

¶ Il vouloit qu'on punît doublement un crime commis dans l'ivrognerie, premiérement à cause du crime, secondement à cause de l'ivresse.

¶ Il étoit Roi de Mitylene qu'il avoit acquis par sa bravoure, en tuant dans un duel Phrinon Chef des Mityleniens, qui faisoient la guerre aux Athéniens, les Mityleniens lui avoient déferé la souveraineté de leur Ville. Il avoit coutume de leur dire, que la preuve d'un bon gouvernement étoit d'engager les sujets non à craindre le Prince; mais à craindre pour lui.

¶ Il condamna étant Juge des coupables en pleurant: J'accorde, dit-il, des larmes à la nature, & la séverité à la Justice.

¶ Que de toutes les choses la plus

difficile à ſupporter étoit un changement de fortune.

¶ Qu'il valoit mieux être Juge entre ſes ennemis qu'entre ſes amis, parce que dans le premier cas on étoit aſſuré de faire un ami, & dans le ſecond cas un ennemi.

¶ Il diſoit qu'il portoit tout avec lui, parce que ſon ſeul tréſor étoit ſa ſcience & ſa vertu.

Periandre. ¶ Periandre Tyran de Corinthe, dit à ceux qui lui demandoient pourquoi il retenoit la domination, qu'il étoit auſſi dangéreux de la quitter que de la prendre. Il envoya demander à Traſibule Tyran de Milet, comment il devoit ſe conduire? Traſibule pour toute réponſe mena le Courier dans un champ de bled & abatit les épics les plus élevés. Periandre ne goûta pas cet avis cruel qui lui preſcrivoit de ſe défaire des Citoyens les plus puiſſans de Corinthe.

Cleobule. ¶ Cléobule diſoit qu'il y avoit deux choſes à craindre, l'envie des amis & la haine des ennemis.

Anacarſis. ¶ Un Athénien reprochant à Anacarſis qu'il étoit Scythe : Mon pays, di-il, me fait honte, & tu fais honte au tien.

¶ Il disoit que l'ivrognerie étoit une leçon de sobrieté.

¶ Quelqu'un reprochant à Anaxagoras qu'il ne se soucioit pas de sa patrie : Tu te trompes, dit-il, en montrant le Ciel. Anaxagoras.

¶ Il dit du tombeau somptueux de Mausole, qui avoit couté des sommes immenses, que c'étoit de l'or changé en pierre.

¶ Comme on le plaignoit de ce qu'il mouroit en Pays étranger : Le chemin de l'autre monde est aussi sûr, dit-il, dans un lieu que dans un autre.

¶ Il disoit que la science nuisoit autant à ceux qui ne sçavoient pas s'en servir, que l'ignorance.

¶ Anaxagoras étant réduit à une extrême pauvreté, étoit négligé par Pericles son ami, il forma le dessein de mourir, Pericles en ayant été averti, courut à sa maison extrêmement affligé, & le conjura avec l'éloquence la plus touchante de vivre, en lui disant : Que deviendrai-je si je perds un ami aussi éclairé que vous dans les besoins pressans de la République ! Anaxagoras lui dit alors : Pericles, ceux qui ont affaire de la lumiere

d'une lampe, ont ſoin d'y verſer de l'huile.

Socrate. ¶ Socrate ayant été mis en priſon & enchaîné, prenoit plaiſir étant délivré de ſes fers, à ſe faire grater les jambes; & il diſoit que le plaiſir eſt le fils de la douleur.

¶ Il diſoit des ouvrages d'Héraclite, qui étoient fort obſcurs, que ce qu'il entendoit étoit fort beau, & qu'il croyoit que ce qu'il n'entendoit pas l'étoit auſſi; mais qu'il falloit un bon plongeur pour aller juſqu'au fond.

¶ Bien des gens qui regardent Socrate comme un Philoſophe, ignorent qu'il s'eſt ſignalé par ſa valeur. Dans une guerre que les Athéniens firent dans la Thrace, perſonne ne ſoutenoit les fatigues comme lui, il ſurmontoit la faim, la ſoif & le froid; pendant que les autres ſoldats revêtus de bons habits, ſe tenoient dans leurs tentes bien clos & couverts, n'oſant paroître à l'air, il ſortoit étant habillé légérement, & marchoit piés nuds. Alcibiade ayant été bleſſé dans un combat & porté à terre, Socrate ſe mit au-devant de lui, le défendit courageuſement; & à la vue

de toute l'armée, il empêcha l'ennemi de le prendre, & d'emporter ſes armes.

Socrate étoit au combat de Delie, où les Athéniens furent vaincus, & Platon dit que ſi tout le monde eût fait ſon devoir comme lui, les Athéniens auroient remporté la victoire.

¶ Il s'écria en une foire, voyant la multitude & la diverſité des marchandiſes : De combien de choſes je n'ai que faire !

¶ C'eſt de lui qu'eſt venu l'origine du proverbe, que la meilleure ſauſſe eſt l'appétit.

¶ Comme on achetoit devant lui des fruits précoces : On déſeſpere ſans doute, dit-il, d'arriver à la ſaiſon où ces fruits ſe mangent.

¶ Quelqu'un lui demandant s'il devoit ſe marier : Quoi que tu faſſes, dit-il, tu t'en repentiras.

¶ Sa femme ſe fâchant de ce qu'il faiſoit mauvaiſe chere à des perſonnes de condition : S'ils ſont, dit-il, honnêtes gens, ils s'en contenteront, ſinon je ne me ſoucie pas de les contenter.

¶ Un de ſes diſciples n'ayant rien à lui donner, ſe donna lui-même. Tu

ne vois pas, dit-il, que tu me fais un grand préſent; car puiſque tout eſt fait pour l'homme, l'homme vaut mieux que tout ce qu'on lui peut donner.

¶ Comme on lui rapporta qu'il avoit été condamné à mort par les Athéniens; Et eux, dit-il, par la nature. Mais c'eſt injuſtement, dit ſa femme, voudrois-tu, lui dit-il, que ce fût juſtement?

¶ Le jour qu'il devoit boire la cigue qui l'empoiſonna, un de ſes amis lui ayant envoyé une belle robe: Comment, dit-il, celle qui m'a ſervi toute ma vie ne me ſuffira pas à la mort?

¶ Voyant un Philoſophe qui affectoit de porter un habit tout déchiré: Je vois, dit-il, ta vanité à travers les trous de ton manteau.

¶ Il eſt l'auteur de cette ſentence qui eſt devenue ſi triviale, qu'il n'y a que les vérités qui offenſent.

¶ Comme un de ſes amis ne pouvoit ſouffrir les criailleries de ſa femme: J'y ſuis accoutumé, dit-il, comme on l'eſt au cri des oies, ou au bruit d'une poulie.

¶ Un débauché ſe plaignant qu'il

n'avoit point d'argent : Empruntez-en, lui dit-il, de vous-même en retranchant votre dépense.

¶ Il dit à quelqu'un qui lui faisoit des questions touchant l'état des morts en l'autre vie, qu'il n'avoit jamais été dans ce pays, & n'avoit vu personne qui en fût revenu.

¶ Il mesuroit les richesses au besoin qu'on en avoit, & disoit que le reste n'étoit pas seulement superflu, mais incommode.

¶ Il disoit d'un Prince qui avoit beaucoup dépensé à faire un Palais, mais qui n'avoit rien employé à se faire honnête homme : Qu'on couroit de tout côté pour voir sa maison, mais que personne ne se pressoit pour le voir.

¶ Il recommandoit trois choses à ses disciples, la sagesse, la pudeur & le silence.

¶ Il disoit qu'il n'y avoit point de meilleur héritage qu'un bon ami.

¶ Comme ses amis se fâchoient, parce qu'une personne qu'il avoit salué ne lui avoit pas rendu son salut : Pourquoi me fâcher, dit-il, de ce qu'un autre n'est pas si civil que moi ?

¶ Il disoit que les habits somptueux n'étoient bons que pour jouer des Tragédies.

¶ Un sot disant que les voyages ne lui avoient servi de rien ; C'est parce que, dit-il, tu as toujours voyagé avec toi.

¶ Il dit à Xenophon, Suivez-moi, je vous apprendrai une science que vous ignorez, qui est de bien faire l'homme.

¶ Il disoit en se promenant le matin, qu'il préparoit un ragoût pour son diner.

¶ Il disoit à un jeune homme qui se taisoit ; Parle, afin que je te voie.

¶ Il croyoit contre l'opinion d'Aristote, la femme aussi capable de discipline que l'homme.

¶ Un homme qui se connoissoit en physionomie ayant dit de lui qu'il étoit brutal, luxurieux, ivrogne ; il dit qu'il étoit vrai qu'il avoit eu de l'inclination à ces vices, mais qu'il s'en étoit corrigé par la raison.

¶ Il disoit qu'il ne sçavoit qu'une chose, c'est qu'il ne sçavoit rien. Il ajoutoit qu'il avoit un Dieu qui le conduisoit & qui l'avertissoit de ce qu'il devoit faire.

¶ Qu'on

¶ Qu'on ne devoit point ſéparer l'utile de l'honnête.

¶ Qu'on avoit tant de ſoin de faire un portrait qui reſſemblât, & qu'on n'en avoit point de reſſembler à la Divinité dont on devoit être le portrait.

¶ Qu'on devoit manger pour vivre, mais que la plupart vivoient pour manger.

¶ Qu'on étoit plus heureux, ou homme de bien, à meſure qu'on approchoit de la ſource de la bonté, & de la félicité qui eſt Dieu.

¶ Que le moyen de ſe faire admirer, étoit d'être tel qu'on vouloit faire croire qu'on étoit.

¶ Qu'il n'y avoit point de travail honteux, que c'étoit l'oiſiveté qui étoit honteuſe.

¶ Que le loiſir n'étoit pas eſtimable, parce que l'on ne faiſoit rien, mais parce que l'on faiſoit ce que l'on vouloit.

¶ Que la beauté de l'ame étoit plus eſtimable que celle du corps, quoiqu'elle n'eût pas tant d'adorateurs.

¶ Que ſi l'on avoit mis tous les maux enſemble, pour en donner à chacun ſa part, il n'y a perſonne qui

n'aimât mieux les ſiens propres que ceux d'autrui.

§ On trouve dans la morale de Socrate des étincelles de la lumiere divine, dont Jeſus-Chriſt le Soleil de Juſtice a éclairé le monde. Auſſi un Pere de l'Egliſe diſoit qu'il étoit tenté d'invoquer Socrate, & de l'appeller *Sancte Socrates.*

Eſope. § Eſope diſoit à ceux qui le railloient ſur ſa mauvaiſe mine, qu'il n'étoit pas homme par-là, mais par la raiſon. Il ne faut pas conſidérer la forme du vaſe, mais la liqueur qui y eſt enfermée.

Empedocle. § Empedocle dit à une perſonne qui ſe plaignoit qu'il ne trouvoit point de ſage; C'eſt qu'il faut être ſage pour le trouver.

§ Interrogé pourquoi étant Philoſophe, il ſe mettoit en colere contre ceux qui parloient mal de lui: Je ne ſentirois pas, dit-il, les louanges ſi je ne ſentois les injures.

¶ Il diſoit que les Agrigentins bâtiſſoient comme s'ils devoient toujours vivre, & vivoient comme s'ils devoient bientôt mourir, parce qu'ils étoient prodigues. Cette penſée ſe trouve dans Ariſtote. Voyez plus bas, p. 396.

¶ Démocrite disoit qu'il étoit arrivé à l'extrême vieillesse en ne donnant rien aux plaisirs du corps. Démocrite

¶ Que peu de bien étoit beaucoup à ceux qui n'étoient pas prodigues.

¶ Qu'on cherche le bien sans qu'on le trouve, & le mal sans qu'on le cherche.

¶ Que les richesses ne consistoient pas dans la possession des biens, mais dans leur usage.

¶ Que si le corps mettoit l'esprit en justice, il le convaincroit aisément de ne pas faire son devoir.

¶ Il appelloit le discours l'ombre de l'action.

¶ Ayant trouvé un concombre d'un autre goût qu'à l'ordinaire, on lui dit qu'on l'avoit mis dans un pot où il y avoit eu du miel. Qu'on m'a désobligé, dit-il, de m'en dire la raison, car on m'a ôté le plaisir que j'aurois eu à la trouver.

¶ Héraclite disoit qu'il faut éteindre dans son commencement le mal que nous fait l'injure, il ajoutoit qu'il falloit courir au-devant de l'injure comme au feu. Héraclite.

¶ Timon surnommé le Misanthrope, parce qu'il haïssoit les hommes, disoit Timon.

que la moitié n'en valoit rien, & que l'autre ne valoit gueres.

¶ Il careſſoit Alcibiade, parce que, dit-il, je prévois qu'un jour il ſera la cauſe de la mort de bien des perſonnes.

¶ Voulant abattre un arbre de ſon jardin où un homme s'étoit pendu, il en avertit le peuple, afin que ſi quelqu'autre avoit le même deſſein, il ſe hatât de l'exécuter.

¶ Il diſoit que l'avarice & l'ambition étoient les deux élémens qui entroient dans la compoſition de tous les crimes.

Xenophon. ¶ Xenophon diſoit que les bienfaits étoient des trophées qu'on érigeoit dans le cœur des hommes.

¶ Il ajoutoit qu'il falloit tirer profit même de ſes ennemis ; que pour avoir les Dieux favorables dans l'adverſité, il les falloit invoquer dans la proſpérité.

Ariſtipe. ¶ On a dit d'Ariſtipe qu'il étoit égal ſous la pourpre & ſous les haillons.

¶ Ce Philoſophe ayant acheté cherement une piéce de gibier, dit à ceux qui en murmuroient, qu'il étoit auſſi voluptueux qu'ils étoient avares,

¶ Diogene lavant ſes choux lui cria, Si tu ſçavois laver des choux, tu ne ferois pas ta cour aux Grands. Si tu ſçavois, répondit Ariſtipe, faire la cour aux Grands, tu ne t'amuſerois pas à laver des choux.

¶ On lui demandoit ce que la Philoſophie lui avoit appris, A bien vivre avec tout le monde, répondit-il.

¶ Il diſoit que le ſage vivroit bien quand même il n'y auroit point de Loix.

¶ Il diſoit qu'il valoit mieux être pauvre qu'ignorant, parce que la ſcience eſt un tréſor plus précieux que les richeſſes.

¶ Il dit à un homme qui ſe vantoit d'avoir beaucoup lu, Ce ne ſont pas ceux qui mangent davantage qui ſont les plus gras & les plus ſains, mais ceux qui digerent le mieux.

¶ Un homme voulant donner ſon fils à inſtruire à ce Philoſophe, ſe récria ſur l'argent qu'Ariſtipe lui demandoit : On acheteroit, dit-il, un eſclave de cette ſomme. Achetes-en un, lui répondit-il, & tu en auras deux.

¶ Il prenoit de l'argent de ſes amis,

afin, disoit-il, de leur apprendre à le bien employer.

¶ Un homme se vantoit de bien nager : C'est, dit-il, la gloire d'un poisson.

¶ On lui demandoit en quoi differoit un habile homme d'un sot : Qu'on les envoie, dit-il, hors de leurs Pays, on connoîtra cette difference.

¶ On lui reprochoit que Socrate ne prenoit pas de l'argent, comme lui de ses disciples : C'est, répondit-il, parce que les grands d'Athénes sont ses pourvoyeurs, & je n'ai que mon valet qui fasse cette fonction.

¶ Son valet étant incommodé d'un trésor qu'il portoit : Jette, dit-il, ce qui t'embarrasse.

¶ Denys le Tyran s'étonnant de ce que ce Philosophe s'adressoit à lui : Je suis venu, dit-il, pour prendre ce dont j'ai besoin, & te donner ce qui te manque.

¶ Ayant quelque demande à faire à ce Prince, il se jetta à ses pieds : C'est qu'il a des oreilles, dit-il, en cet endroit. Il vouloit blâmer l'orgueil de ce Prince, qui exigeoit qu'on s'hu-

miliât devant lui pour obtenir ce qu'on lui demandoit.

¶ Comme on s'étonnoit qu'il eût pris de l'argent d'un Prince dont Platon n'avoit pris qu'un Livre : C'eſt que j'ai beſoin d'argent, dit-il, & Platon de doctrine. Il diſoit au même Prince : Vous êtes libéral ſans danger, vous offrez de l'argent à Platon qui n'en veut point.

¶ Un jour qu'il demandoit de l'argent à Denys le Tyran, ce Prince lui répondit, que le Sage n'avoit beſoin de rien : Oui, répondit-il, quand il a ce qu'il lui faut.

¶ Comme il étoit mal avec Eſchinés le Philoſophe : Juſqu'à quand, lui dit-il, ſerons-nous ſi ſots que de nous gronder l'un & l'autre ? Bien des gens d'eſprit brouillés ſe ſont faits depuis ce tems-là ce compliment.

¶ Ayant été jetté par la tempête dans une côte déſerte, il vit des figures de Mathématiques ſur le ſable : Courage, dit-il, il y a ici des hommes & non pas des barbares.

¶ C'eſt à l'Iſle de Rhodes qu'il aborda, où il attira l'admiration de ces Inſulaires par ſa ſcience ; on lui fit des préſens : ſes compagnons de voya-

ge prenant congé de lui pour s'en retourner à Athénes, il les pria de dire à ſes enfans qu'ils ſongeaſſent à acquérir des biens qui ne puſſent pas faire naufrage, & qui nageans & venans à terre avec eux, leur fiſſent trouver dequoi vivre quand ils auroient perdu toutes leurs richeſſes.

Antiſthéne. ¶ On diſoit à Antiſthéne que la guerre emportoit des miſérables : Elle en fait plus, dit-il, qu'elle n'en emporte.

¶ Il diſoit que les Paraſites étoient pires que des corbeaux, parce que ceux-ci ne mangent que les morts, au lieu que les autres mangent les vivans.

¶ Il dit à une perſonne qui ſe plaignoit d'avoir perdu ſes Ecrits, qu'il les falloit avoir dans la tête.

¶ Que l'envie conſumoit les envieux, comme la rouille le fer.

¶ Que les états étoient ſur le point de périr, lorſqu'on ne pouvoit plus diſcerner les méchans d'avec les gens de bien.

¶ Que la concorde entre les freres étoit un mur d'airain.

¶ Comme on lui demandoit ce qu'il avoit gagné à philoſopher, De pou-

voir converſer avec moi-même, répondit-il.

¶ Platon s'étant purgé, il lui dit : De toutes vos mauvaiſes humeurs, il ne vous reſte que la vanité.

¶ Pour ſe moquer de ceux qui ſe vantoient d'être nés à Athénes : Vos tortues, leur diſoit-il, & vos limaçons ont la même gloire.

¶ Que la nobleſſe conſiſtoit dans la vertu, & la vertu dans l'action.

¶ Qu'il ſuffiſoit pour être heureux d'être ſage, que tout étoit à lui, qu'il ne lui arrivoit rien de nouveau. Qu'il n'obéiſſoit pas aux Loix, mais à la raiſon.

¶ Que les ennemis étoient plus néceſſaires que les amis, parce qu'ils corrigent les défauts, au lieu que les autres les flatent.

¶ Denys le Tyran ayant écrit à Platon qu'il ne parlât plus mal de lui : Je n'ai pas, dit-il, le loiſir d'en parler. Platon.

¶ Ce Philoſophe diſoit qu'il falloit meſurer ſes diſcours à la portée de ſes Auditeurs & non à la ſienne.

¶ Il blâmoit le deuil comme inutile : On ne ſçait, dit-il, s'il eſt arrivé du bien ou du mal à ceux qui ſont morts.

¶ Il dit que ſa réputation lui ſerviroit de Mauſolée.

Xenocrate. ¶ Un petit oiſeau pourſuivi par un Epervier, ſe jetta entre les bras de Xenocrate ; il le couvrit de ſon manteau, pour ne point trahir, dit-il, celui qui a recours à notre protection.

¶ Il refuſa un écolier qui le vouloit venir entendre ſans avoir appris les Mathématiques, comme n'ayant pas la clef de la philoſophie.

Bion. ¶ Bion diſoit qu'il n'y en avoit point qui euſſent plus de peine que ceux qui n'en vouloient point prendre.

¶ Il diſoit en parlant des richeſſes, qu'il ne falloit pas faire état des choſes que le hazard donne, le vice conſerve, & la vertu diſſipe, *la fortune, l'avarice, la libéralité.*

¶ Que la vieilleſſe étoit le port de tous les maux, ou parce qu'ils y abordent de tout côté, ou parce qu'on y trouve la mort qui en eſt la guériſon.

¶ Que c'étoit un grand mal de ne pouvoir ſupporter le mal.

¶ Il diſoit que les richeſſes étoient le nerf des affaires.

¶ Il diſoit d'un avare qu'il ne poſſe-

doit pas ſon bien, mais que ſon bien le poſſedoit, & qu'il s'en abſtenoit comme du bien d'autrui, & en avoit ſoin comme du ſien propre.

¶ Que la prudence étoit l'œil de la vertu, & qu'elle tenoit lieu de valeur aux vieillards, comme la valeur aux jeunes gens de prudence.

¶ Qu'il falloit honorer la vieilleſſe, parce que chacun y veut arriver.

¶ Qu'il falloit conſerver ſes amis tels qu'ils étoient, pour ne pas paſſer pour un homme ſans jugement, parce qu'en les quittant, on montre qu'on a fait un mauvais choix. D'ailleurs, on en peut rencontrer de pires. Le texte Grec dit préciſément que nous ne devons point quitter nos amis, pour ne pas faire croire que nous en avons eu de méchans, ou que nous en avons rejetté de bons.

¶ Il diſoit d'un envieux triſte, On ne ſçait s'il lui eſt arrivé du mal, ou s'il eſt arrivé du bien aux autres.

¶ On a profité, diſoit-il, dans la vertu, lorſqu'on la pratique ſans ſe ſoucier ni des louanges, ni des injures.

¶ Ariſtote diſoit qu'on ne gagnoit rien à mentir, que de n'être pas cru quand on diſoit vrai. Ariſtote.

¶ Donnant l'aumône à un méchant homme, il dit qu'il ne la donnoit pas à la perſonne, mais à la nature.

¶ Il diſoit que l'eſprit étoit illuminé par la doctrine, comme l'œil par l'air qui l'environne.

¶ Que les racines des ſciences étoient ameres, mais que le fruit en étoit doux.

¶ Qu'il n'y avoit rien qui vieillît ſi-tôt qu'un bienfait.

¶ Qu'il étoit ami de Socrate & de Platon, mais encore plus de la vérité.

¶ Que l'étude ſervoit d'ornement dans la bonne fortune, d'aſyle dans la mauvaiſe, & étoit un grand tréſor pour la vieilleſſe.

¶ Que les uns vivoient comme s'ils avoient peu de tems à vivre, les autres comme s'ils ne devoient jamais mourir.

¶ Que la philoſophie lui avoit ſervi à faire volontairement ce que les autres font par contrainte.

¶ Que le moyen de faire du progrès dans les ſciences, c'étoit de jetter l'œil ſur ceux qui nous devancent, & non pas ſur ceux qui nous ſuivent.

¶ Qu'il falloit ſe gouverner avec ſes amis, comme nous voulions

qu'ils ſe gouvernaſſent avec nous.

¶ Que de vouloir prouver des choſes qui ſont claires d'elles-mêmes, c'eſt éclairer le jour avec une lampe.

¶ Qu'il ne falloit pas regarder de quel lieu l'on étoit, & que le mérite ne conſiſtoit pas à poſſeder les honneurs, mais à en être digne.

¶ Diogene preſſant Antiſthéne d'être ſon diſciple; comme l'autre levoit le bâton ſur lui : Frape, dit-il, pourvu que tu m'inſtruiſes. Diogene.

¶ Thémiſtocle s'étoit ſervi de la même figure avec Euribiade, qui dans un conſeil de guerre avoit ouvert un avis, que Themiſtocle ne vouloit pas qu'on ſuivît. Euribiade ayant levé le bâton ſur lui, Thémiſtocle lui dit : Frape, mais écoute. Euribiade admirant le ſang froid de Thémiſtocle, l'écouta & ſe laiſſa perſuader.

¶ Diogene logea dans un tonneau ſous les portiques d'un Temple, en diſant qu'il n'y avoit point de Palais plus magnifique, & que ce qui n'étoit à perſonne appartenoit à tout la monde.

¶ Il louoit ceux qui diſent toujours qu'ils ſe marient, & qui ne ſe marient

point, qu'ils navigent, & qui ne s'embarquent point. Il ſe moquoit des Muſiciens qui ont ſoin de mettre un inſtrument d'accord, & qui n'accordent pas leurs paſſions; des Aſtrologues qui ont toujours les yeux dans le Ciel, & qui ne voient pas ce qui eſt à leurs piés; des Orateurs qui s'étudient à bien parler & non à bien faire; des avares qui ont ſoin d'acquérir des richeſſes & non de s'en ſervir; des Philoſophes qui louent le mépris des grandeurs, & qui font la cour aux grands.

¶ Comme on le vendoit étant captif, il crioit qui veut acheter un Maître; & il dit à ceux qui lui demandoient ce qu'il ſçavoit faire, qu'il ſçavoit commander; & à celui qui l'acheta, qu'il ſe réſolût à lui obéir, comme les grands ſont à leurs Médecins quand ils ſont malades; ajoutant que celui qui menoit un lion étoit proprement ſon eſclave & non pas ſon maître.

¶ Il diſoit que tout appartenoit aux ſages, parce que tout appartient aux Dieux, & qu'entre amis tout eſt commun.

¶ Comme Aléxandre lui deman-

doit s'il ne vouloit rien, il dit qu'il étoit plus riche que lui, parce qu'il n'avoit beſoin de rien. Il lui demanda ſeulement qu'il le laiſsât jouir du Soleil, parce qu'Aléxandre ſe mettoit entre lui & le Soleil. Louis XIII, ſi nous en croyons Pontis, imita Diogene; ce Monarque étant près de ſa fenêtre, Pontis ſe mit entre lui & le Soleil, alors Louis XIII. lui dit: Ne m'ôte pas Pontis ce que tu ne me ſçaurois donner.

¶ Comme on lui demandoit quand il falloit manger: Si l'on a dequoi, dit-il, quand on veut, ſinon quand on peut.

¶ Il dit à ceux qui lui demandoient pourquoi il portoit une lanterne en plein jour, qu'il cherchoit un homme.

¶ Voyant quelqu'un ſe laver par ſuperſtition pour ſe nettoyer de ſes péchés: O ſot, dit-il, crois-tu que l'eau qui ne peut pas ſeulement ôter les taches d'un habit, puiſſe ôter celles de l'ame?

¶ Il diſoit pour ſe moquer des ſouhaits des hommes, qu'ils font des ſouhaits pour de faux biens, faute de connoître les véritables.

¶ A la bataille de Cheronée, Philippes qui l'avoit pris, s'écriant que c'étoit un eſpion : Oui, dit-il, de ton ambition & de ta vanité.

¶ Il diſoit que la félicité étoit expoſée aux regards de tout le monde ; mais qu'on ne l'embraſſoit point, parce qu'on en cherchoit d'autres au lieu d'elle, les plaiſirs, les grandeurs, les richeſſes.

¶ Voyant ceux qui avoient la garde du tréſor public, envoyer un voleur au ſupplice, il dit que c'étoient de grands voleurs qui en faiſoient pendre un petit.

¶ Il dit à un ſot qui portoit une peau de lion comme Hercule, qu'il deshonoroit l'équipage de la vertu.

¶ Comme on eſtimoit heureux Calliſthéne, parce qu'il mangeoit à la table d'Aléxandre : C'eſt en quoi, dit-il, je le trouve malheureux, parce qu'il ne mange qu'à l'appetit d'autrui.

¶ Quand il prenoit de l'argent de ſes amis, il diſoit qu'il ne prenoit que ce qui étoit à lui, parce qu'entre amis tout eſt commun.

¶ Il appelloit un riche ignorant, un âne d'or, ou un mouton dont la toiſon étoit d'or,

¶ Il disoit qu'il avoit obligation à son exil de l'avoir fait honnête homme.

¶ Quelqu'un lui disant que ses citoyens l'avoient banni de leur Ville : Et moi, dit-il, je les condamne à y demeurer.

¶ Il tendoit la main à une statue, pour s'accoutumer, disoit-il, au refus.

¶ Voyant un prodigue qui n'avoit que des olives pour son soupé : Si tu avois, dit-il, toujours diné de la sorte, tu ne souperois pas si mal.

¶ Quelqu'un lui demandant qui le mettroit en terre quand il seroit mort, parce qu'il n'avoit point de valet : Celui-là, dit-il, qui aura besoin de la place où mon corps sera étendu.

¶ Il dit à une Dame qui aimoit trop les parures, qu'il étoit inutile de se parer pour un mari, & criminel pour un amant.

¶ Il appelloit la pudeur le coloris de la vertu.

¶ Comme on lui reprochoit qu'il mangeoit dans la rue : C'est que j'ai faim dans la rue, répondit-il.

¶ Voyant une belle personne passer de la débauche à l'étude : Courage, dit-il, tu transporteras les hommes

de l'amour du corps à celui de l'esprit.

¶ Il dit au retour des Jeux Olympiques, qu'il venoit de voir beaucoup de gens & peu d'hommes.

¶ Il écrivit sur l'offrande que Phrine courtisane fit au Temple de Delphes, c'est le fruit de l'incontinence des Grecs.

¶ Comme on lui demandoit de quel pays il étoit, il disoit de tout pays. Il disoit qu'à philosopher il avoit gagné l'avantage de pouvoir jouer toutes sortes de personnages, & d'être préparé contre tous les accidens de la fortune.

¶ Un bon Prince lui disant : Tu ne me crains point. Il lui répondit : Un bon Prince n'est pas à craindre.

¶ Il disoit que l'espérance étoit la derniere chose qui mouroit dans l'homme.

¶ Il dit à un méchant homme qui parloit mal de lui : Ton discours est inutile, on ne me croiroit pas si je disois du bien de toi, on ne te croira pas aussi en disant du mal de moi.

¶ Il comparoit les Grands au feu, dont il ne faut ni s'éloigner ni s'approcher trop.

¶ Il dit en mourant tout aſſoupi, que les deux freres s'alloient embraſſer, le ſommeil & la mort.

¶ La plupart des traits qu'on vient de rapporter de Diogene, prouvent que ce Philoſophe étoit un monſtre d'orgueil.

Théophraſte. ¶ Théophraſte diſoit qu'il n'y avoit rien de ſi cher que le tems, & que ceux qui le perdoient étoient les plus grands de tous les prodigues.

Cratés. ¶ La ſœur de Métrocles voulant épouſer Cratés, il ôta ſon manteau pour faire voir qu'il étoit boſſu, & montrant ſon bâton & ſa beſace : Voilà, dit-il, la dot que j'apporte ; & la voyant perſeverer dans ſa réſolution, il l'épouſa.

Zenon. ¶ Zenon ayant un vaiſſeau chargé de pourpre qui ſe briſa au port d'Athénes, ſe mit à philoſopher, & dit qu'il n'avoit pas fait naufrage au port, mais qu'il avoit rencontré le port en faiſant naufrage.

¶ Il diſoit que ſi le ſage ne devoit pas aimer comme quelques-uns le ſoutenoient, les belles ſeroient très-malheureuſes, parce qu'elles ne ſeroient aimées que des ſots.

¶ Que les plus ſages n'étoient pas

ſages en tout, & que les ſçavans étoient ignorans dans les choſes vulgaires.

¶ Qu'une partie de la ſcience conſiſtoit à ignorer les choſes qui ne doivent pas être ſçues.

¶ Il diſoit que peu de choſe donnoit quelquefois la perfection à un ouvrage, quoique la perfection ne fût pas peu de choſe.

¶ Interrogé comment il traiteroit un homme qui l'injurieroit : J'imiterois, dit-il, les Princes qui renvoient un Ambaſſadeur ſans réponſe.

¶ Les Ambaſſadeurs d'un Prince lui ayant donné un grand repas, il y garda le ſilence ; ils lui demanderent ce qu'ils rapporteroient de ſa part à leur Prince : Rapportez-lui que vous avez vu un vieillard qui ſçavoit ſe taire dans un feſtin.

¶ Quand on lui reprochoit ſa timidité ; C'eſt ce qui m'empêche, diſoit-il, de faire des fautes.

¶ On l'entendoit qu'il ſe faiſoit des réprimandes à lui-même : A qui parles-tu ? lui dit-on. A un homme, répondit-il, qui n'eſt pas ſage avec des cheveux blancs.

¶ Quelqu'un le raillant ſur la vieil-

leſſe : Il eſt vrai, dit-il, qu'il y a long-tems que je dois partir, mais me trouvant ſain & vigoureux, je demeure.

¶ Quelqu'un demandant à Criſipe un Précepteur pour ſon fils ; il ſe nomma, & comme le pere s'en étonnoit : Si j'avois ſçu quelqu'un, dit-il, plus habile que moi, je l'aurois nommé. Auſſi on diſoit que s'il n'y avoit point de Criſipe, il n'y auroit point de Stoïcien. Criſipe.

¶ Carneadés diſoit que les Grands n'apprenoient rien parfaitement qu'à monter à cheval, parce que les chevaux ne les flatoient point. Carneadés.

¶ Comme on faiſoit piler Anaxarque dans un mortier, il dit que ce n'étoit pas Anaxarque qu'on piloit, mais ſon étui : il cracha ſa langue au nez du Tyran, qui le menaçoit de la lui faire couper, en lui diſant : Je t'en empêcherai, jeune homme effeminé ; il ſe la coupa avec les dents & la tourna quelque tems dans ſa bouche avant que de la jetter. Anaxarque.

Le Tyran qui faiſoit ſouffrir ce ſupplice à Anaxarque, s'appelloit Nicrocréon qui regnoit à Cypre, il vouloit ſe venger d'un bon mot de ce Philoſophe, qui étant dans un grand

feſtin que donnoit Aléxandre, lui dit que les viandes étoient fort délicates, les mets délicieux, qu'il n'y manquoit qu'une choſe : Aléxandre lui demanda ce que c'étoit ; Il faudroit, reprit Anaxarque, qu'on ſervît la tête du Tyran Nicocréon.

¶ Il ne comprenoit pas comment on étoit curieux de ſçavoir la ſtructure du monde, & qu'on ne l'étoit point de ſçavoir la ſtructure de ſon corps.

¶ Il diſoit que ſi les Devins pouvoient changer l'ordre des Parques, on ne leur pouvoit trop donner, ſinon qu'on ne leur pouvoit donner trop peu.

¶ Que les Loix étoient inutiles, parce que les gens de bien n'en avoient que faire, & que les méchans n'en devenoient pas plus gens de bien.

Epictete. ¶ Toute la morale d'Epictete étoit compriſe dans ces deux mots, ſoutenir & abſtenir, c'eſt-à-dire, dans la force & la tempérance.

¶ Un jour que ſon Maître qui étoit fort violent, lui donna un grand coup ſur la jambe, il lui dit froidement de prendre garde de la lui rom-

pre ; & le Maître ayant redoublé ſes coups de telle ſorte, qu'il lui caſſa l'os. Epictete lui répondit ſans s'émouvoir : Ne vous l'avois-je pas bien dit, que vous vous jouiez à me rompre la jambe.

¶ Il faut convenir qu'il y a des traits de morale excellens dans les Aphophthegmes des Philoſophes ; mais on voit dans pluſieurs de leurs bons mots dominer un orgueil inſupportable. Il y a même pluſieurs maximes viſiblement fauſſes ; c'eſt ce qui a donné lieu de dire à Cicéron, qu'il n'y a point d'impertinences que n'ayent dit les Philoſophes : on pourroit dire qu'il n'eſt point d'extravagances qu'ils n'ayent faites. Cette extrême ſingularité qu'ils affectoient, les conduiſoit-là. Diogene qui étoit le coryphée des Philoſophes n'avoit point de pudeur : on ſçait qu'en plein marché, il accomplit le myſtere de l'amour. Pour moi, je ſerois facilement porté à donner des lettres de folie à la plupart de ces Philoſophes vénérables. M. Perraut dans ſes Dialogues ſur les Paralleles des Anciens & des Modernes, fait ainſi parler le Chevalier un de ſes interlocuteurs. Je ne me ſerois

point accommodé de la maudite coutume qu'avoient les Anciens de dire quelque belle Sentence. Epaminondas disoit ordinairement qu'il étoit beau de mourir à la guerre. Anacarsis avoit accoutumé de dire que la vigne portoit trois raisins, dont le premier réjouissoit, le second enivroit, le troisiéme causoit toute sorte de maux. Caton *souloit* dire qu'il pardonnoit toutes choses à tout le monde, mais qu'il ne se pardonnoit rien à lui-même. Pour la premiere ou la seconde fois, que chacun de ces grands hommes m'auroit dit sa Sentence, je l'aurois écouté patiemment, mais à la troisiéme, je lui aurois rompu en visiére, ou l'aurois planté-là.

¶ Un Peintre ayant peint des raisins portés par un petit Payſan, les oiseaux venoient bequeter ce fruit; comme il tiroit vanité de cette tromperie, on lui dit: Si vous avez bien peint les raisins, avouez que vous avez peint bien mal le petit Payſan, puisqu'il n'épouvante pas les oiseaux.

¶ Comme on se récrioit de voir quantité de meubles inutiles dans la maison d'un homme opulent, il dit:

Je

Je ne ſuis riche que parce que j'ai beaucoup de choſes ſuperflues.

¶ Un grand Sculpteur ayant fait deux ſtatues, l'une ſelon les régles de l'art, l'autre ſelon l'avis du peuple, diſoit que le peuple avoit fait cette derniere ſtatue, & que la ſculpture avoit fait l'autre.

¶ Quelqu'un voulant défigurer le portrait d'un Tyran, on lui dit : Faites la guerre au Tyran, & non à la peinture.

¶ Un homme affligé que l'on vouloit faire rire, dit : On ne conſole un affligé qu'en pleurant.

¶ Un Juge refuſa à ſon ami une grace injuſte, celui-ci lui dit : Je n'ai que faire de ton amitié, puiſqu'elle m'eſt inutile. Ni moi de la tienne, dit le Juge, puiſqu'on ne la peut conſerver que par des injuſtices.

¶ Un ſage interrogé ſi on devoit épouſer une femme pauvre ou riche, dit qu'on ne devoit faire ni l'un ni l'autre, parce que la premiere ſeroit à charge par ſa pauvreté, la derniere par ſon orgueil.

¶ Un Philoſophe à qui l'on demandoit s'il n'avoit point de défaut : Tu l'apprendras mieux de mon voiſin,

répondit-il, parce qu'on remarque mieux les défauts d'autrui que les ſiens propres.

¶ Un ancien diſoit qu'on étoit inſupportable dans la bonne fortune, quand on n'avoit point ſouffert la mauvaiſe.

¶ On dit à un Prince à qui tout réuſſiſſoit; C'eſt le tems de mourir, car l'éclat de votre vie n'a été terni d'aucun malheur.

¶ Comme on conſeilloit à un Général victorieux de rompre un pont pour empêcher la retraite de l'ennemi : Il faut plutôt, dit-il, faire deux ponts, afin qu'il ſe retire plus vîte.

¶ Le peuple ayant donné l'abſolution à un Criminel que Caton avoit condamné, dit qu'il étoit aſſez puni d'avoir déplu à Caton. Rien ne prouve mieux la grande opinion qu'on avoit de la vertu de ce Romain.

¶ Quelqu'un rapportant à un autre des injures qu'on diſoit de lui. On ne te les eût pas dites, répondit-il, ſi l'on n'eût cru que tu étois bien aiſe de les entendre. C'eſt une indigne commiſſion de rapporter à une perſonne des diſcours déſobligeans, rien n'eſt plus contraire à la politeſſe. La

coquette dans le Miſanthrope de Moliere paye la remontrance de la Prude par un rapport piquant contre elle, elle lui rend rapport pour rapport, c'eſt une juſte recrimination, on eſt ravi de voir la Prude punie de ſon faux zéle.

¶ Comme on vouloit obliger un Capitaine de punir ſon ſoldat, pour quelques paroles qu'il avoit dites : Je ne regarde pas, répondit-il, ce que diſent mes ſoldats, mais ce qu'ils font.

¶ On demandoit à une Dame comment elle avoit gagné l'eſtime & la tendreſſe de ſon mari : En faiſant, dit-elle, ce qui lui plaiſoit, & diſſimulant ce qui me déplaiſoit.

¶ Un ancien diſoit qu'il falloit vivre juſqu'à ce qu'on eût reconnu par l'expérience que la mort étoit plus à ſouhaiter que la vie.

¶ On conſeilloit à un jeune Prince d'attendre qu'il fût plus âgé pour combattre : J'appréhenderois, dit-il, de perdre ma valeur avec ma jeuneſſe.

¶ Un Conquérant demandant de l'argent à des peuples pour ne les point attaquer : Nous n'avons point d'argent, dirent-ils, pour racheter notre

liberté, mais nous avons des armes pour la défendre.

¶ La femme de Phocion s'habillant fort modeſtement, diſoit que ſon mari lui tenoit lieu d'ornement & de parure.

¶ Un Courtiſan diſoit qu'il offroit ſon ſervice à tout le monde, mais qu'il ne l'accordoit qu'à ceux qui le méritoient.

¶ On dit à un grand parleur : Vous ne parleriez point ſi vous pouviez reſſentir le ſupplice que cauſent aux oreilles vos diſcours ſans fin.

¶ Un vieux débauché voulant reprocher à un jeune homme qu'il étoit trop ajuſté : Quand viendras-tu me voir, dit-il, ma petite mignone ? Je ne ſçaurois, répondit-il, y aller ; car ma mere m'a défendu de voir les perſonnes de mauvaiſe vie.

¶ Une jeune fille fort enjouée, invitée à un feſtin chez un homme qui l'aimoit éperdument, emporta, feignant de badiner, une partie de la vaiſſelle d'argent qui étoit ſur le buffet. La compagnie en fut ſcandaliſée ; mais le maître du logis dit : Il la faut remercier de ce qu'elle nous a laiſſé ; car elle pouvoit tout emporter.

¶ Aléxandre voulant détruire une Ville qu'il avoit conquiſe, vit Anaximene qui venoit pour le détourner de ſon deſſein. Il jura qu'il feroit le contraire de ce qu'il demanderoit : Hé bien, dit Anaximene, je vous prie de démolir cette Ville. Il en obtint le pardon par cette adreſſe.

¶ Un borgne raillé par un boſſu, lui dit : Tu portes ma réponſe ſur ton dos.

¶ Un homme blâmé d'avoir par une fauſſe nouvelle cauſé des réjouiſſances publiques : Quel crime ai-je fait, dit-il, d'avoir rendu le peuple joyeux trois jours durant ?

¶ Un excellent Acteur quitta une Ville où l'on ne le louoit pas aſſez à ſon gré : Quelle fortune peut-on faire, dit-il, dans un lieu où l'on n'eſt pas ſeulement libéral de ce qui ne coute rien ?

¶ Un homme qui arriva dans une Iſle dont le ſéjour étoit affreux, & où les habitans étoient obligés de demeurer, demanda à ſon hôte ſi l'on en banniſſoit les coupables ; & comme on lui eut dit qu'oui : Que ne te hâtes-tu donc, dit-il, de le devenir pour te faire bannir au plutôt ?

¶ On disoit d'une Harangue d'un stile ampoullé, que parmi un torrent de belles paroles, il n'y avoit pas une goutte de bon sens.

¶ Un Prince qui n'accordoit rien à un de ses Courtisans, lui reprochoit qu'il lui demandoit toujours quelque grace nouvelle : C'est parce que, dit-il, j'oublie d'abord ce que j'ai demandé, quand je ne l'ai point obtenu.

¶ On demandoit à un Lacédémonien, pourquoi il buvoit si peu dans un festin : Afin de pouvoir reconduire, dit-il, ceux qui s'enivrent.

Catulus. ¶ Des Juges ayant absous par corruption un Criminel, après avoir demandé des gardes pour dire librement leurs avis : Est-ce, leur dit Catulus, que vous aviez peur qu'on ne vous dérobât l'argent que l'on vous avoit donné ?

¶ Un mauvais Lecteur chantoit en lisant, on lui dit : Si tu lis, tu chantes ; si tu chantes, tu chantes mal.

Philopemen. ¶ Philopemen Général d'armée, étant arrivé devant son train à une Hôtellerie, la servante qui ne le connoissoit pas, le pria de lui tirer de l'eau ; Parce que, lui dit-elle, j'ai bien de l'occupation, nous nous pré-

parons à recevoir Philopemen. Ce Général fut ſurpris par ſes gens, lorſqu'il tiroit de l'eau : Vous voyez, leur dit-il, je paye les intérêts de ma mauvaiſe mine.

¶ On louoit un Roi de boire beaucoup : C'eſt, dit-il, la louange d'une éponge, & non d'un Prince.

¶ Un homme s'érigeoit en ſçavant, parce qu'il fréquentoit des gens qui l'étoient : on lui dit qu'on n'étoit pas riche, parce qu'on fréquentoit des gens opulens.

¶ Un Roi qui apprenoit à jouer des inſtrumens, toucha une corde pour une autre, ſon Maître le reprit, le Prince s'en formaliſa : Comme Roi, lui dit ſon Maître, vous avez droit de ne point vouloir la reprimande ; mais comme Muſicien, vous devez la ſouffrir.

¶ On a dit du portrait d'Aléxandre, que l'Aléxandre de Philippes étoit invincible, celui d'Apelles inimitable.

¶ Apelles dit à un mauvais Peintre qui ſe glorifioit de peindre fort vîte : On le voit bien.

¶ Un Muſicien diſoit que ſi on ſçavoit le plaiſir qu'il prenoit à chan-

ter, au lieu de lui donner de l'argent on lui en demanderoit.

¶ Un Philoſophe captif voyant un efféminé qui le marchandoit : Achete-moi, dit-il, car tu as beſoin d'un homme.

¶ Quand on parcourt les bons mots des Anciens, on découvre les larcins que leur ont fait les modernes, qui ſe parent tous les jours de leurs dépouilles ; on aime à voir dans leur vraie ſource des traits que nous avons admirés comme nouveaux ; en liſant ce tiſſu de bons mots, il eſt impoſſible qu'on n'ait crié pluſieurs fois au voleur contre des Modernes.

¶ Les Lacédémonienes étoient dignes de la vertu de leurs maris.

Gyrtias. ¶ Gyrtias ayant appris que ſon petit-fils étoit mort à une bataille ; Il étoit néceſſaire, dit-elle, qu'il vainquît, ou qu'il mourût. J'aime mieux qu'il ſoit mort glorieux, que d'avoir vécu inutile toute ſa vie.

Grand courage des Lacédémoniens. Damatrias. ¶ Damatrias tua ſon fils au retour d'un combat où il s'étoit porté lâchement : Une autre mere en fit autant, ajoutant qu'il n'étoit pas ſon fils.

¶ Une femme ayant cinq fils qui étoient ſortis contre l'ennemi, ſe

mit à la porte du Fauxbourg pour apprendre des nouvelles du combat, & comme on lui eut dit qu'ils étoient tous morts : Ce n'eſt pas, dit-elle, ce que je veux ſçavoir ; mais s'ils ont remporté la victoire : & lorſqu'elle l'eut appris : Courage, dit-elle, tout va bien.

¶ Une autre mere enſeveliſſant ſon fils tué à une bataille, dit à celles qui la vouloient conſoler, qu'elle ne l'avoit engendré que pour la deſtinée qu'il avoit eue.

¶ Une autre mere voyant ſon fils boiteux au retour d'un combat, lui dit qu'il ne feroit pas un pas ſans ſe ſouvenir de ſa gloire. Une autre mere dit à ſon fils boiteux par une bleſſure qu'il avoit eue à la guerre, que la gloire l'empêcheroit de reſſentir cette incommodité.

¶ Une mere du même caractére en donnant à ſon fils le bouclier de ſon pere, lui dit : Garde-le auſſi bien qu'il l'a gardé, rapporte-le, ou qu'on te rapporte deſſus.

¶ Après une bataille où Braſidas vainqueur avoit été tué ; on le louoit devant ſa mere, & on élevoit ce grand Capitaine au-deſſus des autres:

Vous vous trompez, dit-elle, mon fils étoit brave ; mais Sparte a pluſieurs Citoyens qui le ſont encore plus que lui.

¶ Un Lacédémonien ſe plaignant à ſa mere d'avoir une épée trop courte : Le ſecret de l'allonger, lui dit-elle, c'eſt de faire un pas de plus vers l'ennemi.

Le plus bel ornement des Lacédémoniénes étoit de faire nouer par-derriere leurs cheveux avec des bouquets de fleurs.

¶ Comme un ſoldat rapportoit à une mere la mort de ſon fils : J'ai honte pour toi, lui dit-elle, que tu ne l'ayes pas ſuivi.

¶ Un Ambaſſadeur de Perſe demandant à la femme de Léonidas, pourquoi à Lacédémone on honoroit toutes les femmes : C'eſt qu'elles ſeules, répondit-elle, ſçavent faire des hommes.

Marius. ¶ Marius ayant été refuſé dans la demande qu'il fit d'une Charge, en ſollicita une moindre : C'eſt afin, dit-il, de forcer la fortune.

¶ Comme on lui reprochoit qu'il avoit donné droit de Bourgeoiſie à ſes ſoldats ſans obſerver aucune for-

malité : Je n'ai pu, dit-il, entendre le bruit des Loix parmi le cri des armes.

¶ Craſſus diſoit qu'un particulier n'étoit pas riche, s'il n'avoit dequoi entretenir une armée ; qu'un bon valet étoit le premier meuble d'une maiſon. Craſſus.

¶ Il fit avec Pompée les premieres démarches pour ſe réconcilier avec lui, & il dit que celui qui revient le premier dans un differend, eſt le plus honnête homme.

¶ Lucullus étant prêt de donner baraille à Tigranes, on lui dit que c'étoit un jour malheureux : Tant mieux, dit-il, nous le rendrons heureux par notre victoire. Lucullus.

¶ Il dit à ſes ſoldats qui appréhendoient l'Infanterie ennemie, peſamment armée, qu'elle leur donneroit plus de peine à tuer qu'à combattre.

¶ Il étoit jaloux de la réputation qu'il avoit d'être ſomptueux dans ſes feſtins, & il aimoit une chere délicate. Il dit à ceux qui le remercioient de les avoir traités avec magnificence : Ce n'eſt pas pour vous que je l'ai fait, c'eſt pour moi. Son Maître-d'Hôtel s'excuſant de ne l'avoir pas

bien traité, parce qu'il ſçavoit que perſonne ne devoit venir à ce repas. Ne ſçais-tu pas, lui répondit-il, que Lucullus devoit manger chez Lucullus.

Porcie. ¶ Porcie femme de Brutus, ſe bleſſa d'un couteau avant la conjuration contre Céſar, pour eſſayer, dit-elle, à me tuer, parce que je ne veux point ſurvivre à un mauvais ſuccès.

Livia. ¶ Livia femme d'Auguſte, diſoit qu'une femme de bien n'étoit pas plus touchée de la vue d'un homme nud, que de celle d'une ſtatue.

Caligula. ¶ Caligula diſoit de ſes ſujets, qu'ils me haïſſent, pourvu qu'ils me craignent.

Neron. ¶ Neron dit en mourant, qu'il n'avoit ni amis, ni ennemis, parce que perſonne ne le voulut tuer ni ſauver.

Caracalla. ¶ Caracalla faiſant conſacrer ſon frere qu'il avoit tué : N'importe, dit-il, qu'il ſoit Dieu, pourvu qu'il ſoit mort.

Aléxandre Severe. ¶ Aléxandre Severe diſoit que celui qui vendoit les faveurs des Rois, vendoit de la fumée, & c'eſt dans cette idée qu'il fit bruler un de ſes favoris coupable, avec du bois verd.

¶ Qu'en adouciſſant la majeſté de l'Empire, on la rendoit ſupportable.

¶ Il diſoit en châtiant les fautes de ſes amis, qu'ils lui étoient bien chers ; mais que la République lui étoit encore plus chere.

¶ Sa mere lui ayant dit qu'en ſe familiariſant il rabaiſſoit ſon autorité, il lui répondit : Je l'aſſute & la rend durable.

¶ Valerien ſous l'Empire de Dece, fut choiſi Cenſeur par le Sénat, qui dit que la vie de ce Romain étoit une cenſure continuelle. Valerien.

¶ Angeſilas voyant un ſcélérat endurer conſtamment le dernier ſupplice : Ha ! le méchant homme, dit-il, d'abuſer ainſi de la vertu. Angeſilas.

¶ Un particulier le preſſant de lui tenir une promeſſe injuſte : Si elle n'eſt pas juſte, dit-il, je ne l'ai pas promiſe. Mais les Rois, dit ce particulier, ne doivent promettre que ce qu'ils veulent tenir. Et les ſujets, reprit Angeſilas, ne doivent demandet aux Princes que ce qu'ils peuvent promettre.

¶ Il diſoit qu'il y avoit plaiſir d'être loué par ceux qui peuvent blâmer

ſans craindre que l'on retorque contr'eux le blâme.

¶ Ayant été mis au bas bout dans un feſtin, il dit que ce n'eſt pas la place qui donne le rang, mais le rang qui donne la place.

¶ Tiſaphernes ennemi des Lacédémoniens, ayant manqué à une parole qu'il avoit donnée avec ſerment, Agéſilas dit : Je lui ai obligation d'avoir mis par ſon parjure les Dieux du parti des Lacédémoniens.

¶ Il diſoit qu'il aimoit mieux être maître de ſoi, que de la meilleure Ville des ennemis ; conſerver ſa liberté, que d'uſurper celle d'autrui.

¶ Il avoit une façon de vivre fort ſimple & fort modeſte ; on lui dit qu'il ſeroit obligé de la quitter : Je me ſuis accoutumé, dit-il, à ne point changer dans un changement.

Aléxandridas fils de Léon.

¶ Quelqu'un diſant de bonnes choſes à contrerems, Aléxandridas fils de Léon s'écria : Que de bons propos hors de propos !

¶ Comme on demandoit pourquoi les Lacédémoniens, à l'exemple des autres Grecs, ne cultivoient pas la terre, mais la faiſoient cultiver par leurs eſclaves : C'eſt, dit-il, qu'ils

ſont aſſez occupés à cultiver la vertu.

¶ Comme on demandoit à Anaxander, fils d'Euridrate, pourquoi les Lacédémoniens n'avoient point de tréſor : C'eſt que ceux, dit-il, qui en auroient la clef le pourroient piller. Anaxander fils d'Euridrate.

¶ Anaxilas diſoit que le plus grand avantage des Rois étoit de ne pouvoir être ſurpaſſé en bienfaits. Anaxilas.

¶ Un Athénien ſe vantoit que ceux de ſa Nation avoient ſouvent repouſſé les Lacédémoniens, lorſqu'ils attaquoient Athénes. Antalcidas lui dit : C'eſt un reproche que nous ne vous ſçaurions faire, parce que les Athéniens n'avoient jamais oſé attaquer Sparte. Antalcidas.

¶ Un Déclamateur lui voulant lire les louanges d'Hercule : Qui eſt-ce, dit-il, qui le blâme ?

¶ Agéſilas ayant été bleſſé dans un combat contre les Thébains, il dit qu'il n'avoit que ce qu'il méritoit, puiſqu'il leur avoit appris en dépit d'eux à faire la guerre.

¶ Il appelloit la jeuneſſe les murs de Sparte, & il diſoit que leur empire s'étendoit juſqu'où ſe pouvoit lancer leur javelot.

¶ On racontoit à Antiochus que Antiochus.

Philippes avoit donné aux Meſſeniens une contrée qu'on leur conteſtoit : Leur a-t-il donné, dit Antiochus, du courage & des forces pour la défendre ?

¶ Un Orateur faiſant l'Oraiſon funébre des Athéniens qui étoient morts dans une défaite : Vous ne voyez pas, lui dit Ariſton, que vous faites plutôt le panégyrique des vainqueurs que des vaincus.

Archidamidas. ¶ Comme on louoit quelqu'un d'être doux à tout le monde ; Quoi, dit Archidamidas, même aux méchans !

¶ Quelqu'un blâmant un bon Orateur, parce qu'il n'avoit rien dit dans un feſtin : Il a voulu montrer, dit-il, que s'il ſçavoit parler, il ſçavoit auſſi ſe taire.

Archidamus, fils de Zeuximus. ¶ On demandoit à Archidamus, fils de Zeuximus, qui étoit le maître à Sparte : Les Loix, dit-il, après elles le Magiſtrat.

¶ Comme on louoit fort un Muſicien : Quelle louange, dit-il, donnerez-vous à un homme de bien ?

¶ Quelqu'un promettant de lui faire boire d'excellent vin : Je n'en veux point, dit-il, parce que cela me dégouteroit du vin de mon ordinaire.

¶ Voyant ſon fils encore jeune combattre avec trop de chaleur : Diminue, lui dit-il, ton coutage, mon fils, ou redouble tes forces.

¶ Archidamus, fils d'Agéſilas, répondit à Philippes de Macédoine, qui lui écrivit inſolemment après la bataille de Cheronée : Si tu meſures ton ombre, tu ne la trouveras pas plus grande qu'elle étoit auparavant. Archidamus, fils d'Agéſilas.

¶ Comme un Médecin célébre négligeoit ſon art pour s'adonner à la poëſie : Pourquoi, dit-il, changer la qualité de bon Médecin en celle de mauvais Poëte. Deſpréaux dit de Perraut :

De méchant Médecin devint bon Architecte.

¶ Ayant vu une nouvelle machine qu'on avoit inventée pour prendre des Villes : C'en eſt fait, dit-il, de la valeur. Qu'auroit-il dit de l'invention de la poudre, du canon & des bombes ?

¶ Après qu'Agis eut perdu la bataille contre Antigonus, quelqu'un demandant à Aſtygratidas, ſi les Lacédémoniens obéiroient aux Macédoniens : Ils ne nous empêcheront pas, dit-il, de mourir avec la liberté. Aſtygratidas.

Bias. ¶ Bias étant tombé dans une embuſcade, ſes ſoldats lui demanderent ce qu'il vouloit faire : Mourir, dit-il, & vous ſauver.

Charile. ¶ Charile diſoit que la meilleure forme d'un état, eſt celle où il y a beaucoup d'émulation & point d'envie.

¶ Il dit aux Thébains qui menaçoient les Lacédémoniens, quoiqu'ils fuſſent foibles, qu'il falloit parler plus modeſtement, ou être plus forts.

Damidas. ¶ Quelqu'un diſant que les Lacédémoniens auroient beaucoup à ſouffrir de Philippes de Macédoine, qui étoit entré dans le Peloponneſe : Que peut-il faire, dit Damidas, à des gens qui ne craignent point la mort.

Damonide. ¶ Damonide ayant été mis à la derniere place dans une Aſſemblée, dit qu'on avoit voulu rendre cette place-là plus honorable.

Demarat. ¶ Dans une converſation où Demarat ſe taiſoit, on lui dit qu'il paſſeroit pour un ſot : Un ſot, dit-il, n'a pas l'art de ſe taire. Il quitta Lacédémone, dont il étoit Roi : on lui en demanda la raiſon : C'eſt que les Loix, dit-il, y ſont plus ſouveraines que le ſouverain.

¶ Pyrrhus menaçant les Lacédémoniens qu'il vouloit obliger à rétablir leur Roi Cléonyme : Si tu es Dieu, dit Dercilidas, nous ne craignons pas ta colere, parce que nous ſommes gens de bien ; ſi tu es homme, quelque homme que tu ſois, nous ſommes auſſi braves que toi. Dercilidas.

¶ Eudamidas dit à un Philoſophe qui parloit de la guerre ; que pour en bien parler, il falloit avoir été éveillé au ſon de la trompette. Eudamidas.

¶ Comme on le vouloit obliger à faire la guerre aux Macédoniens après la défaite des Perſes ; il dit : Il y a bien de la difference entre combattre mille brebis, & combattre cinquante loups.

¶ Quelqu'un louant la Ville d'Athénes : Perſonne, dit-il, n'eſt devenu meilleur pour y avoir été.

¶ Aléxandre ayant fait proclamer aux Jeux Olympiques le rétabliſſement de tous les bannis, hormis des Thébains, Eudamidas dit : Cette diſtinction eſt glorieuſe, Aléxandre montre par-là qu'il craint les Thébains.

¶ Le Satrape de la Carie dit à Hypocratidas : Quelle peine dois-je impoſer à un Lacédémonien engagé à Hypocratidas.

mon ſervice, qui par timidité n'a pas découvert une conſpiration tramée contre moi ? Si c'eſt ton ami, dit Hypocratidas, il mérite la mort ; ſinon le banniſſement pour n'avoir pas eu la hardieſſe d'embraſſer la vertu.

Léonidas. ¶ Quand Léonidas alla défendre le pas de Thermopyles, d'où il ne croyoit pas revenir, ſa femme lui demanda s'il n'avoit rien à lui dire : Rien, dit-il, ſinon que tu te remaries après ma mort à quelque brave homme qui faſſe des enfans qui me reſſemblent.

¶ Les Ephores s'étonnant de ce qu'il menoit ſi peu de gens à cette entrepriſe : Il n'y en a que trop, dit-il, puiſque nous y devons tous mourir. On lui dit que toute la Gréce n'égaloit pas le nombre des ennemis : Mes ſoldats, répondit-il, quoiqu'en petit nombre, égalent la valeur d'eux tous. Lorſqu'il fut arrivé, Ne perdons point de tems, dit-il, l'ennemi s'avance, il faut ou mourir, ou vaincre.

Pliſtarque, fils de Léonidas. ¶ Pliſtarque, fils de Léonidas, ayant appris qu'un envieux le louoit ; il croit peut-être que je ſuis mort, parce que les morts ſont hors de la juriſdiction de l'envie.

¶ Il dit à un Avocat qui faiſoit le plaiſant, qu'il deviendroit à la fin ridicule à force de le contrefaire.

¶ Comme on admiroit la félicité d'un Marchand qui avoit beaucoup de vaiſſeaux : Je ne fais point de cas, dit un Lacédémonien, d'une félicité expoſée à la merci des vagues.

¶ Un pauvre demandant l'aumône à un Lacédémonien, celui-ci lui dit : Celui qui t'a donné le premier, t'a perdu, parce qu'il l'avoit accoquiné.

¶ Comme on vouloit engager un Lacédémonien à faire une offrande aux Dieux : Je ne fais point cas, dit-il, des Dieux qui ſont plus gueux que moi.

¶ Deux Lacédémoniens s'étant allés offrir à la mort pour expier le crime commis en la perſonne des Ambaſſadeurs de Perſe qui avoient été traités indignement ; le Roi étonné de leur vertu, les pria de demeurer en Perſe : Nous ne pouvons, dirent-ils, vivre ſans ceux pour qui nous voulons mourir.

¶ Un Lacédémonien ne pouvant avoir audience d'un Prince qui s'excuſoit ſur ſon indiſpoſition, dit : Son excuſe n'eſt pas légitime ; je ne ſuis

pas venu pour me battre contre lui ; mais pour lui parler.

¶ Un Lacédémonien abatu étant prêt d'être tué par ſon ennemi par-derriere, lui dit : Frape-moi par-devant, pour ne point faire rougir mes amis après ma mort.

Philippes de Macédoine.

¶ Un ami de Philippes de Macédoine à qui ce Prince avoit obligation, ne voulant point accepter ſes préſens, ce Prince lui dit : Ne m'ôte pas le titre d'invincible, en me voulant vaincre en courtoiſie.

Caton le Cenſeur.

¶ Caton le Cenſeur haranguant contre le luxe des tables, dit, qu'il ne ſçavoit comment ſe faire entendre, parce que le ventre n'avoit point d'oreille. L'agréable la Fontaine a dit depuis dans ſes Fables :

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

Jejunus venter non audit verba libenter.

Ce même Caton raillant un débauché qui avoit mangé des héritages le long de la côte, dit qu'il étoit plus impitoyable que la mer, parce qu'il dévoroit ce qu'elle avoit épargné.

Un homme qui l'avoit frapé crioit

Gare : me veux-tu fraper encore un coup, lui dit-il.

Un homme accablé de dettes venant à mourir déja vieux : Qu'on m'achete, dit Auguſte, ſon matelas ; car il doit être bon, puiſque cet homme y a pu dormir ſi long-tems dans l'état où il étoit.

¶ Un Juge s'étant endormi dans une vente publique, & donnant ſouvent de la tête contre ſon eſtomac, Caligula fit crier un bien à une ſomme immenſe, & le fit adjuger au Juge, en diſant qu'il y avoit conſenti par de fréquens ſignes de tête. Caligula.

¶ Piſiſtrate ayant demandé à Solon ſur quoi fondé il entreprenoit de choquer ſa puiſſance : Sur ma vieilleſſe, répondit Solon, comme n'ayant plus rien à craindre. Solon.

¶ Solon ne voulut point appeller Créſus heureux, qu'il n'eût fourni heureuſement ſa carriere ; Parce que, dit-il, tout eſt incertain avant la mort.

¶ Comme on lui demandoit s'il avoit donné de bonnes loix aux Athéniens : Les meilleures, répondit-il, de toutes celles qu'ils étoient capables de recevoir.

¶ Il abolit les dots de mariage à l'égard des filles qui n'étoient pas uniques, & ordonna que les mariées ne porteroient à leurs maris que trois robes & quelques meubles de peu de valeur : car il ne vouloit pas que le mariage devînt un trafic, un commerce d'intérêt ; mais qu'il fût regardé comme une ſociété honorable pour donner des ſujets à l'Etat, pour vivre enſemble agréablement avec douceur, & pour ſe témoigner une tendreſſe réciproque. C'eſt ce que rapporte M. Rollin dans ſon Hiſtoire de Gréce.

¶ Ces bons mots des Anciens qui ſont animés par des ſentimens, ſont tout à la fois les fleurs d'un bel-eſprit, & les fruits d'un cœur noble, & élevé.

Fin du Tome ſeptiéme.

TABLE

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

A

ABDICATIONS célébres, 207
Adrien. Bons mots de cet Empereur, 352
Agaſiclès. Bons mots de ce Roi de Lacédémone, 356
Agatocles. Beau ſentiment de ce Roi de Sicile, 303. Son origine ; bons mots de ce Prince, 365
Agéſilas, ſes bons mots, 356. *& ſuiv.* 421
Agis, bons mots de lui, 358. *& ſuiv.*
Agis, Roi de Lacédémone ; bons mots, 359
Agrippine, ſes bons mots, 349. Jamais femme n'avoit vu dans ſa famille un ſi grand nombre de Céſars, 349. *& ſuiv.*
Aimer. Quelle eſt la raiſon qui nous fait aimer ce qui nous eſt défendu, 278
Alcibiade. Son artifice, 160. Trait de lui, 324
Aléxandre le Grand adore le nom de Dieu, 27. Bon mot de ce Conquérant, 227. 309. 344. Ses apophthegmes & bons mots, 308-312. Nom qu'il donnoit aux Dames de Perſe, 310. Ce qu'on a dit de ſon portrait, 415. Voyez *Antipater. Diogene.*

Alexandre Severe, ſes bons mots, 354. 420
Alexandridas, bons mots de lui, 422
Alibec. (Mahomet) Sa grande modération, 99. *& ſuiv.*
Almanachs. Ce qui en mit un en crédit, 369
Alumnus. (Pierre) Ouvrage merveilleuſement induſtrieux par ſa petiteſſe de ce Religieux Italien, 63
Amis. Ce que nous leur diſons quand nous voulons qu'ils nous faſſent bonne chere, 369
Amitié. (l') Pourquoi elle eſt ſi rare dans le ſexe, 204. *& ſuiv.*
Amour (l') a inventé la *Peinture*, 69
Amour conjugal. Grands exemples de cet amour, 12. *& ſuiv.*
Anacarſis, ſes bons mots, 371. 378. 408
Anaxagoras, bons mots de lui, 379
Anaxander, ſes bons mots, 423
Anaxarque. Ce qu'il diſoit pendant le ſupplice que lui fit ſouffrir *Nicocréon*, 405. *& ſuiv.* Ses bons mots, 406
Anaxilas, ſes bons mots, 423
Anaximene. Bons mots de lui, 413
Annibal devenu borgne, combien il ſe rend célébre, 8. Il s'empoiſonne, 18. Il fut le plus redoutable ennemi que Rome ait jamais eu, 296. Bon mot de ce grand Général, 298. 299. Sa converſation avec Scipion, 300
Antipater. Ce qu'il dit à la nouvelle qu'Alexandre avoit fait mourir *Parménion*, 315
Antiſthéne, ſes bons mots, 392. *& ſuiv.*
Antoine, bons mots de lui, 346. *& ſuiv.*
Antonin, ſes bons mots, 352. *& ſuiv.*
Apelles, bons mots de lui, 415
Apologues. Leur uſage dans l'Antiquité, 244

Archelaüs, ſes bons mots, 303
Archidamidas, bons mots de lui, 424
Archidamie, fille de Cléonime Roi de Sparte. Effet de ſon diſcours en préſence des Sénateurs, 36
Archidamus, fils de Zeuximus, bons mots, 424
Archidamus, fils d'Ageſilas, ſes bons mots, 425
Archimede, tué dans le tems qu'il méditoit profondément, 58. *& ſuiv.*
Arigès. Bon mot de lui, 359
Ariſtide, ſurnommé le Juſte. Beaux traits de juſtice de lui; ſes bons mots, 321. Son éloge, 322. 324
Ariſtipe choiſit mieux que *Pâris*, 141. Ses bons mots, 388-392
Ariſtoclie, fille de Théophane. Son ſort tragique, ainſi que celui de *Straton* & *Caliſthene*, ſes amans, 58. *& ſuiv.*
Ariſton. Bons mots de lui; 360. 424
Ariſtote. Son précepte pour les *Magiſtrats*, 157. Son jugement ſur l'Epitaphe de Sardanapale, 364. Penſée qu'il a empruntée d'Empedocle, 386. 396. Ses bons mots, 395. *& ſuiv.* Voyez *Parler*.
Artaxerce Longimanus, ſes bons mots, 294
Artaxerce Memnon; bons mots de lui, 295
Artemiſe, veuve de Mauſole, comment elle s'eſt ſignalée, 9. Preuve qu'elle donne de ſon amour pour ſon époux, 13
Aſtygratidas. Bon mot de lui, 425
Attalus monte ſur le trône qu'il eſt obligé de quitter, 316. Il y remonte; rend la Couronne au fils d'Eumenes, 317
Avares. On ne connoît pas leur cœur, lorſqu'on raiſonne contr'eux, 138
Auguſte change de caractére, 267. Ses bons

mots, 347. *& suiv.* 369. 431
Avocats. Pourquoi ils doivent chercher le brillant, 160. *& suiv.* Pourquoi ils ne sont pas toujours égaux, 256
Autriche. (Dom Jean d') Ce qu'il a dit sur l'abdication que fit son pere Charles V, 229

B

BALLOTAGE. Ce qu'on appelle ainsi, 67
Balzac. Ce qu'il a dit de *Scarron*, 219
Barâtre. Ce que c'est, 324
Baron, Comédien. Son portrait, 241
Bassompierre. Caractére qu'il attribue à Louis XIII, 230. *& suiv*
Bataille de *Montlhery.* Succès douteux de cette bataille, 2 de *Lepante*, 59
Bayard. (le Chevalier) Son éloge, 32. *& suiv.* Sa mort; 33
Belin, Notaire de M. Law. Son Epitaphe, 285
Bélisaire. Raisonnement persuasif qu'il fait, 6
Bena (le Roi de) Pourquoi appellé le Roi des Serpens, 108. *& suiv.*
Bias. Bon mot de ce Sage, 426
Bienfait. Trait contre un homme qui n'avoit pas l'art d'assaisonner un bienfait, 145
Bion. Bons mots de ce Philosophe, 394
Biron. (le Maréchal de) Sa Lettre à Henri IV, 67. *& suiv.*
Boileau Despréaux. Extrait de sa satyre contre les *Chanoines*, 48. Belle peinture qu'il fait de l'action de la *molleſſe*. 55. Ce qu'il dit sur le Sonnet, 288. de *Perraut*, 425
Boisrobert. (l'Abbé de) Tour plaisant qu'il fit à un Ecclésiastique Musicien, 106
Bon. Depuis quel tems & quand ce mot est

pris en mauvaiſe part, 369
Bonnard. (le Sieur) Epigramme ſur ce Maître de Danſe; ſa funeſte fin, 286
Bons-mots, 22. 35. 67. 105. 121. 155. 157. 227. 238. 272. 281. 283. 294. 432. d'un Cardinal, 67. d'un grand Seigneur ſur un *Poëte*, 69. à l'occaſion du mal d'yeux de Mademoiſelle de *Normainville*, 120. ſur la *Paix*, 121. ſur les *Rois*, 122. ſur un *Vieillard* qui vouloit épouſer une jeune perſonne, 123. ſur une belle Dame à qui la mort enleva un vieux *mari*, 124. dit à un *Traitant*, 135. à un mauvais conteur; d'un valet à ſon Maître; d'un *Académicien* intéreſſé, 144. ſur une *fanfaronnade*, 147. d'un *Saint* mourant, 148. contre un *Affranchi* inſolent, 156. contre un *Prince* intéreſſé, 189. ſur un *Avocat*, 255. d'un *Avocat* rouſſeau, 259. ſur un Ambaſſadeur d'Hollande, 260. ſur des gens endurans, 261. à la louange du Maréchal de *Villars*, 282. d'un Philoſophe Arabe, 332. d'un homme fort endetté, 369. d'un mauvais débiteur, 370. ſur un mauvais *Avocat*, & un *Philoſophe*; d'un *Bouffon*, 372. d'une perſonne menacée; d'un Seigneur Romain allant voir *Ennius*, 373. ſur un *Peintre*, 408. ſur un homme opulent, 408. d'un *Sculpteur*; ſur un homme qui vouloit défigurer le portrait d'un Tyran; d'un homme affligé que l'on vouloit faire rire; d'un *Juge*, qui refuſe à ſon ami une grace injuſte; d'un *Sage* interrogé ſi on devoit épouſer une *femme* pauvre ou riche; d'un *Philoſophe* à qui l'on demandoit s'il n'avoit point de défaut, 409. d'un ancien, 410. 411.

ſur un *Prince* à qui tout réuſſiſſoit ; d'un Général victorieux ; d'un homme à qui on rapporte les *injures* qu'on a dites de lui, 410. d'un *Capitaine* qu'on vouloit obliger de punir ſon ſoldat ; d'une *Dame* à qui on demandoit comment elle avoit gagné l'eſtime & la tendreſſe de ſon mari ; d'un jeune *Prince* à qui on conſeilloit d'attendre qu'il fût plus âgé pour combattre ; ſur un *Conquérant* demandant de l'argent à des peuples pour ne les point attaquer, 411. d'un *Courtiſan* ; d'un vieux *débauché* ; d'une jeune *fille* enjouée, 412. d'un *borgne* raillé par un boſſu ; d'un excellent *Acteur* quittant une Ville ; d'un homme arrivant dans une Iſle dont le ſéjour étoit affreux, 413. ſur une Harangue d'un ſtile ampoullé ; ſur un *Prince* qui n'accordoit rien à un de ſes Courtiſans ; ſur un *Lacédémonien* ; ſur un mauvais *Lecteur*, 414. ſur un *Roi* qui buvoit beaucoup ; ſur un homme qui s'érigeoit en ſçavant ; ſur un *Roi* qui apprenoit à jouer des inſtrumens ; d'un *Muſicien*, 415. d'un *Philoſophe* captif, 416. ſur *Valerien*, 421. ſur la félicité d'un *Marchand* ; de quelques *Lacédémoniens*, 429. *& ſuiv.*

Borgnes illuſtres, 8. Voyez *Bons-mots*.

Bouffons qui donnent un tour plaiſant à la vérité, 135. *& ſuiv.* Réponſe ſenſée d'un bouffon, 157. Voyez *Bons-mots*.

Bouhours (le P.) ſens délicat qu'il a donné à ces expreſſions d'*honnête homme* & d'*honnêteté*, 131. Son jugement ſur un Ecrivain moderne, 132. qui peut être appliqué au ſinge de M. *Fontenelle*, 133. Sa défenſe

d'un bon mot de *Pompée*, 343. *& ſuiv.*
Bou bon (le Cardinal de) comparé à un chameau, 19
Bourreaux honorés, 114. Trait de fierté d'un Bourreau, 115
Bourſaut. Aventure qu'il préte à ſon Eſope à la Cour, 103. *& ſuiv.*
Brun. (le) Son Epigramme ſur un *effeminé* & une *femme* hommaſſe; ſur une Dame, 80. ſur la *vie* de l'homme; à une jeune femme *coquette*; ſur une *femme* qui jeûnoit pour avoir de beaux habits, 81. ſur l'*amour* uſé; à une belle *veuve*; à Philis, 82. ſur les pâles couleurs, 91. ſur un Officier d'un grand Seigneur; ſur un Antiquaire, 83. à un homme dont la femme & la mere étoient coquettes; ſur la bizarrerie de l'*amour*; à un *paraſite*, 84. à la belle & ſage Iris, 85. à une volage, 86. ſur une bâtarde coquette; ſur un mauvais *Auteur*; à un homme qui parloit ſouvent ſeul, 87. pour un *buveur* amoureux, 88. à la belle ſans eſprit; à une vieille Courtiſane, 89. ſur un mauvais *Poëte*; à un mari jaloux d'une femme laide & vieille, 90. ſur un *fat*, 92. à une *coquette* qui ſe piquoit de ſageſſe, 93. ſur l'offenſé ſans rancune; à un mauvais Barbier, à une Dame belle & ſage, 93. Ses chanſons bacchiques, 85. *& ſuiv.* 94. 96. Ses Vers à la belle Iris, 97. Sa peinture au naturel d'une *coquette*, 88. Son expreſſion de la penſée d'un Poëte Grec ſur un grand Prince, 93. Portrait qu'il a fait qui n'inſpirera pas de l'amour, 94. Son Epitaphe de la *Deſmâtin*, 95. de M. *Tournefort*, 96

Brutus. Bons mots de ce Romain, 347
Bruyere. (la) Ce qu'il dit ſur le Teſtament politique du Cardinal de Richelieu, 235. ſur une *femme* qui menoit une vie voluptueuſe, & qui arbora tout d'un coup l'étendard de la dévotion, 253. Quelle eſt la *Muſique* la plus agréable, ſelon lui, 319
Buſſi-Rabutin. Bon mot de lui, 238

C

CALIGULA. Ce qu'il diſoit de ſes ſujets, 420. Bon mot de lui, 431
Camus. (le Cardinal le) Bon mot de ce Cardinal, 35. *& ſuiv.*
Cantates. Sur les Cantates, 215. Cantate. *La Serenade de Ragotin*, 215. *& ſuiv.*
Capucins. Leurs reſſources, 161
Caracalla. Raillerie piquante contre cet Empereur, faite par *Helvius*, 154. Ce qu'il dit faiſant conſacrer ſon frere qu'il avoit tué, 420
Corinthiens. (les) Leurs uſages extraordinaires, 75. *& ſuiv.*
Carneades. Bon mot de ce Philoſophe, 405
Carroſſes appellés *Soufflets.* Leur inventeur, 286
Caſimir. Principe de ſon abdication; nom qu'on lui a donné, 208
Caſtro, (Jean de) Portugais, très-jaloux de ſon honneur, 108
Caton. Sa penſée ſur les *Médecins*, 118. Bon mot de ce Sage, 366. Son dire ordinaire, 408. Preuve de la bonne opinion qu'on avoit de ſa vertu, 410. Voyez *Sénéque.*
Caton le Cenſeur. Ses bons mots, 336. 430.

Ses Sentences choiſies, 338. *& ſuiv.*
Caton d'Utique, ſes bons mots, 346
Catulus, bons mots de lui, 414
Celſe. (Laurent) Comment il en uſa envers ſon pere, après avoir été nommé Duc de Veniſe, 23. *& ſuiv.*
Céſar. Trait de cet Empereur, 160. Ses bons mots, 344. *& ſuiv.*
Chabrias. Bon mot de lui, 326
Chandieu. (le Sieur de) Ses Vers ſur le tableau de deux Jumeaux, 32
Chanſons, 85. 94. 96. 164. 181. ſur nos chanſons, 164. La *morale* d'Epicure y eſt débitée, 165. Chanſon où l'*amour* eſt dépeint à la mode, 165. 168. ſur le plaiſir d'inſtruire, 165. allégorique des plus agréables & des plus vraies, 167. Chanſon où les mœurs des *Payſans* ſont peintes très-naïvement, 167. d'un *buveur* contre les *Normands*, 168. où un *buveur* apporte la raiſon de ſa haine contre l'eau, 170. Chanſon galante, 169. Chanſons bachiques, 170. 173. 176. 178. Chanſon que les *Epoux* devroient avoir ſouvent devant les yeux, 171. Chanſon ſur l'accord de l'*amour* brouillé avec la *raiſon*, 179
Charile. Raiſon qu'il apporte du peu de loix que *Licurgue* a preſcrit, 360. Ses bons mots, 426
Charlatan. Un habile homme ne l'eſt point, 143
Charles V. Motif de ſon abdication, 208
Chevreau. Ce qu'il dit des *Muſes*, 114
Chilon. Bons mots de ce Philoſophe, 375
Chiomare. Grand exemple qu'elle donne de l'*amour* conjugal, 12. *& ſuiv.*

Chiquito. (le Roi) Juſte reproche fait à ce Roi, 159
Cicéron. Tempérament qu'il prit pour ménager deux partis, 113. Ce qu'il a dit de *Cyrus*, 293. Son origine, 332. Ses bons mots, 346. 366. Ce qu'il diſoit de *Caninius*, *d'Hirtius* & de *Panſa*, 368. & ſur les bons mots des Philoſophes, 407
Cimon, ſes bons mots, 356
Cléarque, bons mots de lui, 360
Clélie. Sa Lettre à une de ſes amies qui lui demandoit ſon ſentiment ſur la dévotion qu'un homme de robe avoit embraſſée, 252. *& ſuiv.*
Cléobule. Bon mot de ce Philoſophe, 378
Cléomene. Ce qu'il diſoit d'*Homere*; ſes bons mots, 361
Cœur. (le) Il n'eſt pas toujours du côté gauche, 259. *& ſuiv.*
Combat naval décrit en Vers latins avec beaucoup de fineſſe, 239
Côme, Chef de Brigands, ſe tue en retenant ſon haleine, 110
Comines. (Philippes de) Sa juſte réflexion, 19. Maxime de lui, 151
Comparaiſon ſur la correction de l'homme, 155
Conaxa (Jean) Marchand d'Anvers. Dupé par ſes enfans, il ſçut les duper à ſon tour, 19. *& ſuiv.*
Conclave. Portrait du Conclave, 66. *& ſuiv.*
Condé. (le Grand Prince de) Sa fidéle Compagnie, 4
Coquettes. Coquette vertueuſe, qui brave l'*amour*, parce que ſon heure n'eſt pas encore venue, 271. *& ſuiv.*

Coriolan. Bon mot de ce Romain, 334
Cornaro. (Lucrece Hélene de) Sa rare érudition, 30. *& ſuiv.*
Corneille. Jugement ſur ce Poëte, 113. Beaux Vers qu'il a retranché du Cid, 114. Ses Vers ſur un *amour* tout ſpirituel, 130. contre les vieux *amoureux*, 163
Cornelie, fille du grand Scipion. Quels ſont ſes bijoux, 12
Cornuel. (Madame) Expreſſion naïve & ſinguliere de cette Dame, 144
Cottin. Beau Sonnet de cet Abbé, 287
Courage (le) mépriſe les armures, 156
Couronne de France. (la) Son excellence, 1
Courſe à cheval extraordinaire, 34
Couvreur. (la le) Vers à la louange de cette Comédienne, 242. *& ſuiv.*
Craſſus, ſes bons mots, 419
Cratès, bons mots de lui, 403
Cre... (M.) juſtifie le caractére de ſes Tragédies, 285
Creſus. Sa juſte replique à Cyrus, 291
Criminels. Artifice inutile d'un criminel, 145
Criſipe. Bon mot de ce Philoſophe, 405
Cromwel. Ce qu'il dit ſur la voix du peuple, 291
Curé & ſon *Clergé* à qui on excroque leurs honoraires, 146. *& ſuiv.*
Curius. (Manius) Ce qu'il dit en renvoyant les préſens des Samnites, 333
Cyrus. Ce qu'il exigeoit pour être digne de commander, 291. Pourquoi il ne voulut point voir une belle femme qu'il avoit fait priſonniere, 291. Ce que lui paroiſſoit la *liberté*, 291. Son ſentiment ſur les richeſſes, 292. Bon mot de lui, 292

Cyrus le jeune. Bon mot de ce Monarque, 295

D

D'ALINVAL. (l'Abbé). Ses Vers à la louange de la le Couvreur, 243
Damatrias. Grand courage de cette Lacédémonienne, 416
Damidas. Bon mot de lui, 426
Damon. Sa Lettre sur l'autorité du *mari*, 210. Son in-promptu sur le nom de Madame *Dèsos*, 258. Sa traduction de quelques Vers de Petrone, 259. Son Epigramme sur *Damis* nouveau Noble, 283. Vers qu'il lui envoie pour replique, 284
Damonide. Bon mot de lui, 426
Daniel. (le Pere) Ce qui lui a donné lieu de faire son agréable voyage de Descartes, 58
Darius, curieux intéressé est attrapé, 197
Darius, dernier Roi de Perse. Bon mot de ce Monarque, 294
Demarat. Ses bons mots, 426
Demetrius Phalereus. Ses bons mots; ce qu'il disoit des véritables *amis*, 332
Demi-Sçavant confondu, 248. *& suiv.*
Démocrite Bons mots de ce Philosophe, 387
Démosthene studieux & sobre, 154. Ses bons mots, 330. Ce qu'il disoit d'un *avare*, 331. sur la *loi*; son origine, 332
Dent d'or. Sçavans qui ont écrit sur l'histoire de cette dent, 251. *& suiv.*
Dentatus (Siccius) signale en mourant sa bravoure héroïque, 99
Denys le Tyran. Beaux traits de lui, 301. Sa politique, 364. Bon mot & traits de ce Prince, 365

Denys le Tyran le jeune. Ses bons mots, 302
Dercilidas. Bons mots de lui, 427
Deshoulieres. (Madame) Ses Vers contre les *faux dévots*, 163
Deviſes, 226. 227. ſur un *Paraſite*, 158
Dévotes. Quelques traits ſur des dévotes, 253
Dialogue chantant, ouvrage même de l'*amour*, 171. *& ſuiv.*
Dieu. Sur le nom de Dieu, 25. Invocation de Dieu au commencement d'un Poëme, 124
Dioclétien. Motif de ſon abdication, 207
Diogenes refuſe de manger avec *Aléxandre*, 160. Ses bons mots, 372. 397 - 403. Son peu de pudeur, 407
Dion. Ses bons mots, 303
Domitien. Bons mots de lui, 351. 371
Druſus prouve que la *vertu* eſt faite pour ſoutenir la vue du Public, 148
Dufreſni ſoutient trouver la ſobrieté dans le vin, 166. *& ſuiv.*

E

ECRITURE-SAINTE. Beau paſſage de cette Ecriture ſur la juſtice, 279. ſur la puiſſance de Dieu, 280
Egypte. (les Rois d') Pourquoi ils défendoient aux Magiſtrats de leur obéir, lorſque la Juſtice ne le vouloit pas, 296
Eliſabeth. (la Reine) A quoi elle comparoit un *Juge*, 150
Emilie. (Paul) Ses bons mots, 336
Empedocle. Bons mots de lui, 386
Epaminondas. Sa poſtérité, 4. Ses bons mots, & beaux ſentimens, 327. Son dire ordinaire, 408

Epictete. Morale de ce Philoſophe, 406. Bon mot de lui, 406. *& ſuiv.*
Epigrammes, 41-49. 80-94. 272. 283. 286. ſur une Egyptienne, 119
Epitaphe, 126. 242. 285. ſur un enfant de cinq ans, 120. Epitaphe latine, 364
Eſope. Sa réponſe à cette demande, Comment il s'y étoit pris pour devenir homme de bien, 142. Uſage qu'il a fait des apologues, 244. Ce qu'il diſoit à ceux qui le railloient, 386
Eſte. (Anne d') Son extrême douleur de la mort de ſon fils, 16
Euclide. Ce qu'il penſe des Dieux, 152
Eudamidas. Ses bons mots, 427
Eudemonide. Bons mots de lui, 361
Eumenès. Ce qu'il diſoit à ſes freres, 315. Bon mot qu'il dit à ſon frere Attalus, 316
Euphraſie. Son artifice pour conſerver ſa chaſteté, 183. *& ſuiv.*
Exécuteurs de Juſtice. Plaiſanterie d'un, 115

F

FABA. (Jérôme) Ouvrage de ce Prêtre Italien, merveilleuſement induſtrieux par ſa petiteſſe, 63
Fabius Maximus. (Quintus) Comment il en uſa, étant Conſul, envers ſon pere, 23
Fables. Le miroir de *Leſbie*, 71. *& ſuiv.*
Fabricius. Beaux ſentimens & bons mots de ce Romain, 333
Faye. (M. de la) Ses Vers à la louange de la le Couvreur, 243
Femmes. D'où vient qu'elles boivent les premieres en Caſtille, 23. Ce qu'on a dit

d'une belle femme qui ouvroit les yeux en dormant, 120. Définition d'une méchante femme, 121. On répare facilement à la campagne la perte d'une femme, 145. Conſeil donné aux jeunes femmes qui ſe fardent, 176. *& ſuiv.*
Femmes Inſulaires. Action généreuſe de ces femmes, 59. *& ſuiv.*
Ferdinand. Jugement de cet Empereur ſur le P. *Joſeph*, 228. *& ſuiv.*
Ferrer la mule. D'où vient ce proverbe, 370
Feſtin ſurprenant fait à *Charles V*, 185
Feuillade. (le Duc de la) Bon mot de ce Duc, 283. *& ſuiv.*
Figue. Origine de cette injure, Voilà la figue, en uſage parmi les Italiens, 80
Figures deſſinées par la nature, 64. *& ſuiv.*
Fils. Comment ceux élevés en dignités, en ont uſé envers leur pere, 23
Fontaine. (la) Madrigal joli de ce Poëte, 113. critiqué ſur ce qu'il fait dire à un avare dont on avoit déterré le tréſor, 138. Source où il a pris la fable du Savetier, 158. Extrait d'une de ſes fables, 245. 430. Penſée délicate de ce Poëte, 260. Ses Vers ſur l'aventure de *Thalès*, 374
Fontenelle. (M. de) Vers où il enchaſſe un bon mot de Platon, 139. Réflexion ſur ces Vers, 140. Voyez *Bouhours.* (le P.)
François I. Traits de ce Monarque, 19
Freres. Hiſtoire de trois qui ſe ſacrifient à la *pieté* maternelle, 186. *& ſuiv.*
Frideric. (l'Empereur) Vengeance qu'il tira des indignités que Milan avoit faites à l'Impératrice *Béatrix*, 79. *& ſuiv.*
Funeraud. Habileté de ce Traiteur, 184

G

GARNIER. (le P.) Véritable preuve de l'innocence de ce Jéſuite ſubſtituée à une preuve équivoque, 227. *& ſuiv.*
Gaſconnades en chanſons, 174. *& ſuiv.*
Gelon, Roi de Syracuſe. Pourquoi dans le Pays qu'il conquéroit, il en faiſoit cultiver par ſes Soldats les terres en friche, 300. Ce qui le portoit à être exact à rendre ce qu'il empruntoit, 300. Belle réponſe que lui fait ſa femme, 301
Généraux d'armées. Deux Généraux d'Armées oppoſées qui fuient, 3
Gens de Cour. Leur caractére, 284. *& ſuiv.*
Gentilshommes Bretons. Leur uſage lorſqu'ils veulent commercer, 358
George de Danemarc. Grande ſoumiſſion de ce Prince, 240. *& ſuiv.*
Grégoire XI. Reproche fait à ce Pape qui eut ſon effet, 20. *& ſuiv.*
Guatimoſin, Empereur du *Méxique*. Sa grande fermeté, 137
Guillaume. Caractére de ce Roi d'Angleterre, 239. *& ſuiv.*
Guiſe. (le Cardinal de) Vers de ſa façon, qu'on trouva dans ſa poche après qu'il eut été maſſacré, 17
Guſtave. Caractére militaire de ce Roi de Suéde, 229
Gyrtias Bons mots de cette Lacédémonienne, 416

H

HELIOGABALE. Ses bons mots, 371

Henri II. Empereur. Moralité excellente de ce Monarque, 151
Henri II. Roi d'Angleterre. Comment en uſa envers lui ſon fils lorſqu'il l'eut fait couronner, 24
Henri III. Roi de Caſtille, réduit à mettre ſon manteau en gage pour avoir dequoi ſouper, 31
Henri IV. Reproche qu'il a fait au Maréchal de Biron, 68. Il fait la conquête de la Savoye, 226. Deviſe de la Médaille frapée à cette occaſion, 227. Pourquoi il leva les ſiéges de Rouen & de Pavie; & comment il conquit Pavie, 304
Héraclite. Bon mot de ce Philoſophe, 387
Hermotime a le ſecret de ſéparer ſon ame de ſon corps, 57. *& ſuiv.*
Herodote. Portrait qu'il nous fait de *Cyrus*, 293
Homere. Eloge magnifique de ce Poëte, 34
Homme de guerre. Sa *Muſique*, 152
Hommes. Tout réjouit dans un homme né plaiſant, 257. Plaiſanterie d'un homme laid, 261. Galant homme qui prend bien ſon parti, 277
Hongringuen de Gerſan. Ballet fatal dont il eſt l'inventeur, 77. Cauſe de ſa mort, 78
Honnête-Homme. Juſte définition de cet homme, 134
Horace. Ce qu'il dit de la pauvreté, 25. Noms donnés à ce Poëte, 128
Horatius Coclès. Comment il s'eſt ſignalé, 9. Sa valeur prodigieuſe, 52. *& ſuiv.*
Hypocratidas. Ses bons mots, 427. *& ſuiv.*
Hyppodame. Bons mots de lui, 361
Huet, Evêque d'Avranches, ce qu'il nous

apprend ſur la Nymphe *Egeria*, 27. Expérience qu'il a faite à la Cour, 63

I

JAVA. Comment le Roi de Java excuſe ſon manque de parole, 155
Ignorans. Raillerie contre un ignorant, 158
In-promptu, 255
Inſcription morale, 153
Inſulte groſſiére juſtifiée ingénieuſement, 152
Joas, Roi d'Iſraël. Apologue dont il s'eſt ſervi pour répondre à Amaſias, Roi de Juga, 245
Joly. (M.) Ses Vers à la louange de la le Couvreur, 244
Joſeph. Maxime de lui, 151. *& ſuiv.*
Joſeph. Merveilleux dénouement que nous expoſe la Geneſe dans ſon hiſtoire, 186
Jouvency. (le P.) Traits latins de ce Jéſuite, 112
Iphicrate. Ses bons mots, 325
Juges. Deux Juges inſultés après les 24 heures, 98. Juges compétens des *Dames* galantes, 143. Artifice d'un Juge corrompu pour ſauver un coupable, 246. Juge qui prend des préſens ſans ſe laiſſer corrompre, 277
Julie. Ses bons mots, 348. *& ſuiv.*
Juſtice. Une juſtice qui ſe fait trop attendre eſt une injuſtice, 277

L

LACEDEMONIENNES. Leur grand courage, 36. 147. 416. Leur bons mots,

416. Leur plus bel ornement, 418
Lacédémoniens. Comment ils inſpiroient à leurs enfans de l'horreur pour l'*ivreſſe*, 157. Leur portrait, 363. *& ſuiv.*
Ladiſlas, Roi de Naples. Comment il fut empoiſonné, 51. *& ſuiv.*
Lampſacus. Bon mot de ce Général, 325
Larmes. Ce que ſont les larmes, 353
Léonidas. Bons mots de lui, 361. *& ſuiv.* 428. Bon mot de ſa femme, 418
Leſdiguieres. Bon mot de ce Maréchal, 227
Licurgue Ses bons mots, 355. *& ſuiv.*
Liſander. Bons mots de lui, 362
Livie. Ses bons mots, 420
Loi. (la) Son pouvoir, 156
Loix. Celle qu'un Roi doit s'impoſer, 159. Loi équitable, 273
Louis XII. diſoit que la *ſincérité* eſt exilée de la Cour, 158
Louis XIII. Portrait naturel de ce Monarque, 229. Grands ſentimens qu'un Hiſtorien lui donne, 232. En quoi il a imité Diogene, 399
Louis XIV. Quelle étoit ſon occupation, 159. Son éloge, 207. Pourquoi peut-être ne railloit-il jamais, 313. Bon mot de ce Prince, 360
Louis XV. Bons mots de ce Monarque, 105
Lucréce, héroïne de chaſteté, 61
Lucullus. Bons mots de ce Romain, 419

M

MADRIGAL, 13. ſur un Vieillard qui vouloit épouſer une jeune perſonne, 123

Magaloty. (le Sieur) Effet de ſon exhortation militaire au Chevalier de *Rohan*, auquel l'éloquence du P. *Bourdaloue* n'avoit pu inſpirer de la fermeté, 115

Mainard. (le Poëte) Ses Vers contre un Verſificateur, 245

Maine. (le Duc du) Leçons données à ce Prince, 128

Maîtres. Mauvais Maître dont le *Valet* ſe venge, 153

Mancini. (Mademoiſelle de) Son bon mot à *Louis XIV*, 353

Marc-Antoine. Sa généroſité, 140

Marc-Aurele. Bons mots de cet Empereur, 353. Pourquoi il conſultoit ſes amis avant de rien entreprendre, 354. Penſée de *Platon* qu'il emploie, 354

Marguerite d'Anjou, Reine d'Angleterre; ſes grands exploits militaires, 15. *& ſuiv.*

Maris. Mauvais Maris, 142. Beau ſecret à leur apprendre, 178

Marius. Bons mots de ce Romain, 418

Maroc. (l'Empereur de) Uſages extraordinaires de ſon Pays, 116. *& ſuiv.*

Maroquins. Ce qu'ils diſent ſur les Princes Chrétiens qui font faire des fanfares pendant leur repas, 117

Marot. Epigrammes de ce Poëte, 41. pour une Dame à qui ſon *Amant* avoit donné ſon portrait, 42. ſur la ſtatue de *Vénus* endormie, 43. aux Demoiſelles de *Macy* & *Helli*, 44. contre les *jaloux*; ſur Charles Duc d'*Orléans*, 45. au Roi de Navarre, 46. Son jeu de mot à Mademoiſelle de la *Tour*, 44. Ses Vers où l'*amour* eſt bien exprimé; ſon conte ſur un gros Prieur, 47.

Vers qu'il adreſſa à *François I*, 48. à la fille d'un Peintre d'une grande beauté, 49. à un *créancier*, 50. Son Epitaphe ſur un excellent *Farceur*, 48. *& ſuiv.*
Maximes, 151. Maximes dont la vérité eſt habillée bien gracieuſement, 180
Maximilien. Ce qu'il dit ſur la Couronne de France, ainſi que S. *Grégoire* le Grand, 1
Mayenne. (le Duc de) Bon mot ſur les Maréchaux de France qu'il a faits, 22
Maynard. Penſée qu'il a employée dans des Vers qu'il mit ſur la porte de ſon cabinet, 376
Mazarin. Quelle eſt la gloire de ce Cardinal, 237. Ses richeſſes, 238
Mécénas. Sa vive remontrance à *Auguſte*, 19
Médecins. Ruſe d'un pour faire prendre une médecine à un *ivrogne*, 182
Médicis. (le grand Côme de) Trait de ce grand Duc, 357
Medina Sidonia. (le Duc de) Beau ſentiment de ce Grand d'Eſpagne, 154
Memnon. Bon mot de ce Général de Darius, 295. *& ſuiv.*
Mémoires du Comte **. Jugement ſur ces Mémoires, 223. *& ſuiv.*
Menenius Agrippa. Apologue dont il s'eſt ſervi, 245
Metellus. (Quintus) Trait de ſa *clémence*, qui lui procure une conquête, 109. Bon mot de ce Romain, 340. *& ſuiv.*
Milon & *Polydamas.* Leur grande force; comment ils périrent, 29. *& ſuiv.*
Miniſtres. Parole hardie qui plaît à un Miniſtre, 203. *& ſuiv.*
Momerie des *Ardens.* Hiſtoire de ce Ballet

fatal, 77. *& ſuiv.*
Monomotapa. (le Roi de) Uſage de ſon Pays quand il éternue, 118
Montauſier. (le Duc de) Paroles qu'il adreſſa à Corneille, 114
Moralité. Belle moralité, 119
Mort. En quoi celle du *Vieillard* differe de celle du jeune, 149. Il ne faut pas s'occuper à la mort de petits objets, 160
Mothe. (M. de la) Ses Vers à la louange de la le Couvreur, 243
Muet que l'indignation fait parler, 66
Muſique ancienne. Sa grande perfection, 31

N

NERON. Ce qu'il dit en mourant, 420
Nerva. Bon mot de ce Prince, 351
Nicolas, fameux plongeur; pourquoi ſurnommé *Peſcecola*, 110. Sa fin, 111
Noble. (le) Jugement ſur ce Poëte, 70. Jolie fable de lui, 71. Sa plaiſante déclaration d'amour d'un *Amant* rouſſeau, boiteux & petit, 74. *& ſuiv.*

O

OEILLARDS, Peintre Anglois. Quelle étoit ſon écriture, 62
Oronte. Bon mot de lui, 295
Ottocare, orgueilleux, eſt humilié par Rodolfe de *Haſbourg*, 197. *& ſuiv.*
Ouvrages merveilleuſement induſtrieux par leur petiteſſe, 62. *& ſuiv.*

P

PANTHE'E. Trait de ſon amour pour ſon mari, 13
Papirius. (le jeune) Sa grande diſcrétion, 76
Paraſite, bruſqué, 137. *& ſuiv.*
Parler. Pourquoi, ſelon la penſée d'*Ariſtote*, on ne doit point parler de ſoi, 152
Parmenion. Son bon mot ſur *Philippes* de Macédoine, 330. Voyez *Antipater.*
Partiſans. Trait ſatyrique contre un Partiſan, 214. Voyez *Veſpaſien.*
Patru. Apologue qu'il employa, 246
Pavillon. (M. de) Conſolation qu'il donne à une perſonne affligée, 261
Pauline. Trait de ſa tendreſſe pour ſon époux, 13
Pauſanias. Son bon mot contre un *Médecin*, 155
Pauvres. Leur avantage, 152
Pauvreté. (la) Si elle eſt la ſource de la vertu ou du crime, 25. Comment les Anciens l'ont peinte, 26
Payſans. Adreſſe d'un pour obliger ſon Seigneur à ſe condamner, 181. *& ſuiv.*
Pedre. (Dom) Bon mot de ce Roi de Portugal, 350. *& ſuiv.*
Pelopidas. Ses bons mots, 330
Pelliſſon. (M.) Epitaphe qu'il a faite, 126. Vers de lui; ſur trois *ſourds*, 126. ſur un *Secretaire* de trois Financiers; ſur la *Baſtille*, 127
Periandre. Beau ſentiment de lui, 4. Traits & bons mots de ce Tyran de Corinthe, 378

Periclès. Traits de lui, 4. Un de ſes ſtratagêmes, 5. *& ſuiv.*
Perraut. (M.) Ce qu'il dit ſur les bons mots des Anciens, 407. *& ſuiv.*
Peſcennius. Pourquoi il vouloit que les *Juges* euſſent des appointemens, 354
Petrone. Ce qu'il dit de la pauvreté, 25. Ses Vers contre les *femmes*, 259
Philippes de Macédoine devenu borgne, victoire qu'il remporte, 8. Ses bons mots, 303. 306. *& ſuiv.* 430. Ses avis à ſon fils, 305. 307. *& ſuiv.* Voyez *Parménion.*
Philopemen. Bon mot de ce Général d'Armée, 414. *& ſuiv.*
Philoſophes. Ce qu'il y a de bon & de mauvais dans leurs apophthegmes & bons mots, 407. *& ſuiv.* Voyez *Bons-mots.*
Phocion. Quels étoient les bijoux de ſa femme, 12. Ses bons mots & beaux ſentimens, 326. *& ſuiv.* Bon mot de ſa femme, 412
Piſiſtrate. Ses bons mots, 317. *& ſuiv.*
Pithius, Prince de Bithinie. Leçon utile que lui fait ſa femme, 199
Pittacus. Traits & bons mots de lui, 377
Placet d'un *Gaſcon*, Garde du Corps, 281
Plaiſirs. Leur triſte ſuite, 152
Platon. Ce qu'il dit ſur l'embraſſement d'une *vieille*, 140. Pourquoi, ſelon lui, le petit *jeu* eſt pernicieux, 155. Ses bons mots, 393
Plaute & Claudien. Ce qu'ils diſent de la pauvreté, 26. *& ſuiv.*
Pliſtarque. Ses bons mots, 428. *& ſuiv.*
Plotine. Beau ſentiment de cette Princeſſe, 352
Poëſie (la) veut le feu de la jeuneſſe, 113
Poëtes. Leur parti eſt le plus nombreux, 145
Polydore

Polydore, fils d'Alcaméne. Ses bons mots, 362
Pompée Quelle eſt, ſelon Pompée, la plus ſûre barriere d'un *Etat*, 148. Ses bons mots & grands ſentimens, 342. *& ſuiv.*
Popilius. Effet de ſa hardieſſe auprès du grand *Antiochus* vers lequel il étoit député, 341
Porcie. Preuve qu'elle donne de ſon amour pour ſon époux, 13. Bon mot de cette femme de Brutus, 420
Portrait ſatyrique, 123. *& ſuiv.*
Princes. Belle *réponſe* faite à un Prince, 150
Ptolomée Lagus, ſes bons mots, 312. *& ſuiv.*
Pyrrhus, bons mots de lui, 315. *& ſuiv.*

Q

QUATRAIN, 226. en réponſe à la Comteſſe de la *Suze*, 120

R

RACINE. Belle penſée qu'il emploie, 353
Regnier Deſmarais. (l'Abbé) Son Edit de l'*Amour*, 262. *& ſuiv.* Bon mot qu'il a traduit, 350
Reproche bien repouſſé, 35
Rhodope. Fortune de cette Courtiſane, 267
Richelieu. (le Cardinal de) Portrait qu'en a fait M. *Fléchier*, 232. Qualités qui doivent entrer dans ſon portrait, 233. Si ſon Teſtament politique eſt ſon ouvrage, 234. Une de ſes maximes ſur la conduite qu'il falloit tenir avec la Cour de Rome, 235. Grands événemens de ſa vie, 236
Riches. Trait ſatyrique contre un riche ſans

mérite, 153
Rien. Un rien nous déconcerte, 189
Ris. Ce qu'eſt le ris, 353
Roche du Maine, (la) Ses réponſes hardies à *Charles-Quint*, 21. *& ſuiv.*
Rollin. (M.) Comment il repréſente *Cyrus*, 293. critiqué, 293. *& ſuiv.* 298. 300.
Romains Républicains. Portrait qu'on a fait des Anciens, 342
Rondeau, 175
Ronſard. Quatrain uſé de ce Poëte, 126
Roquete (M. de la) Evêque d'Autun, fait bien ſa cour à M. le *Prince*, 285
Rouſſi (Nicolas & Claude de) Hiſtoire de ces deux *Jumeaux*, 37. *& ſuiv.*

S

SAINT-GELAIS. Sa traduction d'un trait d'Ariſtipe, 141
Salut à la Perſienne, ſuivant Arlequin, 118
Sancha (Ogna) Comteſſe de Caſtille, Coutume en Caſtille à laquelle ſa mort donna origine, 23
Sardanapale. Vers qu'il ordonna qu'on mît ſur ſon tombeau, 364
Saturninus. Bon mot de ce Capitaine, 355
Savoye. (Charles Emmanuel Duc de) Sa deviſe tournée en ridicule, 226. *& ſuiv.*
Sauſſe (la meilleure) eſt l'appetit. Origine de ce proverbe, 381
Scarron. Vers dans leſquels il s'eſt dépeint, 219. Extrait de ſa requête à la Reine, 220. Son Epître fort plaiſante à M. *Sarrazin*, 220
Scevola (Mutius) gagné par la généroſité de *Porſenna*, 150

Scilure, Roi des Scythes. Comment il montra à ſes fils l'avantage de leur union, 296
Scipion l'Africain. Bons mots de ce Romain, 334. Il a été le premier qui ait dit qu'il falloit faire un pont d'or aux ennemis, 335. Ce qu'il ordonna de graver ſur ſon tombeau, 336
Scipion le jeune, & *Scipion* Naſica. Leurs bons mots, 340
Scythes. Leur avantage ſur les *Macédoniens*, 157
Secret. A qui on ne doit point le confier, 121. Raiſonpour ne le confier à perſonne, 149
Selim. Bon mot de cet Empereur Turc, 281
Semiramis, Reine des Aſſyriens. Inſcription qu'elle ordonna qu'on mît ſur ſon tombeau, 197
Sénéque. Noms qu'il donne à *Caton*, 119. Sa grande idée de ce Sage, 339. Philoſophe à l'heure même de la mort, 163
Sertorius, quoique borgne, bat trois fois Pompée; ſa mort, 9
Seſoſtris, Roi d'Egypte, ſa vanité, 17
Severe. Ce qu'on a dit de cet Empereur, ainſi que d'*Auguſte*, 354. Bon mot de lui, 354
Scurre. (le Sieur) Bon mot de lui, 67
Sibarites. Leur grande molleſſe, 54. Comment défaits par les *Crotoniates*, 55. *& ſuiv.*
Socrate. Bons mots de lui, 360. 371. 380. 386. Ce qu'il diſoit des Ouvrages d'*Héraclite*, 380. Il s'eſt ſignalé par ſa valeur, 380. Sentence aujourd'hui triviale dont il eſt auteur, 382. Ce qu'il recommandoit à ſes diſciples, 383. Ses grands ſentimens, 384. Sa morale; ſon éloge, 386
Solon Trait de ce Philoſophe, 279. Ses bons

mots, 376. 431. Pourquoi il abolit les *dots* de mariage, 432. Voyez *Thalès.*
Sonnet, 287. ſur la *jalouſie*, 125. ſur les beaux yeux de Gabrielle d'*Eſtrées*, 129
Spanuchio, Gentilhomme Siennois. Son art d'écrire en caractéres déliés, 62
Spurina. Pourquoi il ſe défigura, 61
Suéde. (la Reine de) Ce qu'on doit penſer de ſon abdication, 207. *& ſuiv.*
Suetone. Ce qu'il a dit d'*Auguſte*, 348
Sylla. Sa fiere réponſe à *Mithridate*, 159 Sa harangue à ſes ſoldats, 341. Bon mot de lui, 342

T

TACITE. Bon mot de cet Empereur, 355
Tamerlan. Sa cruauté, 1. *& ſuiv.*
Thalès. Raiſon qu'il apporte à *Solon*, pourquoi il ne ſe marioit point, 201. Bons mots de ce Philoſophe, 373. *& ſuiv.*
Themiſtocle. Son naturel, 318. Ses bons mots, 319. Son éloge, 320. Figure qu'il a empruntée de Diogene, 397
Théocrite. Son bon mot contre un mauvais *Poëte*, 157
Théodore, femme publique; comment elle devint Impératrice, 7. *& ſuiv.*
Théodoſe le jeune. Sa trop grande facilité, 14. Grand ſentiment de cet Empereur, 14
Théophile. Ses Vers en parlant des chevaux du Soleil, 128. *& ſuiv.*
Théophraſte. Bon mot de ce Philoſophe, 403
Tibere. Sa réponſe aux *Troyens* ſur leur compliment de condoléance, ſur la mort de ſon fils Druſus, 156 Bon mot de ce Prince, 349
Timon. Pourquoi ſurnommé le *Miſanthrope*; ſes bons mots, 387. *& ſuiv.*

Timothle. Bon mot de lui, 325
Timothée, Dame Thébaine, héroïne de chasteté, 60. *& suiv.*
Tite. Bon mot de cet Empereur, 350
Tomiris, Reine des Massagetes, défait Cyrus ; insulte qu'elle fait à son cadavre, 293
Tonerre. (le Comte de) Bon mot de ce Comte sur une Piéce de Comédie qui échoua, 272
Trajan. Beau sentiment de cet Empereur, 149. Ses bons mots ; sa belle maxime, 351
Traitans. Deux qui reviennent à leur premier être, 147. Voyez *Bons-mots.*
Tréſor découvert du tems de Robert *Guiscard*, Duc de Calabre, 274
Truxes, Cardinal. A quoi il compare un *fourbe*, 153
Turcs. Action d'une grande générosité d'un Turc, 225. *& suiv.*
Turenne. (M. de) Sa grandeur d'ame, 236
Tyran. Signification de ce nom dans son origine, 317. *

V

VALENTINIEN. Ses bons mots, 355
Valeur. Deux espéces de valeur, 104
Vers sur les *désirs* ; sur un *Auteur*, 122. sur un Vieillard qui vouloit épouser une jeune personne, 123. à une belle Dame sur la perte d'un vieux mari, 125. sur un *Solitaire* ; sur les trois jours de l'*homme*, 128. sur *Platon* amoureux d'une vieille, 139. Vers latins sur l'*amour*, 131. Vers étranges & ridicules, 162
Vespasien. Trait satyrique contre cet Empereur, 24. Il se moque du présage d'une Comète, 149. Ce qu'il pense des *Partisans*,

153. Ses bons mots, 350. 370. De ſimple particulier il eſt devenu meilleur, ainſi que *Gelon* Roi de Sicile, par la puiſſance qu'ils ont acquiſe, 350

Vieilleſſe (la) plus déſagréable dans les *femmes* que dans les hommes, 70

Villon confond le Roi *Edouard*, Roi d'Angleterre qui railloit un Roi de France, 107

Vin (le) préféré à la *biere*, 70

Viſconti (Jean) Archevêque de Milan. Artifice qu'il mit en uſage pour ſe dérober du jugement que *Benoit XII.* devoit porter contre lui, 200. *& ſuiv.*

Voix du peuple (la) n'eſt pas celle de Dieu, 200. *& ſuiv.*

Uſuriers. Faux repentir d'un uſurier, 342

X

XENOCRATE inſenſible aux charmes de *Laïs*, 274. Bons mots de lui, 372. 394

Xenophon. Bons mots de ce Philoſophe, 388

Ximenès. Grande modération de ce Cardinal, 68. *& ſuiv.*

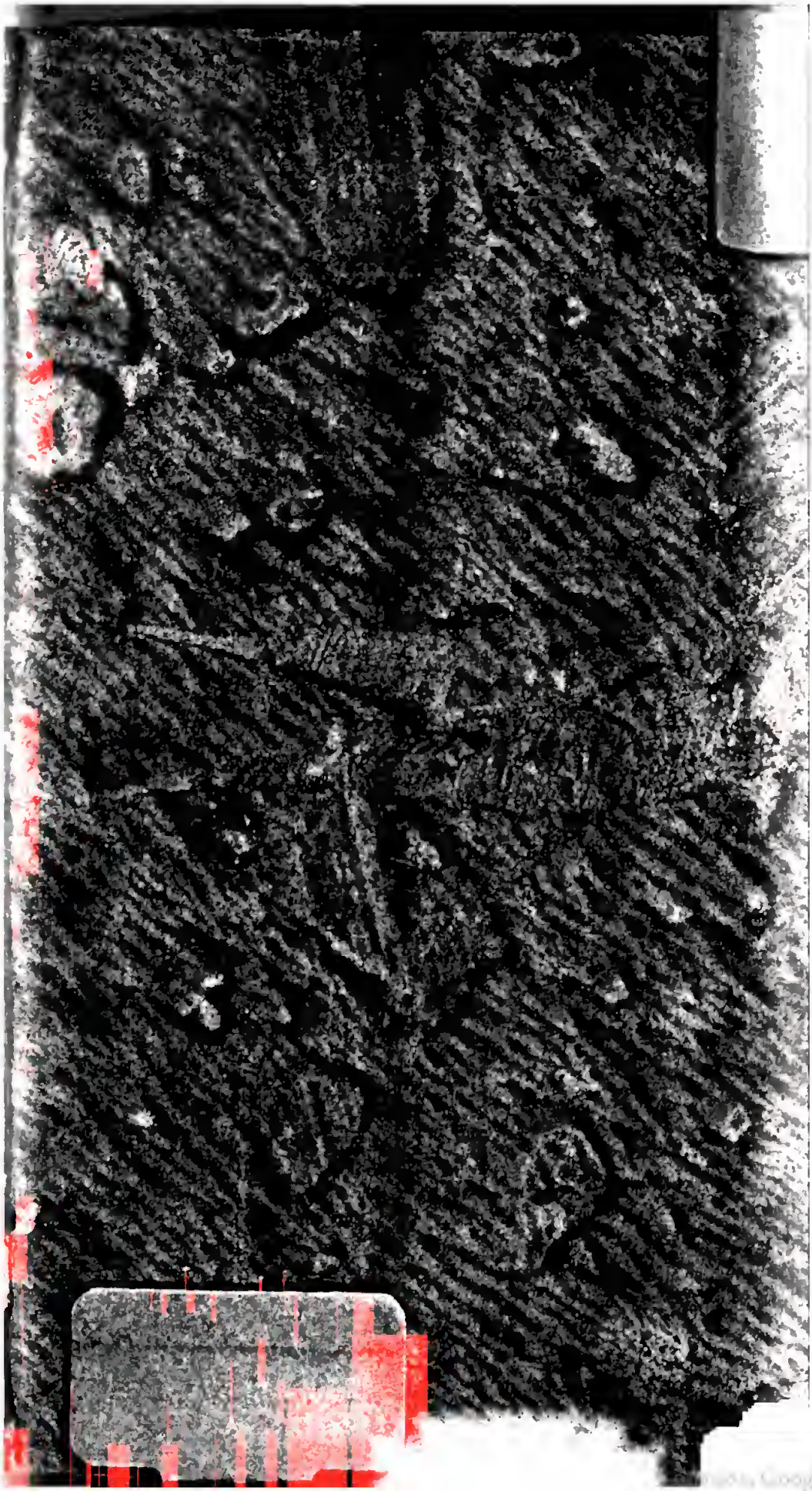
Z

ZENON. Bons mots de ce Philoſophe, 403

Ziſca, quoique borgne, terreur de l'Empire, 9

Zopire, courtiſan de Darius. Son *ſtratagême* extraordinaire, 109. *& ſuiv.*

Fin de la Table des Matieres du 7e. Volume

FAUTES A CORRIGER.

PAGE 369. *lig.* 20. Amanach, *liſez* Almanach.
406. l. 21. Nicrocréon, *liſez* Nicocréon.
421. l. 15. & 25. Angeſilas, *liſ.* Ageſilas.